











TRANSFERRED

OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE,

D. L. C. D. J.



TOME VII.



OEUVRES

DU R. P. CLAUDE

DE LA COLOMBIÈRE ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ,

CONTENANT

Ses SERMONS prêchés devant S. A. R. Madame la Duchesse d'York , ses RÉFLEXIONS chrétiennes sur divers sujets de piété , ses MÉDITATIONS sur la Passion , sa RETRAITE , et ses LETTRES spirituelles.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIÈME.

Retraite, et Lettres spirituelles.

AVIGNON ,

SEGUIN AÎNÉ , IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.

FEB 1 1951



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PRÉFACE

*De la première Édition de la RETRAITE SPIRITUELLE
du R. P. DE LA COLOMBIÈRE.*

Pour expliquer le titre de ce Livre, il faut informer le Lecteur, que les Jésuites ont coutume, avant de faire une profession solennelle de leurs vœux, de passer une troisième année dans les Exercices du Noviciat. Comme c'est vers l'âge de trente ans qu'ils font ces Exercices, ils sont capables de faire des réflexions mûres et solides sur tous leurs engagements. Et afin qu'ils se pénètrent mieux de l'obligation indispensable dans laquelle ils sont de sanctifier leurs mœurs, et de prendre l'esprit de la sainte Compagnie où ils sont entrés, saint Ignace a ordonné qu'ils fissent une retraite de trente jours, en commençant cette dernière Probation. (*) On peut avec la grace de Dieu se connaître durant une si longue suite d'oraisons; on peut concevoir une juste idée de la perfection; et il est difficile qu'on ne soit touché du désir d'accomplir tous ses devoirs. Ceux qui ont de grands sentimens de Dieu ne manquent pas alors de se faire un plan de vie digne de leur vocation, et d'arrêter des résolutions qui les conduisent à la sainteté.

: Le Père DE LA COLOMBIÈRE tira de cette retraite

(*) Voyez les deux Ouvrages suivans, nouvellement réimprimés, à Avignon, chez Seguin aîné :

S. IGNATII *Exercitia spiritualia*, *Directorium*, et R. P. Claudii AQUAVIVÆ *Industriæ ad curandos animæ morbos*. in-8.

Introductio ad solidam perfectionem, per manuductionem ad S. P. N. IGNATII Exercitia spiritualia integro mense obeunda; auctore R. P. Ant. GAUDIER S. J. in-12.

tous les avantages qu'on pouvait souhaiter d'une aussi grande vertu que la sienne. Il y apporta d'excellentes dispositions jointes à une haute sainteté ; aussi attendait-il ce temps heureux comme celui auquel il se détacherait pour jamais des créatures ; c'est en effet ce qu'il fit. On n'a qu'à lire le vœu qui est inséré dans la Préface du premier volume de ses Sermons , et je ne pense pas qu'après cela on ait besoin d'autres connaissances pour juger du fruit de ses Exercices spirituels.

Mais aussi comment s'y prit-il pour réussir dans le dessein qu'il avait d'en profiter ? On sera surpris, en lisant ce Livre , de l'exactitude avec laquelle il marquait toutes ses pensées , et tous les mouvemens de son cœur. Dieu a permis pour la gloire de son serviteur qu'il ait écrit lui-même le détail qu'on publie ici de ses oraisons , de ses lumières et des sentimens qu'il y a conçus. On ne doute point que le Lecteur ne soit charmé de la sincérité de son ame , et il en admirera tout ensemble la pureté et l'élévation. On souhaite qu'il apprenne encore par cet Ouvrage ce qu'il faut répondre à Dieu , quand il a la bonté de nous parler par sa grace et de nous demander nos services.

On a cru encore qu'il était à propos d'ajouter à cette Préface une manière d'instruction que le Père DE LA COLOMBIÈRE dressa pour disposer aux Exercices spirituels les jeunes Jésuites du Collège de Lyon qui étudient en philosophie après leur noviciat ; on y lui confia l'éducation de ces jeunes philosophes , à son retour d'Angleterre. Il les dirigea pour ces sortés d'Exercices qu'ils font à la fin de l'année ; et pour leur en faire tirer le fruit que la Compagnie se promet de cette sainte pratique , il leur donna les avis suivans , qui peuvent être très-utiles et sont même nécessaires à tous ceux qui s'engagent en de pareilles retraites. En apprenant les graces que Dieu fit au Père DE LA COLOMBIÈRE pendant sa retraite , on sera sans doute bien aise de savoir avec quelles dispositions il y entra.

« 1. Les Exercices spirituels ne se devraient faire qu'en certains temps où l'ame attirée de Dieu à la solitude par le dégoût des choses du monde, ou par quelque lumière et quelque mouvement extraordinaire qui la porte à se réformer ou à se sanctifier, cherche les moyens de satisfaire cet attrait, ou lorsque touchée par la vue de ses désordres elle conçoit des désirs d'une véritable pénitence.

» 2. Alors il faudrait entrer dans la retraite, pour se donner le loisir d'examiner ce qui se passe en nous-mêmes, ce que cette grace que l'on sent exige de nous, et comment on pourra la satisfaire.

» 3. C'est une très-bonne disposition d'entrer dans la solitude à dessein de changer de vie et de se sanctifier; mais pour ceux qui ne sont pas dans cette résolution, je crois qu'ils doivent entreprendre les Exercices pour envisager sérieusement l'état de leur ame; pour voir de sang-froid s'ils sont en voie de salut, si vivant comme ils vivent ils ne hasardent rien pour l'éternité; s'il y a quelque chose à changer, ou s'ils ont lieu de vivre en repos et de suivre la route où ils sont engagés.

» 4. S'adonner à cela uniquement, et n'admettre aucune autre affaire quelle qu'elle soit. Il est juste de donner à Dieu et à notre ame toute l'application que demande l'affaire la plus importante que nous ayons à traiter en la vie.

» 5. Une solitude entière.

» 6. Une pureté de cœur et une exactitude parfaite à garder toutes les Règles et toutes les Additions; ce n'est que pour huit jours. Une faute légère peut mettre un grand obstacle aux lumières du Ciel et rebuter Dieu.

» 7. Une grande indifférence pour les consolations. Ne s'y point attendre, se résoudre à toutes sortes d'ennuis, de sécheresses et de désolations. On en est digne; et au cas qu'il plaise à Dieu de nous les envoyer, ce seront huit jours d'exercice de patience et de pénitence.

» 8. Si l'on n'est pas dans la résolution de se

faire saint par ces Exercices , il faut du moins être dans la disposition de recevoir les graces qu'il plaira à Dieu de nous y faire , et de ne résister pas aux bons mouvemens que le Saint-Esprit pourrait nous donner par sa miséricorde infinie. — Mon Dieu , je ne me sens nul désir de cette haute perfection , peut-être même en ai-je un fort grand éloignement ; mais si par un effet de votre divine bonté vous vouliez me changer , m'inspirer plus de courage , m'enlever malgré moi-même au monde , j'espère que je vous laisserai faire. Vous savez les moyens qu'il faut prendre pour me vaincre , ces moyens sont entre vos mains , vous êtes le maître. La vie parfaite me fait peur ; vous pouvez me guérir de cette fausse crainte , et me rendre agréable tout ce qui me paraît rebutant ; vous seul êtes capable de le faire.

» 9. Grande confiance en Dieu. Il m'a cherché lorsque je le fuyais , au milieu du monde et des occupations , il ne m'abandonnera pas lorsque je vais le chercher dans la retraite , ou du moins lorsque je cesse de le fuir.

» 10. Grande humilité à se découvrir au Directeur , ne dût-on dire autre chose , si ce n'est que l'on ne sent rien , que l'on ne voit rien , que l'on n'est porté à rien de bon ; s'en tenir aux points qu'il donne et aux lectures qu'il prescrit , quand même on jugerait que quelque autre chose vaudrait mieux. Cette simplicité est d'un grand mérite et attire de grandes bénédictions.

» 11. Le jour qui précède les Exercices , il faut exciter en soi le désir de la solitude : *Quis dabit mihi pennas ?* Le désir de la perfection : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam , quoniam ipsi saturabuntur.* »



RETRAITE

SPIRITUELLE

DU R. P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ;

Où sont marquées les graces et les lumières particulières que Dieu lui communiqua dans ses Exercices spirituels durant trente jours.

PREMIÈRE SEMAINE.

J'AI commencé, ce me semble, avec une volonté assez déterminée, par la grace de Dieu, à suivre tous les mouvemens du Saint-Esprit, et sans aucune attache qui me fasse appréhender d'être à Dieu sans réserve. Résolu à souffrir pour Dieu toutes les sécheresses et toutes les désolations intérieures qui me pourraient arriver, et que je n'ai que trop méritées par l'abus que j'ai fait des lumières et des consolations que j'ai reçues autrefois. 1° Je me suis proposé de faire ces Exercices comme s'ils devaient être les derniers, et que je dusse mourir immédiatement après. 2°. D'y être extrêmement fidèle et sincère, et de vaincre en ce

point l'orgueil qui trouve une grande répugnance à se découvrir. 3° De ne faire nul fond sur moi , ni sur mes soins ; c'est pourquoi je me suis mis dans la nécessité de ne lire nul écrit ni aucun livre spirituel extraordinaire , quoique je sentisse une grande passion pour certains qui traitent de la vie spirituelle d'une manière plus relevée , comme sainte Thérèse , le Chrétien intérieur , etc. J'ai cru que Dieu me ferait trouver dans les points que le Père spirituel me marquera , et dans les livres qu'il me donnera , tout ce qu'il a dessein de me faire trouver et sentir en cette retraite. Je me trouve extrêmement bien de ce détachement , et je remercie Dieu de m'avoir inspiré de lui faire ce sacrifice qui était le plus grand que je lui pusse faire en cette occasion.

J'ai senti une grande confusion de ce que Dieu m'ayant fait l'honneur de me destiner à l'aimer , j'ai passé une si grande partie de ma vie , non-seulement sans l'aimer , mais même à l'offenser ; j'ai admiré avec un sentiment fort doux la patience et la miséricorde infinie du même Dieu , qui voyant le mépris que je faisais d'une fin si glorieuse , et par conséquent ne lui étant bon à rien dans le monde , au contraire nuisant à ses intérêts , il n'a pas laissé de m'y souffrir , d'attendre que je voulusse bien penser à ce pour quoi j'y étais , et de m'en faire ressouvenir de temps en temps ; je n'ai senti aucune peine à lui promettre de ne vivre à l'avenir que pour le servir , et pour le glorifier.

Tous les emplois , tous les lieux , tous les états où le corps peut se rencontrer sain , malade , perclus , vif , mort , me sont , par la grace de Dieu , très-indifférens. Il me semble même que je porte envie à ceux que la cécité , ou quelque autre indisposition habituelle sépare de tout commerce du monde , les obligeant à vivre comme s'ils étaient déjà morts. Je ne sais si c'est la vue des combats que je prévois qu'il me faudra rendre dans la suite de la vie , qui me fait trouver des charmes

À ces états, où je vivrais peut-être dans un plus grand repos, et dans un détachement qui me coûterait beaucoup moins. Quand on veut être à Dieu à quelque prix que ce soit, il est aisé à comprendre comment on désire les plus étranges moyens, lorsqu'ils paraissent les plus sûrs. Dans le désir ardent que Dieu me donne de n'aimer jamais rien que lui et de conserver mon cœur libre de toute attache aux créatures, une prison perpétuelle où une calomnie m'aurait jeté, me semblerait une fortune incomparable, et je ne crois pas qu'avec le secours du Ciel je m'y ennuyasse jamais.

Je ne me suis pas trouvé un fort grand zèle pour travailler au salut du prochain. Lorsque j'ai considéré la seconde de nos Règles, il me semble que j'en avais plus autrefois. Je ne sais si je me trompe. Mais je erois que ce qui me refroidit en ce point c'est la crainte que j'ai, que dans les emplois où ce zèle se produit, je ne me cherche moi-même; car il me semble qu'il n'en est aucun où la nature ne trouve son compte, surtout quand on réussit, comme on le doit souhaiter pour la gloire de Dieu. Il faut une grande grace et une grande force pour résister au charme que l'on trouve à changer les cœurs, et à la confiance que prennent en vous les personnes qu'on a touchées.

Il faut que le péché soit bien horrible, puisqu'il a obligé Dieu à damner des créatures aussi parfaites et aussi aimables que les Anges. Mais quelle est donc votre miséricorde, ô mon Dieu, de me souffrir après tant de crimes, moi qui ne suis qu'un peu de boue ? de me rappeler à vous, de ne vouloir pas me perdre. Qu'il faut que votre amour soit grand pour balancer, pour vaincre cette épouvantable aversion que vous avez naturellement pour le péché ! Il est vrai que cette considération me perce le cœur, et me remplit, ce me semble, d'un amour très-tendre pour Dieu.

Dans la vue de mes désordres, à la confusion que

J'en ai conçue a succédé une douce pensée , que c'était là une grande matière pour exercer la miséricorde de Dieu , et une espérance très-ferme qu'il se glorifiera en me pardonnant. *Reposita est hæc spes in sinu meo.* Cette espérance est si fort établie en mon cœur , qu'il me semble qu'avec la grace de Dieu on m'arrachera plutôt la vie que ce sentiment. Ensuite je me suis jeté entre les bras de la sainte Vierge , elle m'a reçu , ce me semble , avec une facilité et une douceur admirable , ce qui m'a d'autant plus touché que je me sens coupable de l'avoir mal servie jusqu'ici. Mais je suis venu ici avec un grand dessein de ne rien oublier cette année pour concevoir un grand amour pour elle , et pour me tracer un plan de dévotion envers elle , que je tâcherai de garder toute ma vie : je me sens fort consolé dans la pensée que j'aurai le loisir de travailler à cela , et que j'y réussirai avec l'aide de cette même sainte Vierge. Notre Dame m'ayant donc reçu avec cette facilité , elle m'a présenté , ce me semble , à son Fils , lequel à sa considération m'a envisagé , et m'a ouvert son sein , comme si j'avais été le plus innocent de tous les hommes.

Avant que de faire la méditation de la mort j'avais eu un entretien qui m'avait jeté dans quelque inquiétude , causée d'un côté par la crainte que j'avais d'y avoir contenté ma vanité , et de l'autre par l'appréhension que ce que j'avais dit ne me fût une source de confusion. Étant allé à l'oratoire plein de ces mouvemens , je fus près de demi-heure à les combattre pour rentrer dans le calme qu'ils m'avaient ôté ; mais enfin m'étant tout d'un coup tourné du côté de la miséricorde de Dieu pour la faute que j'avais faite , et de l'autre ayant accepté toute la confusion qu'elle me pouvait attirer , et m'étant même résolu de la prévenir et de l'aller chercher , il se fit en un moment un si grand calme en mon cœur qu'il me sembla avoir retrouvé Dieu que je cherchais , ce qui me causa un moment de

la plus douce joie que j'aie goûtée en ma vie. Depuis ce temps-là je suis resté extrêmement fortifié contre le respect humain et les jugemens des hommes et à vaincre les répugnances que j'avais à découvrir mes faiblesses.

Ensuite pensant à l'état où la mort nous réduit à l'égard de toutes les choses créées, je pensai que cela me ferait peu de peine, ne sentant pas d'attachement à quoi que ce soit, je me fis donc à moi-même cette demande : Puisque je n'aurais pas de peine à mourir présentement, et par conséquent à être privé pour toujours de tout ce qui peut faire quelque plaisir ou quelque honneur dans la vie, pourquoi ne me résoudrai-je pas à vivre désormais, comme si j'étais mort en effet ? Je me suis répondu que je n'aurais nulle peine à me séparer réellement de toutes choses, de sorte que je passasse le reste de mes jours dans un tombeau, ou dans une prison avec toutes les incommodités et toute l'infamie possible. Mais je prévois qu'il me faudra avoir bien d'autres combats, si je veux vivre dans un parfait détachement d'affection au milieu du monde, où nos emplois nous engagent ; j'ai pourtant résolu de le faire avec la grace de Dieu, qui seul peut opérer ce miracle en moi.

Enfin songeant à ce qui fait de la peine à la mort, qui sont les péchés passés et les peines à venir, il s'est d'abord présenté un parti à mon esprit, que j'ai embrassé de tout mon cœur et avec une très-grande consolation de mon ame. C'a été qu'à ce dernier moment de tous les péchés qui se présenteront à mon esprit, soit connus, soit inconnus, j'en ferai comme un bloc que je jetterai aux pieds de notre Sauveur, pour être consumé par le feu de sa miséricorde ; plus le nombre en sera grand, plus ils me paraîtront énormes, d'autant plus volontiers les lui offrirai-je à consumer, parce que ce que je lui demanderai sera d'autant plus digne d'elle. Je ne saurais rien faire alors de plus raisonnable, ni de plus glorieux à Dieu, et dans l'idée

que j'ai conçue de sa bonté je n'aurai pas de peine à me déterminer à cela, parce que je m'y sens porté de tout moi-même. Pour le Purgatoire, car je ferais tort à la miséricorde de Dieu de craindre l'Enfer le moins du monde; quand je l'aurais plus mérité que tous les démons; pour le Purgatoire, je ne le crains point, je voudrais bien ne l'avoir pas mérité, parce que cela ne s'est pu faire sans déplaire à Dieu; mais puisque c'est une chose faite, je suis ravi d'aller satisfaire à sa justice de la manière la plus rigoureuse qu'il soit possible d'imaginer, et même jusqu'au jour du jugement. Je sais que les tourmens y sont horribles, mais je sais qu'ils honorent Dieu, et ne peuvent altérer les âmes, qu'on y est assuré de ne s'opposer jamais à la volonté de Dieu, qu'on ne lui saura point mauvais gré de sa rigueur, qu'on aimera jusqu'à sa sévérité, qu'on attendra avec patience qu'elle se soit entièrement satisfaite. Ainsi j'ai donné de tout mon cœur toutes mes satisfactions aux âmes du Purgatoire, et cédé même à d'autres tous les suffrages qu'on fera pour moi après ma mort, afin que Dieu soit glorifié dans le Paradis par des âmes qui auront mérité d'y être élevées à une plus grande gloire que moi.

J'ai aussi été extrêmement persuadé en cette première semaine, que les hommes ne sauraient satisfaire la justice de Dieu pour la moindre faute; cela m'a donné de la joie : 1° Parce que cela me tire de l'inquiétude où je serais éternellement, si j'en aurais assez fait pour mes péchés, car je me dirais toujours à moi-même : Non, tu n'as pas assez fait; pour la coulpe, cela n'est pas en ton pouvoir, il faut le Sang d'un Dieu pour l'effacer; pour la peine, il faut ou une éternité ou les souffrances de Jésus-Christ; or et ce Sang et ces souffrances sont entre nos mains; 2° Il ne faut pas laisser d'expier par la pénitence les dérèglemens de sa vie; mais cela sans inquiétude, parce que le pis qui puisse arriver, quand on a bonne volonté, et qu'on est

soumis à l'obéissance , c'est d'être long-temps en Purgatoire , et l'on peut dire en un bon sens que ce n'est pas là un fort grand mal. De plus j'aime mieux devoir ma grace à la miséricorde de Dieu qu'à mes soins , parce que cela est plus glorieux à Dieu , et me le rend beaucoup plus aimable. Je me trouve très-bien de m'être fait régler mes pénitences. Cela me sauve ou de la vanité , ou de l'indiscrétion , ou de l'inquiétude que m'aurait causée la crainte où j'aurais été de me flatter , je serais infailliblement tombé en quelqu'un de ces pièges , et peut-être en tous les trois.

Au jugement ce sera une grande confusion pour les personnes vaines , qui ont mis tout leur bonheur à être honorées et estimées des hommes , qui ont recherché à se faire distinguer en toutes choses , de se voir pour lors confondues parmi la plus vile canaille , et dans un mépris incroyable de ceux qui les ont le plus considérés dans la vie. Au contraire quelle joie pour les ames humbles qui pour l'amour de Dieu auront affecté une vie obscure et commune , de se voir tirer et séparer de la foule , pour être produites dans le plus grand jour qui fut jamais , sans qu'il y ait plus rien à craindre pour leur vertu.

Je trouve que de tous les temps celui de la sécheresse et de la désolation est le plus propre pour mériter. Une ame qui ne cherche que Dieu , supporte sans peine cet état , et s'élève aisément au-dessus de tout ce qui se passe dans l'imagination , et dans la partie inférieure de l'ame où sont la plupart des consolations. Elle ne laisse pas d'aimer Dieu , de s'humilier , d'accepter cet état même pour toujours. Rien de si suspect que ces douceurs , et rien de si dangereux ; on s'y attache quelquefois , et souvent après qu'elles sont passées on ne se sent pas plus de ferveur pour le bien , au contraire. Mais c'est pour moi une consolation solide de penser au milieu des aridités , et même des tentations , de penser , dis-je , que j'ai un cœur

libre et que ce n'est que par ce cœur que je puis ou mériter ou démériter, que je ne plais ni ne déplais à Dieu par les choses qui ne sont pas en mon pouvoir, telles que sont les goûts sensibles, et les pensées importunes qui se présentent à l'esprit malgré qu'on en ait. Ainsi dans ces états, je dis à Dieu : Mon Dieu, que le monde, que le démon même ait pour soi ce que je ne puis pas lui ôter, ce dont je ne suis pas le maître. Pour mon cœur, que vous avez bien voulu mettre entre mes mains, ils n'y auront jamais de part, il est à vous, vous le savez, vous le voyez, du reste vous le pouvez prendre, il ne tient qu'à vous, vous le ferez quand il vous plaira. Un homme à qui Dieu donne un véritable désir de le servir ne se doit troubler de rien. *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Cela fait encore que j'espère, avec la grace de Dieu, former des actes d'une véritable contrition, parce que je vois à peu près les motifs intéressés qui peuvent nous porter à la douleur de nos péchés; et d'une volonté pleine, avec une entière délibération je renonce à tous ces motifs; je suis persuadé que Dieu est infiniment aimable, qu'il mérite seul d'être considéré, qu'il est juste que nous lui sacrifions tous nos intérêts pour ne songer qu'à sa gloire. Ou cela est possible, ou il ne l'est pas : s'il était impossible Dieu ne me le conseillera pas, ou ne m'ordonnerait pas de le faire; s'il est possible, avec sa grace je le fais, car je fais et je veux faire sincèrement et de bonne foi tout ce que je puis.

Je ne crois pas d'avoir jamais été si consolé qu'à la méditation du saint Sacrement, qui est la dernière de la première semaine. Dès le premier moment que j'ai été à l'oratoire, et que j'ai envisagé ce mystère, je me suis senti tout pénétré d'un doux mouvement d'admiration et de reconnaissance pour la bonté que Dieu nous a témoignée en ce mystère. Il est vrai que j'y ai reçu de si grandes grâces et que j'ai senti si sensiblement les effets de ce pain des Anges, que je ne saurais y penser

sans être en même temps touché d'une très-grande gratitude. Je n'ai jamais conçu une si grande confiance que je persévérerai dans le bien et dans le désir que j'ai d'être tout à Dieu, nonobstant les effroyables difficultés que j'imagine dans la suite de ma vie. Je dirai la messe tous les jours, voilà mon espérance, voilà mon unique ressource ; Jésus-Christ pourra bien peu, s'il ne peut me soutenir d'un jour à l'autre. Il ne manquera pas de me reprocher mon relâchement dès que je commencerai à m'y abandonner, il me donnera tous les jours de nouveaux conseils, de nouvelles forces, il m'instruira, il me consolera, il m'encouragera, et m'accordera, ou m'obtiendra par son sacrifice toutes les graces que je lui demanderai.

Si je ne vois pas qu'il est présent, je le sens, je suis comme ces aveugles qui se jetaient à ses pieds, et qui ne doutaient pas qu'ils ne le touchassent, quoiqu'ils ne le vissent pas ; cette méditation a beaucoup augmenté en moi la foi de ce mystère.

J'ai été beaucoup touché soit en considérant les pensées que Jésus-Christ peut avoir de moi lorsque je le tiens entre les mains, soit en considérant celles qu'il a pour moi, c'est-à-dire la disposition de son cœur, ses désirs, ses desseins, etc. Que de douceurs, que de graces recevrait en ce Sacrement une ame bien pure et bien détachée !

Le septième jour je me suis senti le matin attaqué de pensées de défiance à l'égard du projet de vie que je fais pour l'avenir ; j'y vois d'extrêmes difficultés. Toute autre vie me paraîtrait aisée à passer saintement, et plus elle serait austère, solitaire, obscure, séparée de tout commerce, plus elle me paraîtrait douce. Pour ce qui effraie pour l'ordinaire la nature, comme les prisons, les maladies continuelles, la mort même, tout cela me paraît doux en comparaison de cette guerre éternelle qu'il se faut faire à soi-même, de cette vigilance contre les surprises du monde et de

l'amour propre , de cette vie morte au milieu du monde. Quand je pense à cela je vois que la vie me va paraître furieusement longue , et que la mort ne viendra jamais assez tôt ; j'ai compris ces paroles de saint Augustin : *Patenter vivit , et delectabiliter moritur*. J'ai encore compris que la vie que Jésus-Christ a choisie est assurément la plus parfaite , et qu'il est impossible de donner une idée plus haute de la sainteté que celle d'un parfait Jé suite. Cela fait un bon effet en moi , qui est de me bien convaincre que si jusqu'ici j'ai pratiqué quelque détachement quoique fort imparfait , il s'en faut bien que ce ne soit par moi-même que je l'ai fait , et qu'il faut bien à l'avenir que Dieu mette la main à l'œuvre s'il veut faire quelque chose de bon de moi , car je sens bien l'impuissance où je suis de rien faire sans sa grace.

Je remarque qu'il y a bien des pas à faire pour arriver à la sainteté , et qu'à chaque pas qu'on fait , on croit que c'est beaucoup avancer que de le faire , et après qu'on l'a fait on trouve que ce n'est rien , et qu'on n'a pas encore commencé ; un homme qui va quitter le monde regarde cette action comme une chose après quoi il ne restera plus rien à faire ; mais quand il se trouve dans la Religion avec toutes ses passions , qu'il a simplement changé les objets , et qu'il est mondain hors du monde , il s'aperçoit qu'il est bien loin de son compte. Il se présente donc un autre pas à faire , qui est de se détacher des objets dont on n'est pas entièrement détaché par son état , de retirer du monde jusqu'à son cœur , et de n'avoir de l'amour pour aucune chose créée. C'est bien autre chose que de quitter le monde et se faire religieux. Quand cela est fait il y a encore un pas à faire , qui est de se détacher de soi-même , de ne chercher que Dieu dans Dieu même , non-seulement de ne chercher dans la sainteté nul intérêt temporel , qui serait une imperfection grossière , mais de n'y chercher pas même nos intérêts spiri-

tuels , de n'y chercher que le pur intérêt de Dieu. Pour en venir là , mon Dieu , il faut que vous travailliez fortement vous-même. Car comment une créature pourrait-elle par elle-même parvenir à ce degré de pureté. *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine. Nonne tu qui solus es ?*

Une vue qui me console fort , et qui est capable , avec la grace de Dieu , de calmer une partie de mes troubles , c'est que pour savoir si l'on est attaché humainement aux choses où l'obéissance nous engage , si l'on déplaît à Dieu en prenant par exemple les nécessités de la vie , ou dans la jouissance d'une grande réputation , de la gloire qui suit nos travaux , du plaisir qu'il y a à la conserver même saintement , etc. ; pour savoir , dis-je , s'il ne se glisse rien d'humain en toutes ces choses , il n'en faut pas juger par le sentiment , parce que dans le cours ordinaire , il est autant impossible de ne sentir pas le plaisir que ces sortes de biens portent avec eux , comme il est impossible de ne sentir pas le feu quand on l'applique à des parties sensibles. Mais il faut examiner , 1° Si on a cherché en quelque sorte que ce soit le plaisir qu'on goûte ; 2° Si on aurait quelque peine à le quitter ; 3° Si la gloire de Dieu étant égale , et le choix nous étant libre , nous choisirions plutôt les choses désagréables et obscures. Quand on est en cette disposition , il faut travailler avec une grande liberté et un grand courage à l'œuvre de Dieu , et mépriser tous les doutes et tous les scrupules qui pourraient ou nous arrêter , ou nous troubler.

SECONDE SEMAINE.

A la première Méditation , j'ai été agité de quelques pensées au sujet de quelque faiblesse où j'étais tombé le jour précédent. Mais ayant découvert la cause pourquoi Dieu avait permis les fautes que j'avais faites , qui était pour me guérir d'une vaine estime que je commençais à concevoir de moi-même ; cette vue m'a causé un calme et une joie

très-sensible. J'ai aperçu avec un plaisir qui n'est pas assurément naturel, que je n'étais pas ce que je pensais, et je ne me ressouviens pas d'avoir jamais découvert aucune vérité avec tant de satisfaction que j'ai reconnu ma misère en cette rencontre.

Dans l'Incarnation : je ne trouve ici qu'anéantissement, qu'humilité. L'Ange s'abaisse aux pieds d'une Fille, Marie prend la qualité d'une servante, le Verbe se fait esclave, et Jésus-Christ conçu dans le sein de sa Mère s'anéantit devant Dieu de la manière la plus sincère et la plus profonde qu'il est possible d'imaginer. Mon Dieu, le beau spectacle pour vous de voir des sujets si excellens s'humilier à vos yeux d'une manière si parfaite, dans le temps que vous les honorez de vos plus rares faveurs ! que j'ai du plaisir à considérer les sentimens intérieurs de ces personnes divines, mais surtout ce profond anéantissement par lequel Jésus-Christ commence à glorifier son Père, et à réparer tout le tort que l'orgueil des hommes a fait à sa Majesté ! Pour moi je ne puis m'humilier à cette vue, car où me mettre puisque je trouve Jésus-Christ même dans le néant ? Voilà bien de quoi rabattre mon orgueil, le Fils de Dieu anéanti devant son Père ! Je n'avais jamais compris qu'à cette heure le mot de saint Bernard : Quelle insolence qu'un ver s'enfle d'orgueil, où le Fils unique du Père s'humilie et s'anéantit !

A la Circoncision : j'ai conçu que la vie d'un Apôtre demande une grande mortification. 1° Sans cela Dieu ne se communique pas. 2° On n'édifie pas le prochain. Un homme qui se retranche les plaisirs, et qui travaille sans cesse à réprimer ses passions, parle avec bien plus d'autorité, et fait bien une autre impression. Comme je suis porté naturellement à l'amour du plaisir, j'ai résolu de veiller sur cette mauvaise inclination.

La fuite en Égypte, à ne consulter que la prudence humaine, paraissait bien dure et bien dérai-

sonnable. Que faire parmi un peuple inconnu et idolâtre ? Mais c'est Dieu qui le veut , il faut bien que cela soit expédient : raisonner sur l'obéissance, quelque extravagante qu'elle paraisse , c'est se défier de la prudence de Dieu , et croire qu'avec toute sa sagesse , il est des ordres qu'il ne saurait rapporter à sa gloire et à notre profit. Quand il arrive des commandemens où la raison humaine ne voit goutte , un homme qui a de la foi doit se réjouir dans la pensée que c'est Dieu seul qui agit , et qui nous prépare d'autant plus de biens qu'il doit les envoyer par des voies cachées , et que nous ne saurions prévoir. Pour moi je n'ai , Dieu merci , nulle peine à cela , parce que l'expérience m'a instruit.

A la Présentation : quelle offrande ! qu'elle se fait bien et de la part de Jésus et de la part de Marie ! Quel honneur rendu à Dieu en cette rencontre ! J'offre la même Offrande à la Messe : si je le faisais avec les mêmes sentimens , les mêmes désirs de plaire à Dieu ! Je prends plaisir à considérer , dans le cantique de Siméon , la prophétie claire et nette de la conversion des Gentils : *Salutare tuum , quod parasti ante faciem omnium populorum , Lumen ad revelationem gentium*. Ce saint Homme était bien éclairé , il fallait qu'il eût une grande sainteté pour mériter des faveurs si signalées. Il y a peu de véritables Saints ; mais il y en a pourtant , et il y en a eu en tout temps.

J'omettais la Nativité , où il me souvient que je demandai à Dieu avec beaucoup d'ardeur , durant près de demi-heure , le parfait détachement dont Jésus nous donna l'exemple ; je le demandai par l'intercession de saint Joseph , de la sainte Vierge , et par Jésus-Christ même. Parmi mes dévotions à la sainte Vierge j'ai résolu de ne jamais rien demander à Dieu en aucune prière que je n'emploie l'intercession de Marie.

Quid est quòd me quærebatis , etc. En cette méditation j'ai été fort touché de la douleur que la

sainte Vierge ressentit durant les trois jours qu'elle fut privée de la présence de son Fils, mais encore plus du calme de son cœur qui ne se troubla point en cette rencontre, qui s'exerçait en cherchant Jésus en des actes de la résignation la plus soumise et la plus héroïque qui fut jamais. *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* J'ai trouvé de grandes leçons pour moi dans ces paroles. Toute la terre dût-elle se revolter contre moi, se moquer de moi, se plaindre, me blâmer, il faut faire tout ce que Dieu me commande, tout ce qu'il m'inspire pour sa plus grande gloire. Je l'ai promis et j'espère de l'observer avec la grace de Dieu. Cela demande une grande vigilance, sans quoi on se laisse aisément surprendre au respect humain, surtout quand on est faible comme je le suis.

Et erat subditus illis, crescebat ætate et sapientiâ. J'ai fait réflexion qu'au lieu de croître en vertu à mesure qu'on avance en âge, on décroît bien souvent, et surtout en simplicité et en ferveur, à l'égard des humiliations extérieures et de la dépendance pour notre conduite spirituelle. J'ai été touché de reconnaître qu'à mesure que le nombre des bienfaits de Dieu s'augmente, notre amour et notre reconnaissance se refroidissent. Pourquoi se défaire des vertus des Novices ? J'avoue qu'elles ne suffisent pas, et qu'il y en faut ajouter d'autres ; mais il y a bien de la différence entre acquérir de nouvelles vertus et se défaire des anciennes, il faut fortifier les premières, et non pas y renoncer.

En second lieu, cet amour de la solitude m'a paru bien conforme à l'esprit de Dieu. C'est l'esprit du monde qui fait qu'on se hâte, qu'on cherche à se produire, qu'on se persuade qu'on n'y sera jamais assez tôt. L'Esprit de Dieu a des mouvemens tout contraires : trente ans obscur, inconnu, malgré tous les prétextes spécieux que la gloire de Dieu pourrait fournir à un zèle moins éclairé. Je demeurerai dans la solitude autant de temps que l'obéissance me le permettra. Nulle vi-

site de pure civilité, surtout aux femmes, nulle habitude particulière avec aucun séculier, du moins je n'en chercherai aucune, et ne ferai rien pour l'entretenir, à moins qu'il ne soit tout à fait visible que l'intérêt de la gloire de Dieu demande que j'en use d'une autre manière. Voilà un de mes propos.

En troisième lieu : cet intérieur de Jésus-Christ qui relevait si fort la bassesse de ses actions m'a fait découvrir, ce me semble, la véritable voie de la sainteté. Dans le genre de vie que j'ai embrassé il n'y a que ce moyen de se distinguer auprès de Dieu, parce que tout l'extérieur est commun. C'est aussi à quoi je me suis senti extrêmement porté, à m'appliquer désormais à faire les plus petites choses avec de grandes intentions, à pratiquer souvent dans le secret du cœur des actes des plus parfaites vertus d'anéantissement devant Dieu, de désir de procurer sa gloire, de confiance, d'amour, de résignation, et de sacrifice parfait. Cela se peut faire partout, lors même qu'on ne fait rien.

Quoique tout ce que nous faisons pour procurer la gloire de Dieu soit bien peu de chose, et que cette gloire même extérieure soit un très-petit bien à son égard, il n'est pourtant pas si petit, que le Verbe Éternel n'ait bien voulu s'incarner pour cela. C'est merveille que pouvant par lui-même convertir toute la terre, il ait mieux aimé le faire par ses Disciples ; il a employé toute sa vie à les former, il semble que des choses nécessaires pour la conversion du monde il n'ait pris pour lui que les épineuses, comme la mort, et laissé aux hommes les éclatantes. Quel amour pour quelques hommes, de vouloir se servir d'eux pour sanctifier les autres, quoiqu'il pût aisément le faire sans eux !

Au Baptême : j'ai conçu qu'un homme qui est appelé à la conversion des hommes a besoin de grandes vertus, et surtout d'une grande humilité et d'une obéissance admirable. Il y a des occasions

où l'on peut imiter cette conduite ; il ne les faudra pas laisser échapper ; tourner les choses de telle sorte , qu'on semble suivre le conseil qu'on donne , et n'être que l'instrument , lorsqu'on est l'ouvrier , cela facilite l'exécution des choses et sert à l'humilité. Je n'ai nulle peine d'attribuer tout à Dieu , comment pourrais-je par moi-même faire quelque chose pour la sanctification des autres , vu que je sens si fort l'impuissance où je suis de me guérir des moindres imperfections , quoique je les connaisse , quoique j'aie , pour ainsi dire , entre les mains mille sortes d'armes pour les combattre. J'ai résolu d'être obéissant toute ma vie comme un enfant , surtout à l'égard des choses qui regardent en quelque manière l'avancement du service de Dieu ; parce que sans cela il est dangereux qu'on ne s'y cherche soi-même. Quelle illusion de penser servir Dieu et le glorifier ou plus ou autrement qu'il ne lui plaît ! Quand vous seriez le plus grand homme du monde , quelle difficulté d'obéir à un homme en tout ? C'est l'homme de Dieu ; vous obéissez bien à une cloche !

De plus , d'honorer tous ceux qui travaillent au salut des ames , de faire valoir leur ministère autant qu'il me sera possible , d'entretenir avec eux une grande union , de me réjouir de leur succès. Une conduite opposée à celle-ci , est la conduite la plus ridicule , la plus imparfaite , la plus vaine , la plus éloignée de l'esprit de Dieu , que puisse garder un homme qui s'emploie au salut des ames.

Au désert : il semble que trente ans de préparation devaient suffire ; non , Jésus-Christ n'a pas plutôt la mission de son Père , que le Saint-Esprit le conduit au désert pour y pratiquer la mortification , et les autres vertus nécessaires à l'emploi d'un Apôtre. J'ai fait propos de fuir toute sorte de délicatesse au manger , aux habits , etc. de ne jamais rien demander pour la nourriture en prêchant , et de ne me plaire jamais de rien. *Non in solo pane vivit*

homo. Secondement, de n'avoir jamais rien de particulier pour les habits, même de campagne, et de faire tous mes voyages, autant qu'il sera possible, de les faire, dis-je, à pied. Il est aisé de faire cela sans beaucoup d'incommodité, et cela, outre les autres bons effets, humilie l'esprit.

J'ai encore fait propos de faire mes exercices spirituels et toutes mes retraites avec une fidélité inviolable, et avec le plus de ferveur que je pourrai; de méditer beaucoup la vie de Jésus-Christ qui est le modèle de la nôtre.

J'ai compris le mot de Berchmans : *Mortificatio maxima vita communis*. Elle mortifie le corps et l'esprit. Tout le reste n'est le plus souvent qu'un effet de la vanité qui cherche à se distinguer. En tout cas avant que de rien faire d'extraordinaire je voudrais faire toutes les choses ordinaires, et les faire dans toutes les circonstances que demandent les règles : cela va loin, et mène à une admirable sainteté. J'ai conçu en lisant nos Règles un grand désir de les observer toutes avec la grace de Dieu. Cela demande, à mon sens, un grand courage, une grande simplicité, une grande récollection, une grande force et une grande constance, et surtout une grande grace de Dieu.

Jésus-Christ choisit pour Apôtres, premièrement de pauvres gens, des gens idiots, et à juger humainement, très-peu propres pour son dessein. Non qu'il faille être d'une naissance obscure et sans lettres pour travailler au salut des âmes; mais pour faire entendre à tous ceux qui y sont appelés, combien leurs talens naturels ou acquis sont peu nécessaires, et que cela n'est pas la cause du succès qu'ils peuvent avoir en leur emploi. Il a encore choisi des pécheurs, etc. pour nous montrer que ce n'est pas ici le métier des délicats, qu'il faut essayer mille fatigues, et se préparer aux plus rudes travaux. Je m'y suis senti disposé, Dieu merci, nul travail ne me fait peur; je mourrais avec plaisir en travaillant à cela; mais je me

sens si indigne de cette grace, que je ne sais si Dieu voudra même se servir de moi en quoi que ce soit.

Beati pauperes spiritu, mites, mundo corde. Ces trois Béatitudes ont, ce me semble, quelque rapport et ne peuvent être l'une sans l'autre. J'ai bien compris que ceux-là sont véritablement heureux qui sont détachés de toutes choses, et qui ont arraché de leur cœur jusqu'aux vicieuses inclinations, mais certainement je me suis trouvé extrêmement éloigné de cet état. J'ai senti, sur la fin de cette seconde semaine, que la pente à la vaine gloire est encore en mon cœur presque aussi vive que jamais, quoiqu'elle n'ait pas les mêmes effets, et que je réprime ses mouvemens avec la grace. Il me semble que je ne me suis jamais si bien connu ; mais je me connais si misérable, que j'ai honte de moi-même, et cette vue me cause de temps en temps des accès de tristesse, qui me porteraient au désespoir, si Dieu ne me soutenait. En cet état rien ne me console tant comme la réflexion que je fais, que cette tristesse même est un effet d'une très-grande vanité, que cette connaissance et ce sentiment de mes misères est une grande grace de Dieu, et que pourvu que j'espère en Dieu, et que je lui sois fidèle à combattre la nature, il ne permettra pas que je périsse. Je me sou mets à sa volonté en toutes choses, et je suis prêt, s'il le veut ainsi, à passer ma vie en ce combat importun, pourvu qu'il m'empêche par sa grace d'y succomber. Je crois néanmoins qu'on étouffe cet appétit de vaine gloire à force de réprimer ses mouvemens. On étouffe bien à la fin les remords de la conscience, quoiqu'on ait à combattre en eux et la grace, et la nature, et l'éducation.

A la méditation des trois degrés d'humilité, outre que j'ai senti avec beaucoup de douceur, de confusion, et de crainte, que Dieu m'appelle au troisième qui consiste à retrancher jusqu'aux mau-

vaises inclinations, et à aimer tout ce que le monde hait ; outre que je vois que je serais le plus malheureux des hommes si je me contentais de quelque chose de moins, mille raisons me persuadent qu'il faut y tendre de toutes ses forces. Premièrement, Dieu m'a trop aimé pour me ménager désormais avec lui ; cette seule pensée me fait horreur. Quoi, n'être pas tout à Dieu après la miséricorde dont il a usé envers moi ? Me réserver quelque chose après tout ce que j'ai reçu de lui ? Jamais mon cœur ne consentira à prendre ce parti. Secondement, quand je vois le peu que je suis, et ce que c'est que je puis faire pour la gloire de Dieu en m'employant tout entier à son service, je rougis de penser seulement à lui retrancher quelque chose. Troisièmement, il n'y aurait pas de sûreté pour moi à prendre un tempérament, je me connais, je tomberais bientôt dans une mauvaise extrémité. Quatrièmement, il n'y a que ceux qui ont été à Dieu sans réserve, qui doivent s'attendre à mourir avec douceur. Cinquièmement, il n'y a que ceux-là qui mènent une vie douce et tranquille. Sixièmement, pour faire beaucoup pour Dieu il faut être tout à lui ; pour peu que vous retranchiez, vous devenez peu propre à faire de grandes choses pour le prochain. Septièmement, c'est dans cet état qu'on conserve une foi vive et une espérance ferme, qu'on demande à Dieu avec confiance et qu'on obtient infailliblement.

A la méditation des trois États ou des trois Classes, j'ai résolu, et, ce me semble, d'assez bonne foi, Dieu merci, d'être de ceux qui veulent guérir à quelque prix que ce soit. Et comme j'ai bien reconnu que ma passion dominante est le désir de la vaine gloire, j'ai fait un ferme propos de n'omettre aucune humiliation de toutes celles que je puis me procurer, sans blesser la Règle, de ne fuir jamais celles qui se présenteront. J'ai remarqué que ce soin continuel de s'humilier et de se mortifier en tout, cause quelquefois des tristesses

à la nature , qui la rendent lâche et moins disposée à servir Dieu. C'est une tentation , qu'on peut vaincre , ce me semble , en songeant que Dieu n'exige cela de nous que par amitié ; que nous nous attachons à cet exercice , comme un bon ami s'applique en toute rencontre à plaire à son ami , ou un bon fils à servir et à réjouir son bon père , sans qu'il soit besoin pour cela qu'il se contraigne , conservant une certaine liberté d'esprit au milieu des soins les plus assidus et les plus petits , laquelle liberté est une des marques les plus sensibles du vrai amour. On fait avec plaisir ce qu'on croit devoir être agréable à la personne qu'on aime bien.

A la répétition des deux dernières , ayant d'abord commencé avec un assez grand sentiment , dans la vue , ce me semble , de l'orgueil que renferme un péché commis de propos délibéré , et de l'aveuglement des hommes qui mettent en délibération s'ils doivent se borner à la fuite du péché mortel , etc. comme si un plus grand bien ne devait pas être préféré sans balancer à un plus petit ; ce doux mouvement a été comme éteint par une pensée de vaine complaisance qui m'est survenue , et qu'il a fallu combattre. Je ne saurais dire combien cela m'a humilié. J'ai passé tout le reste de l'oraison dans une vue continuelle de mon néant , et de mon indignité à l'égard de toutes sortes de graces de consolations. J'ai accepté avec une soumission entière la privation de ces sortes de biens pour toute ma vie , et d'être jusqu'à la mort comme la chouette et le jouet des démons et de toutes sortes de tentations. Il me semble que j'ai reconnu avec les sentimens de la Chananéenne , que je ne devais avoir nulle part au pain des enfans. Je n'ai demandé à Dieu que ce qui m'est précisément nécessaire pour me soutenir de telle sorte que je ne l'offense pas. Je ne désespère pas pourtant de parvenir au degré de sainteté que demande ma vocation ; mais c'est une chose que je prévois qu'il me

faudra demander long-temps. A la bonne heure , je suis résolu , Dieu merci , à une longue persévérance , c'est quelque chose de si grand et de si précieux que la sainteté , qu'on ne saurait l'acheter trop chèrement.

C'est en cette rencontre que pressé extraordinairement d'accomplir le projet de vie que je méditais depuis trois ou quatre ans , et qu'avec l'agrément de mon Directeur je me suis tout de bon donné à vous , ô mon Dieu ! Que vos miséricordes sont grandes envers moi , Dieu de majesté ! hé , qui suis-je que vous daigniez agréer le sacrifice de mon cœur ? Il sera donc tout à vous , les créatures n'y auront plus de part , aussi n'en valent-elles pas la peine. Soyez donc , aimable Jésus , mon père , mon ami , mon maître , mon tout , puisque vous voulez bien être content de mon cœur : serait-il pas lui-même déraisonnable s'il n'était pas content du vôtre ? Je ne veux donc désormais vivre que pour vous , et vivre long-temps , si c'est votre bon plaisir , pour souffrir davantage. Je ne demande point la mort qui abrégèrait mes misères. Ce n'est pas votre volonté que je meure à la même année que vous ; soyez-en béni , mais du moins il me semble qu'il y a de la justice que je commence de vivre à vous et pour vous en l'année que vous êtes mort pour tous les hommes et pour moi en particulier , qui me suis si souvent rendu indigne d'une si grande grace. Recevez donc , aimable Sauveur des hommes , ce sacrifice que le plus ingrat de tous les hommes vous fait , pour réparer le tort que jusqu'à cette heure je n'ai cessé de vous faire en vous offensant.

 PROJET D'UN VOEU.

Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.

JE me sens porté à vouer à Dieu l'observation de nos Constitutions, de nos Règles communes, de nos Règles de Modestie, et des Règles des Prêtres, de la manière qui suit.

Sommaire des Constitutions.

1° De travailler toute ma vie à ma perfection particulière par l'observation des Règles, et à la sanctification du prochain, en profitant de toutes les occasions que l'obéissance et la Providence me donneront de produire mon zèle sans choquer les Règles de la discrétion et de la prudence chrétienne. (2. Règle.)

2° D'aller indifféremment, sans exception, sans réplique, partout où l'obéissance m'enverra. (3. Règle.)

3° De conférer avec le Supérieur des pénitences extérieures, et de ne point omettre sans nécessité celles qu'il aura trouvé bon que je fasse; de faire la confession générale tous les ans, l'examen de conscience deux fois le jour, d'avoir un Confesseur stable, de lui découvrir toute ma conscience. (4. 5. 6. 7. Règles.)

4° De n'aimer mes parens qu'en Jésus-Christ. Il me semble que par la grace de notre Seigneur je suis déjà en cette disposition; ainsi ce point ne me peut faire aucune peine. (8. Règle.)

5° De trouver bon qu'on me reprenne, qu'on avertisse mes Supérieurs de mes défauts, et de les avertir de ceux de mes frères dans les cas où je jugerai y être obligé par la Règle. (9. et 10. Règles.)

6° De souhaiter d'être outragé, accablé de calomnies et d'injures; de passer pour un insensé, sans cependant y donner occasion, et si Dieu n'y

était point offensé. Il me semble que pour cela je n'ai qu'à demander à Dieu qu'il me conserve les sentimens qu'il m'a déjà donnés par sa miséricorde infinie. (11. Règle.)

7° Touchant la plus grande abnégation de soi-même et la mortification continuelle, il me semble qu'avec la grace de notre Seigneur je puis vouer
 1° de n'avoir jamais de volonté efficace à l'égard de la vie, de la santé, de la prospérité, de l'adversité, des emplois, des lieux, qu'autant que cette volonté sera conforme à la sienne. 2° De souhaiter autant qu'il sera en mon pouvoir tout ce qui sera le plus contraire à mes inclinations naturelles, si cela n'est point opposé à sa plus grande gloire ; et il me semble que par sa bonté infinie il m'a mis à peu près en cette disposition. 3° De ne rechercher jamais ce qui flatte les sens, comme les spectacles, les concerts, les odeurs, les choses agréables au goût, ni ce qui peut satisfaire la vanité ; de ne le rechercher, dis-je, ni en mes discours, ni en mes actions : pour les meubles et les habits, de me contenter de ce qu'on me donnera, à moins que l'obéissance, ou la Règle qui regarde le soin de la santé ne m'oblige d'en user autrement. 4° De n'éviter aucune mortification de celles qui se présenteront, à moins que je ne juge, selon Dieu, que je dois en user autrement pour quelque raison qui me paraîtra véritable. 5° De ne jamais goûter aucun plaisir de ceux où la nécessité m'engage, comme de boire, de manger, de dormir, ni de ceux qu'on ne peut éviter dans la Compagnie sans quelque affectation ou quelque singularité, comme les récréations, les mets extraordinaires, etc. de ne les jamais prendre pour le plaisir que la nature y trouve, mais d'y renoncer en mon cœur, et de m'y mortifier en effet autant que Dieu me l'inspirera, et que je le pourrai sans me faire trop remarquer. (12. Règle.)

8° Les quatre Règles suivantes sont renfermées dans toutes les autres ; pour la dix-septième, qui

regarde la pureté de l'intention , je puis vouer , ce me semble , 1° de ne faire jamais rien , avec le secours de notre Seigneur , que pour la gloire de Dieu , du moins avec réflexion ; 2° de ne jamais rien faire ni rien omettre par respect humain : ce dernier point me plaît fort , et il me semble qu'il m'établira dans une grande paix intérieure. (17. Règle.)

9° Ce présent vœu renferme , si je ne me trompe , l'observation de la dix-neuvième. (19. Règle.)

10° Pour la vingt-unième , je puis vouer , 1° de ne manquer jamais de faire mon oraison , et d'observer , soit dans la préparation , soit dans l'action , les additions de saint Ignace , à moins qu'une raison ou de nécessité ou de charité , ou quelque autre aussi bonne ne me portât à me dispenser de quelqu'un de ces points. 2° A l'égard de la messe et de l'office , de garder les Règles des Prêtres. (21. Règle.)

11° Pour la Pauvreté , j'ai déjà fait vœu d'observer toutes les Règles que nous en a données saint Ignace.

12° Pour la Chasteté , de ne jamais regarder aucun objet qui puisse inspirer des pensées contraires à cette vertu , du moins de dessein formé , ou sans nécessité indispensable , de ne rien lire ni entendre dire qui ne soit chaste , à moins que la charité ou la nécessité de mon emploi ne m'y engage ; de garder les Règles des Prêtres pour la confession ou la visite des femmes.

13° De manger toujours avec tempérance , modestie , et bienséance ; de dire la bénédiction de table et les grâces avec respect et dévotion.

14° Pour l'Obedissance , j'ai déjà voué de la pratiquer selon nos Règles.

15° D'observer ce qui regarde les lettres qu'on envoie ou qu'on reçoit , comme les Supérieurs souhaiteront qu'il s'observe.

16° De rendre compte de conscience , selon la formule que nous en avons dans nos Constitutions.

17° De n'avoir rien de caché pour mon Confesseur, du moins de ce qu'il doit savoir pour me conduire.

18° Ce qui regarde l'union et la charité fraternelle, les affaires purement séculières, le soin de la santé, ne fait aucune difficulté pour moi, non plus que la manière d'agir qu'on doit observer quand on est malade.

Règles Communes.

1° De faire tous les jours deux fois l'examen de conscience et l'examen particulier, et d'en marquer le profit, selon l'instruction de saint Ignace : la lecture spirituelle, quand je le pourrai : de ne m'absenter point du sermon sans permission, lorsque je serai dans la maison : de ne me confesser qu'à mon Confesseur ordinaire : de garder l'abstinence du vendredi, selon l'usage de la Compagnie, de ne point prêcher sans l'approbation des Supérieurs. Les trois Règles suivantes regardent la pauvreté, toutes les autres me paraissent sans difficulté : on peut vouer, ce me semble, de ne s'en dispenser jamais sans permission.

Il faudrait se souvenir, en arrivant dans une maison, de demander ces permissions aux Supérieurs : 1° d'avoir des livres ; 2° de voir souvent les malades, si ce n'est pas l'usage de demander permission chaque fois qu'on les va voir ; 3° d'entrer pour un moment dans la chambre de certaines personnes en certaines occasions, comme pour prendre de la lumière, pour rendre un livre, etc. 4° de parler dans la maison avec les externes, et de les y appeler s'il était nécessaire : 5° de faire les commissions de ceux du dehors dans la maison, et de ceux de la maison au dehors, quand on en est prié, et qu'on ne jugera pas qu'il y ait rien d'extraordinaire ; 6° d'écrire des lettres ; bien entendu qu'on les montrera à qui il faut, si ce n'est pas l'usage de demander permission chaque fois qu'on veut écrire.

Règles de Modestie , et des Prêtres.

Les Règles de Modestie sont composées de telle sorte , qu'elles ne peuvent faire aucune peine , non plus que les Règles des Prêtres. La Règle qui recommande l'instruction des enfans n'impose pas , à mon avis , de plus grande obligation que celle qui est renfermée dans le vœu qu'en font les profès.

On pourrait s'engager par vœu à observer les Règles des emplois particuliers , à mesure qu'on y serait appliqué.

Motif de ce Vœu.

1° Pour s'imposer une nécessité indispensable de remplir autant qu'il est possible les devoirs de notre état , et d'être fidèle à Dieu , même dans les plus petites choses.

2° Pour rompre tout d'un coup toutes les chaînes de l'amour propre , et lui retrancher pour toujours l'espérance de se satisfaire en quelque rencontre , espérance qui me semble toujours vivre dans le cœur , en quelque état de mortification qu'on puisse être.

3° Pour acquérir tout d'un coup le mérite d'une très-longue vie , dans l'extrême incertitude où nous sommes de vivre seulement un jour ; pour se mettre en état de ne pas craindre que la mort vienne nous ravir les moyens de glorifier Dieu de plus en plus : car cette volonté qu'on a de le faire éternellement ne peut manquer d'être prise pour l'effet , puisqu'on s'oblige si étroitement à l'accomplir.

4° Pour réparer les irrégularités passées , par la nécessité où l'on se met d'être régulier autant de temps qu'il plaira à Dieu de nous prolonger la vie. Ce motif me touche beaucoup , et me presse beaucoup plus que tous les autres.

5° Pour reconnaître en quelque sorte les miséricordes infinies que Dieu a exercées envers moi , en m'engageant indispensablement à exécuter ses moindres ordres.

6° Par respect pour la volonté divine , qui mérite bien d'être exécutée sous peine de damnation éternelle , quoique Dieu par sa bonté infinie ne nous y engage pas toujours sous de si grièves peines.

7° Pour faire de mon côté tout ce qui dépend de moi afin d'être à Dieu sans réserve ; pour détacher mon cœur de toutes les créatures , et aimer le Seigneur de toutes mes forces , du moins d'un amour effectif.

Quelques Considérations qui m'encouragent à faire ce Vœu.

1° Je ne trouve pas plus de peine à observer tout ce que ce vœu renferme , qu'un homme porté naturellement au plaisir en doit avoir à garder la chasteté , qui l'engage à tant de combats et à tant de vigilance.

2° Dieu qui a inspiré nos Règles à saint Ignace , a prétendu qu'elles fussent observées. Il n'est donc pas impossible de le faire , d'une impossibilité même morale. Or le vœu , loin d'en rendre l'observation plus difficile , la facilite au contraire , non-seulement parce qu'il éloigne les tentations par la crainte de commettre un péché grief , mais encore parce qu'il engage Dieu à donner de plus forts secours dans l'occasion.

3° Berchmans a passé cinq ans dans la Compagnie sans que sa conscience lui reprochât l'infraction d'aucune Règle : pourquoi , avec la grace de Dieu , ne le ferai-je pas dans un âge où l'on doit avoir plus de force , et où on est moins exposé aux respects humains , qui sont les plus dangereux ennemis qu'on ait à combattre ?

4° Je ne crains pas que ce vœu m'ôte le repos de l'ame , et devienne pour moi une pierre de scandale : *Pax multa diligentibus legem tuam , et non est illis scandalum.* C'est un article de foi ; et par conséquent plus on aime cette loi , plus on se trouve tranquille : *Ambulabo in latitudine , quia mandata tua exquisivi.* Le soin exact d'obéir aux plus menues

observances met l'esprit en liberté, au lieu de lui causer de la contrainte.

5° Il me semble que depuis quelque temps je vis à peu près comme je serai obligé de vivre après ce vœu. C'est plutôt par le désir de m'engager à persévérer, que par l'envie de faire quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, que j'ai pris cette pensée.

6° Il me semble que la seule pensée de faire ce vœu me détache des choses du monde, à peu près comme si je sentais la mort s'approcher.

7° Je ne m'appuie ni sur ma résolution, ni sur mes propres forces, mais sur la bonté de Dieu, qui est infinie, et sur sa grace, qu'il ne manque jamais de communiquer abondamment, et d'autant plus qu'on s'efforce de le servir sans réserve : *Non delinquent omnes qui sperant in eo.*

8° Il me semble que ce parti ne m'engage qu'à un peu plus de vigilance que je n'en ai, car à cette heure même il me semble que je ne voudrais pas rompre aucune de ces Règles avec une volonté délibérée.

9° Pour aller au devant des scrupules, je puis ne m'engager à rien dans le doute.

10° Je puis m'engager sous cette condition, que si après quelque temps je trouve que ce vœu me cause du trouble, l'engagement cessera; sinon, qu'il ne finira qu'avec la vie.

11° Quand on a permission, on ne rompt point de Règle, du moins lorsqu'il s'agit d'une Règle extérieure; car il faudrait être bien malheureux pour aimer mieux rompre une Règle, et déplaire à Dieu, quand même il n'y aurait pas d'obligation de péché mortel, que de dire un mot au Supérieur.

12° Je ne prétens pas être obligé à rien en toutes les occasions où un autre pourrait se dispenser de la Règle sans rien faire contre la perfection.

13. La pensée de cet engagement me réjouit loin de m'effrayer; il me semble qu'au lieu d'être esclave, je vais entrer dans le royaume de la li-

berté et de la paix. L'amour propre n'osera plus me chicaner lorsqu'il y aura un si grand péril à suivre ses mouvemens. Il me semble que je touche à mon bonheur, et que j'ai enfin trouvé le trésor qu'il faut acheter si cher.

14° Ce n'est point une ferveur passagère, il y a long-temps que je médite ce projet; mais je m'étais toujours réservé de l'examiner à fond en cette rencontre; et plus le temps de l'exécuter s'approche, plus j'y découvre de facilité, et plus je me sens de force et de résolution.

15° Malgré tout cela, j'attendrai votre décision avant que de passer outre. C'est pourquoi je vous supplie d'examiner cet écrit, et de faire réflexion surtout à ces dernières considérations, dans lesquelles vous trouverez peut-être des marques de l'esprit de Dieu; sinon, vous n'avez qu'à me dire que vous ne jugez pas à propos que j'exécute ce dessein, et j'aurai pour votre sentiment le même respect que je dois à la parole de Dieu.

Dans la méditation de la Mission des Apôtres, je commence, ce me semble, à connaître ma vocation et l'esprit de la Compagnie, et il me semble aussi que par la grace de Dieu je commence à m'apercevoir que cet esprit naît et se mortifie en moi, soit à cause d'une affection particulière et d'une grande estime que je sens pour toutes les Règles, soit à cause qu'il me semble que mon zèle s'augmente et se purifie.

Sur cette parole qui renferme la Mission des Apôtres: *docete omnes*, j'ai compris que nous sommes envoyés à toute sorte de personnes, et que quelque part que se trouve un Jésuite, en quelque compagnie qu'il soit, il y est comme envoyé de Dieu pour traiter de l'affaire du salut de ceux avec qui il se rencontre; et que s'il n'en parle, s'il ne profite pas de toutes les occasions pour l'avancer, il trahit son ministère et se rend indigne du nom

qu'il porte. J'ai donc résolu de me ressouvenir de cela en toute rencontre et d'étudier les moyens de faire tourner la conversation sur les choses qui peuvent édifier avec qui que ce soit que je me trouve, de sorte que personne ne se sépare d'avec moi qu'il n'ait plus de connaissance de Dieu que quand il est venu à moi, et plus de désir, s'il est possible, de se sauver.

En méditant sur le zèle. Le désintéressement et l'indifférence qu'il doit avoir m'ont occupé tout le temps. Je remercie Dieu de ce que je n'ai trouvé en moi aucune répugnance à m'occuper à l'instruction des enfans et des pauvres; il me semble au contraire, que j'embrasserai ces emplois avec plaisir, ils ne sont pas exposés à la vanité, et ils sont pour l'ordinaire plus fructueux. Après tout l'ame d'un pauvre est aussi chère à Jésus-Christ que celle d'un roi, et il importe peu de qui c'est qu'on remplisse le Paradis. Parmi les marques que Jésus-Christ donne de sa Mission, celle-ci est une des principales : *Pauperes evangelizantur*; et c'est à cette marque qu'on peut reconnaître que c'est l'Esprit de Dieu qui a fondé la Compagnie; car le catechisme et le soin des pauvres gens, est un de ses principaux soins; les Constitutions ne nous recommandent rien tant que cela, il me semble qu'on a sujet d'espérer qu'on est envoyé de Dieu, et que c'est lui qu'on cherche quand on a cette indifférence; c'est pourquoi j'ai résolu, soit dans les confessions, soit dans les prédications, d'aimer à servir les pauvres, et quand il sera à mon choix, de les préférer même aux riches, ceux-ci ne manqueront pas des gens qui les servent.

Dans la méditation de la pauvreté Apostolique, j'ai résolu de me faire toute ma vie un honneur et un plaisir de cette vertu, d'avoir la consolation de pouvoir toujours dire : Je n'ai rien, au lieu que le monde et l'amour propre trouvent tant de satisfaction à avoir et à compter ce qu'ils possèdent; surtout point de livres, cela m'obligera à beaucoup

lire et à bien lire ceux que je croirai les plus nécessaires , pour tout le reste je n'aurai nulle peine à m'en passer.

Dans la mortification. J'ai conçu qu'un Apôtre n'est pas appelé à une vie molle ni au repos , il faut suer et fatiguer , ne craindre ni le chaud ni le froid , ni les jeûnes ni les veilles ; il faut user sa vie et ses forces en cet emploi , le pis qui puisse arriver c'est de mourir en servant Dieu et le prochain , je ne vois pas que cela doive faire peur à personne. La santé et la vie me sont pour le moins indifférentes ; mais la maladie ou la mort , lorsqu'elles m'arriveront pour avoir travaillé au salut des âmes , me seront très-agréables et très-précieuses.

Ce même jour après le dîné , ayant lu dans la vie de Berchmans , la mort de ce saint jeune homme , je fus extrêmement touché de ce qu'il dit alors , qu'il avait une grande consolation de n'avoir jamais rompu aucune Règle , et faisant réflexion à ce que je pourrais dire touchant cet article , s'il me fallait rendre compte à Dieu , je conçus tout d'un coup une si grande douleur d'avoir si mal observé mes Règles , que j'en versai des larmes avec abondance. Je fis ensuite mon oraison dans laquelle je pris de grandes résolutions d'être meilleur Jésuite que je n'ai été jusqu'ici , j'invoquai avec grande confiance ce bienheureux jeune homme , et le priai par la Sainte Vierge qu'il a tant aimée , et par la Compagnie à laquelle il a été si fidèle , de m'obtenir la grace de vivre jusqu'à la mort comme il a fait durant cinq ans. Je fus tout le reste de la journée pénétré de douleur , ayant toujours devant les yeux mes Règles méprisées et violées si souvent , j'en pleurai trois ou quatre fois , et il me semble qu'avec la grace de Dieu il ne sera pas aisé à l'avenir de me porter à les rompre. Mais je ne laisse pas d'être inconsolable pour le passé , je n'avais jamais appréhendé le mal que j'ai fait en cela. Je pensais que si on avait voulu solliciter Berchmans de rompre

une Règle à l'heure de la mort, il n'y a point de considération qui l'eût pu porter à faire cette faute, après avoir passé sa vie sans avoir jamais manqué à rien. Or nous avons autant de raison de résister à toutes les tentations de cette nature. En rompant aujourd'hui le silence je ne déplairai pas moins à Dieu, je méprise un ordre inspiré par le Saint-Esprit à notre saint Fondateur, il ne tient pas à moi que la régularité ne soit anéantie, ce n'est pas si peu de chose que cette Règle que tout le bien du corps n'en dépende.

Pour le mépris du monde, il me semble que l'usage de la présence de Dieu est bien efficace. C'est une pensée de saint Basile, qu'un homme qui a pour témoin de ce qu'il fait un roi et un laquais, ne songe pas seulement au laquais, mais seulement à avoir l'approbation du prince. C'est une étrange et bien malheureuse servitude que celle d'un homme qui cherche à plaire aux autres hommes. Quand est-ce que je pourrai dire : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo*. J'ai demandé instantamment à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge qu'ils m'accordent cette disposition.

Dans la méditation de l'humilité. Il est vrai et je le comprends, elle doit être grande dans un homme Apostolique, et la crainte de n'en avoir pas assez me tiendra, ce me semble, toute ma vie dans une grande frayeur. Il me semble néanmoins que pour cela il ne faut qu'être sur ses gardes et éviter l'inconsidération. Car quiconque fait réflexion à ce qu'il est, à ce qu'il a été, à ce qu'il peut faire par soi-même, il est mal aisé qu'il s'attribue rien à soi-même; pour faire crever l'orgueil, il n'y a qu'à se ressouvenir que la première marque de la vertu c'est de ne s'estimer rien du tout. Secondement il ne faut qu'envisager Jésus-Christ anéanti de bonne foi, et qui reconnaît devant Dieu qu'il n'est rien, et que de tout ce qu'il fait, la gloire en est due uniquement à son Père. Mais on me loue, on se trompe, c'est une injustice qu'on

fait à Dieu. C'est comme si on louait un comédien des vers qu'il récite, et qu'un autre a faits; de plus on ne nous estime point tant que nous pensons, on connaît tous nos défauts, on en connaît même qui nous échappent; pour le moins on ne pense guères à nous. Mais je veux qu'on fasse de grandes choses, ou pour mieux parler, que Dieu fasse de grandes choses par nous. Il est bien digne d'admiration et de louange de faire un si bon usage de si méchans instrumens; mais je n'en suis pas pour cela meilleur, et il peut arriver que Dieu me damne après en avoir sauvé plusieurs par mon moyen, comme il arrive qu'un peintre jette un charbon dans le feu, après s'en être servi pour tracer un dessein admirable et de très-excellentes figures. La pratique de la Sainte Vierge est admirable, elle avoue de bonne foi que Dieu a fait de très-grandes choses en elle, que cela lui attirera les louanges de tous les siècles, mais au lieu de s'en élever, *Magnificat anima mea Dominum.*

A la répétition de cette méditation. Après avoir reconnu et avoué devant Dieu que je ne suis rien et que je n'ai jamais rien fait par moi-même, j'ai compris combien il est juste que Dieu seul soit glorifié, et il m'a semblé qu'un homme qui se voit loué pour quelque vertu ou pour quelque bonne action, doit être aussi honteux qu'un homme d'honneur qui se voit pris pour un autre et qu'on le loue de ce qu'il n'a pas fait. Mais si nous sommes assez vains pour nous enfler de ces qualités, soit naturelles, soit surnaturelles, qui ne nous appartiennent pas, quelle lâcheté! quelle confusion lorsqu'au jour du Jugement Dieu produira cet homme vain, et que faisant voir aux yeux de toute la terre tout ce qu'il a reçu et tout ce qu'il a de soi-même, il lui dira en lui reprochant sa vanité : *Quid habes quod non accepisti, si autem accepisti quid gloriaris?* Il me semble de voir un coquin qui s'étant fait passer quelque temps pour un honnête homme à la faveur d'un manteau dérobé, vient à être dé-

couvert en bonne compagnie, et reçoit une horrible confusion. Mais ce sera bien pis, mon Dieu, lorsque vous ferez voir que non-seulement je n'avais rien, dont je dusse me glorifier, mais que je n'avais pas même ce dont je me serai glorifié ! Lorsque vous découvrirez mon hypocrisie, l'abus que j'ai fait de vos graces, mes misères intérieures, etc. Dieu m'a fait voir à moi-même en cette occasion si difforme, si misérable, si dépourvu de tout mérite, de toute vertu, qu'il est vrai que je ne me suis jamais tant déplu à moi-même : il me semblait que je l'entendais au fond de mon cœur, qui parcourant toutes les vertus, me faisait voir clairement que je n'en avais aucune, je l'ai prié instamment de me conserver toujours cette lumière. J'avoue que je trouve que cette connaissance de moi-même qui croît en moi de jour en jour affaiblit beaucoup, ou du moins modère une certaine confiance ferme que je conservais depuis long-temps en la miséricorde de Dieu. Je n'ose plus lever les yeux au Ciel, je me trouve si indigne de ses graces que je ne sais presque si je ne leur aurai point fermé toute entrée. Ce sentiment me vient surtout de la comparaison que je fais, de ma vie et de mes crimes, et de mon orgueil, avec l'innocence et l'humilité de nos Saints.

A la méditation de la défiance de soi-même, je ne trouvai rien de si aisé après la méditation précédente. Quand on connaît ce que c'est que sauver une ame et ce que nous sommes, on est bientôt persuadé qu'on n'y peut rien. Quelle folie de penser qu'avec quelques paroles qu'on dit en passant, on puisse faire ce qui a tant coûté à Jésus-Christ ? Vous parlez, et une ame se convertit ; c'est comme au jeu des marionnettes, le valet commande à la poupée de danser, et le maître la remue par le moyen d'un ressort. Le commandement n'y fait rien du tout : *Exi à me quia homo peccator sum, Domine.* Le beau sentiment en une ame, en qui ou par qui Dieu opère quelque chose d'extraordinaire !

Dans la méditation de l'oraison. Comme je me sens par la miséricorde de Dieu assez d'attrait à la prière, j'ai demandé à Dieu de grand cœur, par l'intercession de la Sainte Vierge, qu'il me fasse la grace d'aimer toujours davantage cet exercice jusqu'à la mort. C'est l'unique moyen de nous purifier, de nous unir à Dieu, et de faire que Dieu s'unisse à nous pour faire quelque chose pour sa gloire. Il faut prier pour obtenir les vertus Apostoliques, il faut prier pour les rendre utiles au prochain, il faut prier pour ne les perdre pas au service du prochain. Ce conseil, ou ce commandement : Priez sans interruption, me paraît extrêmement doux et nullement impossible, il renferme la pratique de la présence de Dieu ; je veux avec l'aide de notre Seigneur tâcher de le suivre ; nous avons toujours besoin de Dieu, il faut donc le prier toujours, plus on prie, plus on lui plaît, plus on obtient. Je ne demande point ces douceurs que Dieu fait sentir dans la prière à qui bon lui semble, je n'en suis pas digne, je n'ai pas assez de force pour les supporter. Les graces extraordinaires ne sont point bonnes pour moi, ce serait bâtir sur le sable que de m'en donner, ce serait verser une liqueur précieuse dans un muid percé, qui ne peut rien retenir. Je demande à Dieu une oraison solide, simple, qui le glorifie, et qui ne m'enfle pas ; la sécheresse et la désolation accompagnées de la grace de Dieu me sont fort utiles, ce me semble, je fais alors avec plaisir les actes des plus excellentes vertus ; je fais effort contre la mauvaise disposition, et je tâche d'être fidèle à Dieu, etc.

Pour la conformité à la volonté de Dieu. Dès le commencement de l'oraison je me suis senti porté à en faire des actes. Je les ai faits sans peine, parce qu'en effet je n'en sens aucune par la grace de Dieu pour aucun état, et il me semble qu'avec la même grace j'accepterais avec soumission les plus fâcheux accidens que la Providence pourrait permettre à mon égard, du moins y serais-je assez tôt résolu,

si Dieu ne m'abandonnait pas. Je me suis surtout résigné à me sanctifier par la voie qu'il plaira à Dieu, par la soustraction de toute douceur sensible, s'il le veut ainsi, par les peines intérieures, par les combats continuels contre mes passions ; voilà ce qu'il y a pour moi de plus rude dans la vie, je m'y sou mets néanmoins de tout mon cœur et d'autant plus volontiers, que je comprends que ce chemin est le plus sûr, le moins sujet aux illusions, le plus court pour acquérir une parfaite pureté de cœur, un très-grand amour de Dieu, et de très-grands mérites.

TROISIÈME SEMAINE.

A la première Méditation de la troisième semaine, qui est de la préparation à la Passion, en considérant le désir ardent que Jésus-Christ avait de souffrir, mon esprit s'est d'abord attaché au désir qu'ont eu les Saints de mourir, lequel désir fait que la mort a pour eux des douceurs inexplicables. C'est l'effet, ce me semble, d'une fidélité inviolable de répondre à toutes les graces de Dieu, à faire pour lui tout le bien qu'ils ont pu faire durant plusieurs années. Cette vue a allumé en mon cœur un grand désir de ne perdre point de temps, de faire au plutôt tout le bien que je pourrai, afin d'être en état de désirer la mort, et de la recevoir avec joie. Ensuite j'ai pensé qu'un homme qui désire véritablement de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ, est comme une personne affamée ou extrêmement altérée, laquelle en attendant qu'il se présente de quoi se rassasier prend cependant avidement le peu de nourriture ou de boisson qui se présente. Je me sens un assez grand désir de souffrir pour Dieu, et je ne vois guères de genre de douleur que je n'acceptasse, ce me semble, avec grande joie ; mais j'estime que c'est une grace que Dieu ne fait qu'à ses amis, et je m'en trouve si indigne que je ne crois pas que Dieu me fasse jamais cette faveur.

A la prise de Jésus-Christ. Deux choses m'ont extrêmement touché et m'ont occupé durant tout le temps : la première , c'est la disposition avec laquelle Jésus-Christ alla au devant de ceux qui le cherchaient , avec la même fermeté , le même courage , la même contenance extérieure , que si son ame eût été dans un calme parfait. Son cœur est plongé dans une horrible amertume , toutes les passions sont déchainées au dedans de lui , toute la nature est déconcertée , et à travers tous ces désordres , toutes ces tentations , le cœur se porte droit à Dieu , ne fait pas un faux pas , ne balance point à prendre le parti que la vertu et la plus haute vertu lui suggère. Voilà un miracle que le seul Esprit de Dieu est capable d'opérer dans un cœur , qui est d'accorder la guerre et la paix , le trouble et le calme , la désolation et une certaine ferveur mâle que la nature , les démons , et Dieu même , qui semble s'armer contre nous ou du moins nous abandonner : que tout cela , dis-je , ne peut ébranler.

La seconde chose , c'est la disposition de ce même cœur à l'égard de Judas qui le trahissait , des Apôtres qui l'abandonnaient lâchement , des Prêtres et des autres qui étaient les auteurs de la persécution qu'il souffrait ; il est certain que tout cela ne fut pas capable d'exciter en lui le moindre ressentiment de haine ou d'indignation , que cela ne diminua nullement l'amour qu'il avait pour ses Disciples et pour ses persécuteurs , qu'il s'affligea extrêmement et de bonne foi du tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes , et que ce qu'il souffrait , bien loin de le troubler , adoucissait en quelque sorte sa douleur , parce qu'il voyait que ses douleurs pourraient être un remède aux maux de ses ennemis. Je me représente donc ce cœur sans fiel , sans aigreur , plein d'une véritable tendresse pour ses ennemis , que nulle perfidie , nul mauvais traitement ne peut émouvoir à la haine. Ensuite m'adressant à Marie pour lui demander la grace de mettre

mon cœur en même disposition, je m'aperçois que le sien y est parfaitement ; qu'elle est abîmée dans la douleur sans rien faire contre la bienséance, et qu'elle ne perd point le jugement dans une conjoncture si terrible ; qu'elle ne veut point de mal aux bourreaux de son Fils, qu'elle les aime au contraire et l'offre pour eux. J'avoue que ce spectacle me ravit, qu'il me donne un amour incroyable pour la vertu, et qu'il me cause le plus grand plaisir que je puisse ressentir.

O cœurs vraiment dignes de posséder tous les cœurs, de régner sur tous les cœurs et des Anges et des hommes ? Vous serez désormais ma règle, et dans de pareilles occasions, je tâcherai de prendre vos sentimens. Je veux que mon cœur ne soit désormais que dans celui de Jésus et de Marie, ou que celui de Jésus et de Marie soient dans le mien, afin qu'ils lui communiquent leurs mouvemens, et qu'il ne s'agite, qu'il ne s'émeuve que conformément à l'impression qu'il recevra de ces cœurs.

A la répétition. *Amice.* Il est vrai que Jésus l'aimait, il ne l'aurait pas appelé son ami si cela n'eût été. Jésus-Christ avait bien envie de le convertir, il avait bien choisi le trait, aussi Judas en eût-il le cœur percé ; mais il en fut de lui comme de ces malades désespérés à qui l'on donne les plus forts remèdes, ils font leur effet, mais le malade qui n'a pas assez de force pour résister à l'opération, rend l'ame en rendant les mauvaises humeurs. Tout est admirable, Jésus-Christ traîné, Jésus-Christ devant le Juge sur la sellette, accusé et se taisant. Il m'a semblé que je souffrirais, avec la grace de Dieu, d'être calomnié et traité en scélérat ; je trouverais là-dedans l'anéantissement entier de l'amour propre ; il me semble que dans une pareille occasion, je remerciais Dieu de tout mon cœur et que je lui demanderais bien instamment de me laisser mourir en cet état ; mais c'est perdre le temps que d'y penser, je sens que ce n'est pas là une faveur pour moi, il faut être un

saint pour cela , il faut tâcher de profiter des petites occasions qui se présentent , et prendre garde que tandis que je m'entretiens en ces désirs chimériques , je ne coure cependant après la vaine gloire du monde , et ne laisse échapper les petits occasions qui se présentent.

En méditant sur la chute de saint Pierre j'ai conçu avec étonnement et avec frayeur , combien nous sommes faibles ; cela me fait frémir : j'ai en moi les sources et les semences de tous les vices , il n'y en a pas un que je ne sois capable de commettre ; il n'y a entre moi et l'abîme de tous les désordres que la grace de Dieu , qui m'empêche de tomber. Que cela est humiliant ! Que cette pensée doit donner de confusion aux plus saintes ames. Voilà pourquoi saint Paul , dit : *In timore et tremore , etc.* Jésus-Christ passa toute cette nuit lié , servant de jouet à l'insolence des soldats. Le beau sujet de méditation que les pensées de Jésus durant toute cette nuit ! Quoi de plus admirable que de voir la Sagesse Incarnée , Jésus-Christ traité de fou par Hérodes et par toute sa cour. Le monde n'a point encore changé de sentiment à l'égard du Fils de Dieu , il y passe encore pour fou ! Quel courage à Jésus-Christ d'avoir méprisé toute la gloire , tout le respect qu'il pouvait si aisément s'attirer de toute cette cour ; d'avoir bien voulu laisser ce Prince et tous ses officiers dans la pensée qu'il était insensé. Quel sacrifice à son Père ! Que cela est glorieux ! Que nous sommes lâches , nous qui faisons tant de cas des sentimens des hommes , et qui nous rendons esclaves de leurs pensées ! Quand est-ce que nous secouerons ce joug honteux ? Quand est-ce que nous nous élèverons au-dessus du monde ? Qu'il est digne d'une ame chrétienne de souffrir une confusion qu'on pourrait éviter , et de se contenter d'avoir Dieu seul pour témoin d'une vérité qui nous est avantageuse. Mon Dieu , je veux me faire saint entre vous et moi , et mépriser toute confusion qui ne diminuera point

l'estime que vous pourriez avoir pour moi. La vue de ces actions généreuses et qui sont si fort au-dessus de la nature , élèvent ce me semble , mon ame au-dessus d'elle-même et de tous les objets créés.

Quel spectacle de voir Jésus-Christ ramené vers Pilate à travers de Jérusalem vêtu en fou ! Pilate le condamne à être fouetté. Quelle justice ! Jésus-Christ ne s'en plaint point, quoiqu'il en voie la cause dans la jalousie des Prêtres et dans la fausse complaisance du Juge , quoiqu'il prévoie la cruauté de ce supplice. J'ai fait comparaison de ce procédé avec la conduite que nous tenons lorsqu'on nous fait tort en quelque chose. Comment peut-on se plaindre à la vue de cet exemple ? J'ai été extrêmement confus au souvenir du passé. Mon Dieu, les belles occasions que j'ai perdues , elles ne reviendront jamais , je n'en suis pas digne. J'ai résolu de ne me plaindre jamais de rien. J'ai été convaincu que de quelque manière qu'on me traite, on ne saurait me faire injustice.

Rien ne me touche tant dans la flagellation que le mépris qu'on y fait de Jésus-Christ. Le plus scélérat des hommes trouve de la compassion quand il est condamné au supplice , on lapide le bourreau s'il fait trop souffrir un voleur , un assassin , et voilà Jésus abandonné au caprice des soldats qui le déchirent , qui ajoute peine sur peine , qui le traitent à leur gré impunément , comme s'il n'eût pas été un homme. Il ne se plaint point , il se met encore plus bas en présence de son Père , il accepte de sa main toutes ces peines , il est ravi de pouvoir lui rendre un honneur souverain par cet épouvantable abaissement. On lui met une couronne d'épines sur la tête ; c'est pour expier cette passion horrible , d'être partout les rois , d'exceller , de l'emporter sur tous les autres en toutes choses.

Pilate le produit : *Ecce homo* , il fallait qu'il fût en un pitoyable état. C'est pour ceux qui aiment

les grands théâtres et les applaudissemens. On lui préfère Barabbas. Voilà qui est étrange. Nous nous plaignons des avantages qu'on fait aux autres ; Jésus-Christ ne se plaint point, il se met encore plus bas qu'on ne le mettait par cette injuste comparaison. En ce même temps il disait en son cœur à son Père ; *Ego vermis et non homo*. On criait : *Crucifige*, et il y consentait de tout son cœur. Sur cet exemple, sur ce modèle, y a-t-il des Chrétiens au monde. Si toutes les fois que par respect humain on rompt une Règle, on faisait réflexion qu'on préfère un homme à Dieu, je ne crois pas qu'on le fit souvent. Cette pensée m'a touché, et il m'a semblé qu'à l'avenir je serai inflexible sur ce point. Un homme m'a paru si peu de chose, que je ne pouvais comprendre comment on se met tant en peine de plaire à quelques-uns, Dieu étant témoin de nos actions. Mais, hélas, mon Dieu ! tous ces sentimens ne s'évanouiront-ils point à la première occasion ?

Je ne suis pas trop étonné de l'injustice de Pilate qui condamne Jésus-Christ ; mais j'ai été extrêmement touché de voir Jésus-Christ, qui se soumet à ce jugement injuste, qui prend sa Croix et s'en charge avec une humilité, une douceur, une résignation admirable, qui étant arrivé au haut de la montagne, se laisse dépouiller, s'étend sur cette Croix, tend les mains et les pieds pour être percés, et s'offre à son Père avec des sentimens que lui seul est capable de former. Il est vrai que cette vue me rend la Croix si aimable, qu'il me semble que hors de là je ne saurais être heureux. Je regarde avec respect ceux que Dieu visite par des humiliations, des adversités de quelque nature qu'elles soient : ce sont sans doute ses favoris. Pour m'humilier je n'ai qu'à me comparer à eux tant que je serai dans la prospérité.

En considérant Jésus-Christ mourant sur la Croix, j'ai trouvé que le vieil homme est encore tout vivant en moi, et que si Dieu ne me soutient

d'une grande grace , je me trouverai après trente jours de retraite et de méditation aussi faible qu'auparavant. Il faut que Dieu fasse un grand miracle pour me faire mourir entièrement à moi-même : *Adhuc vivit in me vetus homo , non est totus crucifixus , et non est perfectè mortuus ; bella movet intestina , hoc regnum animæ non patitur esse quietum.* J'ai remarqué que toutes les fois que Dieu m'a donné ce sentiment vif de mes misères , et que je suis entré en l'oraison après quelque faute ou quelque faiblesse qui m'avait fait connaître à moi-même mes imperfections , j'ai été consolé sur la fin de l'oraison , et en suis sorti beaucoup plus fort : *Iratus es et misertus es mei , conversus est furor tuus , et consolatus es me.* Cela m'arrive même hors de l'oraison , après avoir vaincu la tentation par la grace de Dieu. Cela m'est arrivé en celle-ci , j'en suis sorti avec une résolution toute nouvelle de ne donner point de quartier à mon amour propre , et d'être sur mes gardes contre ses surprises. J'ai demandé cette grace à Jésus-Christ avec beaucoup de sentiment. en lui exposant mes misères et mes faiblesses que je découvre tous les jours être plus grandes.

• A la sépulture. Voyant encore combien je suis éloigné d'être en l'état où Jésus-Christ s'est réduit pour honorer son Père , et pour me sauver : Mon Dieu , ai-je dit avec un grand sentiment , est-il possible que tant de douleurs , un si profond anéantissement , une mort si cruelle et si infame , que tout cela , dis-je , ait été enduré pour fléchir votre colère à mon égard , pour m'attirer vos graces et vos bénédictions , et que cependant je sois encore si imparfait ! Père Éternel , n'est-ce pas assez fait pour me faire un saint ? D'où vient que je ne sens pas en moi un changement qui soit à beaucoup près proportionné à tant de travaux ? Voilà une grande somme , mais permettez-moi de vous le dire , il semble que vous ne m'ayez pas encore donné des graces qui répondent à ce prix. J'attends

de grands effets du zèle de votre Fils , mais je ne les sens pas encore tels que j'ai sujet , ce me semble , de les espérer. C'est peut-être que je ne veux pas les éprouver , ces effets. Mais , mon Dieu , si cela était , je ne vous offrirais pas la mort de votre Fils et le Sacrifice de la Messe , pour les ressentir ; on n'emploie pas des moyens aussi puissans que ceux-là quand on n'a pas envie de rien obtenir. Il faudrait vivre comme si on était déjà mort et enterré : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus à corde*. Un homme à qui on ne songe plus , qui n'est plus rien dans le monde , qui n'est de rien , voilà l'état où il faut que je sois à l'avenir , autant qu'il sera possible , et que je souhaite d'y être entièrement en effet.

QUATRIÈME SEMAINE.

A la Résurrection. Quelle joie pour ceux qui avaient souffert avec Jésus-Christ , et qui avaient été véritablement touchés de ses douleurs , comme Marie , saint Jean , Magdelène , etc. ; car , pour les autres , ils prennent aussi peu de part à cette fête , qu'ils en avaient pris aux tristes mystères qui ont précédé. Avec quel plaisir et quelle profusion Dieu récompense-t-il les douleurs et les ignominies de son Fils ? Sans parler du Ciel où est sa grande gloire , sur la terre , pour un Judas qui l'a vendu , combien de millions d'hommes se dépouilleront de toutes choses pour le posséder ? pour une ville ingrate et sacrilège qui l'a désavoué pour son Roi , combien de royaumes et d'empires soumis à son pouvoir ? Il s'est vu renoncé par saint Pierre ; combien de millions de Martyrs souffriront la mort plutôt que de renoncer ? combien d'Autels pour la sellette ? combien de véritables adorations pour les railleries des soldats ? de quelles richesses ne revêtira-t-on pas ses Temples et ses Autels , pour ce manteau de pourpre , pour cette robe blanche , etc. ?

En méditant l'impassibilité de Jésus-Christ , j'ai examiné ce qui pouvait me toucher encore. J'ai

senti une extrême répugnance à obéir en certaine circonstance, je l'ai vaincue, par la grace de Dieu, et je me sens prêt à tout. J'ai fait réflexion, qu'il est dangereux de faire des projets même en des choses de peu d'importance, à moins qu'on ne soit bien résolu à tout quitter, pour obéir et pour exercer la charité. Toute occupation qu'on quitte avec peine et qu'on aime mieux retenir que de faire quelque autre chose ou même que de ne rien faire, lorsque Dieu le veut ainsi, il est dangereux qu'on n'y soit attaché humainement. J'ai bien résolu de me tenir sur mes gardes en ce point. Il faut avoir cette consolation, avec la grace de Dieu, de n'accorder rien à la nature. Il faut, avec l'aide de Dieu, avant que de se déterminer à quoi que ce soit, sur quelque proposition qu'on me fasse, il faut, dis-je, consulter Dieu, et m'accoutumer à prévenir le mouvement que les choses produisent en l'ame, par une élévation d'esprit à Dieu, et voir quel sentiment j'en dois avoir, selon les règles de l'Évangile. A moins que d'avoir ce soin, il est impossible de conserver la paix du cœur et de ne tomber pas en bien des fautes, parce que toutes les choses qui arrivent ont une face agréable ou désagréable à la nature, et ce n'est pas par-là qu'il les faut envisager. Pour ne le pas faire, il n'y a pas d'autres moyens, que cette méthode d'élévation à quoi se rapporte tout ce que je viens de marquer.

La méthode de saint Ignace de faire un examen, ou une délibération, au commencement de chaque action, et surtout de celles où l'on est en plus grand danger de faire des fautes, cette méthode, dis-je, est incomparable; j'ai résolu de m'en servir, elle ne peut manquer de produire avec le temps une grande pureté, et d'entretenir une grande tranquillité dans la conscience. Cela n'est pas trop malaisé avec la grace de Dieu, non plus que l'examen qui doit suivre la même action. Quand on a un grand zèle de sa perfection, on fait cela comme naturellement, et quasi sans y penser.

Le beau mot ! *Opus consummavi quod dedisti mihi ut facerem.* Jésus et Marie ont pu dire cela en mourant : J'ai remarqué que lorsque je me détermine à imiter en cela Jésus-Christ toute ma vie, je sens que la nature est comme étonnée de ce projet, et que je me sens plus fort pour le faire actuellement ; pour m'écarter, par exemple, à passer ce mois, cette année, à faire tout ce que je pourrai pour rendre mes actions agréables à Dieu, et les plus parfaites qu'il sera possible, pour cela, il faut une grande vigilance, et la pratique des Règles, du choix et de fréquens examens, joints à la prière, pour obtenir beaucoup de graces.

A la répétition de l'Ascension. J'ai remarqué que Jésus-Christ après avoir souffert, être mort, ressuscité, sort de Jérusalem, monte sur le haut de la montagne, et après tant d'épreuves détaché entièrement du monde et de la terre, il s'élève sans peine au Ciel. Ce qui empêche que nous ne le suivions, c'est que nous sommes encore ou vivans d'une vie naturelle, ou ensevelis dans le péché, ou engagés dans le commerce des hommes, ou attachés à la terre où nous trouvons encore notre bonheur. Saint Paul disait : *Conversatio nostra in Cælis est.* Bienheureux sont ceux qui peuvent dire la même chose ! Pour moi je demande à Dieu, de pouvoir vivre entre le Ciel et la terre, sans jouir ni des plaisirs d'ici-bas, ni de ceux du Paradis, dans un détachement universel, n'étant lié qu'à lui seul qu'on trouve partout. C'est à nous de nous soustraire tous les plaisirs de la terre, du moins de n'en prendre aucun par le motif du plaisir, en détacher son cœur si l'on ne peut pas y renoncer réellement ; s'en faire une peine, par le désir ardent qu'on aurait de s'en priver pour l'amour de Dieu, pour ceux du Ciel. Il faut laisser faire Dieu, qui connaît nos forces et qui a ses desseins, et vivre dans une grande indifférence et tout disposé à s'en passer.

A la méditation de l'amour de Dieu. J'ai été fort

touché à la vue des biens que j'ai reçus de Dieu depuis le premier moment de ma vie jusqu'ici. Quelle bonté , quel soin , quelle providence , et pour le corps et pour l'ame , quelle patience , quelle douceur ! Certainement je n'ai pas eu de peine à me donner tout à lui , ou du moins à désirer de tout mon cœur d'être à lui ; car je n'ose encore me flatter d'avoir bien fait le sacrifice ; l'expérience seule est capable de me rassurer sur ce point. La vérité est que je me croirais le plus ingrat , le plus malheureux de tous les hommes , si je me réservais quoi que ce soit. Je vois qu'il faut absolument que je sois à lui , et je ne pourrais jamais consentir à aucun partage. Mais il faudra voir si dans la pratique j'aurai assez de force et de constance pour soutenir ce beau sentiment. Je suis bien faible , il est impossible que je le fasse par moi-même : je touche cette vérité. Si je suis fidèle , mon Dieu , vous en aurez toute la gloire , et je ne sais comment il se pourrait faire que je m'en attribuasse quelque chose. Il faudrait bien m'oublier.

A la seconde méditation de l'amour de Dieu. Dieu m'a fait pénétrer, ce me semble, et voir clairement cette vérité. Premièrement, qu'il est dans toutes les créatures. Secondement, qu'il est tout ce qu'il y a de bon en elles. Troisièmement, qu'il nous fait tout le bien que nous recevons d'elles ; et il m'a semblé de voir ce Roi de gloire et de majesté appliqué à nous échauffer en nos habits , à nous rafraîchir en l'air , à nous nourrir dans les viandes , à nous réjouir dans les sons , et dans les objets agréables , à produire en moi tous les mouvemens nécessaires pour vivre et pour agir. Quelle merveille ! Qui suis-je , ô mon Dieu , pour être ainsi servi par vous , en tout temps , avec tant d'assiduité , et en toutes choses , avec tant de soin et d'amour ! Il agit de même dans toutes les autres créatures , mais tout cela pour moi , comme un Intendant zélé et vigilant , qui fait travailler

dans tous les endroits du Royaume pour son Roi. Ce qui est le plus admirable, c'est que Dieu fait cela pour tous les hommes, quoique presque personne n'y pense, si ce n'est quelqu'âme choisie, quelqu'âme sainte. Il faut du moins que j'y pense, que j'en sois reconnaissant. Je m'imagine que comme Dieu a sa gloire pour dernière fin de toutes ses actions, il fait toutes ces choses principalement pour l'amour de ceux qui y pensent, et qui admirent en cela sa bonté, qui lui en savent gré, qui prennent de là occasion de l'aimer : les autres reçoivent les mêmes biens comme par hasard et par bonne fortune, à peu près comme quand on donne une fête à une personne, une sérénade : mille personnes jouissent de ce plaisir, parce qu'elles se trouvent dans la maison où est la personne pour qui la chose se fait. A cela se rapporte ce que Dieu disait à sainte Thérèse, que s'il n'avait pas fait le monde, il le créerait pour l'amour d'elle.

A la troisième : J'ai fait réflexion que les offices que Dieu nous rend par les créatures devraient nous tenir dans une grande confusion et un grand recueillement. Quand c'est un valet qui nous sert, on reçoit souvent le service en faisant cependant quelque autre chose, on cause avec une autre personne, on s'endort ; mais si une personne qualifiée s'abaissait jusqu'à vouloir nous servir, certainement cela nous tiendrait fort éveillés : *Domine, tu mihi lavas pedes !* Cela est étonnant à qui a un peu compris ce que Dieu est, et ce que nous sommes.

Dieu rapporte incessamment à nous l'être, la vie, les actions de tout ce qu'il y a de créé dans l'Univers. Voilà son occupation dans la nature, la nôtre doit être de recevoir sans cesse ce qu'il nous envoie de toutes parts, et de le lui renvoyer par des actions de grâce en le louant, et reconnaissant qu'il est l'Auteur de toutes choses. J'ai promis à Dieu de le faire autant que je le pourrai ; c'est un exercice que celui de la présence de Dieu, d'une

utilité admirable , mais on peut dire que c'est un don de Dieu très-singulier que de le continuer avec cette douceur , sans quoi il deviendrait nuisible. Or je ne demande à Dieu que son amour et sa grace , et un amour qui ait plus de solidité que d'éclat et de douceur. Ce que j'ai promis de faire avec sa grace , c'est de ne commencer nulle action que je ne me ressouviennne qu'il en est témoin , et que c'est lui qui la fait avec moi et qui me donne tous les moyens de la faire ; de n'en finir aucune que je ne prenne la même pensée , lui offrant cette action comme lui appartenant , et dans le cours de l'action , toutes les fois que la même pensée se présentera de m'y arrêter quelque temps , et renouveler le désir de lui plaire. Sur ces paroles : *Amorem tui solum , etc.* je me suis trouvé disposé à me passer toute ma vie de toutes consolations , même spirituelles ; je me contente de servir Dieu avec une grande fidélité , soit dans la sécheresse , soit même dans les tentations.

Pour recevoir comme il faut ce que je vois que la nature appréhende. Il faut bien me ressouvenir que si cela arrive , je l'ai demandé à Dieu. C'est une grande marque qu'il m'aime , et j'ai grand sujet de tout espérer de sa bonté. C'est une suite qui me confirmera dans la douce pensée , que ce qui est arrivé jusqu'ici , est arrivé par une providence bien particulière. Je fais vœu de l'accepter , comme je ferais la chose du monde la plus agréable , sans rien témoigner à qui que ce soit des inclinations de la nature.

Absit mihi vel gloriari , vel latari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer , aut ab humano die ; qui autem me judicat Dominus est.

Vivre au jour la journée.

Espérer qu'on mourra dans l'occupation qu'on a entre les mains.

Les personnes vraiment humbles ne se scandalisent de rien , parce que leur faiblesse leur est parfaitement connue ; ils se voient eux-mêmes si près du précipice , et craignent si fort d'y tomber , qu'ils ne s'étonnent pas que les autres y tombent.

Quel honneur à prêcher, s'il ne plaît pas à Dieu que je le fasse ? disait le P. B. Alvarez ; et qu'y a-t-il de bas dans les emplois les plus vils , si je plais à Dieu en m'y occupant ?

A quelque prix que ce soit il faut que Dieu soit content.

Il est étrange combien d'ennemis on a à combattre du moment qu'on forme la résolution de se faire un saint. Il semble que tout se déchaîne , et le démon par ses artifices , et le monde par ses attraits , et la nature par la résistance qu'elle oppose à nos bons désirs ; les louanges des bons , les railleries des méchans , les sollicitations des tièdes. Si Dieu vous visite , la vanité est à craindre ; s'il se retire , la timidité , le désespoir peut succéder à la plus grande ferveur. Nos amis nous tentent par la complaisance que nous avons coutume d'avoir pour eux ; les indifférens , par la crainte de leur déplaire. L'indiscrétion est à craindre dans la ferveur , la sensualité dans la modération , et l'amour propre partout. Que faire donc : *Non est alius qui pugnet pro nobis nisi tu Deus noster. Neccientes quid agere debeamus , hoc unum habemus residui , ut oculos nostros dirigamus ad te.* Surtout la sainteté ne consistant pas à être fidèle un jour ou une année , mais à persévérer et croître jusqu'à la mort. Il faut que Dieu nous serve de bouclier , mais d'un bouclier qui nous environne , parce que c'est de toutes parts qu'on nous attaque : *Scuto circumdabit te.* Il faut que Dieu fasse tout. Tant mieux ; il ne faut pas craindre qu'il manque à rien. Pour nous , nous n'avons qu'à bien reconnaître notre impuissance , et à être fervens et constans à demander du secours par l'intercession de Marie , à qui Dieu ne refuse rien : mais cela même nous ne le pouvons qu'avec

une grande grace, ou plutôt avec plusieurs grandes graces de Dieu.

Il me semble que je sens un peu plus de force, par la miséricorde infinie de notre Seigneur, contre les tentations de vaine gloire. Les mêmes objets se présentent, mais avec bien moins de force, ils ne font plus tant d'impression. Ils commencent à me lasser et à me paraître moins charmans; les raisons qui en font voir la vanité me persuadent bien mieux qu'elles ne faisaient autrefois. Cela est surtout arrivé depuis que je fis un propos sincère d'y renoncer entièrement par une voie extrêmement efficace et infailible; la résolution en fut toute formée en mon esprit, et il n'eût pas tenu à moi, avec la grace de Dieu, que je ne l'eusse exécutée, dès le lendemain, si, comme je l'avais prévu, on ne m'eût fait connaître que je ne devais pas m'y attendre.

Quando bene erit sinè illo, aut quando malè cum illo.

QUAND on sent dans la prière certaine inquiétude qui fait qu'on trouve le temps long, par l'impatience où l'on est de passer à quelqu'autre occupation, on se peut dire à soi-même avec profit : Eh quoi, mon ame, tu t'ennuies avec ton Dieu? tu n'es pas contente de lui? Tu le possèdes, et tu cherches quelqu'autre chose? Où peux-tu être mieux qu'en sa compagnie? Où peux-tu faire un plus grand profit? J'ai expérimenté que cela calme l'esprit, et l'unit à Dieu.

Comme la perfection consiste à chercher en tout à plaire à Dieu, et à ne plaire qu'à Dieu, j'ai été convaincu d'une manière plus forte qu'à l'ordinaire, qu'il ne faut pas balancer dans les occasions où l'on peut plaire à Dieu, quoiqu'en déplaisant aux hommes, et acquérir quelque estime auprès de lui en perdant quelque chose de celle que les hommes ont pour nous. C'est pourquoi j'ai résolu de ne point balancer dans les occasions qui se présenteront de m'humilier et de me faire connaître

aux hommes tel que je suis et que j'ai été ; je n'y aurai pas de peine , si Dieu me fait la grace de me faire ressouvenir que moins on est estimé des hommes plus on l'est de Dieu , et que c'est à lui seul que je veux plaire. Quand je passerais pour un scélérat , et que cette réputation n'augmenterait pas mes mérites , je la devrais considérer comme une chose indifférente , vu que ce n'est pas auprès des hommes que je veux faire fortune ; mais si cela m'avance auprès de Dieu , je le dois considérer comme un grand bien.

J'ai encore compris que c'est un grand bonheur d'être tout à Dieu , vu sa grandeur infinie. Dieu nous honore bien de nous appeler à la sainteté. J'ai compris cela par la comparaison d'un Roi qui choisit un de ses sujets , pour être uniquement à lui , et qui ne veut pas qu'il rende aucun service à qui que ce soit , si ce n'est à sa propre personne , qui veut avoir toute son amitié ; surtout si le Prince est d'un grand mérite.

On aime le Roi , quoiqu'on ne l'ait jamais vu , qu'on ne le doive jamais voir , quoiqu'il ne nous aime point , qu'il ignore nos sentimens , qu'il ne nous connaisse pas , et que , quand il nous connaîtrait , il ne dût faire nul état de nous. Et Dieu , que nous ne voyons pas à la vérité , mais que nous verrons éternellement , qui nous voit , qui nous aime , qui nous fait du bien , qui est témoin de toutes nos pensées , nous ne pouvons pas l'aimer. C'est que le Roi est notre maître. Et Dieu ne l'est-il pas , et de plus notre créateur , et notre père , etc. ?

Si Dieu règne en nous , tout lui obéira , tout s'y fera au moindre de ses commandemens , rien ne s'y fera que par ses ordres. De plus on tâchera de lui plaire en toutes choses , on étudiera ses inclinations , on ira au-devant de ses désirs , on fera toujours et en tout ce qu'on croira devoir lui plaire davantage ; car ce sont les deux choses qu'on a à l'égard des Rois , une soumission aveugle , et une extrême complaisance. Il faut donc faire ce qui plaît à Dieu , et ce qui lui plaît davantage.

La grace de Dieu est une semence , qu'il ne faut pas étouffer , mais qu'il ne faut pas aussi trop exposer. Il faut la nourrir en son cœur , et ne la pas trop faire paraître aux yeux des hommes. Deux sortes de graces , petites en apparence , et d'où néanmoins peut dépendre et notre perfection , et notre salut : 1° Une lumière qui nous découvre une vérité : il faut la recueillir soigneusement , et prendre garde qu'elle ne s'éteigne par notre faute ; il faut s'en servir comme d'une règle dans toutes nos actions , voir à quoi elle nous porte , etc. ; 2° Un mouvement qui nous porte à faire quelque action de vertu en certaines occasions ; il faut être fidèle à ces mouvemens , parce que cette fidélité est quelquefois le nœud de notre bonheur. Une mortification que Dieu nous inspire en certaines circonstances , si on écoute sa voix , produira peut-être de très-grands fruits , et la sainteté en nous , au lieu que le mépris qu'on ferait de cette petite grace , pourrait avoir de très-funestes conséquences , comme il est arrivé que des favoris sont tombés en disgrâce , pour avoir manqué de complaisance en de très-petites choses.

Ayant souffert avec chagrin une petite mortification à quoi je ne m'attendais pas , j'en ai eu une très-grande confusion , reconnaissant par-là le peu d'amour que j'ai pour la croix ; de sorte que j'ai lieu de croire que tous les désirs que j'ai ressentis en diverses occasions de souffrir et des douleurs et des humiliations , ont été des désirs apparens , ou du moins que j'ai envisagé dans ces maux quelque'autre chose que Dieu et la Croix de Jésus-Christ ; à cette confusion , notre Seigneur continuant par sa miséricorde infinie à prendre occasion de mes propres ingrattitudes de me faire de nouvelles graces , notre Seigneur , dis-je , a fait succéder à cette confusion une lumière qui m'a fait comprendre que l'amour de la Croix est le premier pas qu'il faut faire pour lui être agréable ; que je suis encore à commencer , puisque je suis

si éloigné des sentimens des Saints, qui se réjouissaient des occasions que Dieu leur envoyait de souffrir. Quelle lâcheté, à la vue du Seigneur, recevoir en grondant une petite mortification qu'il nous présente ! Toutes ces pensées ont produit en moi je ne sais quelle force que je n'avais point auparavant, pour essayer tout ce qui se présentera, et même pour rechercher ce qui ne se présentera pas. Il me semble que cela m'a guéri de je ne sais quelle timidité, de certaine délicatesse qui me faisait appréhender entre autres choses la rigueur de la saison, et aimer certains soulagemens dont on peut se passer sans grand péril. Louée soit éternellement la bonté infinie de mon Dieu, qui bien loin de me punir de mes fautes comme je le mériterais, m'y fait trouver au contraire de si grands trésors de graces.

Le jour de saint André : *O bona Crux !* J'ai été touché de voir ce Saint se prosterner subitement à la vue de la croix, ne pouvoir retenir sa joie et la faire éclater par des paroles si passionnées. *Bona*, utile, honorable, agréable : c'est tout son bien, c'est l'unique bien dont il est touché. *Diù desiderata*, non-seulement il la désirait, mais avec ardeur, d'où venait que le temps lui durait. *Diù sollicitè amata* : l'amour ne peut être sans souci, ce Saint recherchait la croix avec l'empressement et la crainte d'un homme qui appréhende de ne trouver pas, qui ne peut trouver assez tôt ; aussi diriez-vous qu'il a trouvé un trésor dès qu'il la rencontre ; le transport qu'il fait paraître est d'un amant possédé d'un amour extrême. *Sinè intermissione quæsitæ* : voilà notre règle, et ce fut par là qu'il mérita de la trouver. *Et aliquando*, ce mot marque un grand désir : il fallait qu'il aimât bien Jésus-Christ pour trouver tant de plaisir en la croix. On aime souvent les hommes pour les biens qu'ils possèdent, mais aimer leurs misères pour l'amour d'eux, cela est inoui, c'est merveille si on ne les hait pas à cause de leurs misères. *Majorem*

charitatem nemo habet quam ut animam ponat pro fratribus suis ; mais il y a des degrés en ce sacrifice , car mourir avec cette joie , avec cet empressement , c'est un amour incomparable. Quelle foi !

Le jour de saint François-Xavier : Ce saint parlait de Dieu en toutes rencontres , à toutes sortes de personnes. Sa première pensée , quelque part qu'il se trouvât : Quel service puis-je rendre à mon prochain ? Il y a cent occasions de porter les hommes à Dieu , et souvent on y réussit mieux que par la prédication ; personne ne s'entretenait avec Berchimans qu'il n'en fût tout enflammé. Du moins ayons ce zèle les uns pour les autres. De quoi nous entretenons-nous avec les Séculiers ? dans nos recreations , parlons-nous en Jésuites ? Je parle peu de vous , mon Dieu ! c'est que je pense peu en vous , c'est que je ne vous aime guères.

Nous le pouvons par l'exemple : Berchimans , le bienheureux Louis de Gonzague , le frère Alphonse Rodriguez ; par notre modestie envers les étrangers , envers les domestiques : par la régularité , par la pratique de toutes les vertus. Ne suis-je point au contraire une pierre de scandale ? si l'on suivait mon exemple , y aurait-il de la régularité , de la mortification dans la Maison ? Il ne tient pas à moi que la Compagnie ne soit une assemblée de gens fort libres et fort sensuels.

Nous le pouvons par nos prières et par nos bonnes œuvres. La prédication est inutile sans la grace , et la grace ne s'obtient que par les prières. Saint Xavier commençait toujours par-là ; témoin ce carême entier qu'il passa dans de si horribles austérités , qu'il en fut malade un mois durant , pour obtenir la conversion de trois soldats qui vivaient dans le désordre. En effet , sans cela aurait-il fait tant de fruit ? Tant de prédicateurs lui ont succédé , qui n'ont pas moins prêché quoiqu'ils aient moins fructifié. S'il y a si peu de conversions parmi les Chrétiens , c'est qu'il y a peu de personnes qui prient , quoiqu'il y en ait beaucoup qui prêchent.

Que ces prières sont agréables à Dieu ! c'est comme quand on prie une mère de pardonner à son fils.

L'obéissance de saint Xavier paraît bien digne d'admiration : on lui parle de faire un voyage de six mille lieues , il est prêt aussitôt qu'on lui en parle. Saint Ignace lui dit simplement : Il y faut aller. Il ne se défend pas un seul moment. Il faut quitter tous ses amis , ses parens , les douceurs de sa patrie , aller tout seul en un autre monde. Il ne fait point de discours pour le lui persuader. Il part sans viatique , sans équipage , sans livres , etc. Obéis-je ainsi ? suis-je prêt à le faire ? est-ce qu'on me commande des choses plus difficiles ? J'ai fait vœu , il n'en avait pas encore fait : n'est-ce pas de la part de Dieu qu'on me parle ?

Il le fait avec joie , il se jette aux pieds de saint Ignace ; il s'estime heureux que ce choix soit tombé sur lui , il l'en remercie. C'es une occasion d'un grand mérite , il croit que Dieu lui parle par sa bouche. Et nous murmurons si l'on nous commande des choses difficiles ou contraires à nos inclinations , nous les faisons en grondant , nous croyons que le Supérieur nous en veut , nous lui en savons mauvais gré. Cependant il faudrait considérer cela comme une grace : nous n'obéissons que quand on nous commande ce qui nous plaît , nous le faisons parce qu'il nous plaît , et non parce qu'il est commandé.

Il soumet son jugement. Quelle apparence de rappeler en Europe l'Apôtre des Indes , l'appui de la Religion dans la moitié du monde , et dans le temps qu'il est sur le point d'entrer dans la Chine , exposer une vie si précieuse , il n'y a pas de raison ; aussi n'en attend-il pas. Et nous , quand nous sommes dans un lieu où nous sommes bien , où nous croyons bien faire , dans un emploi où nous réussissons , dans une maison où nous sommes utiles , que ne disons-nous pas contre les ordres qui nous appellent ailleurs ? C'est pour lors qu'il faut obéir , c'est Dieu qui agit alors contre toute

raison humaine , pour des raisons qui nous sont inconnues , mais très-avantageuses. Le mal est que nous ne nous fions pas à lui. Mais cet air , mais ce supérieur , cette occupation ; allez au nom de Dieu : *Omnem solitudinem vestram projicientes in eum , quoniam ipsi est cura de vobis.*

Saint Xavier s'estimait indigne de rien obtenir de Dieu par lui-même , il employait les mérites de saint Ignace , les prières de ses frères , celles des petits enfans ; il se croyait un grand pécheur , et attribuait à ses péchés les obstacles qui s'opposaient à la propagation de la foi , et c'était par un véritable sentiment d'humilité. Quel miracle que l'humilité en un si grand homme ! mais l'orgueil en nous n'est-il pas encore un plus grand miracle ? Qu'avons-nous fait de comparable à ce qu'a fait ce grand homme ? Quelle différence en la manière de faire les mêmes choses ! Quelle confusion de nous voir si différens ! mais si nonobstant cette différence nous avons de la vanité , c'est un sujet de confusion encore bien plus grand.

Il estimait les autres , saint Ignace , ceux qui lui écrivaient d'Europe , les autres ecclésiastiques , il faisait cas de tout le monde , leur parlait avec une douceur et une bonté admirable , les servait , leur rendait les plus vils offices ; nous n'avons sujet de mépriser personne. Un homme humble ne voit que ses défauts , et c'est une marque de peu de vertu de remarquer les imperfections d'autrui ; tel est imparfait aujourd'hui qui dans peu de jours se reconnaissant s'élèvera à une haute sainteté. De plus , notre règle nous oblige de regarder tous les autres comme nos Supérieurs : *Indè honor , reverentia , prompta ad serviendum unicuique voluntas.*

Quand on se connaît bien misérable , on ne trouve point mauvais qu'on nous méprise , parce qu'on voit que cela est juste ; c'est pourquoi saint Xavier recevait avec patience , et même avec une joie très-grande , les mépris et les outrages des Bonzes , ne s'emportant jamais , leur répondant avec dou-

œur. Un pauvre mendiant ne se trouble point de voir qu'on le refuse, qu'on ne le salue point, qu'on lui donne le rebut de toutes choses; un homme humble, quelque mauvais traitement qu'on lui fasse, croit qu'on lui fait justice. Les hommes ne m'estiment pas, ils ont raison, ils conviennent en cela avec Dieu et les Anges. Un homme qui a mérité l'enfer, trouve que le mépris lui est bien dû.

Mirabilis Deus in sanctis suis. Magnificus in sanctitate. Ce n'est pas saint Xavier que j'admire, c'est Dieu qui peut faire de si grandes choses d'un homme, de si grandes choses dans un homme, de si grandes choses pour un homme; c'est-à-dire l'élever à une si grande vertu, lui donner un si grand don de contemplation, et faire de si grandes conversions et de si grands miracles. Cela m'a donné ce me semble une grande idée de Dieu, et m'a fait comprendre que c'est une grande gloire de le servir. Il est étrange qu'on néglige le service d'un si grand Maître! que si peu de personnes veuillent se dévouer entièrement à lui! Quel prodige que des conversions qui devaient être si difficiles, et qui se sont faites en si peu de temps, par un étranger, un pauvre mal vêtu, qui fait ses courses à pied, tout seul, qui ignore le langage des nations qu'il prêche! Cet homme fait changer de mœurs et de religion aux rois, aux savans, aux peuples, à la moitié du monde en dix ans, à des peuples séparés par des distances si effroyables, qu'il semble incroyable qu'il les ait pu parcourir dans un si petit espace de temps. J'ai conçu un grand désir de la conversion de ces peuples abandonnés. J'ai prié Dieu que si c'était sa volonté, j'allasse leur porter la lumière de l'Évangile; qu'il eût la bonté de m'en ouvrir les voies, sinon qu'il se formât des ouvriers dignes d'un si grand honneur, dont je vois bien que je suis tout-à-fait indigne.

Je me suis senti porté à travailler à faire connaître et aimer Dieu en toutes les rencontres, et

par tous les moyens possibles à ma faiblesse, soutenue de la grace de Dieu, fortifiée par les exemples de ce grand Saint, et sa puissante intercession auprès de mon Dieu : Car, lui ai-je dit, si vous avez eu tant de zèle pour un barbare et un inconnu que vous êtes allé chercher au bout du monde, rebu-terez-vous un de vos frères, négligerez-vous son salut ? Aidez-moi, grand Apôtre, à me sauver, et je n'oublierai rien pour aider au salut des autres. Tout d'un coup il s'est fait un grand jour dans mon esprit, il me semblait de me voir couvert de fer et de chaînes, et traîné dans une prison, accusé, condamné, parce que j'avais prêché Jésus crucifié et deshonoré par les pécheurs. J'ai en même temps conçu un grand désir du salut des misérables qui sont dans l'erreur ; il me semblait que je donnerais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang, pour tirer une seule ame de l'enfer ! Quel bonheur pour moi, si je pouvais à l'heure de la mort dire à Jésus-Christ : Vous avez versé votre sang pour le salut des pécheurs, et j'ai empêché que tel et tel ne se le rendissent inutile ; mais que dirai-je moi-même si, songeant à convertir les autres, je ne me convertis pas moi-même ? est-ce que je travaillerai pour peupler le Paradis, et j'irai remplir l'Enfer ? Non, mon Dieu, vous êtes trop bon, vous m'aidez à me sauver, vous me fortifiez dans les travaux par lesquels je veux bien mériter le Paradis. Est-ce que je dois mourir par la main d'un bourreau, dois-je être deshonoré par quelque calomnie ? Ici tout mon corps frissonne, et je me sens comme saisi d'horreur. Dieu me jugerait-il digne de souffrir quelque chose d'éclatant pour son honneur et pour sa gloire. Je n'y vois point d'apparence ; mais si Dieu me faisait cet honneur, j'embrasserais de bon cœur quoi que ce fût, prison, calomnie, opprobre, mépris, maladie, tout ce qui sera de son goût, et il n'y a que nos souffrances qui lui plaisent. Je sens, je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que Dieu me pré-

pare des maux à souffrir ; envoyez-les ces maux , mon aimable Sauveur ! Procurez-les moi , grand Apôtre , et éternellement j'en remercierai Dieu , et vous en louerai : *Beati eritis cum vos oderint homines et vos persecuti fuerint.* Envoyez-les-moi , Seigneur , ces maux , je les souffrirai volontiers.

Le jour de la Conception immaculée de la sainte Vierge , j'ai résolu de m'abandonner tellement à Dieu qui est toujours en moi et en qui je suis et je vis , que je ne me mette nullement en peine de ma conduite , non-seulement extérieure , mais même intérieure , reposant doucement entre ses bras , sans craindre ni tentation , ni illusion , ni prospérité , ni adversité , ni mes mauvaises inclinations , ni mes fautes mêmes , espérant qu'il conduira tout par sa bonté et sa sagesse infinie , de telle sorte que tout réussira à sa gloire ; de ne vouloir ni être aimé , ni être soutenu de personne , voulant avoir en lui et mon père et ma mère , et mes frères et mes amis , et tout ce qui pourrait avoir pour moi quelque sentiment de tendresse. Il me semble qu'on est bien à son aise en un asile si sûr et si doux , et que je n'y dois craindre ni les hommes , ni les démons , ni moi-même , ni la vie , ni la mort. Pourvu que Dieu m'y souffre je suis trop heureux. Il me semble qu'en cela j'ai trouvé le secret de vivre content , et que désormais tout ce que je craignais dans la vie spirituelle ne me doit plus faire de peur.

Pourquoi une si grande pureté dans Marie ? parce qu'elle devait loger le Fils de Dieu en ses entrailles. Si elle n'eût pas été plus pure que les Anges , le Verbe n'aurait pu venir en elle avec bienséance. Il n'y serait pas venu avec plaisir ; il n'y aurait pu apporter ces dons précieux dont il la remplit au moment qu'il fut conçu en elle. Nous recevons dans le saint Sacrement de l'Autel le même Jésus-Christ que Marie a porté neuf mois dans son sein. Quelle est notre pureté ? Quel soin prenons-nous de préparer notre ame ? Que d'or-

dures ! nous faisons des fautes la veille , le jour , dans l'action même. Il vient toutefois ! quelle bonté ! Nous allons à lui ! quelle témérité : *Exi à me , Domine , quia homo peccator sum*. Mais ce Dieu de bonté vient-il avec plaisir ? examinons quels doivent être ses sentimens. N'est-il point rebuté par la vue d'une si grande corruption ? et nous allons hardiment , impudemment à lui sans confusion , sans contrition , sans pénitence. Je veux tâcher de préparer mon cœur de telle sorte que vous y preniez plaisir , que vous y trouviez vos délices , ô mon Dieu ! Pour ne point m'opposer aux graces immenses que je recevrais , si j'avais soin de me purifier , si je savais ce que je perds. Mais , mon Dieu , que mon ignorance justifie peu ma négligence ! Ignoré-je ce que la bienséance exige de moi , quand je dois traiter avec les hommes ? outre ce qu'on m'en a appris et fait sucer , pour ainsi dire , avec le lait , combien de réflexions , combien de temps perdu à m'en instruire ? et tout cela pour plaire à qui un moment après se moque de moi ; et je n'ai peut-être jamais bien pensé à ce que je dois éviter pour ne vous pas déplaire ; que dis-je , jamais bien pensé à ce qui est de mon devoir envers vous ? y ai-je seulement pensé ? Qu'attends-je ingrat et infidèle ! que vous songiez à moi ? et quand est-ce que vous avez cessé de le faire ? Attendrai-je que mes égaremens vous obligent à ne penser plus à moi ? hélas , mon aimable Sauveur ! n'y ayez pas égard . je vous ai donné tant d'occasion de m'oublier , de me mépriser , et de ne vous souvenir de moi que pour me précipiter dans les Enfers. Vous ne l'avez pas fait , Dieu de bonté , je vous en remercie , et veux fortement à l'avenir vous mieux faire ma cour ; je me mettrai , par mes soins à me purifier , en état de profiter de vos visites , et vous engager à venir à moi avec plaisir. Venez-y , mon Dieu , et vous trouverez avec votre sainte grace mon cœur plus pur et plus net ; mais si une fois il vous plaît , enlevez-le , grand Dieu , de peur

que les créatures ne vous le dérobent. Je n'y consentirai jamais, parce que je ne veux être qu'à vous; je me crains pourtant et plus que mes plus redoutables ennemis. Je me confie uniquement en vous : *Omnia possum*, je dirai encore, *et audeo in eo qui me confortat*. Faisant réflexion hier au soir après mon oraison à ce qui avait presque ébranlé mes résolutions, j'ai reconnu que, je n'avais pas encore étouffé cette vaine crainte des hommes, je veux dire le respect humain, et que quoique par un grand effet de votre infinie miséricorde, mon Dieu ! je me sois bien tiré d'affaire en plusieurs rencontres, aidé de votre grace toute-puissante, je reconnais pourtant ma misère, et je sens que c'est vous seul qui faites en moi tout le bien ; je vous offenserais à tout moment et très-grièvement, si vous ne me tendiez la main pour me tirer du bourbier, où mes inclinations me porteraient, et où mon naturel trop complaisant m'engagerait, si vous n'usiez à mon égard de ce domaine que vous avez sur toutes les créatures. Mais, mon Dieu, quelles actions de grâces vous rendrai-je pour tous les biens que vous me faites ? quelque indigne et quelque ingrat que j'en sois, je vous en louerai, mon aimable Sauveur, et je publierai partout que vous êtes le seul qui devez être aimé, servi et loué. Pour m'établir dans cette vérité, vous m'avez fait connaître que le respect humain nous faisait faire le mal de peur de déplaire aux hommes, qu'il nous fait omettre le bien de peur de ne plaire pas aux hommes, qu'il fait que nous faisons le bien pour plaire aux hommes. En effet, je m'aperçois que de peur de déplaire aux hommes, on donne sans permission, on rompt le silence, on entend médire et murmurer, et l'on n'avertit pas les Supérieurs quand on le doit. Chose étrange, qu'on aime mieux s'attirer l'indignation de Dieu, que de s'exposer à fâcher un homme : *Cui similem me fecistis ?* Confusion, douleur, propos, à la vue de Dieu, nonobstant ses menaces et ses promesses ! Qu'at-

tends-je de cet homme ? Qu'en crains-je ? N'est-il pas vrai qu'il n'est pas possible que, dans la Religion, on n'ait souvent de bons désirs ? Mais il est étrange que souvent on manque de les exécuter par la crainte des hommes. Que dira-t-on, si je veux faire l'exact, le dévot, le mortifié ? J'ai pris un certain train de vie, si c'était à recommencer je ferais autrement ; mais je passerai pour bigot, je ferais bien cela et cela, si j'osais : *Qui me erubuerit coram hominibus* ; et sainte Frontine, *ita timebat Deum ut ab hominibus timeretur* : Aurai-je moins de force, de connaissance et de résolution que le Frère Ximènes qui allant se faire Jésuite fit ce vœu : *Promitto tibi Deus meus, nihil me facturum quod non sit amoris tui causâ. Ego enim nescio quò eam, ut alicui serviam nisi tibi, qui es Deus meus ac Dominus meus.* Si nous ne sommes sur nos gardes nous perdons presque toute la vie par le désir de plaire aux hommes. Quelle obligation leur avons-nous, quel bien est-ce que nous en attendons ? nous sommes en cela plus malheureux et plus méprisables que ceux qui travaillent pour gagner de l'argent. Mais quelle est mon erreur ! ces hommes que je crains follement dans la Religion, s'attendent à me voir pratiquer tout le bien que j'appréhende de faire à leur vue, et ils me traitent de fou et d'insensé, quand j'y manque ; ils le savent que c'est pour être vertueux, dévot et mortifié, que je me suis retiré du monde, et ils voient que je ne le suis pas. Voilà un extravagant, disent-ils, qui s'éloigne de sa fin ; s'il voulait vivre de la sorte, que n'est-il resté dans le monde, où il aurait pu être sans crime, ce qu'il est avec danger de se perdre dans la Religion. C'est ce que jugent de moi ceux dont je crains les jugemens. Ne suis-je pas bien misérable, mon Dieu, de vous déplaire, et ne plaire pas aux hommes ? si j'en faisais autant pour vous, vous me jugeriez favorablement, et les hommes n'auraient pas le mépris qu'ils ont de ma conduite ; car enfin, tout homme

de bon sens estime la vertu, voulût-il ne la pratiquer pas.

Quand je considère mon inconstance, je frémis et je crains d'être du nombre des réprouvés. Mon Dieu, quel désordre, quelles révolutions ! tantôt je suis gai, tantôt triste : aujourd'hui on caresse tout le monde, demain on sera comme un hérisson qu'on ne saurait toucher sans être piqué. C'est une marque de peu de vertu, c'est que la nature règne encore en nous, que nos passions ne sont nullement mortifiées. Un homme vraiment vertueux est toujours le même ; si je fais quelquefois le bien, c'est plutôt par humeur que par vertu. Un homme qui est appuyé sur Dieu qui est immobile, ne peut être ébranlé, disait le P. Caraffé. Quoi qu'il arrive de fâcheux ; on est content, parce qu'on n'a pas d'autre volonté que celle de Dieu. O bienheureux état, ô paix, ô calme ! il faut combattre pour y arriver.

Je le reconnais, mon Dieu, et mon expérience ne me l'apprend que trop, qu'on est bon un jour, et l'autre mauvais, qu'on se relâche insensiblement ; d'où vient que je ne suis plus ce que j'étais au noviciat ? Est-ce que nous croyons avoir assez fait pour payer Dieu, et le Paradis ? Comparons nos mérites à ceux des Saints ? Nous avons reçu de nouvelles graces, donc il faudrait augmenter la reconnaissance ; nous sommes plus près de la mort, nous sommes plus raisonnables, plus éclairés, d'où vient que nous avons donc changé ? Que la raison nous fasse revenir. Les moindres occasions me font oublier mes bonnes résolutions : comment les prévois-je ? comment m'y comporté-je ? etc.

Le jour de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, quoiqu'innocent, passe sa vie dans une pénitence continuelle. C'est l'esprit du Christianisme. Nous devons toujours être dans la pratique de cette vertu, parce que nous avons péché ; quand nous ne l'aurions fait qu'une seule fois, nous ne savons pas si Dieu nous a pardonnés ; quand nous le saurions, saint Pierre et sainte Magdelène ont pleuré jusqu'à

la mort. J'ai mérité l'Enfer, j'ai crucifié mon Dieu, cela me doit tenir dans l'humilité et nourrir en mon cœur une sainte haine contre moi-même. Je pèche tous les jours, à peine fais-je une action même sainte, où il n'y ait quelque chose qui mérite le Purgatoire. C'est pourquoi l'usage fréquent de la contrition est très-nécessaire et très-avantageux. Saint Ignace faisait un examen après chaque action. J'y fais plus de fautes que lui, et je n'y songe presque pas ; quel aveuglement !

Je puis encore pécher, misérable condition de la vie ! que ce péril me la rend amère et à tous ceux qui aiment Dieu, et qui connaissent le prix de la grace ! mais qu'il leur rend agréable la pénitence et la mortification, qui est un moyen si efficace pour prévenir ce malheur ; elle réprime la chair, affaiblit la nature, retranche les occasions, éloigne les objets, etc. Sainte pénitence ! douce pénitence !

La considération des vertus de nos frères doit inspirer à ceux qui ont une véritable charité des sentimens de joie, de ce qu'ils ont ces vertus, de ce que Dieu se glorifie en eux : *Non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati*. Ne nous affligent-elles point, il faut en louer Dieu, l'en remercier, lui demander qu'ils persévèrent et se perfectionnent. C'est le moyen d'avoir part à tout ce qu'ils font de bien, aux confessions, aux mortifications, aux missions, etc. et quelquefois plus de part qu'eux, à cause du désintéressement. Saint Augustin disait : Vous êtes jaloux de ce que votre frère est plus mortifié que vous ; réjouissez-vous de sa mortification, et dès lors elle est à vous. Non, mon Dieu, je ne suis point jaloux des vertus de mes frères : *Soror nostra est, crescat*. Je m'humilie au contraire, et me confonds en me comparant à eux. Il en est peu en qui je ne trouve quelque chose d'excellent que je n'ai pas. Il se peut faire qu'ils aient des défauts, mais la plupart sont involontaires, et un pécheur comme moi les doit

à peine remarquer , les excuser , et tenir les yeux attachés sur les miens , leurs vertus sont pour l'ordinaire de véritables vertus. C'est pour nous entretenir dans l'humilité , dans le respect , dans la charité. Le fais-je ? non : marque d'orgueil. Au lieu de cette jalousie , allumez en moi , ô mon Dieu , une sainte envie de les imiter et de profiter de leurs exemples. Ils me condamneront au jugement. Ils doivent m'exciter et m'encourager aujourd'hui. Ce sont des avis sensibles que Dieu me donne : *Et non poteris quod isti?* etc. Les exemples des Saints anciens nous doivent moins toucher que ceux de nos frères , que nous avons tous les jours devant nos yeux : je les vois dans une grande retenue avec un tempérament tout de feu , dans la pratique des humiliations les plus rebutantes avec une naissance qui les distingue , je les vois austères et mortifiés quoique très-déliçats de leur complexion. Quelle honte pour moi , d'avoir de si grands exemples d'humilité dans des personnes de qualité , d'une si rude mortification dans des corps élevés si délicatement , et je n'en profite pas pour être meilleur !

Dieu est au milieu de nous , et il semble que nous ne le reconnaissons pas. Il est en nos frères , et il veut y être servi , aimé et honoré , et il nous récompensera plus pour cela , que si nous le servions en sa personne. Comment me comporté-je ? aimé-je , honoré-je tous mes frères ? si j'en excepte un seul , ce n'est pas Jésus-Christ que je considère en eux , il semble que je ne l'y connaisse pas. Si je les aime , c'est pour eux , pour en être aimé , considéré , parce que leur humeur se trouve conforme à la mienne. Que chacun considère en son frère notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est au milieu de nous au Saint Sacrement. Quelle consolation d'être dans une maison où Jésus-Christ habite ! mais ne dirait-on point que nous ignorons notre bonheur ? Le visitons-nous souvent ? allons-nous à lui dans nos besoins ? le consultons-nous dans nos desseins ? lui portons-

nous nos petits chagrins , au lieu de prendre conseil de nos amis , de nous plaindre , de murmurer , etc. *Medius vestrum stetit* , etc.

Dieu est au milieu de nous , ou plutôt nous sommes au milieu de lui ; partout où nous sommes il nous touche : à l'oraison , au travail , à la table , à la conversation. Nous n'y pensons pas ; car comment ferions-nous nos actions , avec quelle ferveur , avec quelle dévotion ? Si lorsque je m'occupe dans mon étude , à ma prière , dans quelque autre emploi , je croyais qu'un Supérieur me voit de quelque endroit où il est caché ! Faisons souvent des actes de foi ; disons souvent : Dieu me regarde , il est ici présent. Ne faire jamais rien seul , qu'on ne voulût faire à la vue de tout le genre humain.

Au jour de Noël. J'ai considéré , avec un goût très-délicieux et une vue fort claire , l'excellence des actes que la sainte Vierge pratiqua à la naissance de son Fils. J'ai admiré la pureté de ce cœur , et de l'amour dont il brûle pour ce divin Enfant : car rien de naturel n'en a gâté la sainteté , et néanmoins il a surpassé en ardeur et en tendresse tous les amours naturels de toutes les mères du monde. Il m'a semblé que je voyais les mouvemens de ce cœur , et j'en étais ravi.

Depuis la veille de Noël , j'ai été tout occupé d'une pensée fort consolante , qui m'a porté à pratiquer plusieurs fois et avec beaucoup de douceur les actes suivans : De joie , en pensant que dans tout le monde chrétien , la plupart des fidèles songent à honorer Dieu et à se sanctifier : principalement les personnes saintes , les fervens religieux , plusieurs séculiers choisis qui vivent d'une manière très-parfaite , et qui passent surtout la veille et le jour de Noël en des exercices très-saints. Il me semble que l'air est tout embaumé de leur dévotion , et que de toutes les vertus jointes ensemble , il se forme comme un parfum admirable qui monte au Ciel , et qui le réjouit infiniment. D'actions de grâces , pour les faveurs que Dieu fait aux âmes

saintes et à tous les Chrétiens. De demande; qu'il plaise à Dieu purifier et enflammer leur sacrifice et le mien. Vous venez, mon Dieu, apporter ce feu si saint, et que désirez-vous, si ce n'est qu'il s'allume et que toute la terre en soit embrasée; tous vos fidèles serviteurs travaillent ardemment et constamment pour en mériter quelque étincelle, et vous récompenserez leurs saints travaux; de moi, Dieu de miséricorde, je ne vous demande pas des récompenses, en effet, qu'ai-je encore fait qui doive être récompensé? je vous demande seulement, Dieu tout-puissant, et anéanti, que vous ne me traitiez pas avec rigueur; pardonnez-moi mes infidélités à la vue de tout le bien que font mes frères, qui vous servent si religieusement. Ou si mes faiblesses et mes égaremens vous ont rebuté et irrité contre moi, punissez-moi en ce monde, j'ai un corps qui n'est bon qu'à souffrir, faites-lui sentir le poids de votre justice, je ne m'en plaindrai pas, mais au plus fort de la maladie, et de la calomnie, dans les prisons et dans l'infamie avec les trois enfans de Babylone, je vous louerai et bénirai, très-sûr que si vous avez la bonté de me punir en ce monde, vous m'épargnerez en l'autre. Je sentais en moi de grands desirs d'imiter la ferveur des saints Religieux et des fervens Chrétiens, qui passent ces jours dans des communications continuelles avec ce Dieu humilié, d'offrir à Dieu quelques mortifications héroïques, de me tenir uni à Dieu devenu enfant, et je m'y sentais si fort attiré, que je ne pouvais m'occuper d'aucune autre pensée sans peine, faisant même des incongruités, tant cette pensée m'enlevait. Vous êtes bien bon, mon Dieu, de récompenser si libéralement les violences que je me suis faites. Cessez, mon Souverain et mon aimable Maître, de me combler de vos faveurs, je reconnais combien j'en suis indigne, vous m'accoutumerez à vous servir par intérêt, ou vous m'engagerez à des excès; car que ne ferais-je pas, si vous

ne m'obligiez d'obéir à mon Directeur, pour mériter un moment de ces douceurs que vous me communiquez. Insensé ! que dis-je mériter ? pardonnez-moi, mon aimable Père, cette parole, je me trouble dans l'excès de vos bontés, je ne sais ce que je dis, puis-je mériter ces grâces et ces consolations ineffables, dont vous me prévenez et me comblez. Non, mon Dieu, c'est vous seul qui par vos souffrances me procurez par votre entremise auprès de votre Père, toutes les faveurs que je reçois, soyez-en éternellement béni, et accablez-moi de maux et de misères pour me donner quelque part aux vôtres. Je ne croirai point que vous m'aimiez que vous ne m'ayez fait souffrir et beaucoup et long-temps. J'ai fait la faute, est-il juste que l'enfant soit puni pour le serviteur.

Rien de si pur que les couches de Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ sans rien perdre de son intégrité, nulle tache, nulle souillure n'a terni la sainteté de cet enfantement. C'est ainsi que les personnes apostoliques doivent enfanter Jésus-Christ dans les cœurs. Il arrive quelquefois qu'on se souille en purifiant les autres. C'est même une chose très-ordinaire, c'est une espèce de miracle que de voir un homme qui ne perd rien de son humilité, rien de sa sainteté dans les actions de zèle, qui n'y cherche que Dieu seul.

Dieu nous avait laissé tomber dans un abîme de misères, pour avoir lieu de nous témoigner son amour. Mais nos misères, quelque grandes qu'elles fussent, se sont trouvées bien au-dessous de son zèle, il ne fallait qu'une goutte de sang pour nous guérir, son amour ne pouvait être content de si peu de chose, il a épuisé toutes ses veines, cela n'était pas nécessaire pour la guérison de nos maux, mais il l'était pour la manifestation de son amour.

Je trouve de la consolation à opposer aux sentimens des hommes qui nous estiment, et nous comptent pour quelque chose, le jugement de Dieu, en

présence duquel nous ne sommes que des atomes, qui ne lui sommes nécessaires à rien, dont il peut se passer aussi aisément que si nous n'avions jamais été, qui fera très-bien sans nous tout ce qu'il a dessein de faire; qui a mille serviteurs plus zélés, plus fidèles, plus agréables à ses yeux, qui en peut former en un moment une infinité d'autres encore plus accomplis, et qui peut se servir du plus misérable des hommes pour ses desseins les plus magnifiques. Quelle merveille, Dieu tout aimable, si un jour vous vouliez vous servir de ma faiblesse pour retirer quelque misérable des portes de la mort! s'il ne faut que le vouloir, je le veux de tout mon cœur; il est vrai qu'il faut être Saint pour faire des Saints, et mes défauts très-considérables me font connaître combien je suis éloigné de la sainteté, mais faites-moi Saint, mon Dieu, et ne m'épargnez pas pour me faire bon; car je veux le devenir, quoi qu'il m'en coûte.

Sur cette vérité qu'il y a un Dieu, et que Dieu est un être qui n'a rien du non-être, qui ne peut rien perdre, rien acquérir, qui renferme en soi tout être, qui en est la source, qui ne peut dépendre de nul être en quoi que ce soit, ni pour être, ni pour mieux être; j'ai été pénétré d'un profond respect envers cette grandeur incompréhensible: il me semble que je n'ai jamais si bien compris le néant de toutes choses qu'en les opposant à cette idée. Les Anges, les grands Saints, la sainte Vierge même, et l'humanité sainte de Jésus-Christ qui n'ont rien d'eux-mêmes, qui dépendent en tout de Dieu, tout cela me paraissait comme rien en comparaison de Dieu. Mon étonnement a été extrême, lorsque j'ai fait réflexion que ce Dieu étant aussi grand, et aussi indépendant que je me le représentais, il daignât penser aux hommes, s'amuser, pour ainsi dire, à exaucer leurs prières, à exiger leurs services, à considérer leurs défauts. Il me semblait voir un grand Roi qui prendrait soin d'une fourmière. Quand il nous damnerait, qu'il nous

anéantirait tous sans autre raison que son bon plaisir , ce serait comme si un homme se divertissait à tuer des mouches et écraser des fourmis. Ce qui me fait revenir de mon étonnement , c'est qu'autant qu'il est grand , autant est-il bon , miséricordieux , et bienfaisant. C'est un abîme de grandeur , il est vrai , mais aussi est-il un abîme de miséricorde ; voilà ce qui me ranime à espérer , à oser m'approcher de lui , pour parler à lui ; sans cette vue il me semble que je n'oserais pas même penser à Dieu. J'y penserai pourtant , mon Dieu , non pas pour vous connaître : il ne faut plus tenir à la terre pour vous connaître , et je sens combien mon cœur penche encore aux choses humaines ; tant de désirs d'être estimé , aimé , et loué , quoique la gloire et les louanges ne soient dues qu'à vous , tant d'amour de mes propres commodités , me fait gémir , car lorsque je me crois le plus à couvert des adresses de mon amour propre , je trouve qu'il m'a surpris , et qu'à ma honte et confusion il s'est joué de moi. Ouvrez-moi donc les yeux , aimable Jésus : *Domine, ut videam*. Je ne demande pas de vous voir ni de vous connaître , donnez-moi seulement les lumières qui me découvrent moi-même à moi-même , parce que dès lors que je me connaîtrai bien moi-même , infailliblement je vous connaîtrai : *Noverim me, noverim te*. Je ne puis me connaître que je ne vous connaisse , mes imperfections me donneront un ardent désir de connaître quelque chose de meilleur que la créature ; et qu'y a-t-il au-dessus de la créature qui vaille mieux que le Créateur : *Ad te omne desiderium meum*. Tout le reste me déplaît et moi-même à moi plus que tout le reste , parce que je ne reconnais rien de plus digne de rebut , de plus méprisable , qui soit plus misérable.

Cette vue de la grandeur et de l'indépendance de Dieu d'un côté , et de l'autre du néant de toutes les créatures , m'a découvert la bassesse et la lâcheté de ceux qui se rendent dépendans des

hommes , la générosité et le bonheur des autres qui ne veulent dépendre que de Dieu. Il n'y a que ce seul moyen de nous tirer du triste néant où nous sommes , qui est de s'attacher à Dieu : *Qui adhæret Deo unus spiritus est.* Nous nous élevons par-là de la poussière , et devenons en quelque sorte semblables à Dieu.

Dans la vue de la spiritualité de Dieu , j'ai conçu comment c'est que Dieu qui est tout Esprit peut être goûté , entendu , vu , embrassé par les sens spirituels. Cette vue a été une persuasion intérieure et forte de la présence de Dieu , que la foi rend comme sensible à l'ame , de telle sorte qu'elle n'en doute pas ; et que même elle n'a pas besoin de se faire violence , ni de raisonner pour en être convaincue. Cette disposition où je me suis trouvé m'a donné un grand désir de mortifier les sens extérieurs , dont les désordres et les opérations sont les seuls obstacles qu'ait l'ame dans l'usage de ses sens spirituels : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei.* Je ne m'étonne pas que les hommes charnels ne connaissent guères Dieu. C'est que Dieu est Esprit , et que l'esprit est mort ou du moins mortifié dans l'homme charnel.

La simplicité de Dieu me paraît quelque chose d'admirable. Cette nature qui exclut toute composition de parties soit essentielles , soit intégrantés , soit accidentelles , qui est toutes choses , et n'est qu'une seule chose , qui est sa propre existence , qui est tout ce qu'elle a , sa sagesse , sa bonté , son éternité , sa puissance , etc. Je me représente une fleur qui aurait les odeurs de toutes les fleurs. On pourrait peut-être faire une composition où toutes ces odeurs se trouveraient ; mais quelle merveille , si un simple les avait toutes , et dans toutes ses parties , et dans la plus grande perfection. Un fruit qui aurait tous les goûts , une pierrerie qui aurait toutes les couleurs des autres , une plante qui aurait toutes les vertus des autres plantes , etc. *In te unq̄ omnia habentes non debemus dimittere te.* Je me

suis senti porté à imiter cette simplicité de Dieu, 1° en mes affections, n'aimant que Dieu seul, ne recevant en moi que ce seul amour, et cela est aisé, puisque je trouve en Dieu tout ce que je puis aimer ailleurs, et ainsi mon amour sera comme l'Écriture dit de Dieu, *Sanctus, unicus, et multiplex*. Mais mes amis, ils m'aiment, je les aime; vous le voyez, et je le sens. Mon Dieu ! seul bon, seul aimable ! Faut-il vous les sacrifier, puisque vous me voulez tout à vous : je le ferai ce sacrifice qui me coûtera plus cher que le premier que je vous fis quittant père et mère. Je le fais donc ce sacrifice, et je le fais de bon cœur, puisque vous me défendez de donner part à mon amitié à aucune créature. Agrérez-le ce sacrifice si rude, mais en échange, mon divin Sauveur, soyez leur ami comme vous voulez me tenir leur place, soyez-leur à ma place, je vous ferai ressouvenir d'eux tous les jours dans mes prières, et de ce que vous leur devez en me promettant de vous substituer à ma place. Heureux, s'ils profitent de cet avantage ! je vous importunerai tant, que je vous engagerai à leur faire connaître et estimer le bien qu'ils auront dans le commandement que vous me faites, de n'avoir plus d'ami pour pouvoir être le vôtre. Soyez donc leur ami, Jésus, le seul et véritable ami ! Soyez le mien, puisque vous m'ordonnez d'être le vôtre. 2° Dans mes intentions : *Si oculus tuus simplex fuerit totum corpus lucidum erit*. Ne chercher que Dieu, ne pas même chercher ses biens, ses graces, les avantages qu'il y a en son service, comme la paix, la joie, etc. mais lui seul.

Un moyen excellent pour détacher son cœur de toutes choses, c'est de changer souvent de lieu et d'emploi : on s'attache insensiblement, et l'on prend racine, ce qui paraît à la peine qu'on sent à la séparation. C'est une espèce de mort que de sortir d'un lieu où l'on est connu, et où l'on a quelques amis. Ce qui me fera toujours supporter cette séparation sans trouble, c'est la pensée que

Dieu m'accompagnera partout , et que je trouverai le même Seigneur où je dois me rendre ; à cet égard je ne change point. C'est ce même Dieu que je prie ici , qui me connaît , qui m'aime , et que je veux aimer uniquement.

☞ *Qui solus habet immortalitatem.* 1. Tim. Il n'y a que Dieu seul qui soit immortel. Tout le reste meurt, les Rois, les parens, les amis, ceux qui nous estiment ou que nous avons obligés se séparent de nous ou par la mort ou par l'absence, nous nous séparons d'eux, le souvenir de nos bienfaits, l'estime, l'amitié, leur reconnaissance meurt en eux. Les personnes que nous aimons meurent, ou du moins la beauté, l'innocence, la jeunesse, la prudence, la voix, la vue, etc. tout cela meurt en eux. Les plaisirs des sens, n'ont, pour ainsi parler, qu'un moment de vie, Dieu seul est immortel en toutes manières. Comme il est très-simple, il ne peut mourir par la séparation des parties qui le composent ; comme il est très-indépendant, il ne peut défailir par la soustraction d'un concours étranger qui le conserve. De plus, il ne peut ni s'éloigner, ni changer ; non-seulement il sera toujours, mais il sera toujours bon, toujours fidèle, toujours raisonnable, toujours beau, libéral, aimable, puissant, sage, et parfait en toutes manières. Le plaisir qu'on goûte à le posséder est un plaisir qui ne passe jamais, il est inaltérable, il ne dépend ni du temps, ni des lieux ; il ne cause jamais du dégoût, au contraire, il devient toujours plus charmant, à mesure qu'on en jouit.

Dieu est parfait en tout sens. Il est impossible de trouver en lui quelque chose qui ne soit pas infiniment bon. Il est sage, prudent, fidèle, bon, libéral, beau, doux, ne méprisant rien de tout ce qu'il a créé, faisant cas de nous, nous gouvernant avec douceur, et même avec respect, patient, exempt de tous les mouvemens déréglés des passions ; il a tout ce que nous aimons dans les

créatures, tout est réuni en lui et pour toujours, et d'une manière infiniment plus parfaite. Il n'a aucun des défauts qui nous choquent, qui nous rebutent, qui nous dégoûtent des objets créés. D'où vient donc que nous ne l'aimons pas uniquement ? Qu'est-ce qui peut justifier ce dégoût ? Quand on a trouvé quelque chose de fort accompli en quelque genre, on ne peut plus rien souffrir de tout le reste. Une belle voix bien ménagée nous donne un étrange dégoût des mauvais chanteurs ; un homme qui se connaît en peintures, et qui a étudié durant quelque temps les originaux de Raphaël, et du Titien, ne daigne pas arrêter les yeux sur les ouvrages des autres peintres. Quand on a vécu parmi d'honnêtes gens et des personnes polies, on ne peut s'accoutumer à une conversation moins délicate et moins fine.

Dieu est non-seulement parfait, mais encore il est la source de toute perfection. Ce n'est qu'en lui qu'on la peut puiser : et cela se fait en l'étudiant, en le considérant : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* ; ce sera dans le Ciel, et en cette vie nous approcherons d'autant plus de cette ressemblance, que nous le considérerons davantage. Nous avons une grande obligation à être parfaits, parce que dans un homme qui prêche la vertu, et qui en fait profession, les imperfections nuisent plus au prochain que leur vertu ne leur est utile ; elles donnent occasion de croire qu'il n'y a point de véritable sainteté, que c'est quelque chose d'impossible que la perfection, que ce n'est qu'illusion ou grimace. Si les imperfections ne donnent pas ces pensées, elles persuadent aux lâches qu'on peut les avoir et être Saint tout ensemble. C'est assez pour endormir un imparfait, et pour nourrir en son cœur une passion qui le flatte et qu'il aime, d'en avoir remarqué quelque ombre en un homme qui a la réputation d'homme de bien ; il se croit autorisé par-là à continuer de contenter son amour propre, et croit qu'il n'en sera pas moins saint pour cela.

Pensant à l'Éternité de Dieu , je me la suis représentée comme un rocher immobile sur le bord d'un fleuve , d'où le Seigneur voit passer toutes les créatures sans se remuer , et sans qu'il passe jamais lui-même. Tous les hommes qui s'attachent aux choses créées m'ont paru comme des gens qui étant entraînés par le courant de l'eau , s'attacheraient les uns à une planche , les autres à un tronc d'arbre , les autres à des amas d'écuime qu'ils prendraient pour quelque chose de solide. Tout cela est emporté par le torrent , les amis meurent , la santé se consume , la vie passe , on arrive jusqu'à l'Éternité porté sur ces appuis passagers comme à une grande mer , où vous ne pouvez pas vous empêcher d'entrer et de vous perdre. On s'aperçoit combien on a été imprudent de ne s'attacher pas au rocher , à l'Éternel , on voudrait revenir , mais les flots nous ont emporté trop loin au-delà , on ne peut plus revenir , il faut nécessairement périr avec les choses périssables. Au lieu qu'un homme qui s'attache à Dieu , voit sans crainte le péril et la perte de tous les autres , quoiqu'il arrive , quelque révolution qu'il se fasse , il se trouve toujours sur son rocher , Dieu ne lui saurait échapper , il n'a embrassé que lui , il s'en trouve toujours saisi , l'adversité ne fait que lui donner lieu de se réjouir du bon choix qu'il a fait. Il possède toujours son Dieu ; la mort de ses amis , de ses parens , de ceux qui l'estiment et le favorisent , l'éloignement , le changement d'emplois ou de lieu , l'âge , la maladie , la mort ne lui ôtent rien de son Dieu. Il est toujours également content , disant en la paix et en la joie de son ame : *Mihi adherere Deo bonum est , ponere in Domino meo spem meam.* Cette considération m'a beaucoup touché ; il me semble que j'ai compris cette vérité , et que Dieu m'a fait la grace d'en être persuadé d'une certaine manière , qui me donne un grand courage et une grande facilité à me détacher de tout , et à ne chercher que Dieu en toute ma vie par toutes les voies auxquelles il lui plaira.

de m'engager , ne témoignant jamais aucune inclination ni répugnance , recevant aveuglément tous les emplois que mes Supérieurs me prescriront ; et s'il arrive quelquefois qu'ils m'en donnent le choix , (je le promets, mon Dieu, et j'espère par votre sainte grace de le garder ;) s'il arrive , dis-je , que mes Supérieurs s'en remettent à mon choix , je promets de vous renouveler le vœu que vous m'avez inspiré de faire , de choisir toujours l'emploi et le lieu auquel je sentirai le plus de répugnance , et où je crois , selon Dieu et en vérité , avoir le plus à souffrir. Vous m'en avez donné l'exemple , mon aimable Jésus ! et autant que je pourrai , je veux me régler par vos exemples et par vos maximes , qui seules peuvent me conduire à vous , et me tirer des embarras de l'ignorance , et des erreurs où mes passions pourraient me précipiter.

RETRAITE

DU R. P. DE LA COLOMBIÈRE ,

Faite à Londres , l'an 1677.

A V I S.

CELUX qui se donneront la peine de lire cette Retraite y trouveraient de l'embaras , si je ne leur communiquais les points du Mémoire dont le Père de la Colombière parle dans le troisième et le cinquième jour de ce Journal de ses Exercices spirituels (pages 87 et 88). Ce Mémoire lui fut donné sortant de France pour aller être , en Angleterre , Prédicateur de son Altesse Royale Madame la Duchesse d'York. La probité et la vertu de la personne qui donna ce papier engagèrent ce Père à le garder soigneusement. Il n'y a que trois articles , que j'ai cru devoir mettre ici mot à mot comme ils ont été copiés d'après l'original , sans y rien ajouter.

1. *Le talent du Père de la Colombière est d'amener les âmes à Dieu : pour quoi les démons feront leurs efforts contre lui ; même des personnes consacrées à Dieu lui donneront de la peine , et n'approuveront pas ce qu'il dira dans ses Sermons pour les y conduire ; mais la bonté de Dieu dans ses croix sera son soutien , autant qu'il se confiera en lui.*

2. *Il doit avoir une douceur compatissante pour les pécheurs , et ne se servir de la force que lorsque Dieu le lui fera connaître.*

3. *Qu'il ait un grand soin de ne point tirer le bien de sa source. Cette parole est courte , mais qui contient beaucoup , dont Dieu lui donnera l'intelligence selon l'application qu'il y fera.*

Je me trouve présentement dans une disposition tout opposée à celle où j'étais il y a deux ans. La crainte m'occupait entièrement , et je ne me sentais

nullement porté aux actions de zèle , par l'appréhension où j'étais de ne pouvoir me sauver des pièges de la vie active , où je voyais que ma vocation m'allait engager : aujourd'hui , cette crainte s'est dissipée , tout ce qui est en moi me porte à travailler au salut et à la sanctification des âmes , il me semble que je n'aime la vie que pour cela , et que je n'aime la sanctification que dans la vue que c'est un admirable moyen de gagner beaucoup de cœurs à Jésus-Christ.

Il me semble que la cause pour laquelle je suis dans cette disposition , c'est que je ne me sens plus tant de passion pour la vaine gloire. C'est un miracle que Dieu seul pouvait faire en moi. Les emplois éclatans ne me touchent plus comme ils faisaient autrefois. Il me semble que je ne cherche plus que des âmes , et que celles des petits lieux et des villages même me sont aussi chères que les autres. De plus , il s'en faut beaucoup , par la miséricorde de Dieu , que les louanges et l'estime des hommes me touchent autant qu'ils faisaient autrefois , quoique je n'y sois encore que trop sensible. Mais j'étais auparavant si fort importuné de cette tentation , qu'elle m'ôtait toute sorte de courage , et me faisait quasi perdre espérance de pouvoir faire mon salut en songeant à celui des autres. De sorte que si j'avais été libre , je ne doute point que je n'eusse passé mes jours dans la solitude.

Cette tentation commença à s'affaiblir par une parole que me dit un jour N. N. Car comme on me dit qu'en priant Dieu pour moi , Notre-Seigneur lui avait fait entendre que mon âme lui était chère , et qu'il en aurait un soin particulier , je lui répondis : Hélas , N. N. , comment cela peut-il s'accorder avec ce que je sens en moi-même ? Notre-Seigneur aimerait-il une personne aussi vaine que je le suis , une personne qui ne cherche qu'à plaire aux hommes , qu'à s'en faire considérer , qui est remplie de respects humains ? et : O mon Père , me répliqua-t-on , tout cela n'habite point en

vous. Il est vrai que cette parole me calma, et que, comme je commençai à me troubler moins de ces tentations, aussi commencèrent-elles à s'affaiblir et à être moins fréquentes.

Mais rien n'a tant contribué, ce me semble, à me donner ce désir de travailler au salut des âmes, que deux choses : le succès qu'il a plu à Dieu de donner aux petits soins que j'ai pris à N., et ce que N. N. me fit dire à mon départ par N. N. et que je me fis donner par écrit. Je vois tous les jours des choses qui me donnent sujet de croire qu'on ne s'est pas trompé ; Dieu me fasse la grace de faire un bon usage de tant de biens, dont je m'étais rendu si indigne.

La pensée que Dieu m'a fait tout pour lui, m'élève, ce me semble, au-dessus des créatures, et me met dans une liberté et dans une indépendance qui produit un grand repos dans mon cœur, et un grand désir de me consumer pour son service. Je voudrais bien, s'il était possible, ne résister jamais à la volonté de Dieu. Je me sens un grand désir de suivre toutes ses inspirations, surtout depuis qu'une personne extrêmement familière avec Dieu, me dit que Notre-Seigneur lui avait fait entendre, que je lui résistais il y avait long-temps en une chose, sur laquelle j'hésitais, à ce que je croyais, par la crainte de n'agir pas prudemment. Je me suis aperçu, le troisième jour de mes exercices, que le premier point du papier qui me fut donné à mon départ pour Londres, lequel point on m'a encore fort confirmé par une lettre que je reçus il y a environ deux mois ; je me suis aperçu, dis-je, qu'il n'était que trop véritable. Car depuis mon départ de Paris, le démon m'a tendu cinq ou six pièges qui m'ont fort troublé, et dont je ne suis sorti que par une grace particulière, et après avoir commis bien des lâchetés ; je ne sais comme je ne m'en suis point aperçu au trouble que ces choses me causaient : ce n'étaient pas des objets absolument mauvais, mais c'étaient des choses, où

j'étais en doute lequel des deux était le mieux , et le parti de la nature était tellement fortifié par la tentation du démon , qu'il m'empêchait de voir le plus parfait , ou du moins m'ôtait la force de l'embrasser , de sorte que je demeurais dans un grand trouble , et dans des inquiétudes qui ont cessé , Dieu merci , par la grace que Notre-Seigneur m'a faite de me faire voir la vérité et de me la faire embrasser.

Le cinquième jour , Dieu m'a donné , si je ne me trompe , l'intelligence de ce point du mémoire que j'ai apporté de France , *Qu'il ait grand soin de ne point tirer le bien de sa source : cette parole est courte , mais elle contient beaucoup , et Dieu lui en donnera l'intelligence selon l'application qu'il y fera.* Il est vrai que j'avais souvent examiné ce mot , *tirer le bien de sa source* , sans le pouvoir pénétrer. Aujourd'hui ayant remarqué que Dieu m'en devait donner l'intelligence selon l'application que j'y ferais , je l'ai médité assez long-temps , sans y trouver d'autre sens que celui-ci , que je devais rapporter à Dieu tout le bien qu'il voudrait faire par moi , puisqu'il en est l'unique source : mais après avoir avec peine détourné ma pensée de cette considération , tout d'un coup il s'est fait comme un jour en mon esprit , à la faveur duquel j'ai vu clairement que c'était la résolution du doute qui m'avait troublé les deux ou trois premiers jours de mes exercices , sur le sujet de l'usage que je devais faire de l'argent de ma pension. J'ai compris que cette parole contient beaucoup , parce qu'elle porte à la perfection de la pauvreté , à un grand détachement de toute vaine gloire , à la parfaite observation des règles , et qu'elle est la source d'une grande paix intérieure , et extérieure , et de plusieurs actions très-édifiantes , au lieu qu'en suivant un autre conseil , quelque beau prétexte dont j'eusse pu me couvrir , 1° Je me serais éloigné de la perfection de la pauvreté ; 2° Il aurait fallu demander des dispenses sans nécessité ; 3° Je don-

mais à la vaine gloire et à l'amour propre une nourriture très-délicate ; 4° Je m'exposais à des soins extérieurs , qui m'auraient beaucoup occupé ; 5° Je courais hasard de scandaliser ceux de France , et de leur inspirer l'amour du monde , et j'aurais du moins privé ceux d'Angleterre d'un bon exemple ; 6° Je m'allais livrer à toutes les épines dont l'avarice a coutume d'être accompagnée , et je commençais à en être fort inquiet. Ce qui est admirable en ceci , et ce qui fait voir que vous êtes bien bon , ô mon Dieu ! c'est que vous m'avez fait la grace de m'engager par vœu à suivre ce conseil , avant que de m'en donner l'intelligence. Je ne saurais dire quelle joie , quels sentimens de reconnaissance , quelle confiance en Dieu , quel courage cette vue m'a donné. Il y avait encore quelques points , à quoi je n'avais pas étendu le vœu , parce que cela était fort éloigné , mais me voilà , s'il plaît à Notre-Seigneur , en repos à cet égard pour toute ma vie. Loué soit mille et mille fois le Seigneur , qui a voulu me faire connaître par-là sa miséricorde , et la sainteté de la personne par qui il lui a plu de me faire donner ces avis.

J'ai trouvé encore dans le deuxième article un remède contre une tentation qui m'a fait bien de la peine depuis que je suis ici. J'y ai trouvé tout clairement la conduite que je devrais avoir observée à l'égard d'une personne dont les actions me déplaisaient ; je ne sais comme je ne l'ai pas entendu plus tôt ; mais Dieu soit loué qui m'en a enfin donné l'intelligence. Ce papier contenait justement toutes les règles dont j'avais besoin , pour me tirer des pièges du démon ; il n'y a plus qu'un point dont Dieu permettra l'exécution quand il lui plaira , toute ma confiance est en lui.

Le sixième jour , faisant la considération sur le vœu particulier que j'ai fait , je me suis trouvé touché d'une grande reconnaissance envers Dieu , qui m'a fait la grace de faire ce vœu ; je n'avais jamais eu autant de loisir pour le bien considérer , j'ai eu

une grande joie de me voir ainsi engagé par mille chaînes à faire la volonté de Dieu. Je n'ai point été effrayé à la vue de tant d'obligations si délicates et si étroites , parce qu'il me semble que Dieu m'a rempli d'une grande confiance , que j'ai accompli sa volonté en prenant ces engagemens , et qu'il m'aidera à lui tenir ma parole. Il est tout visible que sans une protection particulière , il serait presque impossible de garder ce vœu , je l'ai renouvelé de tout mon cœur , et j'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que je le viole jamais.

J'ai remarqué , aujourd'hui septième jour , que quoique Dieu m'ait fait bien des graces en cette retraite , cependant ce n'a presque point été dans mes oraisons , au contraire , j'y ai eu beaucoup plus de peine qu'à l'ordinaire ; je ne sais si cela ne viendrait point de ce que j'ai voulu m'assujettir aux points ordinaires , à quoi je ne sens guères d'attrait ; j'aurais passé , ce me semble , plusieurs heures , sans m'épuiser et sans me fatiguer , à considérer Dieu autour de moi et dans moi , me soutenant et me secourant , à le louer de ses miséricordes , à m'entretenir en des sentimens de confiance , en des désirs d'être à lui sans réserve , et d'anéantir en moi tout ce qui est de moi , en des désirs de le glorifier et de le faire glorifier par les autres , en la vue de mon impuissance et du grand besoin que j'ai d'être aidé d'en haut , en des complaisances pour tout ce que Dieu peut vouloir , soit à mon égard , soit à l'égard des personnes avec qui j'ai quelque liaison ; et cependant , lorsque je voulais considérer un mystère , j'étais d'abord fatigué et j'en avais la tête rompue , de sorte que je puis dire que je n'ai jamais eu moins de dévotion qu'à l'oraison : j'ai cru que je ne ferai pas mal de continuer à l'avenir , comme je faisais auparavant , de continuer de m'unir à Dieu présent par la foi , et ensuite par les actes des autres vertus , à quoi je me sentirai le plus porté. Cette manière n'est pas sujette à illusion , ce me semble , parce qu'il n'est

rien de plus vrai que Dieu est dans nous , et que nous sommes dans lui , et que cette présence ne soit un grand motif de respect , de confiance , d'amour , de joie , de ferveur ; surtout l'imagination n'ayant point de part au soin que nous prenons de nous représenter cette vérité , et ne nous servant pour cela que des lumières de la foi.

Ce huitième jour : il me semble que j'ai trouvé un grand trésor , si j'en sais faire mon profit. C'est une ferme confiance en Dieu , fondée sur sa bonté infinie , sur l'expérience que j'ai qu'il ne nous manque point dans nos besoins. De plus , je trouve dans le mémoire qu'on me donna en partant de France , qu'il me promet d'être ma force , selon la confiance que j'aurai en lui. C'est pourquoi je suis résolu de ne donner point de bornes à ma confiance et de l'étendre à toutes choses. Il me semble qu'à l'avenir je me dois servir de Notre-Seigneur comme d'un bouclier qui m'environne , et que j'opposerai à tous les traits de mes ennemis. Vous serez donc ma force , ô mon Dieu ! vous serez mon guide , mon directeur , mon conseil , ma patience , ma science , ma paix , ma justice , et ma prudence. J'aurai recours à vous dans mes tentations , dans mes sécheresses , dans mes dégoûts , dans mes ennuis , dans mes craintes , ou plutôt je ne veux plus craindre ni les illusions , ni les artifices du démon , ni ma propre faiblesse , ni mes indiscretions , ni même ma défiance ; car vous devez être ma force dans toutes mes croix , vous me promettez que vous le serez à proportion de ma confiance , et ce qui est admirable , ô mon Dieu ! c'est qu'en même temps que vous mettez cette condition , il me semble que vous me donnez cette confiance ; soyez éternellement aimé et loué de toutes les créatures , ô mon très-aimable Seigneur ! Que ferais-je , hélas , si vous n'étiez ma force ? mais l'étant , comme vous m'en assurez , que ne ferais-je point pour votre gloire ? *Omnia possum in eo qui me confortat*. Vous êtes partout dans moi , et moi

dans vous : donc quelque part que je me trouve , quelque péril , quelque ennemi qui me menace , j'ai ma force avec moi. Cette pensée est capable de dissiper en un moment toutes mes peines , et surtout quelques retours de la nature que je trouve si forte en certains momens , que je ne puis m'empêcher de trembler pour ma persévérance et de frémir à la vue du dénuement parfait où Dieu me fait la grace de m'appeler. Tout texte de l'Écriture où il est parlé d'espérance me console et me fortifie. *In te Domine speravi , non confundar in æternum... In pace in idipsum dormiam et requiescam ; quoniam tu Domine singulariter in spe constituisti me... Diligam te Domine fortitudo mea... Dominus firmamentum meum et refugium meum... Dominus illuminatio mea et salus mea , quem timebo?.. Laus mea et fortitudo mea Dominus. Il sera aussi , s'il lui plaît , ma reconnaissance.*

Finissant cette retraite , plein de confiance en la miséricorde de mon Dieu , je me suis fait une loi de procurer par toutes les voies possibles l'exécution de ce qui me fut prescrit de la part de mon adorable Maître , à l'égard de son précieux Corps dans le saint Sacrement de l'Autel , où je le crois véritablement et réellement présent ; touché de compassion pour ces aveugles qui ne veulent pas se soumettre à croire ce grand et ineffable mystère. Je donnerais volontiers mon sang pour leur persuader cette vérité que je crois , et que je professe , dans ces pays , où l'on se fait un point d'honneur de douter de votre présence réelle dans cet auguste Sacrement. Je sens beaucoup de consolation à faire plusieurs fois le jour des actes de foi touchant la réalité de votre corps adorable sous les espèces du pain et du vin. Mon cœur se dilate toutes les fois que je m'attache à faire des actes de foi touchant les vérités que l'Église Romaine , qui est la seule vraie Église , et hors de laquelle il n'y a point de salut à espérer , enseigne. Mon cœur , dis-je , en pareilles occasions s'épanche et ressent les dou-

œurs, que je puis goûter et recevoir de la miséricorde de mon Dieu sans les pouvoir expliquer. Vous êtes bien bon, mon Dieu, de vous communiquer avec tant de bonté à la plus ingrate de vos créatures, et au plus indigne de vos serviteurs, soyez-en loué et béni éternellement. J'ai reconnu que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort confidemment, et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse ; je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un de mes amis de la faire valoir à l'endroit où il est ; elle y sera fort utile, et le grand nombre d'âmes choisies qu'il y a dans cette Communauté me fait croire que la pratique dans cette sainte Maison en sera fort agréable à Dieu. Que ne puis-je, mon Dieu, être partout, et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et amis ! *

Dieu donc s'étant ouvert à la personne, qu'on a sujet de croire être selon son cœur, par les grandes graces qu'il lui a faites, elle s'en expliqua à moi, et je l'obligeai de mettre par écrit ce qu'elle m'avait dit, que j'ai bien volontiers décrit moi-même dans le journal de mes retraites, parce que le bon Dieu veut dans l'exécution de ce dessein se servir de mes faibles soins. *

« Étant, dit cette sainte âme, devant le Saint Sacrement un jour de son Octave, je reçus de mon Dieu des graces excessives de son amour. Touchée du désir d'user de quelque retour, et de rendre amour pour amour, il me dit : Tu ne m'en peux rendre un plus grand, qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé ; et me découvrant son divin Cœur : Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance je ne reçois de la plus grande partie que des ingratitude, par les mépris,

les irrévérrences , les sacrilèges et les froideurs qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour ; mais ce qui est encore plus rebutant , c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui me traitent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier Vendredi d'après l'Octave du Saint Sacrement , soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur , en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable , communiant ce jour-là pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les Autels ; et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur.

» Mais , mon Seigneur , à qui vous adressez-vous ? à une si chétive créature et pauvre pécheresse , que son indignité serait même capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein ? vous avez tant d'ames généreuses pour exécuter vos desseins. Eh quoi , pauvre innocente que tu es , ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles , pour confondre les forts ? que c'est ordinairement sur les plus petits et pauvres d'esprit , sur lesquels je fais voir ma puissance avec plus d'éclat , afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes ? Donnez-moi donc , je lui dis , le moyen de faire ce que vous me commandez ; pour lors il m'ajouta : Adresse-toi à mon serviteur N. et lui dis de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion , et donner ce plaisir à mon divin Cœur ; qu'il ne se décourage point pour les difficultés qu'il y rencontrera , car il n'en manquera pas ; mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant , qui se défie entièrement de soi-même pour se confier uniquement à moi. »

Dans cette retraite que je finis aujourd'hui , les lumières qu'il a plu à Dieu de me donner ont été plus courtes , mais aussi par sa miséricorde plus claires qu'autrefois. Le sentiment le plus ordinaire que j'ai eu , a été un désir de me délaisser et de m'oublier moi-même entièrement , selon le conseil

qui m'en a été donné de la part de Dieu , comme je crois , par la personne dont Dieu s'est servie pour me faire beaucoup de graces. J'ai entrevu quelquefois en quoi consistait cet oubli parfait de soi-même , et l'état d'une ame qui n'a plus de réserve pour Dieu. Cet état qui m'a fait peur si long-temps , commence à me plaire , et j'espère que je tâcherai d'y parvenir avec la grace de Dieu. Je me surprends souvent dans des sentimens opposés à ce délaissement entier , et cela me cause bien de la confusion.

Lorsque je suis bien à moi , je me sens , par la miséricorde infinie de Dieu , dans une liberté de cœur qui me cause une joie incomparable. Je crois que rien ne me peut rendre malheureux , je ne me trouve attaché à rien , du moins dans ce temps-là , car cela n'empêche pas que je ne ressente chaque jour des mouvemens presque de toutes les passions , mais un moment de réflexion les calme.

J'ai souvent goûté une grande joie intérieure dans la pensée que j'étais au service de Dieu , j'ai senti que cela valait beaucoup mieux que toute la faveur des Rois. Les occupations des gens du monde m'ont paru fort méprisables en comparaison de ce qui se fait pour Dieu.

Je me trouve élevé au-dessus de tous les Rois de la terre par l'honneur que j'ai d'être à Dieu ; je sens qu'il vaut mieux le connaître et l'aimer que de régner , et quoique j'aie quelquefois des pensées d'ambition et de vaine gloire , il est certain que toute la gloire du monde séparée de la connaissance et de l'amour de Dieu , ne me tenterait pas. Je porte une extrême compassion à tous ceux qui ne se contentent pas de Dieu , quoiqu'ils possèdent ce qu'ils désirent hors de lui.

J'ai découvert encore et je découvre tous les jours de nouvelles illusions dans le zèle , et je me suis senti un grand désir de bien purifier celui que Dieu m'inspire , et que je sens croître tous les jours.

J'ai eu encore des sentimens d'une grande confusion sur ma vie passée. Une persuasion très-ferme et très-claire du peu, du rien que nous contribuons à la conversion des ames, une vue très-distincte de mon néant.

Je me suis aperçu de la nécessité qu'il y a de marcher avec une grande circonspection et une très-grande humilité et défiance de soi-même en la direction des ames, et en sa propre conduite spirituelle ; se bien détacher du trop grand désir qu'on a naturellement de faire de grands progrès, par un sentiment d'amour propre ; cela fait tomber dans de grandes illusions, et peut engager en des choses fort indiscrettes. L'amour de l'humilité, de l'abjection, de la vie cachée et obscure, est un grand remède à tous ces maux. On se compare insensiblement, et fort ridiculement, aux plus grands Saints, et l'on fait par des motifs fort impurs ce qu'ils ont fait par le pur mouvement du Saint-Esprit. On veut faire en un jour, et dans soi et dans les autres, ce qui leur a coûté bien des années ; on n'a ni leur prudence, ni leur expérience, ni leurs talens, ni leurs dons surnaturels ; en un mot ils étaient Saints, et nous en sommes bien éloignés, et cependant nous sommes si présomptueux que de croire que nous pouvons faire tout ce qu'ils ont fait.

Il n'y a nulle paix que dans l'oubli parfait de soi-même ; il faut se résoudre à oublier jusqu'à nos intérêts spirituels, pour ne chercher que la pure gloire de Dieu.

Je me sens toujours un plus grand désir de m'attacher à l'observation de mes Règles, je me fais un plaisir très-grand de les pratiquer ; plus je m'y rends exact, et plus il me semble que j'entre dans une liberté parfaite ; il est certain que cela ne me gêne point, au contraire ce joug me rend, pour ainsi dire, plus léger. Je regarde cela comme la plus grande grace que j'aie jamais reçue en ma vie.

Je me trouve misérable en un point que je ne

puis dire ; mon imagination est folle et extravagante. Toutes les passions ballottent mon cœur, et il ne se passe guères de jours que les unes après les autres elles n'y excitent tous leurs mouvemens les plus dérèglés. Tantôt ce sont des objets réels qui les émeuvent, et tantôt des objets imaginaires. Il est vrai que par la miséricorde Dieu, je souffre tout cela sans y beaucoup contribuer et sans y consentir, mais à tout moment j'attrappe ces folles passions qui agitent ce pauvre cœur. Cet amour propre fuit de coin en coin, et il a toujours quelque retraite ; j'ai grand'pitié de moi-même, mais je ne m'en mets point en colère, je ne m'impatiente point, qu'y ferais-je ? Je demande à Dieu qu'il me fasse connaître ce que je dois faire pour son service et pour me purifier ; mais je suis résolu d'attendre avec douceur qu'il lui plaise faire cette merveille, car je suis bien convaincu que cela n'appartient qu'à lui seul : *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine, nisi tu qui solus es* : Pourvu que je puisse aller à Dieu dans une grande simplicité et une grande confiance, je suis trop heureux. Mon Dieu ! faites que j'aie toujours cette pensée en l'esprit.

Je sens en moi un grand désir de bien faire, j'en sais les moyens, et pourvu que j'y fasse réflexion je manquerai à peu de choses, mais cette réflexion est une grande grace de Dieu, que je lui demande bien humblement.

Voici des mots qui ne se présentent jamais à mon esprit, que la lumière, la paix, la liberté, la douceur et l'amour n'y entrent en même temps : *Simplicité, Confiance, Humilité, Délaissement entier, nulle Réserve, Volonté de Dieu, mes Règles.*

Je ne goûte point de joie pareille à celle de découvrir en moi-même quelque nouvelle infirmité qui s'était cachée à moi jusqu'à cette heure. J'ai eu plusieurs fois ce plaisir dans cette retraite, et je l'aurai toutes les fois qu'il plaira à Dieu de me communiquer sa lumière, dans les réflexions que je

ferai sur moi-même. Je crois fortement et j'ai beaucoup de plaisir à croire que Dieu conduit ceux qui s'abandonnent à sa conduite, et qu'il prend soin des petites choses.

Tous les jours je sens plus de dévotion pour saint François de Sales ; je prie Notre-Seigneur de me faire la grace que je me ressouviens souvent de ce Saint pour l'invoquer et pour l'imiter.

AU COEUR SACRÉ DE JÉSUS-CHRIST.

OFFRANDE.

CETTE Offrande se fait pour honorer ce divin Cœur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions, et la retraite de toutes les âmes saintes.

Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui, sont, premièrement, un amour très-ardent de Dieu son Père, joint à un respect très-profond, et à la plus grande humilité qui fut jamais. Secondement, une patience infinie dans les maux, une contrition et une douleur extrême pour les péchés dont il s'était chargé, la confiance d'un fils très-tendre alliée avec la confusion d'un très-grand pécheur. Troisièmement, une compassion très-sensible pour nos misères, un amour immense malgré ces mêmes misères, et nonobstant tous ces mouvemens, dont chacun était au plus haut point qu'il pût être, une égalité inaltérable causée par une conformité si parfaite à la volonté de Dieu, qu'elle ne pouvait être troublée par aucun événement, quelque contraire qu'il parût à son zèle, à son humilité, à son amour même, et à toutes les autres dispositions où il était.

Ce Cœur est encore autant qu'on le peut être, dans les mêmes sentimens, et surtout toujours brûlant d'amour pour les hommes, toujours ou-

vert pour répandre sur eux toute sorte de graces et de bénédictions , toujours touché de nos maux , toujours pressé du désir de nous faire part de ses trésors , et de se donner lui-même à nous , toujours disposé à nous recevoir , et à nous servir d'asile , de demeure , et de paradis dès cette vie.

Pour tout cela , il ne trouve dans le cœur des hommes que dureté , qu'oubli , que mépris , qu'ingratitude : il aime , et il n'est point aimé , et on ne connaît pas même son amour , parce qu'on ne daigne pas recevoir les dons par où il voudrait le témoigner , ni écouter les tendres et secrètes déclarations qu'il en voudrait faire à notre cœur.

Pour réparation de tant d'outrages , et de si cruelles ingrattitudes , ô très-adorable et très-aimable Cœur de mon aimable Jésus , et pour éviter autant qu'il est en mon pouvoir de tomber dans un semblable malheur , je vous offre mon cœur , avec tous les mouvemens dont il est capable , je me donne tout entier à vous , et , dès cette heure , je proteste très-sincèrement que je désire m'oublier moi-même , et tout ce qui peut avoir du rapport avec moi , pour lever l'obstacle qui pourrait m'empêcher l'entrée de ce divin Cœur , que vous avez la bonté de m'ouvrir , et où je souhaite entrer pour y vivre et mourir avec vos plus fidèles serviteurs tout pénétré et embrasé de votre amour. J'offre à ce Cœur tout le mérite , toute la satisfaction de toutes les messes , de toutes les prières , de toutes les actions de mortification , de toutes les pratiques religieuses , de toutes les actions de zèle , d'humilité , d'obéissance , et de toutes les autres vertus que je pratiquerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Non-seulement tout cela sera pour honorer le Cœur de Jésus et ses admirables dispositions , mais encore je le prie très-humblement d'accepter la donation entière que je lui en fais , d'en disposer en la manière qu'il lui plaira , et en faveur de qui il lui plaira , et comme j'ai déjà cédé

aux saintes Ames qui sont dans le Purgatoire , tout ce qu'il y a dans mes actions de propre à satisfaire la justice divine , je désire que cela leur soit distribué , selon le bon plaisir du Cœur de Jésus.

Cela n'empêchera pas que je ne m'acquitte des obligations que j'ai de dire des messes , et de prier pour de certaines intentions , que l'obéissance me prescrit ; que je n'accorde par charité des messes à de pauvres gens ou à mes frères et amis qui m'en pourraient demander ; mais comme alors je me servirai d'un bien qui ne m'appartiendra pas , je prétens , comme il est juste , que l'obéissance , la charité et les autres vertus que je pratiquerai en ces occasions , soient toutes au Cœur de Jésus , où j'aurai pris de quoi exercer ces vertus ; lesquelles par conséquent lui appartiendront sans réserve.

Sacré Cœur de Jésus , apprenez-moi le parfait oubli de moi-même , puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. Puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous , faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous ; enseignez-moi ce que je dois faire , pour parvenir à la pureté de votre amour , duquel vous m'avez inspiré le désir. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire , et une plus grande impuissance d'en venir à bout sans une lumière et un secours très-particulier que je ne puis attendre que de vous. Faites en moi votre volonté , Seigneur ; je m'y oppose , je le sens bien , mais je voudrais bien ne pas m'y opposer : c'est à vous à tout faire , divin Cœur de Jésus-Christ , vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification , si je me fais saint ; cela me paraît plus clair que le jour ; mais ce sera pour vous une grande gloire , et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection. Ainsi soit-il.

LETRES

SPIRITUELLES

DU R. P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

PRÉFACE

De la première Édition.

L'AUTEUR des Lettres qu'on donne au public est si connu par ses autres Ouvrages , que son seul nom suffirait pour rendre ce Recueil précieux. La Préface qu'on peut voir à la tête des Sermons du PÈRE DE LA COLOMBIÈRE ne laisse rien à dire de ses qualités personnelles , comme ses Sermons ne laissent rien à désirer de ce que l'on peut attendre d'un parfait Orateur Chrétien. L'empressement qu'on a eu pour des discours si remplis de l'esprit de Dieu , et dont on a fait en si peu d'années tant de différentes éditions , a engagé à chercher avec soin les Lettres que ce saint Homme ne pouvait manquer d'avoir écrites à plusieurs personnes dont il s'était attiré la confiance par sa haute piété et par son habileté dans la direction des âmes. On en a recueilli de quoi composer ce volume. On espère que ceux qui en auraient d'autres , les communiqueront volontiers , pour ne pas priver les âmes qui aspirent à la perfection , d'un secours si salutaire.

Les Lettres de ce saint Directeur ne sont point des ramas de termes mystérieux , qui souvent ne signifient rien , et qui sont moins propres à nourrir une piété solide , qu'à flatter la vanité de certaines personnes , qui se croient d'une perfection

fort relevée , parce qu'on leur parle un langage qu'elles ne comprennent pas.

Elles ne découvrent point de nouvelles routes de perfection , toujours suspectes , et qui ne manquent guère de conduire au précipice ceux que l'amour de la nouveauté engage à les suivre.

Elles ne portent point (par une illusion trop commune de nos jours) à prendre le change dans la dévotion , en substituant ce qui n'est que superficiel et accessoire à ce qui est solide et essentiel.

Toute la perfection Chrétienne et Religieuse y est exposée et détaillée d'un style également noble et simple : on s'y attache aux préceptes et aux conseils Évangéliques , auxquels on donne toute leur étendue , sans néanmoins les outrer. On y écarte surtout avec soin , tout ce qui ne va pas à la pratique des vertus solides qui unissent parfaitement l'âme à Dieu par la destruction de l'amour propre.

Les différentes dispositions des personnes pour qui ces Lettres ont été écrites , ont engagé le sage Directeur à leur donner des avis , qui pourront servir de règle , non-seulement aux âmes qui se trouveront dans de pareils états , mais encore à ceux qui seront chargés de leur conduite spirituelle. Ils y apprendront à ne point jeter dans le trouble et le désespoir une âme qui est tombée en de grands péchés ; mais à profiter de ses chutes pour la porter à une plus grande sainteté , par une grande confiance en la miséricorde infinie de Dieu , une humilité plus profonde , une vigilance plus exacte , une mortification plus austère , etc.

Ils verront que si l'on doit ménager quelquefois la ferveur dans des tempéramens faibles et délicats par rapport aux macérations du corps , on ne doit jamais permettre nul partage dans les sentimens du cœur que Dieu demande et qu'il mérite tout entier.

Ils comprendront que la véritable vertu et la sainteté la plus parfaite consiste à remplir pleinement (dans la vue de plaire à Dieu) tous les de-

voirs de son état , et à quitter toutes les dévotions de goût et de choix (quelque saintes qu'elles soient d'ailleurs) dès qu'elles sont incompatibles avec ces devoirs essentiels.

Ils sauront , à l'exemple de ce Ministre fidèle et éclairé , redouter un emploi qui demande tant de perfection dans ceux qui en sont chargés , surtout pour la conduite des filles consacrées à Dieu dans l'état Religieux : auxquelles on épargnerait bien des heures précieuses , si on leur faisait comprendre qu'on ne peut rien leur découvrir de plus parfait pour elles , que ce qui est marqué expressément dans leurs Règles , ou ordonné par leurs Supérieurs.

Plusieurs des personnes à qui ces Lettres ont été écrites , étant encore vivantes , on a jugé à propos de supprimer leurs noms , et même certains articles qui les auraient peut-être trop marquées.

Il ne sera pas cependant difficile de s'apercevoir , que la plupart des Lettres qui composent ce Recueil , s'adressent à des Religieuses de la Visitation Sainte-Marie , à la direction desquelles le Père DE LA COLOMBIÈRE s'est trouvé engagé par une providence particulière. Le caractère de son esprit eut en effet un grand rapport avec celui de saint François de Sales , et la vie intérieure , qui est proprement la vie spirituelle , fut toujours celle que ce Père , à l'exemple de ce saint Fondateur , eut en vue dans sa direction.

Comme il connaissait parfaitement toute la sainteté que renferment les Règles de cet Institut , il n'avait d'autres soins que de leur en inspirer la pratique , et il eut toujours la consolation de voir que ses soins n'étaient pas infructueux. De là l'estime particulière qu'il avait pour les Filles de cet Ordre ; de là le zèle qu'il faisait paraître pour l'établissement de leurs Monastères ; de là le soin qu'il prit de les faire connaître à la Reine d'Angleterre (*),

(*) Le Père DE LA COLOMBIÈRE a passé deux ans à Londres en qualité de son Prédicateur.

source de la protection glorieuse dont cette pieuse Princesse les a toujours depuis honorés , et de ce tendre attachement dont elle leur a donné un si précieux témoignage , en se choisissant parmi elles une retraite , où , par la pratique des plus éminentes vertus , elle se ménage une Couronne qui ne s'accorde qu'au vrai mérite , et que l'injustice des hommes ne saurait ravir.



LETTRES

SPIRITUELLES

DU R. P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

PREMIÈRE LETTRE.

*A la Sœur DE LA COLOMBIÈRE, Religieuse
de la Visitation.*

MA TRÈS-CRÈRE SŒUR,

JE viens d'apprendre de vos nouvelles qui m'ont fort réjoui, parce qu'on m'a assuré que vous êtes tout à fait contente : Dieu en soit loué ! Il faudrait être bien malheureux pour ne trouver pas son compte avec un aussi bon maître que celui à qui vous vous êtes donnée. Votre bonheur croîtra à mesure que vous détacherez davantage votre cœur de toutes les choses du monde pour le lui consacrer tout entier. Je ne crains pour vous qu'une chose, c'est que l'amour du repos et l'horreur naturelle que vous avez pour le tumulte et pour l'embarras ne produise une partie de la joie que vous goûtez : si cela était, ce serait une fausse joie que la vôtre ; c'est la croix qu'il faut chercher et aimer

dans l'état que vous avez embrassé , et la bonne croix , je veux dire celle qui pèse le plus à la nature , et qui choque davantage nos inclinations. Il est mal aisé de n'en trouver pas toujours quelque-une de cette sorte : dans une Communauté il y a toujours quelque chose qui choque ou notre humeur , ou nos petits sentimens. Il faut être sur ses gardes pour profiter de ces précieuses occasions , et pour soumettre en toutes choses et le jugement et la volonté ; à moins de cela on ne jouit pas d'une paix parfaite , ou du moins on n'en jouit pas longtemps. Je vous trouve extrêmement heureuse d'être entrée dans une maison ou règne tant de vertus et une charité si parfaite. Je sais que quand il y en aurait moins , cela ne pourrait nuire à une personne fervente et qui ne cherche que Dieu : outre qu'on ne pense guère aux défauts d'autrui quand on est bien appliqué à se corriger des siens propres ; tout sert à qui est bien intentionné , et les mauvais exemples , qui corrompent les faibles , excitent ceux qui ont quelque amour pour Notre-Seigneur par le désir qu'ils ont de réparer ce qu'il souffre des négligens , et par la crainte de leur devenir semblables. Mais néanmoins , c'est un avantage d'être environné de saints exemples , et d'avoir devant les yeux des modèles qui puissent nous réveiller et nous reprocher notre lâcheté toutes les fois que nous les envisageons. On en trouve toujours quelques-uns dans les familles nombreuses , en tout cas les morts nous peuvent servir au défaut des vivans. C'est pourquoi je crois qu'il est bon que vous lisiez souvent et avec attention la vie des Saintes de votre Ordre , ou même des autres Religieuses qui ont suivi une Règle différente de la vôtre , et qui sont parvenues à une grande sainteté. Je suppose que les personnes qui vous gouvernent le trouvent bon ; car il vaudrait mieux , pour ainsi dire , demeurer oisive , que rien faire sans leur avis ; mais supposé qu'elles l'agrément ainsi , appliquez-vous à cette lecture , et remar-

quez bien les voies que ces saintes ont tenues pour venir au point de perfection qu'elles ont acquise par la grace de Notre-Seigneur, vous trouverez qu'elles ont fait peu de choses que vous ne puissiez pratiquer par la même grace. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, mais il est essentiel, et je prie Dieu de tout mon cœur qu'il ne sorte jamais de votre esprit ni de votre cœur; parce que je sais que si vous l'observez vous serez toute votre vie très-satisfaite: souvenez-vous que vous n'êtes entrée en Religion que pour vous sauver, vous en particulier, et pour vous disposer à rendre compte à Dieu, lorsqu'il lui plaira vous appeler pour cela; et ainsi ce doit être là votre unique soin; votre Règle et vos vœux sont des articles sur quoi vous serez examinée. Faites en sorte que vous soyez toujours prête là-dessus. Laissez vivre vos Sœurs comme il leur plaira, ce n'est pas là votre affaire. Quelle horrible tentation est celle-là, de s'embarasser de la conduite des autres; laissez gouverner les Supérieurs et les Supérieures, comme elles le jugeront à propos; pourquoi se mettre en peine de cela? qu'il vous suffise de savoir ce qu'on demande de vous, et soit qu'il vous paraisse raisonnable ou non, s'il n'y a point de péchés évidens, c'est Dieu même qui vous le commande. Telle chose que vous jugeriez digne de blâme est peut-être celle que Dieu a jugée plus propre pour votre sanctification. Un Supérieur peut mal gouverner, mais il est impossible que Dieu ne vous gouverne bien par lui. Mon Dieu! ma chère Sœur, mettez-vous bien cela dans l'esprit. Car si vous ne vous établissez pas bien dans ce principe, vous perdrez votre temps dans la Religion; parce que toute votre vie n'est qu'obéissance: or cette obéissance est sans mérite, lorsqu'on ne la rend pas à Dieu en la personne de ceux qu'il a mis en sa place, et il est certain que ce n'est point Dieu qu'on considère quand on se mêle de juger, d'examiner, et surtout de condamner ce qu'on nous ordonne.

Quand c'est le Saint-Esprit, qui nous possède, il nous inspire une simplicité d'enfant qui trouve tout bon et tout raisonnable, ou, si vous aimez mieux, une prudence Divine qui découvre Dieu en toutes choses, qui le reconnaît en toutes les personnes, et même en celles qui ont le moins de vertus et de qualités naturelles ou surnaturelles, qui le représentent. Je vous écris tout ceci, parce que comme vous commencez en un âge plus avancé que la plupart des autres, vous pourriez être tentée de ce côté-là; mais plus vous avez de raison, plus vous devez avoir de soumission d'esprit; parce qu'il n'y a rien de si raisonnable que de se laisser gouverner à Dieu de quelque manière qu'il veuille le faire, et de quelque personne qu'il lui plaise de se servir pour cela. Une bonne Religieuse ne devrait pas avoir plus de peine à obéir à un enfant, qu'elle ferait à son Fondateur, s'il vivait encore, ou même à la sainte Vierge, si elle prenait visiblement la direction du monastère. Je vous recommande de commencer de bonne heure à aimer la pauvreté. Quelle douceur de pouvoir dire à Jésus-Christ : Mon Sauveur, je ne possède rien que vous, pas le moindre petit bijou. Parmi les choses nécessaires, il n'y en a pas une pour laquelle j'aie de l'attache, et si j'en sentais pour quelque autre chose que pour vous, je m'en dessaisirais tout à l'heure, et je ne pourrais pas le souffrir ni sur moi, ni en ma chambre, un seul moment. Voilà un sermon tout entier; mais je vous prie de ne le pas considérer comme on fait la plupart des discours de piété, qu'on regarde comme de belles choses dites en l'air. Je vous écris mes sentimens, poussé par l'amitié que j'ai pour vous, et par le désir extrême que j'ai que vous soyez une sainte. Je serais au désespoir si vous ne pensiez pas sérieusement à le devenir, et je ne pense pas que je pusse me résoudre à vous voir, ni à vous écrire jamais, si je savais que vous vous contentassiez d'être médiocrement bonne.

I I^e L É T T R E.*A la même.*

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR ,

MADemoiselle N.... votre bonne amie m'a prié de vous écrire , il n'a pas fallu me presser beaucoup pour cela ; j'en avais assez d'envie , et je l'aurais fait il y a long-temps si une pareille occasion se fût présentée. Cette demoiselle m'a assuré de votre part que vous êtes fort contente , cela m'a donné bien de la joie. Si cette disposition n'est pas une marque d'une grande vertu , du moins est-elle nécessaire pour y parvenir ; du moment qu'on a conçu un véritable désir d'être tout à Dieu , on commence à jouir d'une grande paix , et je ne doute point que celle où vous vous trouvez par la miséricorde de Notre-Seigneur , ne soit un effet de la volonté sincère et fervente qu'il vous donne de le servir et d'être à lui sans réserve. Vous seriez bien malheureuse s'il y avait quelque chose au monde qui vous donnât de l'inquiétude : puisqu'il n'est rien qui puisse vous empêcher de vous faire une sainte , et que même toutes choses peuvent vous aider à le devenir. Il n'y a pas jusqu'à nos péchés d'où nous ne puissions tirer avantage pour notre sanctification , par la connaissance qu'ils nous donnent de nous-mêmes , et par le renouvellement de ferveur qu'ils nous doivent inspirer. Après cela je ne vois pas ce qui pourrait vous arriver dont vous ne puissiez tirer quelque profit , si vous avez assez de foi pour reconnaître qu'il ne vous arrive rien que par la disposition de Dieu , et assez de soumission pour vous conformer à sa volonté. Ainsi , ma Sœur , continuez d'être contente en cette manière , et s'il vous arrivait jamais d'avoir

quelque accès de tristesse ou de chagrin , faites-y réflexion , je vous en prie , c'est que vous auriez encore quelque attache à la vie , ou à la santé , ou à quelques commodités , ou à quelque personne , ou à quelque chose que vous devez oublier , et que vous devez mépriser pour ne désirer et n'aimer que Jésus-Christ. Toutes les fois que vous ressentirez quelque atteinte de trouble au fond de votre cœur , soyez sûre que c'est quelque passion mal mortifiée qui le cause , que c'est un fruit de l'amour propre qui vit encore , et dans cette pensée jetez-vous aux pieds de Jésus-Christ crucifié , et dites-lui : Quoi ! mon Sauveur , je désire encore quelque chose hors de vous , vous ne me suffisez pas seul , et je ne vous aime pas uniquement , et il ne me suffit pas d'être aimée de vous ! que suis-je venue chercher dans cette retraite , ô mon Dieu , si ce n'est vous ? Est-ce donc que je ne puis pas vous y retenir ? Que m'importe de quelle manière on parle de moi , que je sois aimée ou méprisée , saine ou malade , occupée à cet exercice ou à un autre , avec ces personnes ou avec d'autres ? pourvu que je sois avec vous , et que vous soyez avec moi , je suis contente. On me fait entendre que vous désirez fort que j'aie prêché à votre profession ; je crains que , si vous en avez tant d'envie , Dieu qui vous aime ne permette pas que cela se fasse. Pour moi je ne puis encore vous répondre de rien. Quoi qu'il arrive , et quoi qu'on me dise , je suis persuadé que vous êtes résignée à tout , et que vous êtes à l'épreuve de plus grandes afflictions que celle-là : l'indifférence où vous vous mettez à cet égard vous sera plus utile et vous rendra plus agréable à Dieu que tout ce que je pourrais vous dire en plusieurs sermons. Il ne faut plus rien désirer , ma chère Sœur , que d'avoir le cœur affranchi de toute sorte de désirs. Cela ne se fait pas en un jour ; mais plus il faut de temps pour en venir à bout , plus faut-il se hâter d'y travailler avec toute l'application que nous pouvons y apporter. Si nous

sommes assez heureux pour y réussir, croyez-moi, nous serons bien récompensés de nos peines, même dès cette vie. Je vous recommande une observation exacte et courageuse des plus petites Règles et des ordres les moins importants de vos Supérieures. Il n'est rien de léger, quand il s'agit de plaire à Dieu, et c'est un grand mal que de lui déplaire même en de très-petites choses. Je lisais il n'y a pas long-temps la vie d'un saint Religieux, qui à l'heure de la mort disait qu'il mourait avec cette consolation de n'avoir jamais violé aucune Règle de son ordre, ni aucun commandement de ses Supérieurs, quelque légères qu'eussent été les choses qui lui avaient été ordonnées. Il faut pour cela bien de la vigilance et beaucoup de résolution; mais bienheureux le Religieux, et bienheureuse la Religieuse, qui prendra cela à tâche et qui vivra dans cette parfaite fidélité. Songez-y, ma bonne Sœur, voyez ce que vous pouvez faire là-dessus, ce que Dieu mérite, et ce que vous voudrez avoir fait en mourant. Il n'y a rien d'impossible avec la grace, et les difficultés ne rebutent point un bon cœur. Je prie Notre-Seigneur qu'il fortifie le vôtre, et qu'il le remplisse tellement de son amour, que vous n'aimiez que lui tout seul, et ne désiriez d'être aimée que de lui seul.

LA COLOMBIÈRE.

III^e LETTRE.

A la même.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR,

LA Révérende Mère de.... m'a envoyé une lettre pour vous faire tenir, c'est ce qui m'a obligé à vous écrire, car il ne le faut pas dissimuler, sans

cela je ne sais si vous auriez eu sitôt de mes nouvelles , quelque envie que j'eusse de vous en donner. Je ne croyais pas être si long-temps sans vous revoir lorsque je vous dis adieu , et présentement je ne sais quand j'aurai cette consolation , ce sera quand il plaira à Notre-Seigneur. J'espère que je vous trouverai bien avancée dans la vertu , et que vous m'apprendrez bien des choses que l'expérience et vos réflexions continuelles vous auront apprises depuis votre profession. Que vous êtes heureuse , ma bonne Sœur , d'être dans la solitude où vous êtes ! qu'il vous est aisé , si vous voulez , de vous détacher de toutes choses et de vivre dans une grande union avec Dieu ! je ne sais si vos petits maux durent ; mais je sais bien qu'à un cœur bien pur et bien dégagé des créatures , il n'est point de mal qui puisse l'empêcher de s'unir à son Créateur. Il n'est pas besoin pour cela d'avoir une tête fort saine , il suffit d'avoir le cœur net. Que j'envierais votre retraite avec tous vos maux , si je n'étais bien persuadé qu'il n'est point de bien au monde plus grand que de faire la volonté de celui qui nous gouverne. Je sais qu'il n'est point d'occupation si accablante qui puisse embarrasser une personne qui ne s'y applique que par des raisons surnaturelles , et parce que Dieu le veut ; mais , ma bonne Sœur , c'est là une difficulté d'être éternellement parmi les hommes et de n'y chercher que Dieu , d'avoir toujours trois ou quatre fois plus d'affaires qu'on n'en peut faire , sans perdre néanmoins ce repos d'esprit , hors duquel on ne peut posséder Dieu , d'avoir à peine quelques momens pour rentrer en soi-même et se recueillir dans l'oraison , et n'être pourtant jamais hors de soi-même. Tout cela est possible ; mais vous m'avouerez que cela n'est pas trop facile , c'est pourtant ce qu'il faudrait que je fisse si j'avais bien envie d'être ce que je souhaite que vous soyez. Avec tout cela ne me plaignez point , ma Sœur , je suis où Dieu veut que je sois , je fais ce que Dieu veut que fasse ,

Je ne connais point d'autre félicité dans la vie. On peut être saint partout, quand on en a bien envie. Je saluerais toute la Communauté, si j'osais en prendre la liberté. Je prie Dieu tous les jours pour elles ; je leur souhaite à toutes autant de sainteté qu'à vous. Priez beaucoup Notre-Seigneur pour moi.

LA COLOMBIÈRE.

IV^e LETTRE.

A la même.

De Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR,

J'AI reçu votre lettre bien tard, il n'y a pas quinze jours qu'elle m'a été rendue. Pour réponse, je vous dirai que j'ai quitté la France sans regret, parce que j'ai cru que je trouverais Dieu en Angleterre, puisque c'était lui qui m'y appelait. Si quelque chose eût été capable de me faire de la peine à mon départ, ç'aurait été de m'éloigner trop de vous : non que l'union qu'il y a entre nous me fasse désirer de vous voir : je me passerais toute ma vie de ce plaisir, quoique très-grand, si je savais que le sacrifice que je ferais en cela vous pût être de quelque utilité pour votre perfection : mais je m'imaginai qu'ayant l'occasion en passant de m'entretenir avec vous, nous nous serions excités l'un l'autre à nous rendre dignes de la vocation à laquelle il a plu à Dieu de nous appeler. Mon Dieu ! que je crains, ma pauvre Sœur, que ce que nous faisons dans la maison de Notre-Seigneur, ne réponde pas au désir ardent que nous avons témoigné d'y entrer ! Quelle honte d'avoir tant fait d'efforts, d'avoir eu tant de ferveur, quand il a été question de quitter le monde, et de mener après

cela une vie tiède et languissante dans la Religion ! mais cela est encore plus honteux, quand on est dans une Religion aussi sainte que celle où vous êtes ; je la connais à fond par le grand commerce que j'ai eu durant un an et demi avec deux de vos Monastères. Il est vrai que je ne vois pas de Règles plus propres pour conduire bientôt à une grande perfection. Aussi ai-je trouvé parmi vos Sœurs des personnes d'une sainteté si relevée, que je n'ai jamais eu connaissance d'une plus grande vertu. Vous me priez de vous écrire sur le sujet de la tiédeur et de l'insensibilité ; est-ce que voulez que je vous prêche, ou que je vous envoie un livre au lieu d'une lettre ? s'il était vrai, ce que je ne saurais croire, que vous fussiez dans l'état que vous me dites, il faudrait bien de plus grandes machines pour vous en retirer, et je n'espérerais pas que mes prières ni mes exhortations en pussent venir à bout. J'aimerais mieux avoir à convertir un grand pécheur, qu'une personne religieuse qui s'est laissée tomber dans la tiédeur. C'est quasi un mal sans remède ; j'en vois peu qui en reviennent, et l'âge qui guérit les autres défauts de la nature ne fait qu'augmenter celui-ci. J'ai trouvé quelquefois, dans un même Monastère, des Religieuses, qui, faute de vocation, et pour avoir été mises au Couvent malgré elles, y avaient vécu de la manière du monde la plus libertine, et d'autres qui ne faisaient rien qui put scandaliser personne, mais qui manquaient de zèle, et de zèle pour leur perfection. J'ai eu la consolation de voir passer dans trois mois de temps ces filles si dérégées dans la plus parfaite régularité et dans une application continuelle à se mortifier et à s'unir à Dieu ; sans que les soins de plusieurs mois, et des années entières aient pu réveiller leurs Sœurs de l'assoupissement où elles étaient, ni les porter à faire des choses qui n'étaient rien en comparaison de ce que les autres faisaient. Dieu vous préserve, ma Sœur, de tomber dans ce mal-

heur. J'aimerais mieux que vous fussiez morte ; ce n'est pas qu'il ne soit extrêmement commun. Les maisons Religieuses sont remplies de personnes qui gardent leurs Règles, qui se lèvent, qui vont à la messe, à l'oraison, à confesse, à la communion, parce que c'est la coutume, que la cloche sonne, et que les autres y vont ; qui font tout cela, dis-je, et plus encore, sans dévotion intérieure, sans application, sans désir de plaire à Dieu, et si elles purifient leur intention, c'est plutôt par routine que par une véritable ferveur d'esprit. Le cœur n'a presque point de part à ce qu'elles font ; elles ont leurs petites vues, leurs petits desseins qui les occupent, les choses de Dieu n'entrent dans leur esprit que comme des choses indifférentes. Les parens, les bonnes amies, soit du dehors, soit du dedans, consomment toutes leurs affections, de sorte qu'il ne reste pour Dieu que je ne sais quels mouvemens lents et forcés qui lui font mal au cœur, et qu'il n'accepte en nulle manière. Ces personnes se font certaines consciences qui ne se troublent point de cent choses qui alarmeraient des ames qui craindraient Dieu. On nourrit quelquefois des aversions, des sentimens de murmure et de révolte contre les Supérieures ; on se pardonne des fautes contre la pauvreté ; on est dans une volonté formelle de ne pas faire grand cas des petites choses, de ne se mettre pas autrement en peine de songer à sa perfection ; on se confesse, on communie là-dessus, sans dessein de s'amender, on dit ses péchés comme une histoire indifférente, on va au tribunal de la pénitence, non point avec les sentimens de douleur et d'humilité qu'on devrait avoir, mais parce que c'est le jour de se confesser, parce que c'est son tour de le faire : au sortir de là, on ira rompre le silence, on murmurera une heure après, et on voit, après un, deux et trois ans, que les lâches sont toujours lâches, les irrégulières toujours irrégulières, les colères n'ont

acquis nulle douceur , les orgueilleuses nulle humilité , les paresseuses nulle ferveur , les intéressées nul détachement , et ainsi du reste. De sorte que les Communautés qui devraient être des fournaises où l'on s'enflammât sans cesse en l'amour de Dieu , et où l'ame se purifiât à tous momens de plus en plus , demeurent toujours dans une effroyable médiocrité , et Dieu veuille que cela n'aille pas de mal en pis. Si on avait envie de vivre comme cela , il fallait demeurer dans le monde ; il y aurait eu peut-être moins de danger pour le salut. Je sais que vous êtes dans une maison où vous avez de très-bons exemples : mais quand cela ne serait pas , vous n'êtes pas un enfant , vous avez une très-sainte Règle , observez-la sans réserve , attachez-vous à ne rien omettre de tout ce qu'elle prescrit , et soyez en cela aussi sévère à votre égard , que si vous aviez fait vœu des plus petits points ; passez par-dessus toutes les considérations humaines quand il s'agira de la Règle , n'ayez ni complaisance , ni respect humain en ces occasions : voilà l'unique moyen que vous avez pour vous sauver dans la profession que vous avez embrassée : rendez-vous digne des faveurs de Dieu par une application continuelle à vous refuser et au-dedans et au-dehors tout ce que la nature demande : n'ayez nulle volonté et soyez sur vos gardes pour faire toujours ce que les autres veulent , plutôt que ce que vous voulez , même dans les choses indifférentes. Et vous verrez que Notre-Seigneur se trouvera bientôt auprès de vous , que l'insensibilité se dissipera ; mais si vous êtes vraiment insensible , vous lirez tout ceci , et bien de choses encore plus fortes , et vous n'en ferez ni plus ni moins. Vous demanderez des remèdes , et vous n'userez d'aucun , vous ferez sur ma lettre mille réflexions , et il n'y en aura pas une qui aille au but. Je dirai les vingt Messes que vous me demandez. Adieu , priez beaucoup Notre-Seigneur pour moi.

V^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA RÉVÉRENDE MÈRE.

J'ÉTAIS absent ⁴ mardi dernier lorsqu'on apporta votre paquet, je ne revins que mercredi au soir, et c'est pour cela que vous n'eûtes point de réponse. J'enverrai vos Bulles à Lyon ; mais je pense que l'on ne donnera des indulgences qu'après la création du nouveau Pape. Je ne serai pas ici en ce temps-là, je donnerai ordre qu'on vous fasse tenir ce qu'on aura obtenu ; je vous renvoie celle qui est perpétuelle, on n'aura pas trop de peine à mon avis d'avoir ce que vous me demandez, pourvu qu'on puisse attendre le temps favorable. Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre désespoir, on dirait que vous n'avez jamais entendu parler de Dieu ni de sa miséricorde infinie. Je ne puis plus vous pardonner ces sentimens, je vous prie d'en prendre l'horreur que vous devez, et de vous souvenir que tout le mal que vous avez fait n'est rien en comparaison de celui que vous faites en manquant de confiance ; espérez donc jusqu'au bout, je vous le commande par tout le pouvoir que vous m'avez donné sur vous-même : si vous m'obéissez en ce point je vous répons de votre conversion. Je partirai peut-être plutôt que je ne pensais, je vous verrai avant ce temps-là ; mais je ne sais pas si je pourrai être long-temps à... On veut m'envoyer en Angleterre être Prédicateur de Madame la Duchesse d'York, je ne sais ce qu'il sera de tout cela. La volonté de Dieu soit accomplie ; priez Dieu pour moi, s'il vous plaît, je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

VI^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

JE serai demain dans votre Monastère environ les sept heures, je ne puis vous donner tout le temps que vous souhaitez ; il faut se soumettre aux ordres de la Providence, vous avez assez de preuves qu'elle fait tout pour le mieux, pour ne vous plaindre pas de l'obstacle qu'elle met à vos désirs en cette rencontre. Courage, ma chère Mère, j'espère que le temps de votre délivrance s'approche, vous avez besoin d'une grande miséricorde ; mais aussi celle de Dieu est infinie ; c'est assez écrit, croyez-moi ; vous direz ce qui aura échappé à la plume. Il est étrange que vous soyez si peu sensible à la vue de tant de fautes ramassées, et que vous ne vous puissiez repentir d'avoir méprisé un Dieu aussi bon que le vôtre. Que vous a-t-il donc fait, qui vous ait pu porter à une si grande indifférence ? Je ne sais s'il a plus aimé personne qu'il vous a aimée. Est-il possible que vous qui paraissiez si raisonnable en tout le reste, le soyez si peu à cet égard ? j'avoue que cela m'étonne, mais j'attends beaucoup de la bonté de Jésus-Christ, et de la vertu de son Sang. Représentez-vous souvent votre vie en bloc, et à la vue de Notre-Seigneur qui vous voit, essayez de vous causer la confusion, que vous devriez sentir, si vous n'étiez pas insensible. Nous en dirons demain davantage. Je demande à Dieu qu'il vous donne une grace pareille à celle qui toucha sainte Magdelène, et le bon Larron. Priez Dieu de votre côté pour moi, qui suis très-sincèrement, MA RÉVÉRENDE MÈRE, Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LA COLOMBIÈRE.

VII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR ,

J'AI reçu votre paquet, je ne sais comment ma réponse s'est perdue, mais en quelque manière que cela soit arrivé, ç'a été une permission de Dieu, et il faut bien se garder d'en murmurer. Peut-être vous aura-t-elle été rendue depuis votre dernière lettre; quoi qu'il en soit, la volonté du Seigneur soit accomplie en toutes choses, il saura bien vous récompenser d'une si petite perte, cela n'empêchera pas que vous ne soyez à Dieu tout entière, et que vous ne vous appliquiez sans relâche à faire une véritable pénitence, portant dans votre cœur une amertume continuelle, et un déplaisir mortel de l'abus que vous avez pu faire des bontés de Dieu, et supportant tout ce que Dieu vous envoie de peines, soit intérieures, soit extérieures, avec une humble soumission jusqu'à ce que la justice de Dieu soit satisfaite, et qu'à force de vous punir il vous ait remis en état de recevoir les faveurs et les caresses de sa bonté. Contentez-vous, s'il vous plaît, de cela pour cette fois, je vous entretiendrai plus au long dans la première réponse que je vous ferai; cependant priez Dieu pour moi comme vous avez fait jusqu'ici, je le fais pour vous et je le ferai jusqu'à la mort. Recommandez-moi à votre communauté, à qui je souhaite mille bénédictions; Tout à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

VIII^e LETTRE,*A une Religieuse.*

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

LE Saint-Esprit remplisse votre cœur du plus pur amour de Dieu ! Comme je n'ai pas encore pu savoir à qui c'est que je dois faire remettre les deux cents écus qu'on a envoyés pour notre Sœur Anglaise , je ne vous écris aujourd'hui que pour vous prier de faire faire à toute votre communauté une communion extraordinaire le lendemain de l'octave de la Fête-Dieu , non pas à mon intention , mais pour réparer autant qu'il est en votre pouvoir toutes les irrévérences qui auront été commises envers Jésus-Christ durant toute l'octave qu'il aura été exposé sur nos autels dans le monde Chrétien. Je vous assure que ce témoignage d'amour que vous lui donnerez vous attirera à toutes de grandes bénédictions : c'est une pratique que je vous conseille de garder toute votre vie. Je ne puis à présent vous en dire davantage ; priez Dieu pour moi. J'espère que vous aurez reçu deux de mes lettres. Je prie Dieu pour toutes vos filles fort instamment.

J'avais déjà fermé cette lettre croyant , l'envoyer par une commodité qui m'a manqué , lorsqu'on m'en a apporté trois des vôtres tout à la fois ; comme je suis à la campagne , je ne les ai pu recevoir plutôt , ni faire donner votre argent aux personnes que vous me marquez , c'est pourquoi j'écris à Lyon qu'on remette cette somme à la Mère de.... afin qu'elle vous la puisse faire tenir.

Je loue Dieu de tout mon cœur de la miséricorde qu'il a faite à la Sœur Marie en vous inspirant à toutes le charitable dessein de l'admettre

parmi vous en un rang si honorable ; je ne vous dis point que je voudrais pouvoir vous en témoigner ma reconnaissance , parce que je suis sûr que le Seigneur pour qui vous avez fait cette généreuse action ne vous laissera pas sans récompense , et qu'il versera tant de bénédictions et spirituelles et temporelles sur votre communauté , que vous trouverez en effet , que nulle de vos filles ne vous a apporté une si riche dot que celle-ci qui ne vous a rien donné. Si ma santé qui devient pourtant meilleure me permettait d'écrire davantage , j'aurais pris la liberté de faire à votre maison de très-humbles actions de grâces ; vous le ferez s'il vous plaît , et vous les assurerez que tout ce que j'ai de bien au monde , qui sont des messes et des prières , est à leur disposition , et que si jamais il se présente une occasion de leur procurer quelque autre avantage , elles seront toujours les premières dans mon esprit. Pour cette heure je ne puis rien faire , toutes nos Dames Anglaises sont dispersées , et en danger de perdre tout ce qu'elles ont de bien en France. Je ne connais personne qui soit en état de déboursier de l'argent , mais croyez-moi , ma chère Mère , Jésus-Christ est bien capable de vous payer la dette tout entière. Recevez de ses mains cette pauvre étrangère , telle qu'il vous l'a présentée , et sans autre espérance que celle de lui plaire ; vous verrez , encore une fois , que vous n'y perdrez rien. Je lui servirais volontiers de caution , si vous en pouviez demander pour celui auquel vous vous êtes toutes sacrifiées , et pour lequel vous avez abandonné toutes choses sur sa parole. J'écrirai un mot à cette Sœur pour la déclaration que vous souhaitez , et si l'on souhaite un témoignage ou de moi , ou de ses parents , ou de qui l'on voudra d'Angleterre , vous l'aurez infailliblement.

LA COLOMBIÈRE.

IX^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

J'AI reçu en même temps vos deux lettres; je vous renvoie celle de Paray, où je ne trouve rien que de très-édifiant, et dont vous ne puissiez tirer beaucoup de profit et de solide consolation. Ne vous étonnez point des tentations de notre Sœur... Tout cela tournera à son avantage, et la profession fera finir ce combat, comme je l'espère. Je vous suis fort obligé à vous et à toute votre communauté de la grace que vous avez faite à ma Sœur.... en la recevant pour la profession. Je prie Notre-Seigneur qu'il la dispose en la manière qui lui est la plus agréable pour une action aussi sainte que celle-là. Il faut que je sacrifie à Dieu le désir que j'aurais de vous aller voir au temps que vous me marquez, mais ni ma santé, ni la petite occupation que j'ai ici ne me le permettent pas. Je suis néanmoins un peu mieux par la grace de Notre-Seigneur, et il y a quelque apparence que je profite des remèdes où je suis toujours. Je serais ravi de servir Mademoiselle.... dans le bon dessein que Notre-Seigneur lui a inspiré, et si j'étais en un autre état, il est certain que je n'hésiterais pas à faire un voyage exprès pour cela. Si mes lettres pouvaient suppléer à ma présence, j'écrirais volontiers à Monsieur son père, et à quelque autre que vous jugeriez à propos, et en ce cas, il faudrait me suggérer les raisons particulières qu'elle peut avoir pour fléchir les esprits, et celles qu'on aurait de s'opposer à sa résolution. Vous l'avez mise en de bonnes mains, et il faut espérer que Dieu aura soin de cette bonne ame, et qu'il la recevra enfin au nombre de ses épouses. C'est à lui

qu'il faut s'adresser : il est le maître des cœurs, et il prend plaisir d'être importuné pour de semblables sujets. Je n'ai rien à vous dire sur le refus qu'on a fait de votre Sœur, si ce n'est que vous devez cette soumission à la volonté de Dieu, et à sa sainte et aimable providence, de ne jamais parler à personne de cette affaire, et de ne point considérer par quelle voie ni comment. S'il lui plaît de cacher ses desseins, il est juste qu'il soit le maître des circonstances, aussi bien que de la substance des choses, et que nous acceptions tout sans examiner. Pour ce qui vous regarde, vous avez pris le bon parti, qui est de vous abandonner entièrement, et attendre avec une indifférence entière la demeure que votre Père vous a destinée de toute éternité, sans vous en mêler en nulle manière. Si vous en usiez autrement, je suis sûr que vous n'y trouveriez pas votre compte. Adieu, ma Révérende Mère ; je prie Notre-Seigneur qu'il vous conduise en toutes choses, et qu'il vous unisse si entièrement à lui, que vous n'ayez plus que du mépris et de l'indifférence pour tout le reste. Je n'oublierai pas devant Dieu le temps de votre élection, j'y prends un trop grand intérêt. Ne m'oubliez pas non plus, s'il vous plaît.

LA COLOMBIÈRE.

X^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA CHÈRE SŒUR,

J'ACBAIS sujet de vous faire des excuses d'avoir différé si long-temps à vous renvoyer votre papier, si vous n'étiez persuadée, comme je m'en flatte, que je ne manque pas d'affection à vous rendre service,

et si j'étais plus maître que je ne suis de mes occupations. Pour donc profiter de ce loisir, je vous dirai, ma chère Sœur, que j'ai lu tous vos papiers, et après les avoir examinés j'ai été surpris que vous vous fassiez tant de peine d'une chose où vous avez tant pris de précaution pour ne point vous en faire, de sorte que je ne pense pas que cette obligation vous puisse exposer à aucun péché, que vous ne vouliez bien de propos délibéré vous en dispenser de gaieté de cœur et à dessein, sans aucune raison, ni d'infirmité, ni d'occupation; je ne conçois pas qu'on puisse s'obliger plus légèrement que vous l'avez fait, et qu'une obligation accompagnée de toutes ces circonstances puisse laisser aucun doute de conscience, puisque vous vous en pouvez faire dispenser à volonté; ainsi, ma chère Sœur, je vous conseille d'y être très-fidèle, mais donnez-vous bien de garde de vous contenter de satisfaire à cette obligation; parce que si vous ne faites oraison que lorsque vous y serez obligée, ou parce que vous y êtes obligée, jamais vous ne réussirez dans l'oraison, jamais vous ne l'aimerez, ni ne vous plairez à converser familièrement avec Dieu. Une ame qui s'exempte de faire oraison dans ses infirmités, par crainte de s'incommoder, ne sait pas faire oraison; car bien loin qu'elle incommode elle soutient l'esprit et le cœur, elle tient l'ame dans le calme, et elle laisse une consolation qui soulage beaucoup sa peine. Je ne dis pas ceci pour vous y obliger, ma chère Sœur, mais bien pour vous faire entendre que vous vous trompez fort, si vous espérez de tirer des forces d'un exercice que vous quittez si souvent, parce que vous pouvez en conscience vous en dispenser. Ce ne sont ni les vœux ni les promesses qui nous doivent attirer à ce saint exercice, mais bien le bonheur qu'une ame fidèle trouve à s'approcher souvent de Dieu. Je prie le Saint-Esprit de vous faire part du saint don d'oraison: c'est ce trésor caché de l'Évangile pour la possession duquel il

faut se défaire de tout , pour goûter Dieu , et mériter ses caresses.

Je vous remercie de tous les soins que vous avez pris pour l'affaire que je vous avais confiée ; on ne souhaite que de savoir s'il y avait une pension viagère , ainsi on ne demande pas d'autres éclaircissemens , et l'on ne sera pas fâché qu'on sache que c'est pour une des filles de Madame.... afin de tirer de peine ceux qui pourraient soupçonner autres choses.

Je crois que vous vous préparez à recevoir le Saint - Esprit , ma chère Sœur. Je prie ce divin Esprit qu'il vous fasse bien vider votre cœur de toutes les créatures, afin que le trouvant vide il le remplisse de sa lumière et de son amour. Faites-moi la même charité , et me croyez tout à votre service.

LA COLOMBIÈRE.

XI^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR ,

Jeloue Dieu, comme je suis sûr que le faites vous-même, de l'état où il lui a plu de vous réduire. Je vous tromperais si je vous disais que j'en ai reçu la nouvelle avec douleur. Je ne saurais m'affliger de voir que la volonté de Notre-Seigneur s'accomplisse, et il me semble que rien n'est mauvais dans ce monde que ce qui est contraire à cette volonté divine. Hé bien, ma très-chère Sœur, il faut donc songer au Paradis, et faire à notre bon maître un sacrifice de cette misérable vie que nous avons reçue de lui. J'espère que vous le ferez de bonne grace, et que nul prétexte ne vous fera hésiter en cette rencontre. Savez-vous bien ce qui me servirait à

exciter ma confiance, si j'étais aussi près d'aller rendre compte à Dieu qu'on me marque que vous l'êtes : ce serait justement le nombre et la grandeur de mes péchés. Voilà une confiance vraiment digne de Dieu, qui bien loin de se laisser abattre par la vue de ses fautes, se fortifie au contraire dans l'idée infinie qu'elle a de la bonté de son Créateur. La confiance qu'inspire l'innocence et la pureté de la vie ne donne pas ce me semble une fort grande gloire à Dieu ; car est-ce donc tout ce que peut faire la miséricorde de notre Dieu que de sauver une ame sainte et qui ne l'a jamais offensé ? il est certain que de toutes les confiances, celle qui honore davantage le Seigneur, c'est celle d'un pécheur insigne, qui est si persuadé de la miséricorde infinie de Dieu, que tous ses péchés ne lui paraissent que comme un atome en présence de cette miséricorde. Mais vous me direz peut-être que vous n'avez encore rien fait pour le Ciel, que vous n'avez fait nulle pénitence, et que vous n'avez acquis nulle sainteté, nulle vertu. Hé bien, faut-il que pour cela la volonté de Dieu ne soit pas exécutée ? ne vaut-il pas mieux que cette volonté s'accomplisse, que si nous étions assurés de parvenir à la sainteté de notre bonne Mère ? Voilà, ma Sœur, la disposition en laquelle je souhaite que vous rendiez votre ame entre les mains de Jésus-Christ : que quand vous sauriez infailliblement qu'en vivant un jour par votre volonté vous iriez droit dans le Ciel, et que vous y seriez placée au-dessus des Séraphins, vous aimeriez mieux mourir par la volonté de Dieu, et aller satisfaire à sa justice dans le purgatoire jusqu'à la fin du monde. Oui, mon Dieu, il faut que votre volonté se fasse, voilà l'unique chose nécessaire ; que je meure tôt ou tard d'une maladie ou d'une autre, entièrement purifiée ou non, il m'importe peu, pourvu que je meure au moment de la maladie et dans l'état de perfection qu'il plaira à Notre-Seigneur. Tâchez, ma Fille, de mourir dans cet esprit d'une

véritable victime , jetez-vous à l'aveugle dans le sein de votre Dieu , et espérez qu'il ne perdra pas une ame qui n'a de confiance qu'en lui , et qui se livre à lui sans réserve. Adieu , ma très-chère Sœur , je vous souhaite mille bénédictions , je ne cesserai de prier pour vous. Ne m'oubliez pas dans le Ciel.

LA COLOMBIÈRE.

XII^e LETTRE.

À une Religieuse.

QUE vous serez heureuse , ma chère Sœur , si vous supportez avec soumission les horribles coups que vous recevez , soit qu'ils vous viennent de la main de Dieu , soit que ce soient les démons qui vous tourmentent par les ordres de celui que vous avez offensé. Ne vous tourmentez point trop , mais humiliez-vous sous le bras tout-puissant de la justice de Dieu , qui vous frappe , et acceptez de tout votre cœur tout ce qu'il lui plaira ordonner à votre égard. Si par la force de la tentation vous tombez , il faut vous relever promptement , demander pardon à Dieu , espérer en lui malgré votre chute , en recevoir l'humiliation , et en détester la malice de toute votre ame. L'incertitude où vous êtes si vous péchez , ou si vous ne péchez pas , est une autre croix , qu'il faut aussi porter avec une résignation parfaite. Si Dieu nous fait la grace de nous conserver la vie , il y a apparence que je ne serai pas long-temps sans vous voir. Cependant priez pour moi , je le fais pour vous.

LA COLOMBIÈRE.

XIII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR ,

JE loue Dieu de tout mon cœur de la miséricorde infinie dont il use en votre endroit ; vous me faites pitié d'un côté , et de l'autre je vous porte envie. N'oubliez jamais les sentimens que vous eûtes le jour de sainte Cathérine , et soyez persévérante dans le sacrifice que vous fîtes à Notre-Seigneur de toute la paix et de tout le repos d'esprit que vous pourriez souhaiter. N'êtes-vous pas bienheureuse d'être dans le même état où se trouva Jésus-Christ au Jardin des Olives ? J'ai laissé passer tout le temps des Avens sans vous écrire , et ainsi je ne vous ai pas satisfaite sur les pratiques de dévotion que vous me demandez pour ce temps-là. Mais nous voici en Carnaval , et j'estime que ce n'est pas moins un temps de pénitence que celui qui s'est écoulé. A cette heure que le monde triomphe , que le péché règne , que Dieu est outragé , qu'il souffre une cruelle passion , la même qu'il endura au Jardin des Olives , lorsqu'à la vue de nos péchés il sua le sang et l'eau : il faut que ses bons amis prennent part à son deuil , et qu'ils tâchent de lui rendre toute la gloire que les autres lui ravissent. Imaginez-vous donc , ma chère fille , que vous êtes la victime publique ; chargez-vous , pour l'amour de Dieu , de tous les désordres qui se commettent présentement dans tout le monde , et pour les expier , ne vous contentez pas d'accepter toutes les peines intérieures que vous souffrez , offrez-vous à en sentir encore de plus cruelles. Pour les mortifications corporelles , vu la faiblesse de votre complexion , je crois qu'il faut les modérer par le conseil de votre Confesseur. Vous avez

bien raison de considérer l'état où vous êtes comme une grace que Dieu vous fait. C'en est une vraiment , et qui est encore plus grande que vous ne sauriez penser ; rien ne m'a jamais fait admirer davantage sa bonté , que la manière paternelle , et miséricordieuse , dont il use à votre égard. Pensez un peu quelles auraient été les peines que vous auriez souffertes en l'autre vie ; puisqu'il est nécessaire pour les éviter que Dieu vous en impose de si fâcheuses en celle-ci. Vous vous trompez furieusement , quand vous croyez que vos exercices spirituels vous sont inutiles ; mais quand cela serait , faudrait-il pour cela , ou les omettre , ou vous en inquiéter ? Il faut obéir à Dieu , et cela vous doit suffire , sans trop examiner si votre obéissance vous apporte du profit. Ne savez-vous pas qu'il faut tout sacrifier à Dieu ? Vous doutez encore qu'il faille communier après ce que vous me marquez : ne voyez-vous pas que ces troubles qui précèdent vos communions sont du mauvais esprit , qui les a en horreur , et que ce moment de paix , dont elles sont suivies , est de l'esprit de Dieu qui les approuve. Je m'étonne que vous hésitiez là-dessus , cela est plus clair que le jour , vous seriez déjà perdue sans ce secours. Je suis si éloigné de vous les retrancher , que je vous obligerais infailliblement à y avoir recours plus souvent que les autres , si je ne craignais de vous faire paraître singulière : gardez-vous bien d'importuner désormais la Révérende Mère pour obtenir d'en être dispensée ; mais continuez à lui découvrir vos pensées , et prenez garde au nom de Notre-Seigneur de ne lui rien cacher , quelque peine que vous puissiez sentir à lui déclarer ce qui se passerait en vous. Au reste tous vos exercices spirituels , et toute votre vie ne doit être autre chose que sacrifice , et conformité à toutes les volontés de Dieu. La justice est la perfection que vous devez adorer et aimer en lui sur toutes les autres. C'est celle qui a éclaté presque uniquement à l'égard de Jésus-Christ , et c'est pour vous un

honneur, qu'on ne saurait assez estimer, que vous soyez traitée comme le Fils unique du Père éternel. Dans vos plus grandes désolations, ce vous sera une douceur de vous représenter cet innocent agneau, ou prosterné au Jardin, en disant, *S'il est possible, etc.* ou cloué à la croix, -et s'écriant, *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Qu'il est bon ce Sauveur ! c'est-à-dire, que sans se retirer de vous, il vous a livrée à Satan, non pas pour vous perdre, mais pour vous punir, et vous purger de toutes vos fautes, afin que vous deveniez pure et agréable à ses yeux. Il faudra bien vous frapper pour vous remettre au même état où vous auriez été, si vous ne l'aviez point offensé; mais aussi quel bonheur, si vous y pouviez enfin revenir ! Adieu, ma chère Sœur, priez pour moi Notre-Seigneur, qu'il ait pitié de moi, comme il a pitié de vous. Vivez en paix, au milieu de tous vos troubles.

LA COLOMBIÈRE.

XIV^e LETTRE.

A une Demoiselle.

MADemoiselle,

JE vois bien ce que vous souhaitez, lorsque vous voulez que je vous écrive. Je prie Notre-Seigneur, qu'il m'inspire quelque chose qui puisse augmenter en vous son amour et le désir qu'il vous a donné de lui plaire. Je me réjouis extrêmement de ce que j'apprends de votre persévérance; j'espère même que vous aurez bien fait des progrès depuis votre départ. Il n'est pas possible que deux mois de solitude vous aient été inutiles, et que vous vous soyez contentée d'y conserver les biens que vous aviez acquis ici. Quand une fois Dieu s'est rendu

maître d'un cœur ; il n'y demeure pas oisif. Si on s'apercevait que ce fût toujours la même chose , ce ne serait pas un trop bon signe , quoique les choses fussent déjà en un assez bon état. Quoique tous les dehors soient réglés , il ne s'ensuit pas que tout soit fait au-dedans. Le monde est entièrement satisfait , il est même dans l'admiration , il se récrie ; qu'une ame vraiment éclairée de la lumière du Ciel trouve encore cent choses à se reprocher , et ne peut assez admirer l'erreur de ceux qui admirent sa vertu. Je ne pense pas qu'il y ait des ames au monde , dont Dieu soit moins content que de celles qui croient avoir sujet d'être contentes d'elles-mêmes. Dès qu'on a commencé à connaître combien le Seigneur est aimable , il faut être bien insensible pour s'empêcher de l'aimer beaucoup , et quand on l'aime bien , on ne croit jamais avoir assez fait pour lui. Je ne vous écris point toutes ces choses par l'appréhension que j'ai que vous ne conceviez quelque vaine estime de votre piété ; mais seulement pour vous exciter à avancer toujours davantage. Profitez de la grace de Dieu , Mademoiselle , vous êtes bienheureuse d'avoir été choisie dans un si grand nombre , et tirée des ténèbres , où tant d'autres sont ensevelies. Si vous voulez un peu rechercher la cause de ce bonheur inestimable , je pense que vous serez assez embarrassée à la trouver en vous même. Mais de quelque part qu'il vous vienne , vous voyez bien que vous êtes extrêmement distinguée ; après ce que Dieu a fait pour vous , je vous estimerais la plus malheureuse fille du monde , si vous n'aviez pour lui qu'une reconnaissance médiocre , ou que vous donnassiez même quelques bornes à la passion que vous devez avoir de servir et de glorifier votre bienfaiteur. Il n'est rien de si vrai , que je ne puis assez comprendre , avec combien de bonté et de miséricorde Dieu s'est insinué dans votre cœur. C'est pour moi un plus grand miracle que la résurrection d'un mort. Je voudrais que vous pussiez voir

dans mon esprit jusqu'ou je pense que doit aller votre gratitude ; je ne saurais l'exprimer. Cependant , Mademoiselle , tout ce que Dieu a fait pour vous jusqu'ici , c'est peu de chose , ce n'est rien en comparaison de ce qu'il a dessein de faire ; au nom de Jésus-Christ , ne vous opposez point à ses desseins , laissez-le faire , je vous en prie , aidez-le de tout votre pouvoir , soyez fidèle à exécuter tout ce qu'il vous inspirera , et vous verrez bientôt des effets admirables de votre docilité. Quel malheur , si vous alliez mettre quelque obstacle aux bonnes volontés qu'il a pour vous ! Je vous avoue que j'aurais bien de la peine à m'en consoler ; mais je ne crains guère ce malheur , Jésus-Christ a trop d'intérêt d'achever l'ouvrage qu'il a si heureusement commencé , et vous êtes trop généreuse pour ne pas désirer de votre part tout ce qu'il faudra pour y mettre la dernière main. Je me recommande à vos prières. Je suis avec respect , Mademoiselle , votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LA COLOMBIÈRE.

XV^e LETTRE.

A une Demoiselle.

Loué soit Dieu , Mademoiselle , de ce qu'il daigne donner à mes lettres quelque vertu pour vous porter à son amour ; vous ne vous trompez pas en lui attribuant tout le bien qu'elles vous peuvent faire ; car je sens que c'est lui qui m'inspire tout ce que je vous dis de bon , et que j'y ai encore moins de part que vous ne pouvez penser.

Oui , Mademoiselle , vous avez raison , il ne faut plus penser à ce bien ; il faut tout abandonner à la discrétion de la bonne Mère. Laissez-la disposer et du fond et du revenu , tout comme elle

l'entendra. Vous dites que le pire qui peut vous arriver , c'est de servir ; d'être délaissée dans vos maladies ; d'être reduite à la dernière indigence : et moi j'ose dire que c'est là le mieux qui puisse arriver à une ame qui aime Dieu , et qui a compris quel honneur c'est d'être semblable à Jésus-Christ. Votre mère veut que vous croyez qu'on vous aime : croyez tout ce qu'on voudra , et mettez-vous peu en peine de savoir si l'on dit vrai , ou si l'on vous trompe ; peut-on songer à l'amour des créatures , quand on prétend à celui de Dieu ? Vous pouvez faire ou ne faire pas le testament , comme vous jugerez à propos. Si on ne vous en parle plus , laissez tout cela ; si l'on vous en parle , faites-le de telle sorte qu'on soit content , et qu'on voie que vous faites peu de cas des biens de la Terre. En un mot , c'est trop long-temps vous occuper d'une chose indigne de la moindre de vos pensées. Ce sont tous amusemens qui vous détournent de jouir de Dieu , qui est avec vous , et qui vous veut toute à lui. Dans l'état où vous êtes , sans avoir fait vœu d'obéissance , pratiquez cette vertu , comme si vous aviez fait ce vœu. Je ne vois encore nulle apparence que je doive sortir d'ici , ce sera quand il plaira à Notre-Seigneur. A votre égard je ne crois point être absent de vous , tant que vous êtes fidèle à Dieu : il me semble que rien n'est capable de nous séparer , que notre inconstance et notre froideur au service de Dieu. Je rends graces à Dieu avec vous des faveurs qu'il vous a faites ; comme je les regarde tout de même que si elles m'avaient été faites à moi-même , je tâcherai de n'en être pas ingrat. Pour vos Communions , vous pouvez demander permission d'en faire d'extraordinaires , pourvu que cela ne vienne pas trop souvent : ce que votre Confesseur vous dira à cet égard vous doit passer comme si je l'avais dit. Il ne faut pas vous faire des scrupules sur vos péchés passés ; mais il n'y a point de mal de dire à la fin des confessions ordinaires ceux que vous craindriez

de n'avoir jamais confessé ; il ne faut pas se troubler à ce souvenir , il faut avec une grande confiance aller chercher le remède à ce mal qui avait été inconnu jusqu'alors. Vous dites que si j'étais présent , vous me prierez sans doute de vous permettre de faire une confession générale ; si cela est , il la faut faire sans attendre ce temps , qui ne viendra peut-être jamais ; c'est pourquoi préparez-la au plutôt sans vous troubler , offrant à Notre-Seigneur la peine et la confusion que vous en devez souffrir , et la faisant en partie pour vous procurer cette confusion. Mais gardez-vous bien de vous embarrasser dans nul scrupule : il faut que ce soit l'amour , et non la crainte , qui vous porte à faire cette revue ; il ne faut point que vous prétendiez tout dire , les choses considérables se peuvent mettre en détail et les autres en gros , autrement on n'aurait jamais fait. Dans les mouvemens de l'amour de Dieu vous pouvez suivre doucement et humblement votre attrait intérieur , par soumission à l'impression de la grace , et non par aucune attache que vous ayez à ses faveurs sensibles. Ne changez point le sujet de l'oraison dans la sécheresse , il faut seulement souffrir avec humilité le délaissement où vous êtes. Je ne vous parle plus de votre bien ; plus la chose vous paraît dure , plus vous avez sujet de vous réjouir ; ou bien tous vos sentimens d'amour seraient des illusions. Faites voir à Dieu que vous l'aimez ; vous le pouvez dans tous les états. L'amour se nourrit de souffrances , on en trouve partout.

LA COLOMBIÈRE.

XVI^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR EN NOTRE-SEIGNEUR,

J'APPRENDS avec une grande joie la persévérance que Dieu vous donne dans son saint service, et je l'en remercie de toute mon ame. J'espère qu'il vous continuera cette grace jusqu'au bout, et je vous conjure en son nom de l'espérer de même, parce que cette espérance n'a jamais trompé personne. Si nous avions égard à notre faiblesse, je sais bien qu'il faudrait tout abandonner; mais il est certain que la plus faible de toutes les créatures n'a pas plus de sujet de désespoir que la plus forte, parce que notre confiance est en Dieu, qui est également fort pour les forts et pour les faibles. Vous perdez sans doute beaucoup en perdant votre bonne Mère; toutefois si votre confiance était en elle, il vous est expédient qu'elle s'en aille, et si vous vous confiez en Dieu, il ne manquera pas de moyens de vous aider, après vous avoir ôté ce secours. Offrez à Notre-Seigneur la douleur de cette séparation pour le temps que vous n'avez pas bien usé de la conduite vraiment maternelle de votre Supérieure, et espérez que par cette résignation vous expierez toutes les fautes que vous avez faites à son égard. O que vous serez heureuse, ma très-chère Sœur, si vous pouvez avoir pour celle qui doit lui succéder, un cœur également ouvert, et un esprit tout-à-fait soumis! Il n'importe quel sera son caractère: c'est le Seigneur qui bénit la simplicité et l'obéissance, quels que puissent être les Supérieurs; et ainsi ces vertus vous seront également utiles, si vous les pratiquez aussi parfaitement à l'avenir, que vous avez fait jusqu'à cette heure. Vous voyez bien par votre propre expérience

que les communications au-dehors ne vous sont pas avantageuses ; vous avez chez vous la source de votre bonheur , attachez-vous-y , je vous en supplie , et soyez fidèle en ce point , cela est essentiel pour vous : si vous êtes malheureuse , ce ne pourra jamais être que faute d'avoir suivi ce conseil que je voudrais pouvoir graver dans le plus profond de votre cœur. A quoi songez-vous , quand vous craignez que Notre-Seigneur ne vous abandonne ? hé quoi , ma Sœur , il ne vous a pas abandonné dans un temps où vous sembliez le fuir vous-même , et il vous fuira à cette heure que vous le cherchez ! Chassez loin de vous le démon qui vous suggère une pensée si outrageante à la miséricorde du Seigneur , et faites-lui la justice de le croire infiniment bon , après toutes les preuves que vous avez reçues de sa bonté infinie.

Quoiqu'on n'avance pas à détruire ses passions , on ne laisse pas d'avancer dans l'amour de Dieu , en les combattant. C'est à Dieu à détruire mes passions , il le fera quand il lui plaira ; mais c'est à moi à les réprimer , et à les empêcher d'éclater , et de m'entraîner au mal , où elles tâchent de me porter. Ces croix que vous n'aviez pas attendues , ma très-chère Sœur , (si vous voulez vous faire un peu de violence) seront suivies de consolations que vous n'auriez jamais espérées. Croyez-moi , elles viennent de la main de Dieu tout comme les autres graces , et je vous crois trop sage pour refuser ce qui vient de si bonne part , et ce que la Sagesse éternelle juge vous être nécessaire.

Ne vous mettez nullement en peine , soit qu'on vous permette ou qu'on vous refuse de m'écrire ; ne faites point dépendre votre paix de tout ce qui est hors de vous-même ; vous verrez que Notre-Seigneur suppléera à tout , et que quand vous voudrez vous contenter de lui seul , vous trouverez plus en lui que dans tout le reste des créatures. Gardez-vous , ma chère Sœur , de croire que vous puissiez avoir besoin de moi ni de tout autre que

Dieu aura éloigné de vous. Il est trop fidèle pour vous retrancher des secours qu'il saurait vous être nécessaires pour la perfection qu'il exige de vous. Je le supplie très-humblement qu'il daigne nourrir et enflammer vos bons desseins : qu'il vous soutienne dans les précieuses humiliations qu'il vous envoie ; qu'il vous les fasse supporter avec douceur , qu'il vous fasse la grace d'imiter le silence que Jésus-Christ a pratiqué dans de pareilles occasions ; qu'il vous fasse connaître le prix de ses croix , afin que vous les aimiez et qu'elles deviennent vos délices , comme elles ont fait les délices de tous les Saints. Adieu , ma très-chère Sœur , souvenez-vous de moi dans vos dévotions ; pour moi je ne cesserai de demander à Dieu qu'il vous donne la constance , jusqu'à ce qu'il l'ait couronnée par une sainte mort , à moins qu'il ne m'appelle avant vous : sa très-sainte volonté soit éternellement accomplie.

LA COLOMBIÈRE.

XVII^e LETTRE.

A MM. de la Congrégation de Notre-Dame de la ville de Paray en Charollais.

De Londres.

MESSIEURS ET MES TRÈS-CHERS CONFRÈRES ,

QUAND je n'aurais pas su que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , j'avais résolu il y a longtemps de ne laisser point passer cette année sans vous assurer de mes respects , et de la tendre amitié que je conserve pour votre sainte Congrégation. J'apprends avec une joie extrême que votre

nombre augmente, et que votre ferveur ne diminue point. J'espère que celui qui vous a rassemblés par sa miséricorde infinie, ne permettra pas que vous vous sépariez jamais, ni que vous vous relâchiez de cette piété dont j'ai été si édifié durant l'espace d'un an. Plût à Dieu, MM., que je pusse vous dire tous mes sentimens sur une pratique que vous avez embrassée ! il me semble qu'elle me répond de votre salut, et que je n'ai rien à craindre pour vos ames pendant que vous vous acquitterez des devoirs qui y sont attachés. Il me souvient du zèle que vous fîtes paraître dans le commencement à régler toutes choses de telle sorte que rien ne pût se démentir dans la suite. J'admire encore la facilité que je trouvai dans une entreprise que bien des gens jugeaient impossible ; je suis persuadé que ce fut l'ouvrage de Dieu, et que la Providence voulut par-là ouvrir le chemin du Ciel à plusieurs ames qu'il a prédestinées avant tous les siècles. Pour comprendre combien cette pensée me console, il faudrait savoir combien vos intérêts me sont chers, et combien j'ai à cœur votre bonheur éternel. Jésus-Christ, auquel je vous recommande tous les jours, connaît la grandeur de mon affection, et l'ardeur avec laquelle je vous souhaite toutes les bénédictions des Saints. Je prévois avec un plaisir extrême que les graces que vous recevrez au service de Dieu et de la Sainte Vierge, s'étendront sur vos familles, et même sur votre postérité, et que vous serez dans le Paradis récompensés de beaucoup de bien qui se fera à l'avenir dans votre ville, et dont Notre-Seigneur sera pour ainsi dire redevable aux bons exemples que vous laissez à vos successeurs. C'est pourquoi je vous conjure, MM., par les entrailles de Jésus-Christ, et par celles de notre bonne Mère, de persévérer dans l'heureuse disposition où vous êtes présentement, et de croître même, s'il est possible, dans votre assiduité, et dans l'observance des réglemens que Dieu vous a inspiré de faire. Conservez au nom

de Dieu votre dévoted Assemblée dans un si bon état , qu'elle soit pour tous ceux qui y entreront un moyen infailible de se sauver , et que vos enfans y trouvent un jour de quoi se sanctifier en vous imitant. Qu'il ne soit pas dit que ceux qui ont fondé la Congrégation aient été les premiers à autoriser le relâchement en quoi que ce soit : au contraire , soyez si fidèles à garder jusques aux plus petites Règles , et si généreux à corriger les abus que le temps pourrait introduire , que ceux qui viendront après vous n'aient rien eux-mêmes à réformer , et qu'au cas qu'ils tombent dans la négligence , on ait lieu de les en faire rougir , en leur opposant votre ferveur. Il est certain qu'il ne tiendra qu'à vous , MM. , d'être la cause du salut d'un grand nombre de personnes , et de beaucoup de vertus qui se pratiqueront plusieurs siècles après votre mort : car si durant tout le temps que vous vivrez dans la famille de la Sainte Vierge , on vous voit éloignés de tout ce qui peut la déshonorer ; si vous faites profession ouverte d'avoir horreur de tout ce qui est condamné par vos Règles ; si vous vous distinguez des autres , comme vous avez fait jusqu'ici , par la fuite des débauches , des querelles , de l'oisiveté , par une parfaite union entre vous , par l'usage fréquent des Sacremens , par la compassion envers les pauvres , et par le soin que vous aurez de faire régner la paix dans vos maisons ; si , dis-je , on est une fois bien persuadé par votre conduite , que toutes les vertus sont comme essentielles aux Congréganistes , personne n'entrera dans votre corps , qu'avec une ferme résolution de vous ressembler ; et ce sera assez pour être engagé à vivre chrétiennement. Si vous rendez ce service à Dieu , qui peut imaginer quelle sera votre récompense ? elle surpassera sans doute tout ce que j'en pourrais dire ; mais j'ose m'assurer , MM. , qu'elle ne surpassera pas mes désirs ; puisque je demande à Dieu de tout mon cœur qu'elle égale celle des Saints. Je me recom-

mande très-humblement à vos prières ferventes ,
je vous embrasse dans le cœur de Jésus-Christ , et
dans celui de votre bonne Mère. Je suis avec res-
pect , et veux être éternellement ,

Mes très-chers Confrères ,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur en Jésus-Christ ,

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE ,
de la Compagnie de Jésus.

XVIII^e LETTRE.

A M. le Curé de Paray.

De Londres.

J'AI reçu une lettre de vous du 15 de ce mois ,
Monsieur , mon très-cher ami , dans laquelle vous
vous plaignez du départ du Père..... Je vous
porte vraiment une très-grande compassion. Je
puis vous assurer que cette nouvelle m'a touché
jusqu'au fond du cœur. En effet , j'avais tant de
raisons de me consoler en vous le laissant , que
j'aurais cru ne vous aimer pas assez si je m'étais
beaucoup affligé de quitter une place qu'il devait
remplir , et qu'il me semble que je ressentis moins
notre séparation. Cette même pensée m'a soutenu
durant toute cette année , et ce n'est que depuis
qu'il est parti que je crois m'être séparé de vous.
J'espère néanmoins que Notre-Seigneur vous le
remplacera , et qu'il ne vous laissera pas sans
consolation. Vous me marquez que vous avez craint
que la perte de vos lettres n'eût donné quelque
atteinte à notre amitié ; mais que dites-vous , mon
cher ami ? les liaisons qui sont en Jésus-Christ
sont inaltérables , et je vous assure que ni mon

éloignement, ni votre silence ne me changeront jamais à votre égard. Au contraire, il me semble que j'aime tous les jours davantage mes amis. Toute la Cour ne saurait les effacer de mon esprit ni de mon cœur, et je me souviens tous les jours à l'Autel de tels et de telles, qui auraient sujet de croire que je les ai oubliés. Je pense qu'il n'y a que Dieu qui sache quand je partirai d'Angleterre. Je n'attends pas qu'on y songe avant le mois de septembre de l'année suivante. Je suis tout prêt à partir, et à m'arrêter. Si j'étais plus homme de bien que je ne suis, j'aurais ici une ample moisson à faire; je trouve de grands désordres à corriger, et de plus beaucoup de courage dans les gens, qui sont deux choses propres à une grande vertu. Je ne cours ici nul hasard que celui de l'ame, laquelle est exposée à tous les périls qu'on peut imaginer. Toute ma confiance est en Dieu, et dans les prières des saintes ames. Je recommande à votre zèle celles que Dieu vous a confiées; mais n'oubliez pas la vôtre qui m'est si chère, et qui vous doit être plus chère que toutes les autres. Je suis extrêmement obligé à N. N. de l'honneur de leur souvenir. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il les comble de ses faveurs spirituelles. Je me sens plus de zèle pour leur perfection que je n'en ai jamais eu, je voudrais que vous vissiez mon cœur là-dessus. Pour MM. de la Congrégation ils sont trop sages pour songer à faire imprimer la misérable lettre que je leur ai écrite; mais j'espère que s'ils y ont trouvé quelque chose capable de les enflammer en l'amour de notre bon Maître et de notre bonne Mère, ils le graveront si avant dans leur ame, que jamais ils ne l'oublieront. Je prends beaucoup de part à la gloire que M. N. acquiert tous les jours; quand on l'estime autant que je le fais, il est impossible qu'on ne lui souhaite tous les biens solides: j'ai peu trouvé d'hommes d'un caractère plus accompli: je suis très-humble serviteur à toute sa famille. Adieu, mon cher, si je croyais mon cou-

rage , je vous demanderais des nouvelles de toute votre ville , que je considère comme une grande famille , dont Dieu vous a fait le chef , et que vous conduirez , s'il vous plaît , dans le Paradis , par vos saints discours et par vos bons exemples.

LA COLOMBIÈRE.

X I X^e L E T T R E.

A une Religieuse.

De Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

J'AI reçu deux de vos lettres en moins de dix-huit jours ; continuez à m'écrire au moins de deux mois en deux mois , pourvu que vos Supérieurs ne le trouvent pas mauvais : dans la première vous me marquez que vous êtes fort mal contente de vous-même , et qu'il vous vient quelquefois en pensée d'attribuer votre malheur à des causes étrangères et à une faute qui ne se peut corriger. Je vous avoue , ma Sœur , que j'ai eu quelquefois la même pensée : mais Dieu soit loué , il a eu ses raisons pour permettre tout ce qui vous est arrivé , et ce serait une horrible tentation , que de croire qu'il y eût en cela quelque mal irréparable : quand vous auriez commis en cela quelque infidélité , nous avons affaire à un bon maître , et bien loin de perdre courage , ce vous devrait être un motif d'une plus grande ferveur , afin de réparer cette lâcheté. Il ne faut pas non plus vous laisser abattre quand vous voyez que les plus ferventes sont dans la crainte et dans le scrupule. Car , en premier lieu , il faut admirer en ce point l'effet de l'amour de Dieu , qui n'est jamais satisfait , qui trouve que rien ne peut

être comparé aux bontés que le Seigneur a pour nous, que tout ce qu'on fait pour le connaître n'est rien, qui comprend que c'est un si grand mal de lui déplaire, que la seule vue du danger où nous sommes toujours de pécher le fait frémir. En second lieu, si cette crainte et ces scrupules allaient jusqu'à l'inquiétude, gardez-vous bien de croire que ce soit là une vertu. Il faut servir Dieu de tout son cœur, ne rien oublier pour s'empêcher de l'offenser; mais il faut faire tout cela avec joie, avec un cœur libre et plein de confiance, malgré toutes les faiblesses que l'on sent et les fautes que l'on fait. Vous ne serez jamais troublée que ce ne soit par une mauvaise cause, et par un effet de votre peu de vertu. La véritable vertu anime, encourage, demande toujours à s'avancer, elle trouve qu'elle ne fait rien, et elle a raison; mais elle ne perd pas pour cela la paix intérieure. Tout mouvement qui inquiète l'âme, ou qui affaiblit en elle l'espérance d'acquérir la sainteté, est infailliblement du mauvais esprit. Je crains que vous ne soyez en effet un peu lente et pusillanime: si cela est, vous le connaîtrez à ces marques: Si vous êtes tentée de différer ce que vous êtes obligée de faire, ou ce que vous avez résolu de faire; si vous vous laissez quand vous avez une fois commencé quelque chose de bien; si vous changez souvent de méthode, de pratique de dévotion; si vous vous imaginez qu'il y a quelque chose au-dessus de vous, et qu'il faut laisser pour les grandes Saintes; si vous omettez de faire quelque chose par respect humain, de peur de passer pour meilleure que vous n'êtes, de peur d'importuner les Supérieures, de peur qu'il ne semble qu'on veuille condamner les autres, de peur de les mortifier; si vous n'avez pas la dernière sincérité à l'égard des personnes à qui vous devez dire votre intérieur; si vous vous persuadez que vous devez vous contenter d'une ferveur médiocre; si vous vous mettez dans l'esprit qu'il y a des choses petites dans l'obéissance,

et qu'une parole n'est rien ; qu'on peut attendre un moment ; faire un point , etc. Le remède , c'est de ne se rien pardonner , de n'écouter nulle répugnance , de chercher perpétuellement à se vaincre , d'être bien convaincue que c'est une grande raison pour faire une chose , d'y sentir quelque difficulté , et , pour ne la pas faire , d'y avoir de l'inclination , supposé toujours qu'on ne fasse rien contre l'obéissance. Si j'étais assuré que vous en usassiez ainsi , je me mettrais fort peu en peine de ces oraisons dont vous vous plaignez dans votre seconde lettre. O la grande illusion , ma chère Sœur , et qu'elle est pourtant commune , de s'imaginer qu'on a peu ou beaucoup de vertu , selon qu'on a peu ou beaucoup de distractions en ses prières ! J'ai connu des Religieuses qui étaient élevées en un haut degré de contemplation , et qui étaient souvent distraites depuis le commencement de l'oraison jusques à la fin. La plupart de ces personnes qui souffrent une si grande peine à avoir de ces égaremens d'esprit , sont des âmes toutes remplies d'amour propre , qui ne peuvent souffrir la confusion que cela leur fait devant Dieu et devant les hommes , qui ne peuvent supporter l'ennui et la fatigue que leur causent leurs exercices spirituels , qui voudraient être récompensées des mortifications qu'elles pratiquent par des consolations sensibles. Ma bonne Sœur , quand vous seriez ravie en extase vingt-quatre fois le jour , et que j'aurais vingt-quatre distractions en récitant un *Ave Maria* ; si j'étais aussi humble et aussi mortifié que vous , je ne voudrais pas changer mes distractions involontaires pour toutes vos extases sans mérite. En un mot je ne connais point de dévotion , là où il n'y a point de mortification : faites-vous une violence perpétuelle , surtout dans l'intérieur , ne souffrez jamais que la nature soit la maîtresse , ni que votre cœur s'attache à rien , quoi que ce puisse être ; je vous canoniserai , et je ne vous demanderai pas seulement de quelle manière vont vos

oraisons. Je suis ravi que vous aimiez bien votre vocation ; je ne sais à quoi vous vous en apercevez, mais la bonne marque c'est quand il n'y a pas une seule Règle, pas le moindre petit Règlement qu'on ne veuille observer aussi exactement que ses vœux.. Ou je n'avais pas entendu parler de la pension, ou je l'avais oublié. Si j'étais en votre place, voici comme j'en userais : tout comme si c'était la pension d'une autre que je n'aurais jamais vue, et dont je n'aurais jamais entendu parler. J'aimerais mieux que mon père m'eût laissé en mourant sa malédiction (qui est quelque chose de bien horrible), que s'il m'avait laissé un sol, sur lequel j'eusse plus de confiance et de direction que sur les trésors du roi de la Chine ; j'aimerais mieux mourir de pure misère que de me retirer du tombeau par cet argent-là. O mon Dieu, quand est-ce qu'on connaîtra le bonheur de la pauvreté, et qu'on l'aimera autant que vous aimez ceux qui l'aiment ! que me sert-il d'avoir fait un vœu d'être pauvre, si je crains de manquer de quelque chose, si je veux être aussi assuré que rien ne me manquera, que les riches. Pour moi, je vous avoue que je ne comprends pas quelle pauvreté est celle-là, et quel grand mérite il peut y avoir à la pratiquer. L'amitié des parens est bonne, quand elle est en Jésus-Christ. Cela veut dire, quand elle est sans empressement, sans inquiétude, sans intérêt, qu'on n'en reçoit rien, et qu'on ne leur donne rien. Adieu, ma Sœur, j'ai fort bien lu vos deux lettres, je ne sais quand je retournerai en France ; il n'y a nulle apparence que ce soit avant le mois de septembre de l'année qui vient, et encore alors je ne sais ce qu'il arrivera. La volonté de Dieu soit faite.

LA COLONBIÈRE.

XX^e LETTRE,*A M. DE LA COLOMBIÈRE*(^{*)},

A Londres.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

IL y a déjà quelque temps que j'ai reçu votre lettre du 7 juillet. J'aurais répondu plutôt, si j'avais pu faire par moi-même les choses que vous souhaitez. Si je pouvais disposer de mon bien, je vous offrirais peut-être la montre que vous désirez. Je dis peut-être, non point faute d'amitié ni de reconnaissance, mais parce que peut-être aussi me croirais-je obligé de la donner aux pauvres. Pour ce qui me regarde, je me porte bien, Dieu merci, je suis fort occupé à diverses choses, toutes pour la gloire de Notre-Seigneur. Au milieu de l'entière corruption que l'hérésie a produite en cette grande ville, je trouve bien de la ferveur et des vertus fort parfaites, une grande moisson toute prête à être cueillie, et qui tombe sans peine sous la main dont il plaît à Dieu de se servir. Je sers une princesse entièrement bonne en tout sens, d'une piété fort exemplaire, et d'une grande douceur. Au reste, je ne suis pas plus troublé par le tumulte de la Cour que si j'étais dans un désert, et il ne tient qu'à moi d'y être aussi réglé que dans nos maisons. Ce n'est point l'éloignement qui fait que je ne vous écris pas, mais c'est que j'ai peu de choses à vous écrire. C'est à peu près toujours le même; vos lettres ne sont que dix jours en chemin; et mes réponses jusqu'ici ne se perdent point

(^{*)} Maître des Comptes à Grenoble, frère aîné du R. P. DE LA COLOMBIÈRE.

Dieu merci. Il me semble que quand je ne suis pas trop occupé, et que j'ai quelque chose à dire, je n'ai pas trop de peine à mettre la main à la plume. Mon frère ne m'écrit que fort rarement : je pense que c'est pour la même raison ; je ne lui en sais point mauvais gré. Dans le dessein qu'il a de se donner tout à Dieu, je suis ravi d'être le premier qu'il oublie. Je prie Notre-Seigneur qu'il lui fasse la grace d'oublier tout, jusqu'à soi-même. Quand on a commencé à goûter Dieu, comme il fait, il reste dans le cœur peu de place pour les créatures ; il en reste même peu dans le souvenir. Tout est occupé, car c'est lui qui remplit tout. Je vous souhaite, mon très-cher frère, de pareils sentimens, au milieu des affaires dont la Providence vous a chargé. Quoique je vous aime tendrement, je consentirais volontiers d'être effacé de votre mémoire, si je n'en sortais que pour faire place à Jésus-Christ, qui mérite seul votre tendresse. Mes très-humbles baisemains à M^{me} DE LA COLOMBIÈRE. Mon Dieu, les saintes femmes que je connais ici ! si je vous disais de quelle manière elles vivent, vous en seriez étonné ; peut-être le serais-je aussi, si vous me contiez les vertus de ma Sœur. La Religieuse ne m'écrit point ; j'ai répondu à une de ses lettres depuis que je suis ici ; je connais plusieurs Religieuses de son ordre qui m'écrivent tous les mois ; comme je ne sais point si elle reçoit mes lettres, je n'ai pas le courage de les multiplier ; pourvu qu'elle se fasse Sainte, je consens de tout mon cœur qu'elle ne me donne jamais de ses nouvelles : car je ne désire en avoir que pour apprendre si elle répond à la vocation où Dieu l'appelle, et qu'elle a d'abord suivie avec tant de constance. Je prie Notre-Seigneur qu'il comble votre famille de bénédictions : qu'il y fasse régner sa paix et sa crainte, et qu'il y règne lui-même par la parfaite soumission que vous aurez tous à sa volonté. Adieu, mon cher Frère, priez beaucoup Dieu pour moi.

LA COLOMBIÈRE.

XXI^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

QUOIQUE j'eusse appris de vos nouvelles d'autre part , ma très-chère Sœur en Notre-Seigneur , j'ai été bien aise d'en apprendre encore par vous-même , et de voir que Jésus-Christ vous conserve par sa grace dans des sentimens qui peuvent vous rendre constamment heureuse. Je le loue mille fois des victoires qu'il vous a fait remporter sur vous-même , et je le conjure de toute mon ame d'achever en vous ce qu'il y a commencé. Pour les plaintes que vous ne laissez pas de faire de vous-même , je veux bien les recevoir , et y répondre comme si elles étaient bien fondées. En un mot , ma chère Sœur , on surmonte tout par l'humilité , et par la simplicité ; et ces vertus ne sont pas , comme on pourrait croire , des vertus d'un petit esprit , et des personnes idiotes : au contraire les esprits faibles et bornés n'en sont nullement capables. Il faut avoir bien des lumières pour se connaître soi-même , et bien de la force pour mépriser tout ce qui n'est pas notre Dieu ; pour s'abandonner à lui , et à ceux qui nous gouvernent de sa part : de sorte que les personnes qui ont moins de docilité , et qui s'appuient sur elles-mêmes , parce qu'elles se persuadent qu'elles ont plus de connaissance , ces personnes , dis-je , me font grand pitié. Ce serait un étrange aveuglement de penser qu'il y eût quelque savoir ou quelque prudence au-dessus de celle de Dieu , et qui nous dispensât de suivre l'Évangile. Pour moi , ma chère Sœur , je vous confesse qu'à mesure que je deviens plus raisonnable , plus je trouve ridicule la confiance que je n'ai que trop eue en mon propre esprit ; plus j'acquiers de lumière

par l'expérience et par l'étude de moi-même, plus je trouve de facilité à être humble, et à pratiquer cette admirable simplicité qui renonce à ses propres vues, à ses intérêts, pour obéir à Dieu et aux hommes. Je ne sais si je me trompe, mais après avoir assez examiné la chose, toute la sagesse me semble renfermée dans ces deux vertus. Au reste, ma chère Sœur, quand une fois on est entré dans le véritable exercice de ces mêmes vertus, il me semble qu'on n'est plus sujet à l'inconstance, et qu'on se sent comme inébranlable; on jouit d'une paix et d'une tranquillité que rien ne peut altérer: on se console de tout; on est toujours content de toutes choses; on est véritablement philosophe, qui est une qualité que les plus grands esprits d'entre les Païens ont affectée, et que les seuls disciples de la croix peuvent s'attribuer avec justice. O! l'excellente marque d'un bon esprit, d'un esprit grand et solide, que le peu d'estime de soi-même, et le renoncement à son jugement propre, lequel nous trompe toujours quelque habiles gens que nous soyons. Je vous dirai encore ceci de moi-même: Dieu veut bien se servir quelquefois de mon ignorance pour donner quelques avis à des personnes qui ont envie de lui plaire; mais je me garde autant que je puis de me conseiller moi-même. On a quelquefois des confesseurs, qui ne sont pas infiniment éclairés, et des supérieurs de même, mais je ne me trompe jamais à suivre leurs ordres; et si j'ai quelque douceur dans la vie, je l'attribue au soin de me laisser conduire à eux comme un enfant; il m'est arrivé quelquefois de sentir d'abord quelques oppositions à leurs pensées; mais dans la suite j'ai toujours trouvé qu'ils avaient raison, et que je n'étais qu'un ignorant. Je prie Notre-Seigneur, lequel a bien voulu se faire enfant pour notre amour, et qui nous a dit qu'à moins que de revenir en enfance, nous ne devons pas prétendre à la perfection Chrétienne, je le prie qu'il vous éclaire tellement de sa lumière

céleste , que vos lumières naturelles en soient comme éteintes ; et que vous vous serviez sagement et chrétiennement de toutes les facultés de votre ame. Le retranchement des amitiés particulières est une belle disposition à la haine de vous-même , et au parfait amour de Dieu. Je vous plains tout de bon dans la perte que vous allez faire ; je sais ce que vous perdrez , mais tant qu'il nous reste une grande confiance en Dieu , et un désir sincère de nous perdre en lui , il n'y a rien de perdu. Je vous suis très-obligé de vos prières , je ne vous oublie pas à l'autel , tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

XXII^e LETTRE.

A Londres.

NE me traitez plus de Révérend Père , Mademoiselle , parce que si vos lettres venaient à être ouvertes en Angleterre , cela me ferait une affaire : ne songez plus à la condition de Sœur servante ; c'est une chimère , on ne vous souffrirait pas en cet état , et vous ne pourriez pas le supporter. Pour votre manière de coucher , changez-la sans scrupule dès que vous vous en sentirez incommodée. Si cela ne vous fait pas de mal aujourd'hui , il vous en fera encore moins à l'avenir ; mais si vous en êtes fatiguée , si vous en dormez avec moins de tranquillité , il faut quitter absolument , et se contenter de le faire une ou deux fois la semaine. Vous appréhendez que Dieu ne vous mette à des épreuves que vous ne pourrez pas soutenir ; c'est une pensée qui vous passe par l'esprit , car si je croyais que ce fût votre sentiment , je ne vous pardonnerais pas cette défiance , et l'outrage que vous feriez à la sagesse et à la bonté de Notre-Seigneur. Vous ne pouvez vous mettre assez dans

l'esprit , que c'est lui principalement qui , à nos péchés près , fait tout en nous ; et qu'il ne faut avoir égard ni à vos fautes , ni à votre faiblesse , mais tout attendre de lui seul.

Notre-Seigneur vous donnera lui-même les secours que vous auriez reçus de la sainte fille dont vous me parlez. Vous ne manquez pas de lumières pour servir Dieu , contentez-vous de cela , et n'en souhaitez jamais d'extraordinaires ; attachez-vous sur toutes choses à ce que la foi et l'Évangile nous enseignent , cela nous doit tenir lieu de tout. Priez Dieu pour moi , je lui demande pour vous de la fermeté et du progrès en son service.

LA COLOMBIÈRE.

XXIII^e LETTRE.

A Londres.

JE réponds à la dernière des vôtres. Premièrement , plus d'inquiétude , je vous en prie au nom de Notre-Seigneur. Je voudrais bien que vous pussiez faire entrer bien avant dans votre esprit , que ce qui vous inquiète ne vient pas du bon esprit : et que quand les choses sont inspirées de Dieu , elles laissent une liberté entière de prendre conseil sans troubler le cœur , pourvu qu'on soit dans la volonté d'exécuter ce qu'on nous ordonnera : mais en attendant qu'on puisse être conseillé , on jouit d'un parfait repos. Ainsi sur tous les doutes qui vous viendront , répondez-vous à vous-même : nous verrons quelle sera la volonté de Dieu , et avec sa grace nous la suivrons : ensuite vivez en paix , jusqu'à ce que vous ayez communiqué vos doutes à ceux qui les doivent résoudre , attendant leurs sentimens avec une entière indifférence.

2. On vous a répondu très-prudemment qu'après la faute que vous avez faite de communiquer de

votre propre mouvement , ce qu'on était convenu que vous ne communiqueriez pas ; qu'après cette faute , dis-je , il n'en fallait pas faire une seconde en vous en inquiétant ; il faudrait être dans un perpétuel chagrin , s'il fallait se chagriner de toutes les fautes qu'on fait ; il faut se contenter des'en humilier devant Dieu , et d'accepter les mortifications qu'elles vous causent.

3. Si vous aviez consulté N.... sur le chagrin que vous avez témoigné des dépenses qui se font , et des oppositions qu'il vous est venu dans la pensée de faire , je ne doute point qu'elle ne vous eût dit , que ces pensées et ces chagrins ne plaisent nullement à Dieu , et qu'il faut tout abandonner à la providence. Vous avez une mère qui vous aime et qui apparemment n'oubliera pas vos intérêts. Si vous étiez seule , je vous conseillerais de poursuivre vos droits , mais imaginez-vous que Notre-Seigneur vous gouverne par Madame votre mère.

4. Continuez de voir et d'assister l'ame que je vous ai recommandée , dites-lui de vivre en paix puisque Dieu est avec elle. Elle serait bien malheureuse , si elle n'était pas contente maintenant qu'elle désire de servir Notre-Seigneur , elle qui , il a été un temps , n'avait pas une si bonne volonté. La peine où elle est , est une tentation du démon , il est enragé de voir qu'elle est bien avec Jésus-Christ , et il voudrait le chasser de son cœur , en y faisant entrer le trouble et l'inquiétude. Mais qu'elle se garde bien de donner cette joie à son ennemi ; que toutes les fois qu'il lui viendra dans l'esprit qu'elle a fait une perte dans mon éloignement , elle ne manque point de dire au Seigneur : O mon Dieu , ne suis-je pas assez riche quand je vous possède ! vous êtes mon tout , et personne ne peut vous ravir à moi. Au reste ne faites nulle difficulté de lui dire vos sentimens sur les choses qui lui font de la peine , dût-elle en prendre bonne opinion de vous. C'est un grand bien que d'être inconnu : mais il vaut encore mieux faire connaî-

tre et aimer Notre-Seigneur, et pratiquer la charité, qui est la plus grande des vertus.

Vous me réjouissez en un point que je ne saurais vous dire, en m'apprenant que vous vous confirmez tous les jours davantage dans vos bons désirs. Je prie celui qui en est l'auteur et qui vous a tant aimée que de vous appeler à son service, qu'il vous conserve toujours dans le plus profond de son cœur. Pour la pensée que vous auriez de vous retirer de tant de périls, offrez-la à Notre-Seigneur, et attendez avec une résignation entière tout ce qu'il lui plaira en ordonner. Cependant faites-vous une solitude dans vous-même, où il n'y ait que Dieu et vous, et où rien n'entre de tout ce qui est hors de vous-même. Adieu, Mademoiselle, je prie Notre-Seigneur qu'il vous donne toute la ferveur que mérite le bon Maître que vous servez.

LA COLOMBIÈRE.

XXIV^e LETTRE.

A Londres.

CONSOLEZ-VOUS, Mademoiselle, je suis ravi de m'être trompé. Il faudrait être bien insensible, si l'on ne criait un peu quand on s'imagine que l'ennemi de notre salut sème de la zizanie, et travaille à séduire les épouses de Jésus-Christ. Vous vous inquiétez trop quand il s'agit de m'écrire; je ne suis pas si délicat que vous pensez. La simplicité me plaît mille fois plus que le bel esprit. Je suis très-content de vos lettres, elles sont comme elles doivent être, il ne s'agit pas de donner ici des preuves de votre éloquence: si quelque chose vous fait de la peine pour l'intérieur, allez à la Mère Supérieure de Sainte-Marie, et suivez ses sages conseils. Pour les choses du dehors, vous en pouvez communiquer avec les personnes sages que

vous jugerez à propos. Je ne crois pas que Madame votre mère consentît jamais à votre retraite , que j'approuverais extrêmement sans cela. Toutefois s'il lui prenait envie de se retirer elle-même , la chose ne serait pas impossible. Il se présente un autre moyen à mon esprit que je ne puis pas encore vous dire ; priez Dieu pour cela , et cependant vivez contente dans votre état , et tâchez de vous y avancer , comme si vous n'en deviez jamais sortir. Pour ce qui regarde vos charités , je les loue ; mais elles seront mille fois plus agréables à Dieu , quand vous vous comporterez avec votre mère avec une simplicité d'enfant. Il vous est permis de lui représenter vos raisons , mais quand elle refusera , réjouissez-vous de ce refus ; considérez l'impuissance où vous serez de faire l'aumône comme un effet de votre pauvreté. Réjouissez-vous d'être pauvre vous-même comme Jésus-Christ , et privez-vous pour l'amour de lui du plaisir qu'il y a à faire la charité. Je me suis trompé au commencement quand j'ai dit que vous ne me marquiez pas les causes de votre mal de tête , il y a des remèdes contre ces vapeurs. L'oraison ni la recollection ne demandent nulle contention : il faut en éviter les défauts ; il faut que notre cœur s'unisse à Dieu ; si notre esprit résiste à cette union , aimez , et faites tout ce qu'il vous plaira pour le reste. Rien n'est difficile à celui qui aime , et il n'a que faire de violence pour sentir son amour ; je dis sentir , car il n'est pas même nécessaire de l'exprimer toujours dans l'oraison. Celui que vous aimerez verra votre cœur , et c'est assez ; il ne veut pas qu'on se tourmente dans l'impuissance où l'on se trouve quelquefois d'agir et de produire des affections avec le goût qu'on désirerait. Il faut se soumettre humblement en cela à sa volonté , nous jugeant indignes d'élever nos pensées jusque à lui. O que vous seriez heureuse , Mademoiselle , si vous pouviez bien apprendre cette leçon , et mettre par-là votre ame dans une sainte liberté et dans une parfaite résignation à la conduite de Dieu

sur vous. J'ai lu votre lettre sans aucune difficulté, la crainte que vous avez du contraire est une tentation. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous conduise par ses voies droites et sûres, qu'il vous remplisse de son pur amour, et qu'il augmente tous les jours en votre ame ce qu'il y a commencé si miséricordieusement.

LA COLOMBIÈRE.

XXV^e LETTRE.

A Londres.

J'ÉTAIS bien persuadé, Mademoiselle, que vous persévereriez dans le service de Dieu, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ, entre les mains duquel je vous avais remis en partant, aurait soin de vous. Mais encore est-on bien aise de l'apprendre de vous-même, qui seule pouvez rendre sur cela un témoignage infailible. Je me réjouis donc avec vous de ce que vous êtes toujours à celui que vous avez choisi pour votre maître et pour votre époux. Je lui rends mille et mille actions de grâces des bontés qu'il a pour vous et des miséricordes qu'il exerce en votre endroit. Je le conjure de tout mon cœur qu'il veuille bien ne se jamais lasser de vous aimer, et de vous attirer à lui toujours davantage. C'est assurément une grâce de Dieu que cette tranquillité où vous êtes, c'est un signe bien évident que le Dieu de paix habite en vous. Faites tout ce que vous pourrez pour vous y entretenir; je vous avoue néanmoins que si j'étais dans le même état, j'en serais véritablement humilié, et que je me croirais extrêmement faible voyant que Notre-Seigneur garderait avec moi une conduite, si amoureuse à la vérité, mais si délicate, et si éloignée de celle qu'il observe à l'égard de ses grands serviteurs. Quand je dis que j'en serais humilié, je ne dis pas que j'en serais troublé. Au contraire,

L'humilité sert à augmenter le calme , et à le rendre continuel. De plus je vous conseille , sans altérer en rien votre cœur , de le détacher autant qu'il est possible de ces douceurs que Dieu vous présente , comme d'un bien très-sensible , et qui peut corrompre votre amour ; lequel doit avoir pour objet Dieu seul , et nullement ses dons et ses graces. Je souhaiterais que vous eussiez besoin de résignation , pour demeurer dans un état si agréable , et que vous portassiez une forte envie à ceux qui ont assez de force pour porter la croix. Enfin vous devez croire que la raison pourquoi Notre-Seigneur on use ainsi avec vous , c'est qu'il espère que vous suppléerez aux croix qui vous manquent , par un exercice continuel de la mortification intérieure : et qu'à mesure qu'il vous comble d'un côté de douceurs spirituelles , vous vous retrancherez toutes les douceurs temporelles. Je n'ai rien à vous dire sur Madame N.... Je souhaite que Notre-Seigneur la convertisse , je l'ai souvent prié pour cela ; mais vous voyez quel crédit j'ai auprès du bon Dieu , et si vous avez sujet de penser que ce sont mes prières qui vous soutiennent. Dieu soit loué éternellement et aimé , s'il est possible , de tous les cœurs ! J'approuve extrêmement votre complaisance pour Madame votre Mère. Vous faites bien de lui obéir en tout ce qui n'est pas contre Dieu ; si c'est une croix pour vous de la suivre dans les visites qu'elle fait , c'est tant mieux pour vous. Je prie Dieu de toute mon ame , que le monde vous fasse toujours de la peine ; tant que cela sera ainsi , il ne vous fera jamais du mal. Pour l'oraison , je crains que vous ne vous y attachiez trop au point de votre livre : néanmoins si vous vous en trouvez bien ne changez pas. Souvenez-vous que toutes les fois que vous êtes remplie de quelques sentimens extraordinaires , soit de reconnaissance , soit d'amour de Dieu , soit d'admiration pour ses bontés , soit de désir de lui plaire , soit de mépris pour les choses de la terre , soit

enfin de sa présence , il faut en faire le sujet de vos oraisons , et vous y occuper à goûter et à fortifier ces sentimens ; vous faites très-bien de le faire avant que de sortir. Je me réjouis extrêmement de ce que vous êtes si fidèle à observer ce que Dieu demande de vous ; continuez , et croissez tous les jours en l'amour de celui qui vous aime tant. Ne soyez jamais contente de vous-même , que vous n'ayez conçu de l'indifférence et de l'horreur même pour tout ce qui n'est pas votre Époux ; que vous ne vous sentiez languir et comme mourir de son amour. Puisque vous trouvez tant de douceurs après quelques démarches , que sera-ce lorsque vous aurez fait de plus grands progrès. Pour la prière que vous souhaitez à saint Jean , je n'ai pas à cette heure le loisir de la faire : mais réjouissez-vous avec lui de ce qu'il a été sanctifié au sein de sa mère ; de ce que depuis ce temps-là il n'a jamais été en la disgrâce de Dieu ; et de ce qu'il a mérité de recevoir des louanges de la bouche de Jésus-Christ , et d'être préféré par lui à tous les enfans des hommes : remerciez Dieu de ce qu'il a fait de si grandes graces à ce Saint ; demandez , par ses mérites , la grace de bien connaître Jésus-Christ , et de le suivre avec autant de fidélité qu'il l'a devancé en qualité de précurseur. J'ai quasi fait l'oraison en disant que je n'avais pas le loisir de la faire , il vous sera aisé de la composer vous-même sur ce que je vous ai marqué. Ne faites nulle difficulté de m'écrire , et sans façon , car autrement j'aimerais mieux que vous ne m'écrivissiez pas. Faites-moi savoir les choses dont vous êtes le plus touchée ; les sentimens qui sont le plus ordinairement dans votre cœur ; si l'exercice de la présence de Dieu vous plaît ; si vous y faites quelque profit ; si vous dites des prières vocales ; si vous y avez du goût ; si vous n'êtes point tentée de les quitter ; mais ne changez rien pourtant et faites tout comme auparavant , à moins que je ne vous écrive le contraire. Adieu , Mademoiselle , continuez de m'offrir à

Notre-Seigneur , j'ai grand besoin de prières , je crois que sans ce secours j'aurais péri mille fois.

LA COLOMBIÈRE.

XXVI^e LETTRE.

A Londres.

MADemoiselle,

JE prie Notre-Seigneur qu'il vous comble de ses plus grandes bénédictions. Je vous suis bien obligé des prières que vous faites , et que vous faites faire pour moi ; je n'ai jamais douté de votre charité ; mais néanmoins j'ai vu avec joie le détail que vous m'avez fait ; j'en ai été consolé , et confirmé dans l'espérance que j'ai , que Notre-Seigneur aura pitié de moi ; puisqu'il en est prié avec tant d'instance par une de ses plus chères servantes , à la prière de laquelle je ne crois pas qu'il refuse rien , puisqu'elle s'est donnée à lui tout entière. J'ai examiné tout ce que vous me marquez de votre oraison ; vivez en repos , tout va bien , et fort bien , Dieu merci ; continuez avec une entière confiance en votre bon Maître. Vous me parlez d'entrer à Sainte-Claire , mais je voudrais savoir , pour vous répondre , 1^o Si cette pensée vous plaît , si elle vous réjouit quand elle se présente à vous , ou si elle vous trouble en arrivant , ou en vous quittant ; 2^o Comment pourriez-vous exécuter ce dessein ? 3^o En quel lieu ? 4^o Comment vous menageriez cette affaire ? 5^o Comment votre mère recevrait cela : et si en un besoin vous auriez le courage de tout quitter sans dire adieu ? Quand vous m'aurez répondu sur cela , je vous dirai ce que je pense.

Entretenez-vous toujours dans les pensées de confiance tant qu'il plaira à Dieu de vous les donner ; elles lui font beaucoup plus d'honneur que les autres. Plus nous sommes misérables , et plus

Dieu est honoré de la confiance que nous avons en lui. Mais il me semble que si votre confiance était au point qu'elle devrait être, vous ne vous tourmenteriez guère sur ce que vous deviendrez; vous remettriez cela entre les mains de Notre-Seigneur, espérant que quand il souhaitera de vous quelque chose, il vous le fera connaître. Si vous n'étiez pas dans l'état où Dieu vous veut présentement, il ne vous ferait pas les graces qu'il vous fait. Dieu soit loué du profit que vous avez tiré de votre tentation, et des autres deux faveurs, dont vous me devez parler la première fois; j'attends cela comme une chose qui me doit être fort agréable, et qui m'obligera à louer la bonté de celui que vous servez. Je n'ai rien à vous dire au sujet de la confession générale: vous pouvez prendre votre résolution sur ce que je vous avais écrit. Visitez les pauvres malades le plus que vous pourrez; entretenez-vous de Dieu quand l'occasion s'en présente, surtout avec votre sœur: mais toujours sobrement, de peu que le parfum ne s'évapore. Il est pourtant bon de témoigner un peu de confiance à votre bonne sœur, sans vous faire trop connaître à elle, ni sans vouloir l'enseigner. Mais je ne trouve pas bon que vous tourniez les discours d'oraison en raillerie. Il faut désirer de faire aimer Dieu; mais, comme je vous dis, sobrement. Car je crois que Notre-Seigneur demande de vous une vie fort cachée et qui soit toute pour lui. Ayez une ferme confiance. Ne songez plus qu'à vivre en l'état où vous êtes. Jouissez du domaine de vos biens; épargnez ce que vous pourrez sans pourtant vous inquiéter, et puis nous verrons ce que vous ferez de vos épargnes. Ne parlez plus à votre mère de rien, et ne lui faites point connaître vos intentions; honorez-la; ayez de la complaisance pour elle; mais ne lui témoignez plus rien de tous les desseins de retraite que vous pourriez avoir.

LA COLOMBIÈRE.

XXVII^e LETTRE.

A Londres.

MADemoiselle ,

JE vous suis fort obligé de votre souvenir et de la part que vous me témoignez prendre à ce qui me touche. J'ai Dieu merci beaucoup de santé ; je ne sais si ce sera pour long-temps, la volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Ne me parlez plus, s'il vous plaît, de la perte que vous avez faite à mon départ, c'est trop regretter un misérable, qui était plus capable de vous nuire par lui-même que de vous servir. Ne changez point votre conseil, croyez-moi ; vous vous plaignez de ce qu'on vous fait marcher trop lentement : et moi je me plains de votre peu d'humilité ; eh ! qui peut vous arrêter si vous avez un vrai désir de vous avancer ? votre cœur n'est-il pas en votre disposition ? qui est-ce qui peut donner des bornes à votre amour, si votre amour propre ne lui en donne ? est-ce que désormais vous avez besoin qu'on vous excite à penser à votre Dieu, qui est toujours avec vous ? à reconnaître les bontés infinies qu'il a eues pour vous, à réparer le temps que vous n'avez pas employé à son service ; à vous détacher toujours davantage de tout ce qui vous a été une occasion de l'offenser ? Croyez-vous que tout consiste aux pratiques extérieures que l'on vous retranche ? Ne savez-vous pas qu'il vaut mieux obéir que de faire des sacrifices ? Vous empêche-t-on de mortifier vos passions, et de vous unir à Jésus-Christ au saint Sacrement de l'Autel, et à Dieu partout où vous êtes ? Ne craignez rien, Notre-Seigneur est avec vous. Tant que vous persévérerez dans le désir de lui plaire, vous ne manquerez jamais des moyens qui vous sont nécessaires pour cela ; je vous prie de ne

point perdre courage , quoi qu'il arrive ; je vous offre à Dieu tous les jours ; j'aurais bien besoin qu'on en fît autant pour moi.

LA COLOMBIÈRE.

XXVIII^e LETTRE.

A Londres.

JE ne sais, Mademoiselle, ce que vous avez pensé d'un si long silence ; je vous en demande pardon ; j'ai été extrêmement occupé ; et présentement je le suis encore plus que jamais ; mais je ne puis plus différer de vous répondre : à l'avenir je veux tâcher d'être plus exact, quoiqu'avant Pâques cela me sera difficile. Pour vous, tâchez d'être précise dans les choses que vous m'écrirez, afin que je trouve un peu plus de facilité à vous satisfaire. Cela veut dire qu'il faut mettre dès le commencement, et en peu de paroles, les points sur quoi vous souhaitez d'être éclaircie ; et s'il est possible distinguez par chapitres, ensuite vous pouvez ajouter tout ce qu'il vous plaira. Faites en sorte que vos lettres soient à peu près comme celles-ci.

1. Vous me demandez si les sentimens que vous avez à l'égard des Saints qui ont souffert pour Dieu, sont de bons sentimens ; oui, Mademoiselle, ils sont bons ; mais si vous en voulez avoir une bonne marque, imitez-les dans les occasions grandes ou petites qui se présentent de souffrir pour Dieu.

2. Sur la tristesse dont je vous faisais des plaintes, vous avez cru qu'on s'en était plaint à moi ; non, je n'en ai jugé que par vos lettres. Quoi qu'il en soit, il n'est point nécessaire que vous vous justifiez, il suffit que vous vous en corrigiez, si cela est vrai : sinon, Dieu en soit béni.

3. Vous me demandez encore s'il faut que vous entriez au couvent, dans l'état où sont les choses ;

et sur cela vous m'écrivez trois pages, comme si je ne vous avais jamais fait de réponse sur cet article. Mais si vous voulez prendre la peine de voir mes lettres, vous trouverez que je vous ai marqué là-dessus mes sentimens si au long, que je ne puis douter que le démon pour vous tourmenter ne vous empêche d'y faire réflexion ; ne m'écrivez plus sur cela, tenez-vous à ce que jugera la Mère Supérieure.

4. Vous n'êtes obligée de dire à votre Confesseur que vos péchés, à moins qu'il ne vous interroge : car alors il faudrait répondre avec simplicité par le respect qu'on doit au tribunal de la pénitence, mais brièvement : hors de cela rien du tout.

5. Vous voulez que je vous dise nettement ma pensée, sur le besoin que vous croyez avoir d'un Directeur dans l'état où vous êtes. Non, Mademoiselle, vous n'en avez nullement besoin : tant de communication nuisent beaucoup, et ne servent à rien. Vivez en repos au nom de Jésus-Christ ; une fois pour toutes laissez le bien temporel : qu'on en fasse tout ce qu'on voudra. Si après vous avoir dépouillée d'une partie, on voulait encore vous ôter tout, il faudrait y consentir pour l'amour de Dieu. O quand sera-ce que Jésus-Christ vous occupera sans réserve ! et que nul prétexte ne vous obligera à donner vos soins et vos pensées à autre chose ! il faut aller à lui avec une simplicité d'enfant, et l'aimer en tout. Il suffit que de temps en temps vous rendiez un petit compte à votre Confesseur des graces que Dieu vous fait, et des désirs qu'il vous inspire, afin qu'il juge si tout va bien, et pour ne vous en fier pas à vous-même ; mais ne doutez point que Dieu ne vous donne ou par lui-même, ou par ce Confesseur, tout ce qui vous sera nécessaire, ni qu'il laisse jamais périr une ame qui aimerait mieux périr que de lui déplaire. Je vous avoue que je ne puis pardonner un moment d'inquiétude à une servante de Jésus-Christ. Cela fait un très-grand tort à votre bon Maître, qui

souffre , qui conserve , qui comble de biens ses plus grands ennemis : jugez s'il voudrait perdre ceux qui ne songent qu'à le servir. Adieu , Mademoiselle , faites en sorte que votre amour pour Dieu devienne tous les jours plus pur ; n'oubliez rien pour faire que vous vous oubliiez vous-même entièrement ; songez à Dieu , et remettez-lui tout le soin de vos affaires.

LA COLOMBIÈRE.

XXIX^e LETTRE.

A Londres.

MADemoiselle ,

VOTRE lettre m'a donné autant de joie , que la mienne vous en avoit causé. Il ne faut point songer à faire tant de confessions générales , celle que vous avez faite m'a paru fort bonne , toutes les inquiétudes qui vous viennent sur ce sujet sont de pures tentations. Si vous avez quelquefois de grandes envies de vous humilier , et qu'à la fin de votre confession ordinaire vous vouliez dire quelque péché du temps passé , vous pouvez le faire. Si quand vous l'aurez fait une fois , vous en êtes troublée , n'y retournez plus. Si l'on veut que vous communiez sur semaine , faites-le sans hésiter : c'est un bien que Notre-Seigneur vous envoie , il ne faut pas le refuser. Nous en sommes indignes , mais quand le Maître commande , c'est à vous à obéir. Je souhaiterais bien que votre N... fût plus raisonnable qu'il n'est ; je le souhaiterais , dis-je , pour son intérêt ; mais pour le vôtre , je voudrais que vous changeassiez la première , de peur que Notre-Seigneur n'ait à vous reprocher , que vous ne seriez devenue patiente que quand vous n'auriez plus rien eu à souffrir. Je voudrais , s'il était possible , qu'une fois pour toutes vous vous missiez dans l'esprit qu'il sera toujours comme

il a été jusqu'à aujourd'hui , et que vous prissiez votre résolution de garder pour l'amour de Dieu un silence éternel sur la conduite de cet homme , que la miséricorde infinie de Notre-Seigneur vous a conservé pour vous purifier , et vous faire une Sainte par ces menues choses qui ont failli de vous perdre. Voilà un conseil d'ami. Quand je serais aussi près de vous que j'en suis éloigné , je ne pourrais vous dire autre chose : il faut sacrifier , s'il est nécessaire , tout ce que Dieu vous a donné de bien , pour conserver la patience et la paix de votre ame. Je suis persuadé qu'il ne tient plus qu'à cela que vous ne soyez heureuse , et parfaitement agréable à Dieu. Abandonnez tout à la providence , et faites de bonne grace ce que vous avez fait jusqu'ici en grondant et en murmurant. Je ne dis pas que vous en fassiez davantage , ni que vous jetiez votre argent à la tête de N... mais quand Dieu permettra que vous serez comme forcée de lui en donner pour avoir la paix , n'hésitez pas ; ou si vous le refusez , comme vous le pouvez faire , faites-le avec toute la douceur et tout le calme d'esprit que vous pourrez. Pour lui , laissez-le vivre comme il voudra , et ne lui dites jamais un seul mot de sa paresse , ni même de ses débauches , s'il en fait. Voyez si vous avez le courage de faire cela pour l'amour de celui qui vous a aimée si tendrement , et qui vous a attirée à lui lorsque vous songiez si peu à vous rendre digne de cette grace. Priez Notre-Seigneur qu'il me pardonne mes péchés , qu'il m'accorde une parfaite conversion , et qu'il me conserve , s'il lui plaît , parmi les périls où je suis de me perdre en ce pays. Je remercie votre sœur de son souvenir ; entr'aimez-vous toujours en Notre-Seigneur ; et aidez-vous l'une l'autre à vous sauver.

LA COLOMBIÈRE.

XXX^e LETTRE.

A Londres.

MADEMOISELLE ,

JE crois que vous aurez enfin reçu la réponse que je vous ai fait attendre si long-temps. Je réponds aujourd'hui aux questions que vous me faites sur votre oraison.

1^o Je trouve bon tout ce que vous me marquez sur ce sujet. Une chose m'a surpris, c'est que, pour vous mettre en la présence de Dieu, vous vous ressouveniez qu'il vous voit du Ciel : comme si vous aviez oublié qu'il n'est pas plus réellement dans le Ciel, que dans le lieu où vous priez ; et même dans votre cœur, où il habite invisiblement à la vérité, mais avec autant de réalité que Jésus-Christ est dans le saint Sacrement de l'Autel. Le Ciel est donc partout pour vous, puisque tous les lieux sont remplis de votre Dieu, et que vous en êtes remplie vous-même.

2^o Les retours sur vous-même ne sont nullement nécessaires. Plût à Dieu que nous fussions si fort occupés de la pensée et de l'amour de notre bon Maître, que nous nous oubliassions entièrement.

3^o Votre manière d'oraison n'est point si relevée que vous pensez : elle est commune à toutes les âmes qui veulent être à Dieu sans réserve, au moins à la plus grande partie. Bien loin d'y avoir de la présomption à considérer les perfections de Dieu, c'est un exercice que tous les hommes sont obligés de pratiquer. Le Créateur n'a rien fait au monde que pour se faire connaître, admirer, et aimer de nous. Toutes les créatures nous invitent à songer à lui ; et ceux qui ne le font pas, sont des monstres dans la nature qui s'éloignent de la fin pour laquelle le Seigneur les a formés.

4^o Méprisez tous les objets qui se présentent à

votre esprit dans vos exercices spirituels, et souffrez-en l'importunité avec une grande soumission ; ce sont des peines pour expier les fautes passées.

5° Ne vous mettez pas en peine de votre ignorance, contentez-vous de ce que vous savez, pratiquez-le ; et Notre-Seigneur vous apprendra lui-même ce que vous ne savez pas.

6° J'aime beaucoup le détachement de tout appui humain, pour n'attendre rien que de Dieu seul.

7° Vous ne sauriez bien faire les exercices spirituels dans l'état où vous êtes : il faut pour cela plus de liberté que vous n'en avez.

8° Soyez en repos sur vos confessions, et croyez que la miséricorde infinie de Dieu a tout oublié. Si néanmoins vous vous sentiez portée par un motif d'humilité et de mortification à subir la confusion d'une Confession générale, je ne m'y opposerais pas ; mais si ce n'est qu'un scrupule, je ne veux pas seulement que vous y songiez.

9° Je trouve fort bon qu'on fasse ses Communions pour des intentions de charité, et de zèle, pour ses parens, amis, ennemis, pour les pécheurs, pour la persévérance, et le progrès des bons, par reconnaissance des graces particulières qu'on reçoit de Dieu, pour les ames du Purgatoire, pour honorer les Saints au jour de leur fête, pour toutes ces intentions à la fois quand on n'a pas des occasions particulières de les appliquer.

10° Combattez constamment vos imperfections, et surtout les jugemens, et les retours sur vous-même : souffrez-les patiemment. Le grand remède est l'humilité.

11° Ne demandez rien à votre mère, laissez-la tout gouverner comme elle l'entendra, soumettez-vous à la providence qui s'oppose aux desseins que vous aviez formés de quitter le monde, et ne songez plus qu'à servir Dieu dans votre état. Priez bien Dieu pour moi ce Carême.

LA COLOMBIÈRE.

XXXI^e LETTRE.

A Londres.

MADEMOISELLE,

JE crois avoir répondu à tous les points de votre lettre. Je trouve bon que vous jouissiez de votre domaine de la manière que vous me le marquez ; c'est-à-dire, l'amodiant, et ayant l'usage du revenu ; mais je ne crois pas que vous deviez regarder comme un malheur l'obligation où vous étiez de donner votre temps au service de vos sœurs. Cet exercice vaut mieux que tous ceux que vous quittez. Tout ce que vous faites pour les autres est plus pour vous que pour eux ; puisque c'est pour Dieu que vous travaillez , et que vous pratiquez en même temps l'obéissance, l'humilité, et la charité. J'aime l'amour que vous vous sentez pour la solitude, et je vous conseille de vous en faire une en votre cœur, à l'imitation de sainte Cathérine de Sienne, d'où vous ne sortiez jamais, non pas même dans vos occupations extérieures, sans toutefois trop de contention. Mais je n'approuve pas ce chagrin que vous cause l'embarras où la Providence vous a engagée, et où elle vous retient malgré vous. Il me semble que tout ce qui vient de Dieu doit être reçu avec humilité, silence, douceur, joie spirituelle, et une parfaite tranquillité. Vous croyez que vous auriez moins de distractions, si vous étiez hors des affaires où Dieu vous a mise, et moi je crois que vous en auriez moins, si vous preniez ces affaires avec plus de conformité à la volonté de Dieu, et si vous vous considériez dans vos occupations comme une servante de Jésus-Christ, que son maître occupe où bon lui semble, et qui est également contente quelque service qu'il exige d'elle. Tâchez de vivre dans l'état où vous êtes, comme si vous n'en deviez jamais sortir, et sougez

plutôt à faire un bon usage de vos croix, qu'à vous en décharger sous prétexte d'être plus libre pour servir Dieu. Attendez de la Providence les moyens qu'elle vous enverra pour exécuter votre dessein ; elle y pourvoira assurément. L'inquiétude que cela vous cause ne vient pas de Dieu ; jetez-vous entre ses bras , et attendez-y ses ordres dans une profonde paix.

Puisque votre mère veut que vous preniez votre bien , faites-le ; mais voyez à qui vous l'amodiérez. La pensée d'entrer dans un monastère en pension n'est pas mauvaise ; mais je doute que vous ayez assez de revenus pour cela. De plus je voudrais savoir en quel monastère.

J'y trouve bien des difficultés. Un peu de patience : Dieu vous ouvrira peut-être quelque voie. Je prends part à tous les maux que vous souffrez , et prie Notre-Seigneur qui vous les envoie , qu'il vous comble en même temps de ses graces , et des dons de son Esprit-Saint. Je ne doute point que vous ne receviez vos croix avec les mêmes sentimens d'un amour très-pur et très-ardent. J'espère que vous sortirez de ces épreuves très-pure et très-agréable à Dieu. Je me recommande à vos prières , et suis en Notre-Seigneur Jésus-Christ , tout à vous.

LA COLOMBIÈRE.

XXXII^e LETTRE.

A Londres.

MADemoiselle ,

DIEU soit loué de ce qu'il a enfin porté votre mère à vous donner la jouissance de vos biens , j'espère que vous tirerez de cela quelque avantage pour votre ame. Je me réjouis de ce que Notre-Seigneur vous a donné la force de vaincre la ten-

tation du murmure, qui vous a tant fait de peine. J'entre dans vos sentimens sur le peu d'utilité que vous avez retiré des peines de votre vie. Mais l'unique moyen de réparer cette perte avec avantage, c'est de bénir Dieu de ce qu'il a permis que cela soit arrivé de la sorte : et de ne vous laisser pas troubler par le souvenir inutile de ce que vous avez fait pour N... et de ce que vous auriez pu faire pour vous. Oui, je vous le répète, ne vous inquiétez jamais de rien. Ne songez point à un autre Ordre, ni à être Sœur converse. La dissipation extérieure n'empêche point la solitude du cœur, quand l'esprit est calme, qu'il remet tout entre les mains de Dieu, et qu'on fait avec humilité et résignation tout ce qu'on fait pour le monde ; quand on croit que rien n'arrive que par la permission de notre Dieu ; qu'on obéit aux hommes comme à Dieu même ; et qu'on se persuade, que leurs paroles, leurs actions, leur humeur, leur conduite, leurs fautes, que tout cela, dis-je en général et en particulier est ordonné par la volonté de Dieu, qui sait très-bien que cela nous doit arriver, et qui le veut pour notre bien et pour sa gloire.

Pour votre oraison, vous ferez bien de ne point chercher des choses particulières à quoi appliquer votre sujet. Tenez-vous-en à admirer les perfections de Dieu et les vertus des Saints, et souffrez vos distractions involontaires avec patience ; je vous assure que cela est d'un grand mérite. Goûtez, entretenez, augmentez le désir que Dieu vous donne de faire quelque chose pour lui. Faites de cela le sujet de votre oraison autant de temps que vous vous sentirez touchée de ces sentimens. Ne prenez point d'autre point que lorsque votre cœur sera vide de toute bonne pensée ; et s'il est toujours occupé de mouvemens tantôt d'admiration, tantôt de désir, de honte, de douleur, de soumission, de mépris du monde, d'amour de Dieu, de respect pour sa présence, vous pourrez vous passer

de livres ; et vous aurez raison. Ces grands désirs pourraient signifier quelque chose. Voyez un peu ce que vous pourriez faire pour Dieu ? N'avez-vous nulle idée là-dessus ?

1. Une soumission aveugle à sa volonté en toutes les affaires domestiques ; de sorte que vous livriez votre cœur à la joie et à la paix du Saint-Esprit.

2. Un plus grand mépris du monde, et de vous-même, etc. L'examen particulier est excellent ; faites-le avec soin. Ayez un grand amour pour la chasteté ; qu'il aille aussi loin qu'il est possible ; les yeux, les habits, en public, comme seule, toujours infiniment réservée.

LA COLOMBIÈRE.

XXXIII^e LETTRE.

A Londres.

JE vous ai écrit, Mademoiselle, depuis la mort de votre bonne sœur. Notre-Seigneur a permis que ma lettre se soit perdue ; qu'il en soit béni éternellement ! Vous pouvez bien penser que j'ai fait une partie de mon devoir, à l'égard de la défunte ; et je ne prétends pas cesser sitôt de prier pour elle. Je ne suis pourtant nullement en peine de son salut. J'ai tous les sujets du monde de croire que son ame est bienheureuse, parce qu'elle a été extrêmement éprouvée en cette vie, et qu'elle a été fidèle à Dieu parmi toutes ces épreuves. Il faut maintenant penser à vous. Je ne doute point que la peine où votre mère s'est trouvée en sa maladie sur votre sujet ne soit bien fondée. Il me semble que votre tendresse pour elle va à l'excès, et que vous la préférez à Dieu même, aussi bien que vos autres parens ; après ce qu'elle vous a dit, je m'étonne que la chose ne soit pas déjà faite. Vous vous amusez à des scrupules sur ce que vous avez fait au service

de votre sœur, et vous ne prenez pas garde que vous laissez passer le temps de faire à Dieu un sacrifice qui expierait toutes vos fautes passées. Allons, allons à la croix, Mademoiselle, et souvenons-nous que nous devons aimer Jésus-Christ plus que tout le reste. Quand vous viendrez ici vous serez la bienvenue, mais j'aimerais encore mieux que vous allassiez à Sainte-Marie.

J'aurais grande envie que Madame fût sainte ; mais je crains fort que son bien n'y soit un obstacle ; dites-lui de ma part, que si elle se ménage avec Dieu, et qu'elle donne une partie de son cœur aux créatures, elle est la plus ingrate personne que je connaisse : car après les bontés que Notre-Seigneur a eues pour elle, quand elle aurait cent millions de bien elle devrait sacrifier tout cela pour le servir. C'est merveille que si peu de chose soit capable de l'arrêter en si beau chemin, et qu'elle renonce aux faveurs que son bon Maître lui préparait, pour quelque considération que ce puisse être. De la manière que Dieu a commencé avec elle, elle devrait déjà être aussi sainte que les plus grands Saints : exhortez-la à se ressouvenir des premiers jours de sa conversion ; j'en suis témoin, et je n'y pense jamais sans louer la miséricorde infinie de Notre-Seigneur.

Pour vous, Mademoiselle, mettez toute votre confiance en Dieu, attendez tout de lui, et non d'aucune créature, pas même de vos Directeurs : quels qu'ils puissent être, ils ne peuvent rien sans Notre-Seigneur, et il peut tout sans eux. Gardez-vous désormais de cet air fier, si contraire à l'esprit d'humilité, et qui irrite plus la colère que si vous vous mettiez en colère vous-même. Il faut se taire, mais il faut aussi parler lorsqu'il y a lieu de croire qu'on se choquera du silence. Enfin, Mademoiselle, il faut être patiente de bonne foi, et douce comme Jésus-Christ jusques au fond de l'ame. Je vous recommande cette vertu sur toutes choses, elle est précieuse aux yeux de Dieu. Je trouve bon

les visites des pauvres avec M^{me} N... Il faut seulement en régler le temps et le nombre , et prendre garde que cela ne vous fasse manquer et l'une et l'autre à vos devoirs domestiques ; il faut encore prendre garde que vous ne vous dissipiez dans ces actions de charité. Entretenez-vous quelquefois avec vos bonnes amies de choses saintes , il est doux de parler de ce qu'on aime ; mais entretenez-vous bien plus avec Jésus-Christ au-dedans de votre cœur. Adieu , Mademoiselle , priez Dieu qu'il me fasse la grace de mourir entièrement à moi-même.

LA COLOMBIÈRE.

XXXIV^e LETTRE.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

J'AI reçu en cette ville la lettre que vous m'avez adressée à Paris ; je suis déjà accoutumé à la vie des Anglais comme si j'avais été nourri à Londres. Il y aura demain un mois que j'y suis. J'y ai trouvé un grand nombre de Catholiques : mais on dit qu'il y en a peu des bons. Je ne m'en étonne pas. Si nous avions aussi peu de secours en France qu'ils en ont ici , je crois que nous serions encore pire qu'eux. On ne permet pas aux sujets du roi d'Angleterre d'aller dans les chapelles des ambassadeurs pour y entendre la Messe ; et depuis que je suis ici on a mis des gens à la porte de toutes ces chapelles , et même de celle de la reine , pour se saisir des Anglais qu'on en verrait sortir. Il est vrai qu'il y a ici quantité de Français , mais il y a un an qu'il n'y a pas eu un catéchisme. De sorte qu'on peut dire que la parole de Dieu est fort rare en ce pays-ci , et que quand on y vient pour la prêcher on ne peut manquer d'y être très-bienvenu. Je

commençai hier par le discours du Paradis , parce qu'on célèbre ici la fête de Toussaint dix jours plus tard qu'en France. Je remercie très-humblement toutes vos saintes filles du souvenir qu'elles ont daigné avoir de moi dans leurs prières , je ne manque jamais de les offrir à Jésus-Christ à la Messe. J'espère de leur charité, qui m'est connue , qu'elles continueront de me recommander à Notre-Seigneur , j'en ai un besoin extrême, et j'en aurai aussi une extrême reconnaissance.

LA COLOMBIÈRE.

XXXV^e LETTRE.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

DIEU n'a pas voulu que j'aie reçu votre lettre assez tôt pour vous donner la satisfaction que vous souhaitiez de moi. J'espère que Notre-Seigneur aura suppléé par lui-même à tout ce qu'il aurait pu m'inspirer de vous écrire. Ne vous étonnez point des peines que vous sentez à l'oraison ; mais ne vous en rebutez pas aussi. Soyez seulement constante et soumise , et Dieu sera content de vous. Les vues que vous avez quelquefois de votre indignité sont peut-être des graces par lesquelles Dieu vous veut préparer à cette sécheresse où vous tombez d'abord après ; et qui est une punition de vos infidélités passées. Ne croyez point que mon éloignement soit un effet de la colère de Dieu contre vous , je vous ai dit souvent qu'il n'a que faire de moi pour vous sauver ; ne craignez pas non plus que je vous refuse jamais les petits services que vous me croirez capable de vous rendre , je vous servirai jusqu'au bout , et je ne dirai jamais la Messe que je ne demande à Dieu qu'il vous fasse

sentir les effets de sa miséricorde infinie. Demandez-lui, s'il vous plaît, pour moi la même grace ; et que mes fautes quelque grièves et fréquentes qu'elles soient , ne me fassent jamais désespérer de sa bonté. Voilà à mon avis le plus grand mal qui puisse arriver à une créature. Quand on peut se défendre de ce mal ; il n'en est point qu'on ne puisse tourner en bien , et dont il ne soit aisé de tirer de grands avantages. Adieu , ma Révérende Mère , ayez soin de la bonne sœur N. mais surtout ayez soin de vous-même et tâchez d'être la plus sainte de votre monastère , comme vous le devez être. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

XXXVI^e LETTRE.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

JE ne puis aller plus avant sans vous donner de mes nouvelles. Après ce que je vous avais écrit la dernière fois , vous serez étonnée d'apprendre que je ne me suis jamais mieux porté que je fais ; que je n'ai jamais tant travaillé , ni , par la miséricorde de Notre-Seigneur , avec tant de succès ni de si belles espérances. Notre Dieu par sa bonté donne des bénédictions incroyables aux discours les plus médiocres. Je ne doute point qu'après Pâques je n'aie le plaisir de voir la Dame , dont je vous avais fait des plaintes , dans le chemin où je la souhaite ; elle se trouve à tous les Sermons , où elle ne manque jamais de verser des larmes. La dernière fois que je lui parlai chez elle , elle pleura amèrement sur la résistance qu'elle fait à Dieu , m'assurant qu'elle ne croyait pas que Dieu eût jamais mieux convaincu personne de la vanité du monde et des obligations que nous avons d'être à lui. C'est assurément une

très-belle ame jointe à tous les avantages du corps , d'esprit et de fortune qui peuvent rendre son exemple utile à toute sorte de personnes. Pour l'autre que Dieu m'a envoyée depuis , elle est par sa bonté infinie dans le grand chemin de la perfection , et elle y va comme il faut. Dieu lui a donné d'abord des consolations , qu'on ne saurait exprimer ; il lui a fait faire en peu de temps toutes les démarches qu'il faut faire pour se détacher de toutes choses , et pour s'ôter jusques à l'espérance de se rapprocher de quoi que ce soit ; mais aujourd'hui elle est dans des peines horribles , je n'en ai jamais vu de pareilles. Le démon fait toutes choses pour lui faire perdre courage , mais Notre-Seigneur la soutient admirablement ; qu'il en soit éternellement loué ! Je ne vous parle que de ces deux , parce que ce sont elles qui m'occupent à présent davantage. Il y en a d'autres qui sont plus établies , et qui me donnent moins de peine , quoiqu'elles ne me donnent pas moins de consolation. Je remarque que ce sont tous bons esprits et bons jugemens ; je vous conjure au nom de Jésus-Christ (qui a uni les cœurs les plus éloignés par la distance des lieux) de prendre un peu d'intérêt à la sanctification de ces ames , et de le bénir mille fois des graces qu'il leur a faites , et que je reçois tous les jours pour l'amour d'elles. Je ne suis point en peine de celles que je vous ai remises , parce que je sais que Dieu en aura soin , et que vous ne les négligerez pas. O que j'ai de joie quand je pense que Dieu est aimé d'un bout du monde à l'autre , et que partout il a de véritables serviteurs , et des servantes fidèles ; je souhaite à vos filles , tant religieuses qu'autres , autant de paix , de joie spirituelle , de persévérance et d'accroissement en l'amour de Dieu , que j'en souhaite à moi-même. Je les ai toujours en mon esprit pour les recommander à notre Père commun. J'espère qu'il les aimera toujours. Je me recommande à vos prières et à celles de toute la sainte Communauté.

LA COLOMBIÈRE.

XXXVII^e LETTRE.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

J'AI reçu il y a long-temps toutes les lettres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, mais, suivant votre conseil, je ne me suis pas pressé d'y répondre. Je ne reçois que trop de consolation des vôtres. Je crains que je ne les attende avec trop d'empressement, et qu'à cet égard, comme à l'égard de bien d'autres choses, Notre-Seigneur n'ait à me reprocher mon peu d'indifférence. J'ai lu votre relation, et j'en ai été fort consolé. J'espère que cette merveille s'étendra plus loin, et que plusieurs conversions suivront celle de cette petite prédestinée. Notre Demoiselle a manqué de courage justement dans le temps que toutes les voies lui étaient ouvertes pour aller embrasser la Croix. Il est vrai que son père n'a rien oublié pour la détourner, mais il ne s'y est point opposé formellement. J'ai lieu de croire qu'il y a bien eu de ma faute et que j'ai manqué de vigueur en une rencontre, et de la conduite en plusieurs. Je prie Notre-Seigneur que personne ne soit puni de mes fautes que moi-même. J'espère que cette couronne ne sera pas perdue, et que d'autres prendront la place de celle-là. Il y en a dont la ferveur me donne bien de la consolation. En vérité je ne me ressouviens pas d'avoir jamais vu plus de résolution et plus de courage que j'en remarque dans deux ou trois personnes, que Dieu m'a envoyées pour me servir d'exemple et d'aiguillon. Je travaille, ce me semble, beaucoup pour d'autres qui ne vont pas si vite, ou plutôt qui vont fort lentement. J'aurais déjà abandonné l'entreprise, si je n'espérais un grand fruit de leur parfaite conversion; et si je n'étais persuadé que ce

ne sont pas des graces qu'il se faille lasser de demander.

Je vous suis extrêmement obligé des conseils que vous me donnez, soit touchant ma santé, soit touchant ma conduite. A l'égard des apostats, il est sûr que je fais une grande réflexion à tout ce que vous me dites, et que j'en profite, ce me semble. Il est vrai qu'il faut garder de grandes mesures avec ces personnes qui ont renoncé à la vie religieuse, et à la Religion Chrétienne; il y en a déjà deux ou trois et peut-être quatre qui m'ont trompé; mais Dieu merci ce n'est pour moi que de l'argent perdu. Que de joie me cause tout ce que vous me dites de notre bonne Sœur N....! que Dieu est admirable en ses Saints! je ne la saurais plaindre dans son mal; il me semble que les coups qu'on reçoit de la main de Dieu, sont plus doux mille fois que les caresses qui nous viennent de la main des hommes.

Je suis ravi que vous soyez contente de M^{me} N., je ne doute point qu'elle ne se doive attendre à bien des croix, et qu'elle ne doive faire provision de force et de constance. Adieu, ma Révérende Mère, je vous rends mille actions de graces pour toutes vos charités; je vous offre mes misérables prières, et je vous conjure de n'oublier pas dans les vôtres votre très-humble et très-affectionné serviteur en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

XXXVIII^e LETTRE.

A Londres.

JE vous écris, ma Révérende Mère, pour vous faire part de ma douleur sur ce qui se passe au lieu où vous êtes. J'en reçus hier des lettres qui m'ont beaucoup affligé, et si je n'espérais fermement de

la miséricorde de Dieu , qu'elle aura soin de ses bonnes filles , j'aurais bien de la peine à être consolé. Quelle désolation , si tandis que Notre-Seigneur bénit ici nos travaux , l'ennemi de notre salut détruisait ailleurs ce que j'ai eu la consolation d'y avoir établi par la miséricorde de Dieu ! Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il veut bien approuver par sa bonté infinie la consolation que je reçois par vos lettres pleines de piété ; j'espère que j'en tirerai bien du profit ; j'ai besoin , ce me semble , de ce secours , car ici , ma Révérende Mère , je ne saurais trop vous le dire , les périls sont infinis , et l'on n'a d'autres secours que ceux qui viennent de Dieu. J'ai beaucoup de bonnes œuvres en vain , qui toutes regardent ou la conversion ou la sanctification des âmes ; je me sens un zèle beaucoup plus grand , pour aider celles qui veulent tendre à la perfection , et pour donner ce désir à celles qui ne l'ont pas. Il y a dans cette Cour une jeune veuve d'environ vingt-sept à vingt-huit ans qui parmi la corruption presque universelle a conservé une réputation entière , quoique sa beauté et son bel esprit l'aient exposée aux plus fortes tentations. Cette Dame , qui est de la première qualité , ne manque jamais de venir à mes sermons et d'y verser des larmes à la vue de tout le monde. Elle a des désirs de se donner à Dieu très-fréquens , et même de quitter tout ; mais elle est riche , elle est dans l'éclat , elle ne peut encore se résoudre de renoncer à la vanité. Elle a un naturel admirable ; je l'exhorte vivement , elle m'écoute avec plaisir ; mais je ne vois pas que j'avance : elle admire la vertu , mais elle n'a pas la force de l'embrasser. Je ne la vais jamais voir qu'avec une grande répugnance ; j'y vais toutefois , parce que j'en ai ressenti de semblables à l'égard d'autres personnes que Dieu a enfin tout à fait ramenées ; je ne désire point savoir là-dessus ce que Notre-Seigneur désire de moi. Je suis très-content de travailler dans l'incertitude où je suis. Je crains seulement de

perdre un temps que je pourrais bien employer ailleurs. Si cette Dame faisait quelque chose pour Dieu, ce serait un grand exemple ; car assurément il n'y a aucune femme en toute cette Cour qui lui puisse être comparée pour les belles qualités et du corps et de l'esprit. Priez un peu le bon Dieu pour cela. Je ne vous oublierai jamais ; mais je tâcherai d'avoir un souvenir plus particulier de votre Communauté durant votre solitude ; j'espère que Dieu me fera la grace d'en commencer une après demain , de laquelle j'ai grand besoin. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

XXXIX^e LETTRE.

A Londres.

MA TRÈS-RÉVÉRENDE MÈRE , LA PAIX DE
JÉSUS-CHRIST !

JE vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise de donner un si bon conseil à ces bonnes Demoiselles sur le sujet dont je vous avais écrit. Je ne doute point que de part et d'autre on ne revienne des premiers sentimens , et que Dieu ne conduise tout pour sa gloire. Elles continuent de me demander ce qu'elles doivent faire à l'égard de leur direction ; et il faut que vous ayez la bonté de souffrir que je vous dise là-dessus ce que je pense , afin que vous le leur fassiez comprendre , s'il est possible. Je crois qu'il est absolument nécessaire qu'elles se déterminent une fois pour toutes à choisir une personne qui ait seule la connaissance de leur intérieur : car de changer tous les ans , c'est pour n'avancer jamais rien ; et j'avoue que je ne saurais rien faire pour elles , s'il faut qu'en toutes choses j'aie à confirmer ou à éclaircir les vues d'un autre. Vous voyez bien, ma Révérende

Mère , quel embarras , quelle perte de temps c'est pour elles et pour moi , quelle source de trouble et d'inquiétudes ; pour moi je confesse que je ne comprends pas comment des filles qui ne sont pas tout à fait grossières , ni ignorantes , ne sauraient dire leurs péchés à une personne sans lui dire tout ce qu'elles font depuis le matin jusqu'au soir ; surtout ayant chacune une Règle où il me semble que la plupart des choses sont expliquées.

Il faut ou diminuer , ou même laisser entièrement par obéissance tous les exercices qui peuvent augmenter le mal ou retarder la guérison ; si je ne l'ai pas fait vous aurez la bonté de le leur dire. Quand je serais auprès d'elles je n'aurais rien à leur dire que ce que je leur ai écrit. Si après cela je leur donnais une demi-heure chaque mois , pour me dire l'état de leur oraison et leurs dispositions présentes , cela suffirait et serait une véritable direction : car c'est un grand amusement et une vraie illusion que ces visites qui ne finissent point et qui recommencent tous les jours ; on se satisfait , on se dissipe par tant de conversations , et cependant on laisse Dieu , avec qui il faudrait tâcher d'être uniquement uni. De sorte , ma Révérende Mère , que si ces filles ne peuvent pas se contenter des services que je leur puis rendre d'ici , il faut absolument qu'elles prennent un Directeur , duquel elles suivent les ordres en toutes choses ; si elles le font , je ne refuse pas de leur écrire , et de leur donner tous les conseils que je suis capable de leur donner ; mais elles ne les doivent plus recevoir que comme de simples conseils , et se tenir à celui dont la volonté leur doit être comme une loi inviolable. Tant que vous serez où vous êtes , je soumets toutes choses à vos sentimens ; mais hors de vous je ne trouve nullement à propos qu'on aille se déclarer à tous allans et venans : c'est le vrai moyen de se remplir ou de vanité ou de trouble , de demeurer toujours où l'on est sans avancer d'un seul pas , et de retourner même en arrière. Il faut prendre

garde qu'on ne s'occupe tellement de soi-même , qu'on cherche ensuite à en entretenir tout le monde ; et que cependant on ne s'occupe point de Dieu qui devrait faire tout l'entretien de notre cœur , allant à lui avec simplicité sans faire tant de réflexions , et sans accabler les autres à force de leur parler de nous-mêmes. On travaille toujours pour fonder un couvent d'Anglaises sous votre Règle , ce sera à Boulogne en Picardie. Il me semble que depuis quelques jours l'affaire a pris un meilleur train qu'elle n'avait encore fait. M^{me} la Duchesse s'accoucha d'un Prince il y a huit jours ; on ne peut dire avec quelle joie des catholiques. Je suis toujours tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

XL^e LETTRE.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

JE me réjouis des graces que Notre-Seigneur continue de faire à celle dont vous avez effacé le nom dans votre lettre ; je me réjouis encore de la part que vous y avez eue , ce sont là les véritables faveurs , de souffrir pour la justice et pour la gloire de notre bon Maître. O les excellentes croix , et qu'elles doivent être de bon goût pour les ames que Dieu a remplies de son amour ! Je confesse que ce serait pour moi une fort grande douceur , que de pouvoir vous parler , et à cette bonne Sœur. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse en tout à mon égard ! Je ne crois pas qu'il y ait personne au monde plus incertain de ce qu'il doit devenir ; j'attends sur cela avec tranquillité la volonté de notre grand Maître. Je vous rends mille graces des soins que vous prenez de vos chères Filles. Les deux Sœurs m'ont donné beaucoup de joie par leurs

dernières lettres , j'espère qu'avant que vous les quittiez elles pourront être en état de se soutenir avec la grace de Dieu. Je n'écris pas à votre sainte Sœur ; je la trouve si savante et si éclairée , et d'ailleurs je suis si persuadé que Dieu se communique à elle d'une manière très-particulière , qu'il y aurait de la présomption de vouloir lui donner quelques conseils. Elle me parle d'un second sacrifice que Notre-Seigneur demande d'elle , qui est le soin du corps et de la santé ; pour moi je tiens ce sacrifice encore plus parfait que celui des prières , parce qu'il est fort humiliant et fort propre à nous détacher de tout l'appui que nous pouvons avoir en nous-mêmes. Si elle avait besoin d'être exhortée à obéir en cela à la voix de Dieu , je l'y exhorterais de tout mon cœur. Je ne vois pas que rien lui doive faire de la peine en cela , elle aime les humiliations et l'obscurité ; cette conduite y contribue beaucoup. En tout cas elle ne hasarde que son intérêt propre qu'elle doit compter pour rien. Pour ma santé , que vous avez la bonté de me recommander si souvent , elle n'est pas assurément bonne. Cependant voici le Carême , et si cela continue je crains que mes Auditeurs ne soient assez mal prêchés ; peut-être aussi le seront-ils mieux , parce que j'y mettrai moins du mien. Au reste la maladie ne me fait guère de peur , Dieu merci ; la volonté de Dieu soit faite en toutes choses. On ne parle plus ici que de la guerre contre la France , mais je ne crois pas d'y retourner sitôt pour cela. Depuis que ma lettre est commencée , nous avons fait ici la fête de saint François de Sales. J'ai fait ce que j'ai pu pour la faire célébrer dévotement. M^{me} la Duchesse me promet hier qu'elle ferait venir une Indulgence plénière pour l'année prochaine ; si cela est , je prêcherai ce jour-là , et je n'oublierai rien pour faire connaître ce grand Saint aux Anglais.

XLI. LETTRE.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

JE reçois avec toute la douleur et en même temps toute la soumission qu'il m'est possible d'avoir, la nouvelle de votre départ de Paray. Je suis sûr que quelque part qu'il plaise à Notre-Seigneur de vous envoyer, vous y travaillerez pour sa gloire, et que sa volonté sera accomplie en vous. Voilà ce qui nous doit consoler de tout; il se pourra faire que vous vous approchiez de Paris, et qu'ainsi on pourra avoir encore plus facilement de vos nouvelles. Pour l'intérêt de vos chères Filles, auxquelles votre présence était si avantageuse, je les remets entre les mains de celui à qui elles appartiennent, et qui a mille voies pour leur procurer les secours qu'il leur a donnés jusques ici par votre zèle. Je vous rends mille graces des bontés que vous avez eues pour elles, et des bonnes nouvelles que vous m'en donnez. Je suis tout à fait de votre avis à l'égard de la plus jeune des deux Sœurs, il faut qu'elle demeure comme elle est jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous donne d'autres lumières. Je prends plus de part que je ne vous le puis dire à la faveur extraordinaire que vous avez reçue de Notre-Seigneur, je l'en remercie du plus profond de mon ame, et comme si c'était à moi-même qu'elle eût été accordée: j'ai déjà dit quelques Messes en actions de graces, et je la dirai encore aujourd'hui à cette intention. Je vous félicite aussi de la croix qu'il lui a plu de vous envoyer; j'espère qu'elle vous sera une source de toute sorte de bénédictions. J'ai appris la mort de M. N.: mais je ne savais pas encore la retraite de madame sa femme. Je prie Notre-Seigneur qu'il lui fasse tirer un grand fruit

des bons exemples qu'elle verra en votre maison. Le Carême ne m'a point affaibli, par la grace de Notre-Seigneur, quoiqu'assurément j'aie beaucoup travaillé. Dieu en soit loué éternellement ! Présentement il me semble que je moissonne ; à quoi il n'y a guères moins de peine qu'à semer, tant à cause du grand nombre des personnes à qui il faut parler et écrire, qu'à cause des traverses que nous fait essuyer l'ennemi de notre salut. Il faut avoir une grande grace de Dieu pour souffrir avec patience ses persécutions, et les nouveaux troubles qu'il ne cesse de jeter dans les ames que Dieu veut attirer à lui. Je fus encore hier au soir trois grandes heures avec la Dame dont je vous ai écrit. Il est étrange que le démon se serve pour l'arrêter d'un certain faux respect qu'on lui a inspiré pour le Corps de Jésus-Christ, qui lui donne un si grand éloignement de la Communion, que c'est la seule chose, qu'elle craint dans une vie dévote ; de sorte que lui ayant fait promettre qu'elle recevrait le Corps de Jésus-Christ tous les quinze jours au moins durant trois mois, elle me témoigna une si grande peine qu'elle me fit compassion jusqu'à me dire que tout ce que j'exigerais d'elle, ou que je pourrais exiger, n'était rien en comparaison, et que je lui perçais le cœur en lui faisant cette demande. Cependant je tins bon, et elle me le promit ; je la recommande extrêmement à vos prières. Je ne sais à quoi il tient qu'elle ne soit toute à Dieu ; elle n'est retenue que par des illusions, car c'est merveille de voir les admirables dispositions où elle est à l'égard de toutes les choses de la terre ; il me semble que je sens la crainte que le démon a de sa conversion entière. Il n'y a plus que lui qui s'y oppose, car je ne trouve presque rien en elle qui y résiste.

Vous m'avez tout à fait converti sur le sujet de la santé ; vous m'avez inspiré le désir de la conserver pour le service du prochain. Je vois qu'il en faut beaucoup pour le métier qu'il plaît à Dieu que je fasse : mais tâchez aussi de me changer à

J'égard de l'ame , soit par vos discours , soit par vos prières. Car vous savez bien que j'ai encore plus besoin de vertu en conversant , comme je suis obligé de faire avec toute sorte de personnes , et ayant si peu de temps pour me recueillir. Vous avez raison , ma Révérende Mère , de m'envier l'avantage que j'ai de pouvoir exciter les autres à aimer Dieu ; mais vous savez qu'il faut que le cœur soit bien plein d'amour afin qu'il se répande sur eux à qui on parle , et que les péchés de l'homme sont de grands obstacles aux desseins de Dieu , qui s'en veut servir. Ce n'est pas que je ne m'estime très-heureux d'être appelé à l'emploi que j'ai ; mais je crains avec raison que mes fautes n'empêchent plus de conversions , que mon zèle n'en peut faire. Je ne laisserai pas de continuer avec confiance , nonobstant mes justes craintes et les petites fatigues qui sont attachées à mon ministère ; car il y a plus de croix et intérieures et extérieures qu'il ne paraît. Du moment que l'on se sent touché de Dieu pour travailler à la sanctification d'une ame , jusqu'à ce qu'on l'ait mise en un certain état de consistance , il y a bien des peines à essuyer. Il est vrai qu'il y a aussi de grandes douceurs , surtout à observer les voies de la grace , ses opérations , ses progrès dans les cœurs , les bontés de Dieu , sa patience , sa tendresse , sa prudence admirable , son pouvoir , et cent autres choses qui éclairent l'ame de ceux qui y font réflexion et qui la comblent de joie. Je prie Notre-Seigneur qu'il continue de vous combler de ses bénédictions , et qu'il vous fasse la grace qu'à votre départ vous laissiez son esprit dans votre Monastère , si bien établi , qu'il y demeure jusqu'à la fin des siècles.

LA COLOMBIÈRE.

XLII^e LETTRE.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

JE ne vous écris qu'un mot pour prendre ce petit moment de consolation avec vous , et vous avertir de la mort du petit prince que Dieu nous avait donné. Cela a beaucoup affligé tous les Catholiques , mais surtout Monsieur le Duc son père et Madame la Duchesse sa mère , qui néanmoins ont reçu cette affliction de la manière du monde la plus chrétienne. Je vois tous les jours de nouveaux et de grands effets de la grace de Dieu dans les ames ; je sens pourtant que mon peu de vertu est cause que leurs progrès se font lentement , et qu'elles ne vont pas à beaucoup près aussi loin qu'elles iraient sous un homme plus détaché. J'ai reçu aujourd'hui l'abjuration d'une Demoiselle , qui a été autrefois fort obstinée : priez Dieu , pour elle. Il n'y a guère plus de huit jours que j'en avais une autre , mais ce qui me touche le plus ce sont certaines ames , en qui Dieu fait des merveilles pour la perfection. Louez-en Dieu , je vous en conjure , car en vérité il y a grand sujet ; il est partout admirable , je ferais un livre des miséricordes dont il m'a rendu témoin depuis que je suis ici ; tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

XLIII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR , DANS LE COEUR DE
JÉSUS-CHRIST.

JE me suis privé jusqu'aujourd'hui de la consolation que j'aurais eue à vous écrire , parce que j'ai cru que Dieu souhaitait de moi que je lui fisse ce petit sacrifice. Plût à la miséricorde infinie que je fusse fidèle à obéir à toutes ses volontés ! Mais hélas ! je vis d'une étrange manière , et je sens que le regret que j'en ai et la plainte que j'en fais , bien loin de me justifier devant Dieu , me rendent encore plus coupable. Je ne sais ce qui m'empêche de devenir bon et d'avancer dans la voie de Dieu ; je crois que le désir que j'en ai n'est pas assez pur. Il s'élève divers désirs en mon ame , d'entreprendre plusieurs choses pour expier mes péchés et pour glorifier notre aimable Maître ; mais dans l'état où je suis pour ma santé je crains que ce ne soient des illusions , et que Notre-Seigneur ne me juge pas digne de rien faire pour son amour. Il me semble que rien ne me serait difficile , si je connaissais ce qu'il demande de moi. Cependant , je ne travaille qu'à recouvrer ma santé comme on me l'a ordonné : mais sous ce prétexte j'ai sujet de penser que je commets bien des lâchetés. Je vieillis , et je suis infiniment éloigné de la perfection de mon état , je ne puis parvenir à cet oubli de moi-même , ce qui me doit donner entrée dans le cœur de Jésus-Christ , d'où je suis par conséquent bien éloigné. Je vois bien que si Dieu n'a pitié de moi je mourrai fort imparfait. Ce serait pour moi une grande douleur si je pouvais enfin après tant de temps passé dans la Religion découvrir par quel moyen je pour-

rai acquérir un entier oubli de moi-même. Demandez pour moi à notre bon Maître que je ne fasse jamais rien contre sa volonté, et qu'en tout le reste il dispose de moi selon son bon plaisir. Remerciez-le s'il vous plaît de l'état où il m'a mis. La maladie était pour moi une chose absolument nécessaire, sans cela je ne sais ce que je serais devenu; je suis persuadé que c'est une des plus grandes miséricordes que Dieu ait exercée sur moi. Si j'en avais bien profité, elle m'aurait sanctifié. Dans la dernière lettre que j'ai reçue de vous, vous me racontiez une espèce de vision, où le démon vous avait représentée à vous-même toute remplie de péchés, desquels néanmoins vous ne voyiez aucun en particulier, et vous me marquiez que vous appréhendiez alors que ce ne fût un effet d'aveuglement et d'insensibilité intérieure. Je crois plutôt que c'est que Dieu veut que vous vous en remettiez entièrement à sa miséricorde infinie, et que vous ne vous mêliez plus de ce qui vous touche. Car je croirais faire tort à son ineffable bonté, si je pensais qu'il vous eût laissée tomber dans l'endurcissement de cœur, lui qui a tant de tendresse pour nous et un si grand désir de notre salut. Il se pourrait faire que nos infidélités eussent mérité cet état; mais il ne faut pas juger de la conduite d'un si bon Père par l'excès de nos ingratitude, quelque méchans que nous soyons; il sera toujours bon envers nous, tant que nous espérons en lui. On m'a donné ici le soin de quinze ou seize jeunes religieux à qui je donne fort mauvais exemples, recommandez-les un peu à Notre-Seigneur. On m'a aussi prié de vous en recommander un qui n'est pas sous ma conduite, et pour lequel je me reproche de n'avoir pas trop de zèle; je m'en sens beaucoup plus pour celui qui m'a fait cette prière: souvenez-vous s'il vous plaît de tous deux devant Dieu. J'offre à Notre-Seigneur la personne que vous m'avez recommandée, toutes les fois que je m'en ressouviens à la Messe, c'est quasi l'unique exercice spirituel que je fais, encore m'en acquitté-je bien mal. Je prie

Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il vous unisse toujours de plus en plus à son divin Cœur, qu'il augmente et qu'il purifie en vous le désir qu'il vous a inspiré de sa croix et de ses précieuses abjections. C'est en lui et pour lui seul que je suis tout à vous.

LA COLOMBIÈRE.

XLIV^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA CHÈRE SŒUR, DANS L'AMOUR ET DANS LE
CŒUR DE JÉSUS-CHRIST.

IL est tout visible que l'esprit qui vous trouble et qui tâche de vous faire tomber dans la défiance, en vous persuadant que vous êtes trompée et que vous ne devez pas prétendre à aimer Dieu, soit en ce monde ou en l'autre, il est tout visible, dis-je, que cet esprit est un malheureux esprit, et du nombre de ceux qui connaissent Dieu sans l'aimer et même sans pouvoir l'aimer. Notre bon-Maître a permis qu'il ne vous attaquât que par des artifices extrêmement grossiers, afin que je pusse les découvrir tout ignorant que je suis. Je me réjouis et je loue Dieu de tout mon cœur de ce que tout retombe sur cet imposteur, et de ce que vous êtes purifiée par tous les efforts qu'il fait pour vous détacher de votre Tout. Non encore une fois, vous n'êtes nullement trompée, il n'y a point d'illusion dans les faveurs que vous recevez de la miséricorde du Seigneur, je n'ai nul sujet de vous soupçonner de dissimulation, ni d'hypocrisie, et quoiqu'il y ait lieu de s'étonner que le souverain Maître s'abaisse jusqu'à des créatures si viles et si imparfaites, ce serait un blasphème de penser que sa bonté ne puisse pas aller jusque-là, et qu'elle soit

capable d'être surmontée par nos infidélités. Je comprends tout le mal que vous ne pouvez pas me dire de vous-même, plus que vous ne sauriez penser; il me semble que je lis dans votre conscience et que j'y découvre vos ingratitude envers votre souverain bienfaiteur. Mais tout cela ne peut me donner aucune défiance de votre état: au contraire cela me persuade encore plus des miséricordes de Dieu envers vous, parce qu'il est digne de cette bonté infinie de se communiquer avec profusion à des âmes où rien ne l'attire que ces mêmes profusions et le plaisir qu'il a à faire du bien. Et je suis si sûr de ce que je vous dis, que s'il était nécessaire il me semble que je pourrais vous répondre sur le salut même de mon âme, que vous devez marcher avec confiance et ne songer qu'à être reconnaissante de la conduite que Dieu tient sur vous. Je ne vous ai jamais flattée, je me sens encore plus éloigné de le faire que jamais, d'autant plus que je n'ai jamais regardé les bontés que Jésus-Christ vous témoigne comme des biens qui soient à vous ou de vous; mais comme des effets de sa charité sans borne, qui se plaît avec les pécheurs, qui fait abonder sa grace où le péché a abondé davantage, qui remplit les vaisseaux les moins précieux afin que nulle créature ne se glorifie en sa présence, et qu'on n'attribue pas ce qu'il met en l'âme, à l'âme qui le reçoit. Ne vous mettez point en peine de lire la vie de sainte Thérèse pour le conseil qui vous en a été donné autrefois, si d'ailleurs vous ne vous y sentez pas autrement attirée. Je lis très-facilement vos lettres, et je n'ai pas de peine à les comprendre. Lorsque je reçus la dernière, je n'étais pas en état de vous y faire réponse, on croyait même que je devais mourir cet Automne. Présentement je suis mieux, ce me semble, que je n'ai été depuis que je suis incommodé; mais pour l'intérieur, à quoi je ne doute point que vous ne preniez autant de part que vous me le témoignez, il vous ferait grande compassion si vous le voyiez. Je sens

d'assez grands désirs pour glorifier notre grand Maître ; mais je ne sais comment les exécuter , j'ai même sujet de croire que tous ces désirs ne soient fort impurs , et que ce ne soit plutôt l'envie de sortir de la vie obscure et abjecte que je mène à présent , qu'un véritable zèle ; car dans le fond si je m'acquittais bien du petit emploi que j'ai , peut-être ferais-je plus de bien que dans des occupations plus laborieuses et de plus grand bruit. J'aurais bien envie de me remettre en tout au train commun et surtout à une oraison réglée , parce que je me trouve mieux que je n'ai été depuis longtemps. D'ailleurs comme je suis déjà souvent retombé , je crains que je ne sois pas encore suffisamment rétabli , et qu'il n'y ait de l'illusion à vouloir reprendre les exercices communs. Ce que je trouve de bon dans l'état où je suis , c'est une grande abjection soit intérieure soit extérieure , je comprends que c'est un trésor inestimable ; mais priez bien Notre-Seigneur qu'il me le fasse aimer pour son amour , et qu'ensuite , si c'est sa gloire , il l'augmente tous les jours davantage , et le conduise jusqu'au comble , sans avoir égard à mes répugnances ni à mon indignité.

LA COLOMBIÈRE.

XLV° LETTRE.

A une Demoiselle.

COMME vous me priez de vous dire ce que je pense de votre lettre , je veux commencer par-là ma réponse. Premièrement je ne trouve pas bon que vous vous serviez de cette manière de parler, *Mon cher*. *Mon cher Père*, ou *mon cher Monsieur*, seraient tolérables ; mais, *Mon cher*, tout seul, comme vous vous en êtes servie deux fois , ne doit jamais être employé par une fille. Vous me dites que vous avez

le cœur serré pour bien des raisons que vous ne pouvez me mander. Pourquoi donc ne le pouvez-vous pas ? Vous pouvez m'écrire avec une entière liberté ; mais ne me parlez plus de ce départ ni de la douleur qu'il vous cause , car c'est une douleur que je condamne ; votre cœur ne doit ressentir d'autre douleur que celle d'avoir offensé Dieu. Est-il possible que le mariage dont on parle vous embarrasse encore l'esprit ? une fille qui s'est donnée à Dieu tout entière , songe-t-elle encore aux choses du monde ? Est-ce que vous craignez la pauvreté que Jésus-Christ a tant aimée pour l'amour de vous ? De quoi vous inquiétez-vous , fille de peu de foi ? n'avez-vous pas confié à Dieu le soin de toutes vos affaires ? Craignez-vous qu'il ne vous trompe ? A quoi vous amusez-vous , au lieu de songer à profiter du temps qui vous reste pour aimer Dieu et à réparer celui que vous avez perdu ? Pourquoi me marquez-vous que vous n'avez personne à qui vous plaindre de vos peines ? Est-ce que vous avez si peu d'humilité que vous n'oseriez les découvrir à votre confesseur ? Croyez-moi , n'en faites pas de difficulté ; quand il ne serait pas aussi éclairé qu'il est , Dieu bénira votre simplicité , et lui inspirera ce qu'il faut qu'il vous dise pour votre bien. Que vous vous tromperiez si vous croyiez en savoir plus que lui , ou si vous le regardiez simplement comme un homme , et non pas comme celui par lequel Dieu veut vous instruire et vous consoler ? Je ne suis pas content de ce que vous me dites que vous êtes toujours la même. Quand il n'y aura que cela à dire , il n'est pas nécessaire de m'écrire , si ce n'est peut-être de six en six mois pour me donner la consolation de savoir que vous persévérerez dans le service de Dieu. Hors de cela , à moins que vous ne sentiez quelque besoin particulier , ou que vous ne soyez en quelque doute , il ne faut pas perdre le temps à me faire des complimens. Ce n'est pas que je ne vous sois très-obligé des marques de bonté que vous me

donnez ; mais comme vos intérêts me sont beaucoup plus chers que ma satisfaction propre , je crains qu'en me voulant faire de l'honneur vous ne fassiez tort à vous-même. Il faut être toute à Dieu sans réserve, et appréhender comme la mort tous les mouvemens de votre cœur qui ne vont pas droit à lui. Quel malheur de perdre des larmes pour un autre sujet que pour lui témoigner votre amour ? Des larmes, dis-je, qui sont si précieuses, et dont une seule peut avec sa grace éteindre toutes les flammes que vos péchés ont méritées dans l'autre vie. Je ne vous en dirai pas davantage. Je suis en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

X L V I^e L E T T R E.

A une Demoiselle.

JE prie Notre-Seigneur qu'il vous conserve dans sa sainte paix. Je ne veux point perdre de parole à vous répondre, parce que je suis encore dans les remèdes qui ne me permettent pas de le faire fort au long. Vous me demandez la cause du froid que vous sentez en vos exercices spirituels. C'est le trop grand désir que vous avez de les faire avec une ferveur sensible. Il faut aimer Dieu tout seul, de tout votre cœur, et être prête à vous contenter de sa croix pour toute marque de son amour. Je sais que cette disposition est difficile, mais je vous conjure d'y aspirer et de faire vos efforts pour y parvenir. Vous ferez bien de jeûner avec modération, vu les indispositions où Notre-Seigneur vous a mise. Pour la pratique que vous demandez de la présence de Dieu, je n'en ai point de nouvelle à vous donner ; mais puisque Dieu ne vous attire plus à songer à lui durant le jour, c'est assez que de temps en temps vous fassiez des actes de foi de

sa présence; et qu'en même temps vous vous soumettiez à n'en avoir aucun sentiment, et à n'y songer que de cette manière sèche, laquelle est moins agréable, mais beaucoup plus méritoire. Quand vous manquez de suivre votre règle, par pure obéissance et discrétion, et non par légèreté d'esprit et par amour de la liberté, il n'y a pas de mal, au contraire vous faites très-bien; mais si c'était par libertinage ou par paresse, ce serait un grand obstacle aux grâces de Dieu. Pour vos paroles intérieures je n'y vois nulle différence de ce qu'on appelle bonnes pensées, saintes inspirations; c'est pourquoi tant qu'elles ne vous porteront à rien d'extraordinaire vous les pouvez suivre. Vos oraisons sont toutes bonnes, Dieu merci, surtout celles où vous souffrez davantage; mettez-vous en la posture qui vous incommode le moins, et prenez garde de vous entretenir doucement et sans vous faire de violence. A l'égard de votre frère, suivez l'avis de votre confesseur. Je suis ravi que vous fassiez à votre nièce tout le bien que vous pourrez; mais prenez garde que l'amitié que vous avez pour elle ne vous fasse du mal, en ôtant une partie de votre cœur à Jésus-Christ qui le veut tout. Vous pouvez lire les Évangiles. Combattez généreusement pour votre âme jusqu'à la mort; ayez confiance en Jésus-Christ, qui vous rendra victorieuse de vos ennemis.

LA COLOMBIÈRE.

X L V I I ^e L E T T R E.

A une Demoiselle.

De Londres.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST vous comble de sa sainte paix. Comme j'allais répondre à votre première lettre, j'ai reçu la seconde, et ainsi je répon-

drai en même temps à toutes deux. 1. Ce n'aurait pas été mon avis que vous lussiez les œuvres ni la vie de sainte Thérèse : ce livre, tout excellent qu'il est, ne vous convient point dans les dispositions présentes où vous vous trouvez. 2. Prenez garde que vous ne recherchiez trop de communication, ce n'est pas le moyen de conserver la paix de l'âme, ni d'être assurée dans ce que l'on fait pour Dieu. Je ne trouve point mauvais que vous preniez votre revenu ni que vous vous le réserviez : mais je condamne entièrement le motif, qui semble marquer un peu de défiance en la providence de Dieu. De plus je ne puis approuver la manière dont vous en usez envers votre frère et vos belles-sœurs, ni ce que vous dites d'eux à votre mère, ni les chagrins que vous cause leur présence ; tout cela n'est nullement de l'esprit de Dieu. 3. Ce que vous sentez au fond de la poitrine n'est rien apparemment, n'y faites nulle réflexion, cela n'est ni bon ni mauvais. 4. Tous les sujets d'oraison que vous me marquez sont bons, aussi bien que toutes les manières de présence de Dieu. Il n'y a pas de mal de changer le temps de l'oraison quand il y a nécessité, mais il ne le faut pas faire simplement parce qu'on s'y sent attiré. 5. Ne vous embarrassez plus de votre vie passée : tout ce que vous me marquez dans votre première lettre au sujet des occasions, n'a point été dit pour vous ; me croyez-vous si idiot que de n'avoir pas su vous faire faire une bonne confession dans le péril de la mort : ne serez-vous jamais sage à cet égard, et le démon aura-t-il le pouvoir de vous troubler, toutes les fois qu'il lui plaira de vous faire ressouvenir de votre vie passée ? Qu'il vous suffise que je vous ai laissée en bon état, et ne me parlez jamais plus sur ce sujet, je veux bien être votre caution. 6. Communiez selon la Règle que je vous ai laissée, que vous pouvez entendre de deux communions sur semaine ; pour le surplus rapportez-vous-en à vos confesseurs, pourvu qu'on ne vous porte pas à des excès.

7. Profitez de l'avis que vous a donné N... 8. Il est vrai que tous sujets d'oraison sont bons, surtout si vous vous sentez portée à vous y entretenir.

9. Dites vos peines à Notre-Seigneur, qui est toujours auprès de vous et dans vous, et que vous oubliez pour aller chercher des consolations ailleurs.

10. Visitez votre confesseur à la bonne heure, et entretenez-vous de Dieu avec lui et avec les autres personnes spirituelles de votre connaissance; mais à tout cela il faut beaucoup de modération.

11. Ne faites pas plus de pénitence que ce que je vous ai marqué, et offrez à Dieu pour l'expiation de vos fautes les peines que vous souffrez.

12. Lajupe rouge me paraît trop éclatante.

13. Quand vous manquez de consolation à l'oraison, il faut supporter l'impatience où vous êtes de finir avec une grande humilité, et pour vous mortifier y être un peu plus de temps qu'à l'ordinaire.

14. Vous me demandez à quoi il ne faut pas s'attacher: il ne faut s'attacher à rien, ni aux biens, ni aux parens, ni aux directeurs, ni aux douceurs intérieures, enfin il ne faut pas qu'il y ait rien au monde dont nous ne soyons prêts à nous passer sans inquiétude, si Dieu veut nous en priver.

15. Vous faites bien de faire l'examen de tous les mois.

16. Il y a des temps que vous n'osez dire à Dieu que vous l'aimez, je ne m'en étonne pas. Il faut l'aimer en tous temps; mais il n'est pas toujours temps de le lui dire, il faut suivre en cela la disposition de votre cœur.

17. Je ne sais point du tout si je retournerai en France, et tant que je suis ici je ne puis rien pour les affaires de N... laissez tout à la Providence. Je me réjouis du séjour que le Père N... a fait en vos quartiers et des consolations qu'il vous a données; c'est un fort homme de bien, il y a long-temps que je le connais, j'approuve tous les conseils qu'il vous a donnés touchant votre bien, j'espère que vous en jouirez sans attache, et que votre Dieu sera toujours tout votre trésor. Je vous ai déjà mandé ce que je pensais sur le sujet de vos

tentations , ne vous en inquiétez point , mais ne laissez pas de les déclarer à votre confesseur , s'il le veut souffrir. Mais je vous prie de demeurer contente de ce que je vous dis , si vous vous fiez en moi ; quand j'ai dit une chose , tenez-vous-y et ne me consultez plus sur cela. Le conseil que vous avez donné à Madame N... est bon. Au nom de Dieu retranchez tous les complimens. Je suis à vous en Notre-Seigneur sans façon et sans réserve.

LA COLOMBIÈRE.

XLVIII^e LETTRE.

A une Demoiselle.

A Londres.

Oui , ma très-chère fille en Jésus-Christ , je consens que vous ne découvriez votre intérieur qu'à votre ancien directeur , quelque éloigné qu'il soit de vous. Pour vos tentations , vous les pouvez toujours dire à votre confesseur ordinaire afin de mettre votre conscience en repos. Ce n'est pas que vous ne puissiez trouver des personnes plus capables et plus saintes que celui qui vous a donné les premières instructions , mais c'est qu'il me semble que Dieu destine certaines ames à certains pères spirituels , et non à d'autres , quoique ces autres vaillent cent mille fois mieux. Croyez moi , ma fille , vous êtes bien , et vous n'avez nul sujet de vous repentir des démarches que vous avez faites ; ne songez qu'à vous avancer dans le chemin de la croix où Dieu vous a fait l'honneur de vous engager.

Vous me demandez des moyens pour vivre dans l'humilité et le désintéressement , il n'y a point de meilleur moyen pour cela , que de penser que cela plaît à Dieu davantage ; je parle à une fille et

à une épouse de Jésus-Christ, c'est assez de lui dire ce qui fait plaisir à son Époux pour la porter à le faire. Quand je dis que vous devez regarder tous vos frères comme vos maîtres, je n'entends parler que des sentimens intérieurs, et des marques de respect et de soumission extérieure; car je ne prétends pas que vous passiez votre vie à leur service; mais tant que vous serez en l'état où vous êtes, faites ce qu'ils souhaiteront de vous, et ce que votre mère désirera, avec autant de zèle, de douceur, d'humilité, de silence, de joie, que si vous étiez à leurs gages.

Quand je vous aurai répondu sur quelque point, vous ne devez plus douter de rien; ce n'est pas que je ne me puisse tromper, mais cette erreur ne sera pas sur votre compte. Sans quitter vos exercices de dévotion, il y a un certain air d'humilité et de modestie mêlé d'une sainte joie, qui contente les gens. Il faut même quelquefois préférer l'obéissance à tout le reste, surtout quand on sent que le cœur y répugne; car alors je préférerais la mortification à l'oraison et même à la communion. Ne retranchez rien de votre manger quand vous êtes avec la famille, contentez-vous de faire cette action pour Dieu, et d'y mêler certaines petites mortifications qui ne paraissent pas. Vous avez bien fait de suivre le conseil de M. N... Au sujet du confesseur, je vous ai marqué, ou j'ai prié la N... de vous dire comment c'est qu'on s'accuse des fautes contre la règle: vous pouvez croire cette personne en toutes choses: Il n'est point nécessaire de se confesser le lendemain d'une confession, ni même le jour d'après.

Continuez de faire votre oraison comme vous me marquez, selon que vous vous sentez attirée. Mais ne vous inquiétez point de ce que vous y faites, car cette inquiétude est un effet de l'amour propre. Il faut s'abandonner à la conduite de Dieu, sans autre intention que de lui plaire; et quand on sent qu'on a ce désir bien ayant dans le cœur, il

ne faut plus tant s'amuser à faire des réflexions sur soi-même, ni sur l'état de vertu où l'on est, il ne faut s'occuper que de celui qu'on aime, et se mettre fort peu en peine de soi-même : considérer attentivement ce dernier avis, il est pour vous de la dernière conséquence. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai reçu celle que vous m'écrivez pour Madame N... Je consens qu'elle se sépare et qu'elle le fasse le plus doucement qu'il est possible. Sa sœur a toujours été un grand obstacle à cette séparation, si elle a pu se surmonter là-dessus, elle fera bien de se retirer; mais si cela est fait une fois, je ne veux point qu'elle change sans mon conseil. De plus il sera bon, ce me semble, qu'elle se serve de l'entremise de quelqu'homme raisonnable pour faire le traité qu'elle a dessein de faire, pour éviter le bruit et les contestations qui arriveraient si elle parlait elle-même. Je prie Notre-Seigneur qu'il lui plaise de l'assister en cette occasion qui est de si grande conséquence pour le repos de sa vie. Ne désespérez point d'elle, elle a beaucoup de courage; si elle n'avait point de bien, elle serait bientôt une Sainte. Adieu, ma très-chère fille en Jésus-Christ, je suis à vous en lui pour toujours.

LA COLOMBIÈRE.

X L I X^e L E T T R E.

NE vous étonnez point, Mademoiselle, si je vous écris plus succinctement que vous ne souhaiteriez; si vous saviez tout ce que j'ai à faire, vous vous étonneriez de ce que je le fais si au long. Quand je laisse quelque point de vos lettres sans réponse, c'est ordinairement que je ne juge pas si nécessaire d'y répondre, et que vous ne devez pas vous en mettre en peine. Il me semble qu'un mot dit beaucoup, quand Dieu donne un peu de confiance à la

personne qui parle. Méprisez les tentations contre la foi, et songez que vous ne croyez que ce que tant de Saints et tant de grands Docteurs ont cru. Rougissez de votre défiance pour l'avenir ; ignorez-vous que votre Père céleste connaît vos besoins, et qu'il est tout-puissant pour y pourvoir ? Que craignez-vous dans les jugemens de Dieu ? ils sont tous favorables aux âmes remplies de bonne volonté. Pour vous consoler de vos peines lisez le neuvième chapitre du second livre de l'Imitation de Jésus-Christ, et tâchez de le bien comprendre. Que vous êtes malheureuse de douter si vos peines viennent de Dieu : et d'où viendraient-elles donc ? se fait-il rien sur la terre sans son ordre, ou sans sa permission ? Ainsi quand ces peines viendraient du démon, comme celles de Job ; ou du fond de votre nature, comme il arrive à tant de bonnes âmes, croyez-vous qu'elles en seraient pour cela moins précieuses ? Vous avez demandé autrefois de souffrir, et Dieu vous fait aujourd'hui cette grâce : y a-t-il rien qui vous doive consoler davantage que de voir que vous êtes ainsi exaucée, et dans une chose de si grande conséquence. Je trouve fort bon tout ce que vous me dites, c'est une marque de votre sincérité, que j'aime en vous sur toutes choses, et que je vous prie de conserver jusqu'au bout. A l'égard de votre bien, ne demandez rien, mais recevez ce que l'on vous donnera. Si le Père N... allait à Paray, je ne trouverais pas mauvais que vous lui découvriessiez votre intérieur, et que vous reçussiez de lui les conseils qu'il est très-capable de vous donner. Tâchez de vous en tenir à lui, et de ne pas faire des confidences à toutes sortes de personnes ; mais je vois bien qu'il vous en faut un qui soit présent pour vous résoudre mille petits doutes auxquels il est impossible que je satisfasse de si loin, et qui demandent une prompte résolution pour vous conserver dans la paix. Je crois vous avoir répondu sur le sujet de la présence de Dieu ; il y en a un traité entier dans le Père Guilleré,

lisez-le , et des diverses manières qu'il propose choisissez celle où vous vous sentirez plus attirée. Vous pouvez tout dire à vos confesseurs , quand ils vous interrogent , et qu'ils vous portent au bien. J'approuve assez le Père N... Quand votre confesseur est absent il importe peu à mon avis à qui vous vous confessiez. Au sujet de vos communions vous pouvez prendre l'avis du confesseur , et faire ce qu'il jugera à propos. Je trouve bon que vous voyiez la sœur N... si elle le trouve bon elle-même ; faites sans crainte tout ce qu'elle vous dira , mais prenez garde de ne vous attacher pas trop à qui que ce soit , et que votre principale confiance soit toujours en Notre-Seigneur. Le Père N... a eu raison de vous blâmer d'avoir permis à votre parent de vous mener en la manière que vous me marquez , ne le souffrez plus. Vous ferez bien aussi de ne plus porter de soie. Gardez vous bien d'inspirer la vanité à votre petite nièce en l'habillant d'une manière mondaine , accoutumez-la au contraire à mépriser de bonne heure ce que vous savez bien qui ne se peut accorder avec la véritable piété. Je crains que vous ne vous attachiez un peu trop à cette enfant : Dieu veut avoir tout notre cœur , ma chère fille , et certainement il le mérite. Il faut faire la correction et même quelquefois avec force , mais quand on se sent trop ému , il est bon de se modérer et d'attendre qu'on soit plus calme. A l'égard du tablier , ne faites rien qui puisse déplaire à votre mère , attendez que vous en puissiez disposer sans la fâcher. Ne retournez point à confesse pour vos petites impatiences. Il faut sans doute faire des remèdes quand on est malade. Vous ne devez pas changer votre manière de coucher. Vous ne ferez pas mal de renvoyer à l'hôtesse l'argent que vous lui avez retenu , lorsque vous en trouverez l'occasion favorable. Je n'approuve pas que vous couchiez avec les rosettes. Dans les doutes où vous vous trouvez , il faut consulter quelqu'un et tâcher de se conduire en tout par l'obéissance , car c'est une

voie infallible. Tous les livres parlent de l'humilité, lisez-les, et vous y trouverez des choses que je ne puis vous dire dans une lettre. Au sujet de ce que vous a dit Mademoiselle de N... je vous suis infiniment obligé du zèle que vous me témoignez ; mais je n'ai rien à répondre à ses plaintes, si ce n'est qu'elles ne sont que trop justes, et qu'elle a mille sujets d'être mal satisfaite de moi. J'ai si peu de conduite, que j'en use de même presque envers tous mes amis, leur donnant tous les jours des sujets de se rebuter de moi. Il n'est pas nécessaire que vous m'écriviez ce qu'elle vous a dit, quoique je sois très-assuré qu'avec la grace de Dieu je ne m'en fâcherais pas. Je suis certain que cette Demoiselle ne se plaindrait pas si elle n'avait raison ; je connais sa vertu, je voudrais en avoir une aussi grande ; je ne m'étonne point que ma dernière lettre lui ait été inutile, je m'étonne que les autres lui aient servi de quelque chose ; mais Dieu se sert de tout pour faire du bien à ceux qui l'aiment. L'intention la plus ordinaire en communiant doit être la même que Jésus-Christ a en venant en vous, qui est la plus pure et la plus excellente que l'on puisse avoir, de vous unir à la source et à l'objet même de l'amour, de vous fortifier dans le dessein de servir Dieu et dans la pratique de toutes les vertus, de vous purifier par l'union de votre ame au corps de celui qui est la pureté même. Vous pouvez ajouter à ces intentions des intentions particulières, selon vos besoins et vos obligations. Adieu, Mademoiselle, ne vous entretenez plus de moi avec personne, ne prenez plus de soin de me justifier, faites en sorte qu'on m'oublie, ou qu'on ne se ressouvienne de moi que pour demander pardon à Dieu de mes péchés, qui se multiplient tous les jours, et dont je crains d'être enfin accablé. Pour vous, vivez tranquillement, souvenez-vous que le vrai amour se nourrit des souffrances, et que les tentations ne servent qu'à le purifier, quoiqu'on ne le sente pas.

L^e LETTRE.

A Lyon.

MADEMOISELLE ,

JE réponds brièvement à votre lettre , parce que je ne puis encore en faire de longues. Tant que vous êtes malade , ne songez ni à faire des pénitences , ni à prier autrement qu'en unissant vos maux à ceux de Jésus-Christ , et tâchant de vous réjouir de l'honneur qu'il vous fait de vous faire part de sa croix. Conformez-vous bien à sa volonté en toutes vos peines , soit intérieures , soit extérieures , et tout vous sera avantageux. Habillez un pauvre , j'y consens. Vous vous comportez en vos tentations comme il faut , cela vous doit suffire ; je ne trouve rien à redire à tout ce que vous avez fait , soit à l'égard de votre confesseur , soit au vœu à ce Saint pour votre santé. Je ne trouve pas à propos que vous parliez à votre mère , de Religion. Quand vous vous porterez bien , reprenez votre oraison , et votre heure de silence , si vous le pouvez. Je comprends qu'il faudrait se retirer : faites-le , s'il n'y a point d'inconvénient. Si j'omets de répondre à quelque chose , c'est signe que je n'ai rien à vous dire. Il n'est pas encore temps de songer au voyage dont vous me parlez. Il faut que Madame N... prenne un confesseur stable. Je ne puis encore écrire à votre mère , demandez-lui-en pardon pour moi , et dites lui que je la recommande bien fort à Notre-Seigneur ; je le prie qu'il vous comble de sa paix et de son saint amour.

LA COLOMBIÈRE.

LI^e LETTRE.

MADemoiselle,

JE vous écrivis par le dernier ordinaire, j'ai reçu aujourd'hui deux de vos lettres à quoi voici la réponse. Votre sœur ne sortira point de Paray, et elle n'aura pas sitôt besoin de votre bonne volonté. Vivez toutes deux en saintes filles et en bonnes sœurs. Ayez soin ensemble de vos biens, et soulagez votre mère en vous chargeant des domaines qui vous sont échus en partage; honorez toujours votre mère, et même plus que vous n'avez fait jusqu'ici, ne faites rien que par son conseil et par ses ordres, et tâchez d'épargner premièrement pour payer vos dettes, et, en second lieu, pour donner quelque jour à votre sœur de quoi accomplir sa bonne volonté, si Dieu en fait naître l'occasion, sinon vous vous sanctifierez ensemble, et vous assisterez les pauvres. Ne vous informez point de la sainte Fille dont je vous ai parlé autrefois. Je n'aime pas ces dévotes qui veulent connaître toutes les autres. Dieu vous doit suffire, ma très-chère Fille, et je souhaite que vous n'ayez de confiance qu'en lui. Au sujet de votre oraison, ne craignez pas de vous y tenir en la présence de Dieu; quand vous n'y feriez autre chose, vous emploieriez bien votre temps, n'en doutez pas. Il n'y a pas d'apparence que la bague dont vous me parlez soit à vous, après avoir été perdue si long-temps; comment cette femme l'aurait-elle trouvée? Si elle ne la redemandait pas j'aurais cru qu'elle aurait eu dessein de vous faire une restitution, mais puisqu'elle la redemande, je vous conseille de la rendre. Il vaut mieux aider votre mère que de faire des aumônes. Ne prenez rien dans la maison sans permission. Ne vous mettez point en peine de parler à Dieu, il n'a que faire ni de vos paroles, ni de vos pensées,

pourvu que votre cœur soit à lui. J'espère que vous n'irez point à la campagne. Si votre mère le voulait, il faudrait obéir, se recommander à Dieu, se confesser au premier prêtre, vivre avec la personne dont vous me parlez comme un Ange, et lui faire connaître que vous voulez vivre comme une Sainte. Si l'on vous reparle de mariage dites en secret à votre mère que vous avez promis à Dieu de ne vous jamais marier. Point d'austérité dans la maladie ; mais pour l'oraison je n'aurais pas le courage de vous l'interdire, à moins qu'elle ne vous incommode ; faites-la avec moins de contention. Je ne vois pas ce que vous pouvez avoir à dire désormais à votre confesseur, si ce n'est vos péchés. Pour votre vœu, vous pouvez le lui déclarer, et il est même fort bon. Pour tout le reste, sondez-le un peu, et selon que vous le trouverez disposé, faites-lui confiance selon vos besoins. Il faut dire le vœu en confession comme une circonstance nécessaire, et sans faire d'autre façon. Je suis en Notre-Seigneur, etc.

LA COLOMBIÈRE.

LII^e LETTRE.

A une Demoiselle.

A Londres.

J'AI reçu il y a environ quinze jours votre lettre du 21 Mars, mais tout ce que je pus faire alors ce fut de la lire. Je me réjouis et du mal que vous avez eu et de la santé que Notre-Seigneur vous a rendue, ce sont deux grands biens qui viennent de la même main et dont j'espère que vous ferez un très-bon usage. Ne vous mettez plus en peine de moi, je suis en toute sûreté, et encore une fois écrivez-moi en la manière qui vous sera la plus

agréable , car vous ne me sauriez nuire , quoi qu'il puisse arriver de vos lettres. Ce ménage à part me plairait assez ; mais c'est assez de le proposer , sans faire des instances trop grandes pour cela. Je voudrais bien que vous pussiez en effet vous retirer de ce monde qui vous embarrasse ; faites-le autant que vous le pourrez sans blesser la charité , qui doit toujours régner sur toutes les autres vertus. Je vous suis extrêmement obligé des dévotions que vous projetez de faire pour moi , je n'ai jamais eu un si grand besoin de prières ; je loue Dieu mille fois de ce que vous me marquez que dans toutes vos peines vous n'avez jamais été troublée par la pensée du sacrifice que vous avez fait à Dieu , voilà une grande preuve qu'il lui a été agréable. Ne vous inquiétez plus de la faute que vous avez faite en faisant voir le papier dont il est question. Une autre fois , vous pouvez dire tout ce qui est sans le montrer. Pour les fautes que vous y faites , voici comme il faut vous en accuser : Je n'ai pas été exacte à suivre la règle de vie que je me suis proposée ; ou bien , j'ai manqué à tel exercice de dévotion que j'ai promis à Dieu de faire tous les jours , ou toutes les semaines. Vous me ferez plaisir de saluer Madame de la N... de ma part , et de lui dire que je m'étonne extrêmement de ce que je n'ai encore reçu nulle de ses lettres. Je n'ai non plus de nouvelles de cette maison que j'ai tant aimée et qui m'est encore si chère , que si elles étaient toutes mortes , ou si elles avaient toutes renoncé à leurs saintes résolutions , ce qui me déplairait encore plus mille fois. Vous ne sauriez m'apprendre rien de plus agréable que la volonté où vous m'assurez que Dieu vous conserve d'être constante jusqu'à la mort. Ne l'appréhendez point cette mort , ma chère fille , une ame qui craint Dieu ne doit rien craindre ni en la vie ni à la mort. Pour le passé , consultez le Père Guillore au chapitre des confessions générales , et prenez pour vous ce qu'il dit , qu'il n'en faut point faire par

scrupule. Il y a quelquefois des mouvemens intérieurs qui portent si violemment à s'humilier et à se venger de soi-même par la confusion qu'on se procure , en disant ses fautes , qu'on peut se satisfaire sans rien hasarder ; mais à moins de cela , vous ne feriez qu'augmenter vos tentations en songeant au passé. Je ne comprends pas votre état de désirs , expliquez-vous au nom de Dieu , ne craignez non plus que si j'étais à Charolles. Appelez-moi mon Père , si vous voulez , dans la lettre , il n'y a nul péril , pourvu que vous ne me donniez pas cette qualité dans l'adresse , de peur que si quelque Protestant la voyait il ne la jetât dans la rivière ; voilà le pis qui puisse arriver. Vous ne m'écrivez plus de complimens ; mais vous m'écrivez des louanges qui me déplaisent encore plus , parce qu'elles me sont encore moins dues , et qu'elles me peuvent nuire. Quand je vous ai dit que je vous verrai bientôt dans le Ciel , je n'ai voulu dire autre chose si ce n'est que notre vie est fort courte , et qu'ainsi il n'y a pas sujet de désirer de se revoir jamais ici-bas , vu que nous sommes si près de l'Éternité. Soutenez la pauvre Madame N... autant que vous le pourrez dans ses bonnes résolutions. Il faut toujours dire vos sentimens avec beaucoup de réserve et d'humilité ; mais cette vertu ne doit point empêcher le zèle ni l'amour du prochain. Pourquoi feriez-vous difficulté de me parler de l'affaire du N... ? J'ai reçu depuis quelque temps une lettre du Père N... écrite depuis quatre mois , par laquelle il m'en donne avis. J'ai appris la conversion de Mademoiselle N... mais vous êtes la première qui m'avez dit des nouvelles de Mademoiselle de N... J'en attends d'elle - même au premier jour. Si vous lui écrivez , marquez-lui , s'il vous plaît , qu'elle adresse ses lettres à Paris au Père N... Souhaitez-lui de ma part mille bénédictions. Courage , ma pauvre fille , les peines qui vous attendent en cette vie ne seront pas si grandes que vous pensez , l'amour de Dieu adoucit tout ; en tout

cas elles ne seront pas de durée , et l'éternité n'aura point de fin. Offrez-vous volontiers au bon Maître que vous servez , pour toutes les croix qu'il voudra vous envoyer , il vous aidera à les porter , il vous portera vous-même avec elles. Je vous le répète , ayez beaucoup de confiance au Père N... ne lui cachez rien de ce qui se passe en votre cœur , quand il serait d'un autre avis que moi , ce ne serait pas une marque qu'il se trompe ; mais Dieu soit loué de ce que nous nous accordons. Je vous ai déjà dit qu'un ménage séparé de votre mère et de vous deux me plairait fort. Faites le partage , j'y consens ; mais à condition , s'il est possible , que votre mère soit toujours la maîtresse de vos deux parts comme auparavant , et qu'elle gouverne tout ce qui vous appartient. Si cet expédient n'est pas bon , je vous avoue que je n'ai point d'autre lumière là-dessus. Adieu. Faites à l'égard de vos mortifications et de l'interruption ou de la continuation de vos exercices de piété , tout ce que le Père N... jugera à propos. Je suis à vous en Jésus-Christ plus que je ne vous saurais dire.

LA COLOMBIÈRE.

LIII^e LETTRE.

De Londres.

MADemoiselle ,

JE vous avoue que vous m'embarrassez sur le point du Directeur. Mais que voulez-vous que je vous dise ? vous en avez besoin d'un qui soit présent , je n'ai rien à vous répondre , si ce n'est que la nécessité n'a point de loi , et qu'il faut se servir de ce qu'on a. A l'égard de vos tentations , vous pouvez découvrir et consulter la personne que Dieu vous a envoyée , et suivre ses conseils aveuglément. Je le connais , il est au fond très-homme

de bien, j'en puis répondre. Pour ce qui regarde vos oraisons, si vous en pouviez faire un secret à tout le monde, peut-être en seriez-vous plus en repos. Je dis le même de toutes vos mortifications, de votre règle, et de tout l'intérieur. Pour les choses temporelles, il n'y a pas beaucoup à craindre. Ce n'est pas que je me désie de lui pour le reste : mais j'appréhende que la diversité des sentimens ne vous embarrasse. Pour le plaisir et la dévotion que vous cause la présence de Dieu, et cet amour que vous sentez, assurément il est sans illusion, n'appréhendez rien, tout ce qui vous porte à l'amour de l'abjection et de la croix, tout ce qui vous encourage à persévérer dans le détachement de toutes les créatures, tout cela, dis-je, ne peut venir que de Dieu. Dieu soit loué des nouvelles afflictions qu'il vous envoie, continuez à l'en remercier, et que nul intérêt, non pas même celui de votre sœur, ne vous porte à murmurer. Ce serait un faux zèle que celui-là, il faut vouloir sans réserve tout ce que Dieu veut. A l'égard de votre mère et de toute la famille, il ne faut pas moins faire pour l'amour de Dieu, que lorsque vous ne songiez qu'à leur plaire, et que vous attendiez toute votre récompense de leur gratitude. Il faut que je vous avoue que je ne crains rien pour vous, si ce n'est que le procédé que vous avez avec vos proches ne soit ni assez humble, ni assez charitable, ni assez doux. Sauvez cela, je vous réponds de tout le reste. Tout sérieusement, voilà la seule chose qui me tient en peine : prenez-y garde, et tâchez de vivre comme si vous aviez fait vœu de pauvreté, d'obéissance ; et à l'égard des frères et des belles-sœurs, comme s'ils étaient vos maîtres et vos maîtresses, et qu'ils vous représentassent la personne de Jésus-Christ, comme en effet ils vous la représentent de quelque manière qu'ils soient faits. Voilà où la véritable vertu conduit ; croyez-vous fort imparfaite jusqu'à ce que vous soyez arrivée là. Montrez cet article à votre sœur. Oui, ma fille,

je trouve fort bon que votre sœur remette son bien à votre cadet, et que vous lui donniez mille francs après votre mort, pourvu qu'il s'oblige pour elle; si votre frère accepte cette condition, et que les N. N. l'acceptent lui-même pour leur débiteur, je ne vois rien qui puisse vous détourner de ce bon dessein. Assurément il faudra que vous demeuriez comme vous êtes; tout ce que vous pourriez faire quelque jour, ce serait de vous retirer dans un couvent pour y être pensionnaire, et vous le pourrez aussi aisément que si vous n'aviez rien fait pour votre sœur. Ne parlez à personne qu'à la N... de ce qui regarde le dessein de votre sœur, autrement vous gâterez tout. Je vous ai déjà écrit qu'elle ne sortirait point de Paray, cela vous doit suffire. Il n'y a rien à craindre dans la mortification, que la propre volonté. Ne vous tourmentez point trop pour savoir si l'amour que vous ressentez est un véritable amour. Aimez-vous dans les ténèbres et dans l'incertitude où Dieu vous veut; qu'importe de quelle source vienne cet amour, pourvu qu'il soit suivi de bons effets? Je vous ai déjà mandé ce que je voulais que vous fissiez à l'égard des communions, pourquoi m'écrivez-vous encore sur ce point. Obéissez avec simplicité, et Dieu vous fera retrouver dans l'obéissance tout ce que la communion vous faisait de bien. Le Père N... a très-bien fait en ce qu'il vous a permis; mais, au nom de Dieu, accoutumez-vous à ne jamais répliquer, de peur que vous ne me fassiez changer par vos remontrances une conduite que Dieu m'avait peut-être inspirée. Dites à votre sœur qu'elle vous montre ce que je lui écris touchant l'humeur enjouée où votre mère vous voudrait voir. Il me semble que je vous ai répondu sur tout. Je ne sais pourquoi vous n'avez pas encore rendu cette croix; je ne puis comprendre l'attache que vous y avez. Il ne faut rien prendre dans la maison ni grande chose, ni petite, sans permission. Il vaut mieux manquer. Bienheureux sont les pauvres, car le

royaume du ciel est à eux ; rien n'est petit où il s'agit de plaire à Dieu. C'est dans la fidélité aux petites choses que consiste la perfection. Adieu, ma fille, ne vous laissez embarrasser de rien, consultez dans vos doutes la Mère de... vivez en paix, le Dieu de la paix soit avec vous.

LA COLOMBIÈRE.

LIV^e LETTRE.

A Londres.

MADEMOISELLE,

JE réponds brièvement aux principaux points de votre lettre du 16 Janvier, laquelle m'a donné beaucoup de consolation et de grandes espérances que Notre - Seigneur ne vous abandonnera point, qu'il vous comblera au contraire de mille bénédictions.

Je vous conseille ce que Jésus-Christ lui-même nous a conseillé dans l'Évangile, nonobstant votre peu de santé, et toutes autres raisons qui pourraient être alléguées, de ne point songer de quoi vous vivrez ni de quoi vous vous habillerez, parce que votre Père céleste sait que vous avez besoin de ces choses, et que s'il n'y pourvoit pas, ce sera parce qu'il jugera plus à propos pour votre bien de vous en laisser manquer. Laissez tout faire à la bonne mère comme elle l'entendra, et qu'elle voie que votre dévotion du moins en cela favorise ses inclinations et ses desseins.

Vous êtes obligée d'avoir plus de soin de vous que si vous aviez une parfaite santé, cela est tout clair, et votre mère a raison en ce point comme en toute autre chose.

Quand votre mère vous fera connaître qu'elle souhaite que vous sortiez, ou que vos sœurs vous

prieront de les accompagner , il n'y a pas de mal de le faire par obéissance et par charité , surtout si cela vous fait de la peine ; mais pour ces sortes de choses , il est bon d'attendre qu'on vous l'ordonne ou qu'on vous en prie.

Vous avez bien fait de communier autant de fois que N. N. vous a dit de le faire ; vous ne pouvez vous tromper en lui obéissant.

Ce serait une grande illusion de vous attendre à trouver Dieu sensiblement , ou à le voir en quelque lieu que ce puisse être. Mais ne vous suffit-il pas qu'il est infailliblement auprès de vous et même dans vous ?

Il faut attendre l'heure marquée pour faire l'oraison ; pour ce qui regarde la cessation des actes , je puis vous dire en général que la seule vue de la présence de Dieu est une fort bonne oraison , et que si vous pouvez vous en occuper sans vous faire de violence , vous n'avez que faire de songer à autre chose : non que vous deviez éviter de faire des actes quand vous y êtes attirée ; mais vous ne devez point vous empresser pour en faire , excepté que pour quelque raison vous n'y fussiez d'ailleurs obligée. Allez fort simplement avec Dieu , et avec une grande confiance que sa bonté vous conduira , laissez-vous aller dans cette confiance aux attraits de votre cœur , et ne craignez rien que l'orgueil et l'amour propre.

Le goût de la sainte Hostie est ou de Dieu ou de votre imagination qui vous trompe. Je ne sais qu'en dire , si ce n'est que cela est fort humiliant de quelque part qu'il vienne ; car si c'est de Dieu , il vous traite d'une manière qui fait voir que vous êtes encore peu spirituelle , puisqu'il juge que pour vous attirer il vous faut des plaisirs qui flattent les sens. Mais à la bonne heure , de quelque part que cela vienne , ce n'est pas la peine de vous en inquiéter. On peut dire que ce n'est ni bien ni mal , et que le mieux qu'on puisse faire , c'est de n'en faire nul état.

Vous n'avez que faire de préparation lorsque vous êtes attirée à entrer d'abord dans le sujet de votre oraison ; il n'est pas nécessaire de faire des résolutions quand on n'y est pas attiré et qu'on est occupé de quelqu'autre chose. C'est une dange-reuse tentation que la pensée que vous avez de ne pas découvrir tout votre intérieur. Il faut avoir plus de simplicité que cela : dussiez-vous tout perdre en vous découvrant , il faut s'exposer à cela, plutôt que de manquer à l'obéissance et à la sincère humilité. Cela est plus important qu'on ne saurait dire.

Il n'est point nécessaire de renoncer actuellement aux douceurs que vous sentez à l'oraison : il suffit de n'y avoir point d'attache et d'être disposée à vous en passer. C'est assurément le moindre des dons de Dieu ; mais il faut pourtant les aimer parce que c'est sa volonté que vous soyez alors en cet état. Beaucoup de simplicité et de confiance en la miséricorde de Dieu , et puis recevoir indifféremment tout ce qui vient de sa main sans tant de réflexions.

Combattez généreusement contre les tentations , mais avec douceur ; soumettez-vous aux jugemens de Dieu les plus terribles , et ne vous troublez de rien. Le froid que vous témoignez à vos sœurs et la raison qui vous y oblige , sont également insupportables et nullement de l'esprit de Dieu.

Est-il possible que vous n'ayez pas encore remercié le Père N... et que j'aie oublié de vous répondre sur cet article ! faites-le au plutôt , et ne manquez jamais de reconnaissance envers qui que ce soit ; mais je suis bien d'avis que vous n'avez pas de commerce de lettres établi avec personne.

L V^e LETTRE.

A Londres.

MADemoiselle ,

JE réponds à votre lettre du 1^{er} février. Vous pouvez m'écrire tout ce qu'il vous plaira , je vous le répète , pourvu que vous me donniez la qualité de Monsieur. Je ne suis pas inconnu en cette ville ; un homme qui prêche publiquement ne doit pas craindre de passer pour ce qu'il est , puisqu'il en fait une si haute profession.

Non , je n'ai point pris le mariage de votre frère pour le votre : à Dieu ne plaise que je vous croie capable d'une si énorme infidélité ; je connais trop votre cœur pour le soupçonner d'une semblable trahison. J'ai conçu de quels intérêts vous me vouliez parler , et j'ai souhaité que vous vous en remisiez à la bonne mère , et surtout à la Providence dont je voudrais que vous fussiez la fille jusqu'à la mort. Si vous pouvez laisser toutes choses à la disposition de madame votre mère sans vous faire un tort considérable , et si vous jugez que cela lui doive faire plaisir , je vous conseille de le faire : ce sera toujours autant de temps que vous aurez pour ne songer qu'à Notre-Seigneur. J'ai compris ce me semble ce que vous me voulez dire par cette difficulté qui vous a tant fait de peine durant cinq ou six jours. Pauvre fille ! je vous porte une extrême compassion : j'avoue que vous portez en cela une des plus pesantes croix qu'on puisse porter en cette vie ; mais prenez courage , croyez-moi , vous ne perdez pas votre temps. Notre-Seigneur est témoin de vos combats , il sera votre force et votre consolation. Jetez-vous souvent entre ses bras comme une pauvre enfant qui serait perdue mille fois , s'il n'avait la bonté de vous sou-

tenir. Gardez-vous bien de perdre patience et de vous rebuter du travail : un jour viendra que vous louerez Dieu de vous avoir bien éprouvée. Souvenez-vous que votre cœur n'a point de part à tout ce qui vous inquiète , et qu'il demeure au milieu de tant d'attaques aussi pur , que si vous n'aviez point d'ennemi. Je me le représente comme un beau cœur d'or au milieu des flammes , où il brille et se purifie d'autant plus que les flammes sont plus ardentes. Vous me demandez si vous devez faire voir le papier que je vous ai laissé , parce qu'on vous a dit que cela était nécessaire. Cela veut dire que vous avez fait connaître que je vous en avais laissé un. Si cela est , vous n'avez pas bien fait : si cela n'est pas , ne le montrez à personne , je vous en prie : si vous l'avez déjà montré , à la bonne heure , Dieu en soit loué ! n'en soyez nullement en peine.

Je me porte bien par la grace de Nôtre-Seigneur, je prie Dieu de tout mon cœur que les faiblesses que vous me marquez que vous souffrez servent à fortifier votre ame , comme je ne doute point qu'elles ne le fassent. Vous me réjouissez extrêmement de m'apprendre que vous êtes toujours constante ; mais j'ai toujours espéré que cela serait ainsi. Quand Notre-Seigneur a fait à une personne autant de graces qu'il vous en a faites , il n'a pas coutume de l'abandonner. Vous ne commettrez point de faute en m'écrivant , pourvu que vous le fassiez avec une grande simplicité et en la présence de Dieu , dont l'amour doit conduire votre plume aussi bien que vos pensées. Je le prie qu'il vous remplisse de cet amour. Si vous pouvez éviter le voyage dont vous me parlez , vous ne ferez pas trop mal ; vos incommodités pourraient vous servir de prétexte ; si vous vous en excusez , faites-le avec le plus de charité que vous pourrez. Vous m'avez réjoui en me faisant connaître que tout allait bien aux N... M^{me} N. me marque par un billet que vous souhaitez savoir ce que je pense des visites que vous lui rendez. Je juge qu'elles ne peuvent que

vous être très-utiles ; mais je trouve bon que vous ne continuiez de la voir qu'à condition qu'elle vous marquera le temps que vous lui serez le moins incommode , et qu'elle vous renverra franchement quand elle le jugera à propos. Au reste , c'est un grand bonheur pour vous de la connaître et d'avoir son avis sur les doutes où vous pourriez tomber : mais souvenez-vous toujours de vous unir à Dieu le plus étroitement que vous pourrez , d'avoir à lui votre plus grand recours , de rechercher son entretien et sa familiarité sur l'amitié de toute créature , parce que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez ailleurs et infiniment davantage. Vous désirez de me voir , je désire de vous voir aussi ; mais Dieu me garde de désirer de vous voir en cette vie ; car comme je ne sais si j'aurai jamais cet avantage , ce désir me donnerait de l'inquiétude ; mais je désire de vous voir au Ciel où nous nous trouverons bientôt avec Jésus-Christ et tous les Saints. Priez Dieu pour moi , qui suis tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LVI^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Lyon , le 25 mars.

MA TRÈS-CHÈRE MÈRE EN NOTRE-SEIGNEUR ,
LA PAIX DE JÉSUS-CHRIST !

JE suis ici depuis le 11 de ce mois , je m'y suis trouvé plus mal que je n'avais fait depuis mon départ d'Angleterre , j'y ai même craché un peu de sang , et me suis vu tout près de tomber au premier état. Je crois qu'une petite saignée m'a sauvé de cette rechûte ; je suis un peu mieux , ce me semble , depuis deux jours ; je mange de la chair

depuis que je suis ici, même le vendredi et samedi par ordonnance du médecin; le temps s'approche que je pourrai prendre du lait d'ânesse, duquel j'espère quelque soulagement; la volonté de Dieu soit faite. Je trouve partout une si grande moisson, que j'ai toutes les peines du monde à me retenir: néanmoins on m'ordonne le silence, et je suis résolu de l'observer selon votre conseil. Si la Providence me rappelle au pays des croix, je suis tout disposé à partir; mais Notre-Seigneur m'enseigne depuis quelques jours à lui faire un sacrifice encore plus grand, qui est d'être résolu à ne rien faire du tout, si c'est sa volonté; à mourir au premier jour et éteindre par la mort le zèle et les grands désirs que j'ai de travailler à la sanctification des âmes; ou bien de traîner en silence une vie infirme et languissante, n'étant plus qu'une charge inutile dans toutes les maisons où je me trouverai. J'étais mal quand j'arrivai à Paray; mais je m'y rétablis dans deux jours de telle sorte, que j'y ai travaillé ensuite durant huit jours depuis le matin jusqu'au soir sans m'en sentir nullement incommodé. Je ne saurais vous dire combien Dieu m'y a donné de sujets de consolation; j'ai trouvé les choses dans une disposition admirable, et il me semble que tout s'est augmenté depuis mon départ. Il y a je ne sais combien de pauvres personnes que j'avais oubliées, en qui Dieu a fait valoir des semences dont j'attendais peu, en sorte qu'elles produisent dans leurs âmes des vertus solides et une constance admirable. Vous pouvez croire qu'en huit jours de temps je n'ai pu avoir de longs entretiens avec tous ceux qui ont désiré de me parler, et néanmoins il a plu à la miséricorde infinie de Dieu de donner tant de bénédictions au peu de paroles que je leur ai dites, que tout le monde a été content et comme renouvelé dans la ferveur; Dieu en soit éternellement glorifié! Je n'ai pu voir qu'une fois la sœur Alacoque, mais j'ai bien eu de la consolation en cette visite; je la trouve toujours extrêmement

humble et soumise , dans un grand amour de la croix et du mépris ; voilà des marques de la bonté de l'esprit qui la conduit , lesquelles n'ont jamais trompé personne. La Demoiselle de... est un ange. La cadette n'est pas encore hors des épreuves , mais elle se surmonte généreusement. L'inconnue qui vous a écrit me charme par son courage et par toute sorte de vertus ; elle ira bientôt à Charolles , cela est conclu ; Notre-Seigneur a disposé toutes choses pour cela. La sœur Alacoque a été la première de cet avis ; mais je ne m'y suis rendu que sur de bonnes raisons , je n'en ai rien dit à la personne , pour la tenir dans l'indifférence ; mais je lui en écrivis un mot hier au matin. L'Anglaise qui est à Charolles fait tout ce que j'avais attendu de la grace que Dieu lui a donnée. Mille et mille actions de grâces des bons conseils que vous me donnez et pour le corps et pour l'âme ; continuez , ma chère mère , à me faire ressouvenir de temps en temps de ce qu'il m'est si important de n'oublier pas , et ce que j'oublie néanmoins si facilement ; je prends cela comme il faut , n'en ayez aucune peine. Je vous promets le souvenir que vous me demandez à la célébration de la Messe , je ne sais si je vous ai dit que c'est une de mes pratiques de songer à ce moment à tous mes amis , et de porter mon esprit partout où ils peuvent être. Recommandez-moi aux prières de votre communauté , et particulièrement à celles de votre Mère et de vos ferventes Filles. Je ne vous plaindrai point de vous voir sevrée des douceurs dont vous jouissez ; tout ce que je pourrai faire sera de ne vous porter pas envie. Si vous voyez M. N. M^{me} sa femme , M^{me} de... , faites-leur , s'il vous plaît , mes excuses si je ne leur écris pas , ma santé m'en empêchant. Je suis en Notre-Seigneur , etc.

LA COLONBIÈRE.

LVII^e LETTRE.*A une Dame Religieuse.*

MADAME,

Vous me dites des choses, dimanche au soir, qui depuis ne me sont point sorties de l'esprit, et si j'avais eu plutôt le loisir, que Dieu me donne à cette heure, je vous en aurais déjà écrit mes sentimens. Outre que je découvrais en vous un fond merveilleusement propre pour la sainteté, je ne puis m'empêcher d'admirer la douceur et la force avec quoi le Seigneur vous y appelle et vous y attire. C'est assez résister, Madame, le temps est venu qu'il faut se rendre; vous avez beau faire, vous n'aurez point de repos que vous n'ayez contenté Dieu, qui tout visiblement veut être maître de votre cœur. A vous entendre parler, je jugeai l'affaire extrêmement avancée, et je me soumis avec quelque peine à l'ordre de la Providence, qui m'obligeait de partir si promptement. Il me semblait que si j'eusse fait tant soit peu plus de séjour, j'aurais eu le plaisir de vous voir faire le sacrifice, que vous ne pourrez plus différer sans vous rendre coupable d'une horrible ingratitude. Que vous êtes heureuse, Madame, d'être ainsi aimée de Dieu! car enfin je ne puis pas douter de son excessive bonté à votre égard; je la reconnais à cent marques: mais il vous en donnera bien d'autres preuves, si vous ne vous y opposez pas. Vous me parlatés de faire une Retraite spirituelle, cette pensée est une inspiration de Dieu; j'en réponds. Vous voilà au point qu'il faut être pour la faire avec un fruit incroyable; mais comme je suis encore jeune, et que je n'ai ni assez de sagesse, ni assez d'expérience pour la conduite des

ames, je n'oserais m'engager à vous servir dans cette occasion où vous avez besoin d'un homme fort éclairé et fort vertueux. Je ne crois pas qu'il faille renvoyer cette retraite bien loin ; il serait à souhaiter que vous la commençassiez au plutôt. Il n'y faudra pas manquer de faire une bonne confession générale, avec la même exactitude que si vous deviez mourir un moment après, afin de bien purifier cette ame que Dieu veut choisir pour son Épouse, et à qui il a dessein de faire à l'avenir d'autant plus de bien, que jusqu'ici elle s'en est rendue plus indigne. Et ne craignez ni les difficultés d'une vie sainte, ni votre humeur, ni vos mauvaises habitudes, cela pourrait faire peur à une ame que Dieu aimerait médiocrement : mais abandonnez-vous seulement à lui, il vous aura bientôt aplani ces montagnes qui vous effraient. Si vous voulez suivre le mouvement qu'il vous donne de songer tout de bon à votre sanctification, j'ose vous assurer qu'à détruire en vous tout ce qu'il y a de plus opposé à la grace, il ne faudra pas quinze jours de temps : je ne sais même si cela ne se fera point dans le même moment que vous formerez la résolution d'être toute à Notre-Seigneur. En attendant que vous entriez dans une plus parfaite considération de vous-même, je vous conseille de lire chaque jour en votre particulier quelques livres de piété avec le plus d'attention que vous pourrez. Si vous avez les Confessions de saint Augustin, je crois que vous ne ferez pas mal d'en lire quelques chapitres, et surtout le huit et le neuvième livre, où vous trouverez beaucoup de choses conformes à la disposition où vous êtes présentement. Vous pourriez encore lire la Vie de quelque saint Religieux ou Religieuse, comme celle de sainte Thérèse écrite par elle-même, ou quelque autre. Pour vos méditations, faites-les durant quelque temps sur la Mort, sur le Jugement, sur l'Enfer, afin que ces grands sujets arrêtent votre imagination et accoutument votre esprit à s'attacher à une

bonne pensée. Méditez aussi quelque point de la Passion, s'il vous est possible. Quand vous ne pourrez vous appliquer à autre chose, faites un peu l'examen de votre vie, jetez une vue sur tout ce qui s'en est écoulé; voyez comment vous avez vécu, de quelle manière vous avez répondu à votre vocation, quelle Religieuse vous avez été depuis le Noviciat jusqu'aujourd'hui. Si toutes les Religieuses avaient été semblables à vous, Dieu en aurait-il été fort honoré? aurait-il eu des Épouses dignes de lui? Comparez-vous avec celles qui vivent le mieux: parcourez toutes vos Règles, tous vos Vœux, toutes les vertus, tous les vices, toutes les actions du jour et de la semaine; quel usage avez-vous fait de vos sens, et de toutes les facultés de votre ame? Ce sera bien merveille si vous n'êtes touchée de cette considération; et si vous n'y trouvez pas de quoi fixer la légèreté dont vous vous plaignez. Si vous ne pouvez encore venir à bout de rien dans l'intérieur, faites du moins qu'au dehors il n'y ait rien de dérégulé. Soyez des plus exactes au silence, à l'obéissance, à l'office, à l'observation des plus petites Règles. Faites quelques petites mortifications corporelles lorsque votre peu de santé vous le permettra: usez du moins de celles qui humilient l'esprit quoiqu'elles affligent peu le corps; récitez quelques prières prosternée devant l'Oratoire. Quand vous tâcherez de régler ainsi l'extérieur, qui est plus en votre pouvoir, Dieu ne manquera pas de faire au dedans ce qui est principalement l'ouvrage de sa grace. Allez encore quelquefois toute seule devant le Saint-Sacrement pour prier Jésus-Christ qu'il ait pitié de vous: présentez-vous à lui comme une pauvre malheureuse toute couverte de lèpre et liée de mille chaînes, afin qu'il voit l'état où vous êtes et qu'il en soit touché; mais sur toutes choses je vous recommande la Communion, présentez-vous-y avec une confusion entière, dans le souvenir de la vie que vous avez menée et dans la pensée que vos autres

Sœurs présentent bien une autre retraite à Jésus-Christ. Priez instamment Notre-Seigneur qu'il vous guérisse par son attouchement, faites qu'il fasse le miracle en votre faveur. Ne vous couchez jamais sans avoir fait tous vos efforts pour concevoir une grande contrition de vos péchés, afin que si la mort vous surprenait avant que vous eussiez fait ce que Dieu attend de vous, il ne laissât pas de vous faire miséricorde. Faites encore quelque dévotion extraordinaire à la Sainte Vierge comme au refuge assuré de tous les pécheurs, afin qu'elle vous aide de son crédit. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire présentement. J'espère que si vous voulez bien pratiquer ces choses vous vous disposerez à recevoir de plus grandes lumières de celui qui en est la source. Gardez-vous de vous laisser retomber dans l'indifférence à l'égard de votre perfection. Ne laissez pas éteindre en votre cœur ce petit feu que Dieu y allume; si cela vous arrivait, je ne crois pas que vous en revinsiez jamais. Je prie Dieu qu'il veuille détourner ce malheur, et je l'en prie par la bonté infinie et surtout par l'amour extrême qu'il a pour vous. Si vous ne craignez point qu'on sache que je vous aie écrit, vous m'obligerez de saluer cette sage fille dont la ferveur vous a édifié, et de me recommander à ses prières; j'en fais pour vous tous les jours, j'ai déjà dit plusieurs Messes à votre intention. N'oubliez pas s'il vous plaît en votre ferveur, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LA COLOMBIÈRE.

LVIII^e LETTRE.*A un Jésuite.*

MON TRÈS-CHER PÈRE,

LA lettre que vous m'avez adressée à Paris m'a été rendue en cette ville. J'ai reçu avec beaucoup de plaisir les marques d'amitié que vous m'y donnez : je ne sais sur quoi vous fondez une si grande reconnaissance, vous ne m'avez que de très-petites obligations. C'est mon bonheur que vous pensiez m'en avoir de grandes, et que par-là vous vous croyiez engagé à faire pour moi beaucoup de prières, auxquelles j'ai beaucoup de confiance. Je ne vous oublie pas dans les miennes, et quoique je n'aie pas lieu de croire que Notre-Seigneur vous ait fait aucun bien en ma considération, je n'ai pas laissé de lui rendre mille actions de grâces, lorsque j'ai appris les bénédictions dont il vous comble, et qu'il remplit par sa grace les espérances que j'avais conçues de votre ferveur. Monsieur votre père qui a eu la bonté de me venir voir m'a témoigné savoir quelque chose de mes aventures. Je fus accusé à Londres par un jeune homme du Dauphiné que je croyais avoir converti, et que j'avais depuis sa prétendue conversion entretenu durant l'espace de trois mois ou environ. Sa conduite dont j'avais quelque sujet de me plaindre, l'impuissance où j'étais de lui continuer les mêmes secours, m'ayant obligé à l'abandonner, il crut qu'il s'en vengerait s'il découvrait le commerce que nous avions eu ensemble; il le fit, et m'imputa en même temps certaines paroles contre le Roi et le Parlement. Comme il savait une partie de mes affaires, il ne manqua pas de me faire de grands crimes du peu de bien que j'avais fait parmi les

Protestans : et me fit même paraître beaucoup plus zélé et plus heureux dans mes travaux que je n'étais effectivement. Sur sa déposition , je fus arrêté en ma chambre à deux heures après minuit , et ensuite mené en prison , d'où je fus tiré deux jours après pour être examiné et confronté avec mon accusateur , devant douze ou quinze Commissaires de la Chambre des Seigneurs : après quoi on me remena en prison , où je fus gardé fort étroitement durant trois semaines. Messieurs du Parlement ayant appelé plusieurs fois durant ce temps-là les témoins que mon accusateur citait contre moi , et n'ayant pas trouvé ce qu'ils avaient d'abord espéré , qui était apparemment de grands éclaircissemens sur la fausse conspiration qu'on attribue aux Catholiques , ne me rappelèrent point , mais se contentèrent de prier le Roi de me bannir : ce qu'il fit , donnant ordre à un de ses officiers de me conduire jusqu'au vaisseau , et d'y prendre acte de mon embarquement. Cependant je tombai heureusement malade d'un crachement de sang pour lequel j'avais déjà été condamné à repasser la mer , ce qui donna lieu à demander au Roi qu'il m'accordât du temps pour me rétablir : il me donna dix jours , pendant lesquels on me laissa chez moi sur ma parole , où j'eus loisir de dire adieu à bien des gens que j'étais bien aise de voir avant mon départ. Je serais bien long si je voulais vous faire un détail entier de cette petite affaire , et surtout si je vous disais toutes les miséricordes que Dieu m'a faites en chaque point et presque à chaque moment ; ce que je puis vous dire , c'est que je ne me suis jamais trouvé si heureux qu'au milieu de cette tempête ; qu'il m'a fâché d'en sortir , et que je suis tout prêt à m'y rengager. J'étais indigne d'un plus grand bonheur , et je suis tout confus quand je fais réflexion que Notre-Seigneur a été obligé de me retirer de sa vigne pour n'avoir pas trouvé en moi la ferveur et la fidélité qu'il demande de ses ouvriers. Priez-le , je vous en conjure , pour

ceux que j'ai laissés dans un si grand trouble , ils sont dignes de votre compassion et de votre zèle ; ils souffrent beaucoup , et la plupart avec une constance admirable. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LIX^e LETTRE.

A une Demoiselle.

Vous voyez clairement , Mademoiselle , que Dieu ne veut pas que vous vous appuyiez sur qui que ce soit , puisque , étant venue ici pour vous calmer , il a permis que vous ayez été encore plus troublée après votre retour. Vous devez donc une fois pour toutes bien prendre cette leçon : que Dieu est le seul maître du cœur ; que lui seul lui peut donner une paix solide , et qu'en lui seul doit être toute notre confiance. Il ne faut pas que vous disposiez de rien du vivant de Madame votre mère sans sa permission , et plus vous serez exacte en ce point , plus vous plairez à Notre-Seigneur. Il ne faut donc point habiller ce pauvre , mais au lieu de cela , tâchez , sans vous gêner , d'en instruire un des points principaux que doit savoir un bon Chrétien pour croire et pour bien vivre. Vous pourrez , pour l'obliger à écouter vos instructions , lui donner quelque petite chose , comme pour le payer du soin qu'il prendra à retenir ce que vous lui aurez enseigné. Il ne faut point songer à l'avenir , vous pouvez pourtant recevoir comme par aumône ce que votre mère vous donne , et de cela vous en pourrez faire part aux pauvres , si vous le pouvez sans qu'elle en soit fâchée. Si je vis , nous verrons ce que nous aurons à faire ; sinon Dieu y pourvoira. Je vous remercie de vos prières , Dieu les a exaucées , car je ne me suis jamais si bien porté , ce me semble , au moins depuis mon retour en France. Continuez à prier Dieu pour moi , et croyez-moi tout à vous en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

LX° LETTRE.

Au Révérend Père Provincial de Lyon.

A Paris, le 16 janvier 1679.

MON RÉVÉREND PÈRE, LA PAIX DE JÉSUS-CHRIST!

Si j'avais eu en Angleterre la liberté de faire passer des lettres en France, j'aurais averti V. R. de l'exil auquel j'ai été condamné, et peut-être que j'aurais trouvé ses ordres à mon arrivée en cette ville touchant le lieu où je dois me rendre. Comme je ne crois pas qu'il soit à propos que je sois longtemps ici, si je ne recevais point de lettre de V. R. avant le vingt-neuf de ce mois, je partirai pour aller attendre à Lyon ses commandemens, au cas que ma santé me le permette. Il me fâche bien de retourner en la Province en un état où apparemment je ne pourrai pas beaucoup travailler de cette année, ayant les poumons fort altérés, et si susceptibles du chaud et du froid, que je suis retombé deux fois pour avoir fait un peu de contention d'esprit, et une autre pour avoir souffert un peu de froid. Néanmoins les médecins d'Angleterre m'ont assuré que l'air de France et les rafraîchissemens du printemps me remettront infailliblement en l'état où j'étais avant ce mal. La volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses! Je crois qu'au travail de la prédication près, je pourrai faire dès cette heure tout ce dont vous me jugerez capable; et si vous voulez même que je me hasarde à prêcher, je n'y sens nulle répugnance. Peut-être que je me flatte dans la pensée que cela me pourrait incommoder, je changerai d'opinion dès que je verrai l'ordre de V. R.; et quand il faudra obéir, j'espère qu'avec la grace de Dieu, rien ne me sera impos-

sible. Je me recommande très-humblement à ses saints sacrifices , et la supplie de croire qu'on ne peut être avec plus de respect et de soumission , mon Révérend Père , de V. R. le très-humble et très-obéissant serviteur et fils en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

LXI^e LETTRE.

A une Demoiselle.

Vous n'avez pas trop de raison , Mademoiselle , de vous plaindre de la brièveté de mes lettres dans un temps où je puis à peine lire les vôtres. Si les précédentes ont été courtes , c'est que je vous attendais tous les jours , et que je me réservais à vous dire à vous-même tout ce que j'aurais pu vous écrire. Comme je ne suis pas encore bien remis de ma dernière rechute , vous ne devez attendre de moi que peu de choses. Il suffit que je vous reproche la petitesse de votre cœur et votre peu de confiance en Dieu : on dirait que vous ne connaissez pas encore votre bon Maître. Je vous ai souvent conseillé de demeurer tranquille , et de ne songer qu'à servir Dieu chaque jour , comme si c'était le dernier de votre vie. Il semble que vous êtes assurée de vivre cent ans. Si vous voulez être parfaitement agréable à celui qui vous aime , vous devez vous plaire dans votre misère extrême , aimer le néant où il vous laisse à dessein de faire davantage éclater sa miséricorde par la patience avec laquelle il vous souffre et par les graces qu'il ne laissera pas de vous faire. Fille de peu de foi pourquoi avez-vous douté ? Ne songeons donc plus à rien , s'il vous plaît , qu'à vous abandonner à la Providence de notre bon Père , et à vivre au jour la journée. Soyez obéissante à votre mère , et ne

faites rien qui soit même contre son inclination. Souvenez-vous bien que la véritable vertu consiste à souffrir toutes choses patiemment , surtout nos faiblesses spirituelles , et à avoir une conformité entière à la volonté de Dieu en tout ce qui arrive. Au nom de Dieu , étudiez-vous sérieusement à la pratique de ces deux points , et faites tous les jours votre examen sur cela. Ne faites point de pénitences à présent. Tâchez de rétablir et de conserver votre santé. Ne refusez pas le légat de votre bonne sœur ; mais ne plaidez pas pour l'obtenir. Il vaut mieux tout perdre que la charité. Priez Dieu pour moi.

LA COLOMBIÈRE.

LXII^e LETTRE.

A une Demoiselle.

EN bien , Mademoiselle , je consens que vous n'acceptiez pas la dispense que je vous ai envoyée ; à condition que vous vous tiendrez à l'état où vous dites que Dieu vous appelle , et où vous trouvez le repos de votre esprit. Vous marquez qu'il vous vient quelquefois en pensée de vous déguiser : je le crois , mais je ne doute pas que vous ne rejetiez cette pensée fort promptement. Vous êtes , si je ne me trompe , dans une grande illusion de penser au parfait renoncement et au martyre des Saints , tant que vous avez de l'attache à vos biens et à votre propre volonté , même contre les ordres de la Providence , jusqu'à en perdre la paix de l'ame , jusques à tomber dans une tristesse scandaleuse , jusques à perdre le respect que vous devez à votre mère , jusques à l'affliger par des paroles piquantes , etc. L'esprit de Dieu porte à la ferveur , mais la ferveur qu'il inspire n'est point turbulente , elle ne cause point de désordre , ni dans nous , ni parmi

les autres que malgré nous ; et quand elle trouve des obstacles , elle sait s'arrêter et se soumettre à la volonté de Dieu. Elle n'a point d'autres armes que la patience et la douceur. Vous désirez le martyre , et vous en avez tous les jours un à souffrir , que vous endurez de mauvaise grace et sans résignation. Je ne trouve rien dans tout ce qui vous est venu dans l'esprit sur ce sujet qui soit raisonnable , et qui ait l'apparence des véritables inspirations. Quand je vous ai dit qu'il n'était pas nécessaire d'appliquer vos résolutions à des choses particulières , j'ai voulu dire que vous deviez vous contenter de ces résolutions générales que vous faites d'être toute à Dieu , et de l'aimer de tout votre cœur , lorsqu'il ne se présente rien de particulier que vous puissiez promettre à Dieu. Il est bon ou de lire un sujet ou de se déterminer à quoi l'on veut s'occuper durant l'oraison ; mais si après cela l'on se sent attiré à un autre sujet , il ne faut faire nul effort pour s'arrêter à ce qu'on a préparé. Votre mère , dites-vous , a brûlé la donation qu'elle vous avait faite ; Dieu en soit loué éternellement. Je ne vois pas que ce soit là un grand sujet d'inquiétude. Elle ne vous donnera pas même les revenus : la volonté de notre Dieu soit faite en cela comme en tout le reste. Ce n'est pas , Mademoiselle , que je ne comprenne combien il doit être pénible à la nature de voir dissiper votre bien , et que vos frères aient tout le meilleur , et qu'encore ils tirent les fruits de vos peines : mais c'est là le martyre que Notre-Seigneur vous offre. C'est à vous de voir si vous voulez rendre inutiles les bons désirs que Dieu vous donne , ou les rendre effectifs , en supportant les adversités qui vous paraissent insupportables. Voilà de quoi vous exercer dans vos oraisons , et à quoi il faut appliquer vos résolutions. Je ne souhaiterais pas que vous parussiez trop en joie ; mais je ne puis approuver cet air triste et chagrin qui rebute de la dévotion. Tout ce que vous me dites ensuite sur les pensées que

Dieu vous donne de plaire à votre mère , de vous détacher de toute créature , est le plus raisonnable du monde , et il me semble que Dieu commence à vous ouvrir les yeux. Suivez les mouvemens de résignation et d'abandonnement à la Providence , et à la volonté de Dieu que vous sentez. Je suis fort d'avis que vous suiviez l'attrait que vous avez à la solitude. Tâchez de faire trouver bon à votre mère que vous alliez vêtue fort simplement , et que vous ne fassiez pas des visites : mais il vaudrait encore mieux lui obéir que de le lui refuser brusquement sans douceur et sans humilité. Je ne crois pas que vous fassiez mal de lui obéir , quand elle désire que vous accompagniez les personnes dont vous me parlez , elle ne viennent pas souvent chez vous ; cela fait par obéissance et par charité ne saurait vous faire du tort. Au nom de Dieu , accommodez-vous avec votre mère , et rendez-la capable , par votre douceur , de la vie que vous voulez mener.

LA COLOMBIÈRE.

LXIII^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR EN NOTRE-SEIGNEUR ,

VOTRE Révérende Mère m'a assuré que vous êtes à présent dans une disposition bien meilleure que je n'avais eu sujet de le croire par vos dernières lettres. Cette nouvelle m'a donné trop de joie pour ne vous le pas témoigner. J'en loue Dieu de tout mon cœur , cela me fait juger quelle serait la consolation que j'aurais si vous étiez aussi bonne et aussi contente que je le souhaite. Hélas ! ma chère Sœur , que nous serions éloignés de trouver mauvais qu'on nous préférât toute la terre si nous avions une en-

tière connaissance de nous-mêmes , et que nous voulussions nous ressouvenir de toutes les fautes que nous avons faites. Notre-Seigneur peut-il nous aimer davantage qu'en nous procurant des croix et des humiliations qui nous peuvent tenir lieu de pénitence , et nous épargner les confusions que nous recevrons au jour du Jugement , si nous ne tâchons pas de les prévenir en nous soumettant à toutes celles qui nous arrivent en cette vie ? Continuez donc , ma chère Sœur , à vous détacher de tout jugement , de toute volonté propre , et à sacrifier à l'obéissance , et à la justice de votre bon Maître , tout l'honneur que vous pourriez espérer en ce monde. Vous me demandez des nouvelles de ma santé , je vous dirai naïvement que les fréquentes rechutes qui me sont arrivées m'ont fait comprendre que Dieu ne voulait pas se servir de moi , et que j'étais indigne d'être employé à la conduite des âmes. Cela n'empêchera pas que je ne me ressouvienne constamment de vous auprès de Notre-Seigneur. Ayez la charité de le prier aussi qu'il me fasse la grace de n'avoir jamais d'autre désir que de lui plaire. Tâchez de votre côté de vous rendre encore plus délicate sur tout ce qui peut plaire ou déplaire à votre Époux le plus sage , le plus raisonnable , et le plus aimable de tous les enfans des hommes. Il vaudrait mieux mille fois avoir offensé tout le genre humain , et s'être rendu l'objet de la haine de toutes les créatures , que d'avoir déplu le moins du monde à un Époux si parfait. Je suis tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

L X I V^e L E T T R E.*A une Demoiselle.*

MADEMOISELLE, ne soyez nullement en peine sur le point de la restitution dont vous me parlez, et ne songez plus qu'à vivre constamment dans la résolution que Notre-Seigneur vous a inspirée : souffrez avec humilité et patience l'état d'insensibilité où vous êtes, c'est une pénitence que vous avez bien méritée, et que Dieu lui-même vous impose pour vous faire expier toutes vos fautes. Il a attendu justement après votre confession générale de vous soustraire ainsi toute grace sensible, afin que vous ne pussiez pas douter pourquoi il en use de la sorte ; et que vous fussiez bien persuadée que c'est une peine de vos péchés. S'il est nécessaire, pour vous exciter à la componction, de rappeler en votre mémoire les fautes passées, c'est qu'il ne veut pas que vous en perdiez le souvenir. Il n'est pourtant pas nécessaire d'en examiner trop le détail, il suffit que vous vous repentiez en gros des dérèglements et des lâchetés qui vous doivent causer le plus de confusion. C'est une miséricorde bien signalée que Dieu ne vous ait pas traitée dès le commencement selon vos mérites, cela aurait pu vous dégoûter du bien, et comme vous ne connaissiez alors qu'imparfaitement la grandeur de vos offenses, une conduite sévère et rigoureuse de sa part vous aurait été moins utile. Tout cela bien loin de vous ôter le courage, vous doit remplir d'espérance. S'il en usait autrement, il y aurait lieu de craindre que vous ne fussiez dans l'illusion, et que vous n'oubliassiez l'humilité qui vous est si nécessaire. Toute la difficulté que vous sentez à la pratique de cette vertu ne servira qu'à augmenter votre mérite. En un mot votre

disposition présente est celle où je souhaiterais d'être, si j'étais à votre place. J'espère que celui qui a la bonté de vous y tenir, vous donnera les secours dont vous avez besoin, pour en profiter. Je l'en prie de tout mon cœur. Les faveurs que vous recevrez après une longue et courageuse pénitence, ne vous devront plus être suspectes; faites-la donc, cette pénitence, avec force, courage et humilité, croyez-vous même indigne de supporter cette croix que Dieu vous envoie pour vous disposer à être une Épouse digne de lui. Je suis, Mademoiselle, tout à vous en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

L X V^e L E T T R E.

A une Religieuse.

A Londres.

MA Révérende Mère, la paix de Jésus-Christ soit avec vous. Je me réjouis de ce que vous voilà présentement dans l'état que vous aviez souhaité, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur vous faire passer dans un autre. Quoi qu'il ordonne à votre égard, je suis sûr que toutes choses vous aideront à croître et à vous perfectionner en son amour. C'est encore un autre sujet de joie, de savoir que vous avez trouvé en votre Supérieure une si bonne et si sainte ame. J'espère que Notre-Seigneur en aura choisi une bonne pour vos Filles que vous venez de quitter; et à qui vous avez fait tant de bien avec le secours du même Seigneur. Je ne vous remercie point de ce que vous avez fait pour celles de dehors; j'ai à vous rendre mille actions de grâces pour moi-même. Je ne sais si je serai jamais assez heureux pour vous en témoigner ma

reconnaissance : mais assurément Dieu m'en a donné une grande pour toutes vos bontés. Je vous supplie de me donner votre conseil sur une affaire qui se présente. Une jeune veuve d'environ trente ans, d'une santé médiocre, de beaucoup d'esprit et de courage, mais sans bien, a été pressée depuis près d'un an de se retirer quelque part dans un désert, pour y mener une vie pénitente et retirée ; après avoir souvent rejeté comme inutile la proposition qu'elle m'en a faite, elle m'a enfin déclaré qu'elle se sentait si fortement attirée à quitter le monde, et à passer ses jours dans la pénitence, qu'elle me suppliait de prendre garde si, en lui résistant, je ne m'opposais point à la volonté de Dieu. Je lui fis voir que la chose était comme impossible ; mais la voyant dans une si grande résolution, je crus qu'il y aurait peut-être quelque autre parti à prendre plus raisonnable, si elle avait envie de faire quelque chose pour Dieu. Je lui proposai alors de s'aller présenter à quelque monastère pour y servir en qualité de servante séculière, à garder les troupeaux à la métairie, ou quelque autre chose de cette nature, sans se faire connaître à personne, comme quelques Saints nous en avaient donné l'exemple. Cette proposition que je lui fis d'abord pour exercer et pour entretenir sa ferveur, plutôt que pour la lui faire embrasser effectivement, lui plut. Elle me pria de la servir en cela, et je lui promis que j'y songerais. Elle est Française ; il y a un an et demi que je la connais. Elle a fait jusqu'ici tout ce que j'ai souhaité d'elle. Elle a fort travaillé à mortifier ses passions ; elle a beaucoup de feu, mais voilà dix-huit mois qu'elle combat courageusement ; elle a un courage extraordinaire : je l'ai éprouvée souvent. Voyez, je vous prie, ce que vous pensez de cela. Croyez-vous que le Seigneur voulût renouveler en nos jours les exemples de ces grandes ames que nous admirons dans les premiers siècles de l'Église ? J'attends la réponse que vous aurez la bonté de

me faire , après avoir recommandé l'affaire à Notre-Seigneur. Je fais peu de chose , ma Révérende Mère , pour le service de celui à qui vous n'ignorez pas que j'ai de grandes obligations. Mais cependant , pour ce peu , j'ai besoin d'être encouragé ; et vos exhortations m'y servent plus que vous ne pouvez penser. Toutes les âmes dont Dieu m'a ici donné la conduite particulière , s'avancent par sa miséricorde , et il est vrai qu'il y en a trois ou quatre qui n'ont aucune réserve , et qui font tout ce que je veux. Pour moi je ne me ménage presque point , et je fais pour leur avancement bien des choses qui semblent être contraires à mes propres intérêts : mais je n'en veux point avoir que ceux de Dieu. Priez-le , s'il vous plaît , que cela soit ainsi jusqu'au bout.

LA COLOMBIÈRE.

L X V I^e L E T T R E.

A une Religieuse.

A Londres.

MA Révérende Mère , ce n'est ici que le deuxième juillet , et nous faisons la fête de la Visitation. Nous l'avons , Dieu merci , assez bien célébrée pour le pays où nous sommes ; outre plusieurs personnes qui ont communiqué , il y a eu deux Demoiselles d'environ vingt ans qui ont choisi ce jour pour se consacrer à Dieu par un vœu de chasteté perpétuelle après avoir fait leur confession générale. L'une de ces deux-là commence à recevoir de grandes grâces de Dieu. Deux jeunes veuves voulaient faire la même chose : mais j'ai jugé à propos de les renvoyer à l'Assomption. Notre-Seigneur m'envoie tous les jours des âmes qui me paraissent choisies , et qui se donnent à lui

d'une manière fort généreuse : en voilà trois qui songent à la Religion , et il m'en est venu deux autres depuis quelque temps , qui n'en sont pas trop loin , ce me semble. J'ai renvoyé les deux Religieux dont je vous avais écrit , priez Notre-Seigneur qu'il leur inspire de vrais sentimens. J'entrevois de bonnes affaires , que je crois que Dieu se prépare pour sa gloire. Mais au reste , je n'y fais rien , je ne m'empresse point , et je remarque que Notre-Seigneur m'envoie après trois , quatre et cinq mois des personnes que je n'avais presque osé désirer. Vos prières , s'il vous plaît : car si vous m'en aidez j'espère que Notre-Seigneur n'aura nul égard à mes péchés , et qu'il se glorifiera beaucoup en cette ville. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

L X V I I ° . L E T T R E .

A une Religieuse.

A Londres.

MA Révérende Mère , j'ai reçu votre lettre du sixième juillet avec beaucoup de consolation , et ce me semble d'utilité pour mon ame. La Demoiselle qui vous rendra celle-ci , est cette veuve pour qui je vous ai demandé conseil , elle s'en va aux Ursulines , à N.... où l'on m'a promis une place de servante dans ce Couvent , sans que je leur aie fait savoir qui elle est , ni que j'aie aucun dessein de le leur jamais faire savoir. Si par aventure vous la vouliez retenir en chemin , je lui ai ordonné de vous obéir en tout ; vous serez étonnée sans doute , que j'aie si fort précipité cette affaire : mais je ne sais ce que c'est , je n'en appréhende nullement les suites , après les précautions que j'ai prises ,

suivant votre conseil. J'espère que quand vous l'aurez entretenue, vous la trouverez dans des dispositions qui ne vous déplairont pas, et qui feront peut-être que vous trouverez moins de témérité dans mon procédé. Je mets toute ma confiance en Dieu, et au courage qu'il donne à cette femme qui est tellement résolue au pire qui lui peut arriver, qu'elle ne craint quoi que ce soit. Je vous la recommande, donnez-lui, s'il vous plaît, les avis que vous croirez lui pouvoir être utiles. Le meilleur gage que j'aie de sa constance, c'est qu'elle a fait dans le monde sans réserve tout ce que je lui ai conseillé pour sa perfection : qu'elle n'a jamais reculé lorsqu'il a été question de se vaincre, et qu'elle l'a toujours fait avec un courage et une résolution merveilleuse. Elle a fait dans la maison de son propre père un espèce de Noviciat, où elle a souffert la plupart des épreuves où elle sera exposée dans la vie qu'elle embrasse, jusqu'à faire confesser aux personnes qui l'exerçaient qu'infailiblement elle serait sainte. Tout ce feu qu'elle a naturellement n'a pas empêché qu'elle ne soit soumise comme un enfant au chagrin et à la mauvaise humeur de ses parens, qui exigeaient d'elle des choses très-mortifiantes, et n'étaient jamais satisfaits de son obéissance. Je ne la ferai connaître à qui que ce soit, parce qu'il me semble que cela nuirait au dessein de Dieu, qui la veut dans une vie tout à fait humble et entièrement cachée, si je ne me trompe. Je vous écrirai une autre fois une nouvelle découverte que j'ai faite ici depuis peu, laquelle vous édifiera beaucoup. Je vous remercie de la part que vous prenez aux graces que Dieu me fait, en me rendant témoin des opérations de son Esprit dans les ames. Il est vrai qu'il m'en a mis trois ou quatre entre les mains, qui vont à lui à grands pas et d'une manière très-généreuse. Il me semble qu'elles ne me laissent rien à souhaiter. Je me réjouis à mon tour du saint repos que Notre-Seigneur vous donne. Apparem-

ment c'est seulement pour vous préparer au travail. La très-sainte et très-aimable volonté de Dieu soit toujours faite. J'espère que nous l'aimerons sans réserve en tous les états où il lui plaira de nous mettre. C'est tout ce que je désire pour vous et pour moi, qui suis tout à vous dans le cœur de Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LXVIII^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA Révérende Mère, il y a long-temps que je n'ai fait réponse à personne. Vous le pouvez bien croire, puisque je ne l'ai pas faite à vous même. La raison de mon silence a été un accident qui m'est arrivé, lorsque j'y songeais le moins, et que je me croyais en la meilleure santé. Je commençais à cracher le sang la veille de l'Assomption, qui est ici dix jours plus tard qu'en France. J'abandonne tout à la Providence. Ce qui me fait croire que je serai encore ici quelque temps, c'est qu'il me semble qu'il s'y présente de nouveaux fruits à cultiver, et qu'on ne me parle que de nouvelles fatigues. Je ne m'y oppose pas, et je suis tout prêt à y vivre et à y mourir, pour accomplir la volonté de Notre-Seigneur. J'ai entre les mains les plus belles espérances du monde pour l'année prochaine. Il me semble qu'il ne peut manquer que du temps et des forces. Mais Dieu peut suppléer à tout cela. Je vois enfin la Duchesse (dont je vous ai écrit si souvent) tout-à-fait convertie. Notre-Seigneur lui a envoyé ces jours passés une maladie de vingt-quatre heures, où elle a conçu un si grand regret de n'avoir pas quitté tout pour Dieu, qu'elle a

failli d'en mourir de tristesse. Elle me pria hier de l'aller voir aujourd'hui , pour l'entretenir en particulier. J'espère que nous allons commencer une vie qui honorera beaucoup Dieu : elle est tout-à-fait propre pour une grande vertu , et je crois que Dieu lui a donné pour moi tous les sentimens nécessaires , pour lui rendre mes petits conseils fort utiles. Il y a environ deux mois qu'un jeune garçon marchand , âgé de vingt-quatre ans , m'est venu voir pour me consulter sur un dessein qu'il avait de quitter le monde , et aller passer ses jours dans des pays inconnus , demandant l'aumône , et s'abandonnant à toute sorte d'austérités , dont la force de son corps robuste semble l'avoir rendu capable. Je fus d'avis qu'il ne précipitât rien , et qu'il fallait que je le connusse davantage , avant que je lui pusse donner conseil sur cela. Depuis ce temps-là je lui ai donné quelques règles pour éprouver sa docilité ; et il a pris un si grand goût à l'obéissance , qu'il en fait son principal soin ; il ne songe plus à son dessein , ni à l'avenir ; mais seulement à s'avancer en la vertu. Notre-Seigneur l'avait déjà élevé à une grande oraison : mais cela augmente tous les jours avec des lumières si particulières et si délicates sur la pratique des plus excellentes vertus , que je ne puis assez l'admirer. Justement comme j'écrivais ceci , j'ai reçu votre lettre du 10 Septembre. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous récompense des charités que vous avez eues pour la Demoiselle que je vous ai adressée d'ici. J'ai une grande consolation d'apprendre que vous en avez été satisfaite. Je ne la recommande pas à vos prières , parce que je sais que sa générosité , et les bontés que Dieu a pour elle vous la rendront chère.

LA COLOMBIÈRE.

L X I X^e L E T T R E.*A une Religieuse.*

A Londres.

MA Révérende Mère, depuis que je ne vous ai écrit, j'ai failli mourir d'un nouveau crachement de sang. J'ai été sur le point de partir pour retourner en France, parce que mes Supérieurs d'ici avaient laissé cela à mon choix, et que la plupart des gens me le conseillaient. Les médecins m'ont arrêté, disant que je n'étais pas en état de faire voyage, et que je pouvais guérir ici. Maintenant je ne sais ce que Notre-Seigneur me prépare, si je dois vivre, ou mourir; rester ici, ou m'en retourner; prêcher, ou demeurer sans rien faire. Je ne puis ni écrire, ni parler, ni presque prier. Je vois une grande moisson; je n'ai jamais eu tant de désir de travailler, et je ne puis rien faire. La volonté de Dieu soit accomplie; je ne mérite pas de le servir. Je me suis mis par ma faute en l'état où je suis. Je prie Notre-Seigneur qu'il me punisse, et qu'il me pardonne. J'ai souffert, depuis que je suis malade, des peines intérieures, qui surpassent de beaucoup les extérieures; mais aussi j'ai eu la consolation de voir faire de grands progrès aux âmes que Dieu m'a confiées. Je ne puis pas tout vous écrire. J'ai sous ma conduite une veuve de trente ans de très-bon esprit et de fort bon sens, qui depuis un an et demi est dans le chemin d'une parfaite abnégation, et dont je puis répondre en toute manière. Elle veut être Religieuse de Sainte-Marie, loin de Paris. Elle a la santé. Elle a été élevée en France dans un couvent. Son père est français, et chirurgien de la Reine d'Angleterre. Elle a une fille de neuf ans, enfant de très-bon naturel, qu'elle veut mettre en

pension pour être ensuite Religieuse , s'il plaît à Notre-Seigneur. Elles ont deux mille écus ; où voulez-vous que je les envoie ? Je vous les veux remettre. Elles sont toutes prêtes , et soyez sûre que vous en serez contente. Faites-moi réponse , s'il vous plaît ; et priez Dieu pour moi , afin que je ne désire que sa volonté , et que je m'abandonne sans réserve à sa Providence. Recommandez-moi aux prières de vos amies. Je n'écris point à vos saintes Filles ; mais aussi je prie Dieu pour elles , plus que je n'ai jamais fait.

LA COLONBIÈRE.

LXX^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA Révérende Mère , je ne saurais m'empêcher de vous saluer , en vous adressant ces lettres. Nous célébrerons après demain la Présentation , un peu mieux que l'année passée , s'il plaît à Notre-Seigneur ; nous avons Indulgence plénière en notre Chapelle , et j'espère que plusieurs personnes la gagneront. On m'a laissé , par une providence toute particulière , une vie de la Mère de Chantal. J'en suis si édifié , que je ne saurais vous le faire comprendre. Je l'ai déjà fait lire à deux personnes qui en sont ravies , et qui en ont tiré un profit incomparable. J'en espère encore un plus grand fruit ; car je prétends m'en servir en plusieurs occasions. J'ai aussi les lettres de saint François de Sales , et j'aurai bientôt sa Vie. J'espère de faire beaucoup de profit par les livres et par l'intercession de ce grand Saint. Dieu m'a donné depuis peu une grande consolation , dans la conduite d'une veuve de grande qualité , qui n'est pourtant pas celle dont je vous ai écrit. Je me suis trouvé engagé , par une provi-

dence toute particulière , à la diriger dans les voies de Dieu. Je me plaignais de la lenteur de l'autre , celle-ci ne m'a rien coûté , tout a été fait dès la première conversation. Loué soit Dieu éternellement !

LA COLOMBIÈRE.

L X X I^e L E T T R E ,

A une Religieuse.

De Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE , LA PAIX DE NOTRE-
SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST !

COMME cette lettre doit être portée jusqu'à Paris par un de mes amis , je ne fais pas difficulté de vous écrire , comme si j'étais en pays Catholique. Je ne saurais vous exprimer la joie que vous m'avez causée , en me donnant des nouvelles de toute votre Communauté. Je me réjouis du surcroît de sainteté que cette dernière retraite aura apportée à toutes vos chères Filles. Elles sont bien heureuses d'avoir entre leurs mains autant de moyens qu'elles en ont de se rendre agréables à Dieu : si les Catholiques de ce pays-ci avaient une partie de ces avantages , je crois qu'il y en aurait beaucoup de Saints. Mais c'est grand'pitié de voir comme ils sont persécutés , et le peu de secours qu'ils ont pour la piété. Ils n'y entendent point parler de Dieu , on leur défend d'aller à la Messe , aussi se plaint-on qu'ils ne sont pas trop fervens. C'est assurément une Église fort désolée ; et il me semble que les prières des gens de bien ne sont pas mal employées pour le rétablissement de la ferveur en ce Royaume. On ne trouve point ici de Filles de Sainte-Marie , mais on trouve Dieu partout quand on le cherche , et on ne le trouve pas moins aimable à Londres

qu'à Paris. Madame la Duchesse d'York est une Princesse d'une grande piété ; elle communique presque tous les huit jours , et quelquefois même plus souvent ; elle fait tous les jours demi-heure d'oraison mentale : elle m'a ordonné de prêcher le jour de la Présentation : elle songe de fonder en Flandres un Couvent de votre Ordre pour des filles Anglaises , et il y a présentement une de vos Religieuses qui est en cette ville pour cela.

Je remercie Dieu de tout mon cœur de la grace qu'il me fait d'être dans votre souvenir et dans celui de vos saintes Religieuses. Je ne doute point que vos prières ne m'attirent de grandes graces ; mais je crains bien que je n'en fasse pas le profit que je devrais. Je tâcherai de faire un bon usage des avis que vous m'avez donnés par écrit , et surtout de celui que vous me marquez avoir été confirmé dans votre dernière solitude. Ma santé n'a jamais été meilleure , graces à Dieu. Vous êtes trop charitable d'y prendre part , et de me recommander d'en avoir soin. Je ne suis que trop éloigné des excès que vous craignez , je voudrais bien n'en pas faire de tout opposés , et être aussi mortifié que je le devrais être. Pour la personne dont vous me parlez sur la fin de votre lettre , je vous l'ai remise entre les mains , elle ne saurait être mieux ; j'apprends avec plaisir qu'elle persévère. Elle craint que dans son vœu il n'y ait une chose qui le borne à un lieu. Il est vrai qu'on ne saurait se donner à Dieu avec trop d'étendue , et je serais assez d'avis (si c'était votre opinion) qu'elle promît à Dieu , qu'au cas qu'elle ne pût absolument être dans votre maison , elle se mettrait dans une autre. C'est pour ôter toute ressource à l'amour du monde ; car il n'y a guères d'apparence qu'elle le puisse plus facilement en un endroit qu'en un autre. Il n'y a rien de si raisonnable que le commandement que vous lui avez fait d'interrompre durant son indisposition les exercices qui pouvaient l'augmenter. Enfin , ma Mère , comptez-la s'il vous plaît

comme une de vos Filles , et moi comme le plus humble et le plus zélé de vos serviteurs.

LA COLOMBIÈRE.

Je me recommande aux deux Sœurs que j'ai vues un peu plus souvent que les autres. Que j'ai de joie de savoir qu'elles sont contentes ! elles seraient bien malheureuses si elles changeaient ; j'aimerais mieux apprendre leur mort qu'un changement si funeste. Mais je ne crains pas qu'après les graces qu'elles ont reçues de Dieu , elles puissent se détacher de lui , à moins d'être absolument réprouvées.

LA COLOMBIÈRE.

LXXII^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

JE prends grande part à la mort de vos bonnes amies , pour lesquelles je ne manquerai pas d'offrir mes petites prières à Notre-Seigneur ; et à la maladie de votre chère fille. La santé la remettrait en état de servir Dieu avec la ferveur qu'elle a toujours fait ; et la mort la mettrait en état de jouir de Dieu , qui est la fin de tout le reste.

C'est assurément une fort agréable nouvelle que celle que vous me donnez de la démolition de cet édifice que Madame N... souhaitait de voir détruit. J'espère que Notre-Seigneur ne se contentera pas de cela ; et qu'il réconciliera tant de Temples spirituels qui ont été bâtis à sa gloire , mais que le démon lui a usurpés.

Vous ne pouvez donner un meilleur conseil à votre prétendante , que celui d'être calme , et ne

rien ajouter à l'écrit dont il est question. En effet ce qu'on aurait ajouté aurait été une nouvelle source de peines. Je loue Notre-Seigneur de ce qu'il n'a pas permis qu'elle se servît du conseil imprudent que je lui donnais. Je souhaite extrêmement qu'elle vous considère comme si vous étiez déjà sa Supérieure, et qu'en ce point elle accomplisse dès ici le vœu qu'elle a fait. Vous ne pouviez rien m'apprendre, qui me réjouît davantage que sa persévérance dans le bien. J'espère qu'elle ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et que par votre secours elle fera des progrès qui répondront à de si heureux commencemens. Quelle bénédiction que les deux personnes dont vous me parlez ensuite soient constantes dans leur résolution ! que cela me donne de joie ! que je leur sais bon gré de faire honneur à la grace qu'elles ont reçue, et à la sainte Profession qu'elles ont embrassée ! Qu'à jamais le Seigneur soit béni de s'être ainsi réconcilié avec ses Épouses, et de se les être attachées si fortement, que j'oserais jurer qu'elles seront à l'avenir des plus fidèles et des plus ardentes à son service.

Je ne manquerai pas de remercier M. N... du beau Sermon qu'il a fait à votre Fête. Vous me fîtes un grand plaisir de me faire savoir qu'on est bien content de lui. Je prie le Seigneur qu'il puisse réparer toutes mes fautes, et sanctifier tous ceux de votre ville.

Je vous ai écrit combien tristement je passerais ici le même jour, mais je suis bien aise de vous dire que Notre-Seigneur ne m'a pas laissé sans consolation. Car le jour même, il me vint voir un homme, lequel était comme au désespoir par la raison que je vais dire. C'est un Chirurgien qui a un emplâtre admirable, qu'il a reçu comme en héritage de son père, et qui n'a jamais manqué depuis plus de trente ans de faire son effet sur tous les malades à qui il l'a appliqué; cet emplâtre a une force si extraordinaire, qu'étant appliqué sur quelque partie que ce soit, il la découvre jusqu'aux

os en vingt-quatre heures , sans qu'il soit besoin d'y appliquer le fer ni le feu. Le Chirurgien ayant été mandé par le Roi pour traiter un de ses fils , qui était depuis deux ans entre les mains d'autres personnes , qui n'y avaient rien pu faire , promit de le guérir en deux mois de temps. A peine eut-il donné cette parole , que son remède perdit toute sa vertu ; il trouva qu'il faisait sur les autres malades qu'il traitait un effet tout contraire à ce qu'il avait accoutumé de faire : que non-seulement il ne pénétrait plus dans la chair , mais qu'il la corrompait , et qu'il y formait une espèce de gangrène. Il feint que le Prince auquel il devait appliquer son emplâtre n'est pas encore bien disposé , il prend prétexte un jour sur le mauvais temps , un autre sur un autre chose ; cependant il éprouve l'emplâtre sur diverses personnes , il se l'applique sur soi-même , et ce qui devait l'avoir rongé jusqu'à l'os en vingt-quatre heures , ne l'a pas seulement effleuré en trois jours de temps. Il croit que quelqu'un des autres Chirurgiens , qui ne pouvaient souffrir qu'il eût été pris à leur place , et qui prévoyaient qu'à leur confusion il s'allait acquérir une grande gloire , il croit , dis-je , qu'ils ont fait quelque sortilège ; pour rendre inutile son remède. Le pauvre homme pleurait jour et nuit , il avait promis de découvrir en vingt-quatre heures le mal de cet enfant , qui était caché dans l'os de la jambe , et on le pressait de travailler à cette cure. Il eut recours aux exorcismes de l'Église , cela n'eut pas l'effet qu'il avait sujet d'espérer. Enfin il me vint trouver le jour de saint François de Sales sur le soir , et il fallait nécessairement que le lendemain au matin il commençât à panser son malade , ou qu'il se dédit de la parole qu'il avait donnée. Je lui conseillai de faire un vœu au Saint , dont nous faisons la Fête , il le fit ; le lendemain il appliqua son emplâtre , après quoi il alla voir les autres malades qu'il trouva tous en meilleur état , et le jour d'après étant allé lever l'appareil au Prince , il trouva que

le remède avait plus opéré qu'il n'avait jamais fait : et depuis ce temps-là tout est allé aussi bien qu'il le pouvait souhaiter. Le pauvre homme communia deux jours après en actions de grâces , et il est dans une joie , et un désir de servir Dieu à l'avenir , que je ne vous puis exprimer. J'espère que cela fera connaître le grand Saint , et réveillera un peu la dévotion de nos Catholiques , laquelle est fort endormie. Dieu en soit éternellement loué.

LA COLOMBIÈRE.

LXXIII^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

IL est vrai que je me sens un peu incommodé de la poitrine , qui est un endroit par où je me croyais imprenable. On y est fort sujet en ce pays-ci à cause qu'on y brûle un charbon de pierre qui fait une méchante fumée. Ce que je sens est encore peu de chose. Je crois que l'étude y contribue plus que toute autre chose extérieure. Comme il faut que je me prépare à de nouveaux Sermons pour l'année suivante , il m'est venu en l'esprit que je ferais peut-être mieux de prendre un peu moins de soin , et de me contenter de préparer en gros ce que j'ai à dire , sans vouloir tout écrire dans la dernière exactitude. Je m'en porterai mieux , j'en aurai plus de temps pour assister les âmes dont Dieu me voudra confier la conduite , et peut-être que Notre-Seigneur donnera plus de bénédictions à des discours où l'éloquence humaine aura moins de part. Madame la Duchesse d'Yorck m'a prié de lui faire venir un cordon de saint François de

Sales, j'ai écrit à Paris pour cela. La prétendante dont je vous ai écrit est merveilleusement constante, et, malgré toutes les tentations dont elle est agitée, elle part avec une ferme résolution de mourir Religieuse, quand elle serait assurée de souffrir les mêmes peines jusqu'à la mort. Elle a vingt ans, elle n'a point de mère : celle qu'elle a eue était une sainte qui n'avait jamais eu de plus grand désir que de voir sa fille Religieuse. Je crois qu'elle lui obtiendra cette grace dans le Ciel. Je ne saurais assez vous exprimer ce que je sens de reconnaissance pour tous les biens que Dieu m'a procurés par votre moyen. Vous voulez bien, ma très-chère Mère, que je vous exhorte à mieux profiter que je ne fais des graces que vous recevez ; elles ont beaucoup de rapport avec les miennes, mais je serais au désespoir si vous n'y répondiez pas mieux que moi. Je deviens tous les jours plus infidèle, et je suis contraint de dire à ma confusion que Dieu se sert de moi tous les jours pour former à la piété des ames qui dans très-peu de temps me surpassent en toutes choses. J'ai extrêmement besoin de vos prières. Je vous recommande instamment les élus que Dieu a en cette ville : priez-le qu'il ne permette pas que mes indignités arrêtent les desseins de sa miséricorde. Je vois les plus belles espérances du monde ; mais je tremble continuellement que je ne ruine tout par mes infidélités. J'ai actuellement cinq personnes qui me viennent voir pour faire abjuration d'hérésie, deux desquels ont été Religieux, les autres sont deux Demoiselles Françaises, et un jeune homme Anglais ; mais il y a d'autres personnes qui sont Catholiques bonnes, ou mauvaises, dont la parfaite conversion serait de plus grande conséquence, et dont je ne désespère que quand je vois que c'est moi qui me mêle de les convertir. Je vous dis tout cela pour vous exciter à continuer vos prières, et à les redoubler, s'il est possible.

J'espère que le paquet vous trouvera encore à

N... Je n'ai pu répondre plutôt à ces bonnes filles ; les lettres que j'en reçois me font beaucoup espérer d'elles. Je ne sais comment elles feront après votre départ ; mais Dieu en aura soin. Je les abandonne à sa Providence comme je tâche de m'y abandonner moi-même ; car il me semble qu'outre la paix de l'âme , et la douceur de la vie , on trouve toutes choses dans cet abandonnement. Sans ce secours , je ne saurais vivre dans l'emploi où je suis ; parce que le soin des âmes produit mille inquiétudes à cause de la résistance qu'elles font à la grace , ou de l'inconstance de l'esprit humain , duquel on ne peut rien se promettre. Il faut se remettre nécessairement du succès à celui qui en peut donner un bon à nos peines. Je ne puis assez vous exprimer ma gratitude pour les obligations que je vous ai. Je prie Dieu qu'il vous récompense au centuple.

LA COLOMBIÈRE.

LXXIV^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

JE vous rends mille graces de la lettre que vous m'avez écrite , et de la part que vous voulez bien prendre à ma santé. Il me semble qu'elle se rétablit par la volonté de Dieu , et que le grand accident qu'on a cru devoir être mortel sera justement ce qui me servira à me rendre une santé , ou entière , ou du moins telle que je pourrai encore servir Notre-Seigneur. C'est merveille de voir combien d'avantages temporels et spirituels me sont venus par cette maladie ; je ne les saurais assez admirer , ni louer la sagesse et la bonté infinie

de Dieu, qui fait réussir ses aimables desseins par les mêmes voies qui semblent aux hommes devoir tout détruire. Je n'ai jamais eu tant de joie, jamais je n'ai trouvé Dieu si bon à mon égard, que dans le temps que je me suis vu dans le plus grand danger de mourir. Je n'aurais pas changé ce péril pour tout ce qu'il y a au monde de plus digne de nos désirs. Je me modère beaucoup dans le zèle que vous prétendez que j'ai. Dieu veuille qu'il soit bien pur : tel qu'il est il me semble que Dieu y donne plus de bénédictions que ma faiblesse ne m'en pourrait faire espérer. Cela me persuade toujours davantage que ce ne sont pas nos soins ni nos travaux qui sanctifient les âmes. La vôtre m'est très-chère, je prie tous les jours Notre-Seigneur qu'il augmente en vous les grâces qu'il y a réparées, et dont je le remercie très-afflictueusement. Je prie encore pour votre Communauté, à qui je souhaite mille bénédictions. Je vous suis très-obligé de la copie de la lettre que vous m'avez envoyée. Si ce qui me regarde n'est pas tout-à-fait vrai, je n'en puis accuser que moi-même, qui par mes infidélités continuelles m'oppose aux desseins de la miséricorde de Dieu. J'espère d'elle toutefois et le pardon de ces infidélités, et la grâce d'être à l'avenir plus fidèle à Dieu. Pour vous, ma Révérende Mère, soyez à jamais dans le Cœur de Jésus-Christ, avec tous ceux qui se sont entièrement oubliés eux-mêmes, et qui ne songent plus qu'à aimer et glorifier celui qui mérite seul tout amour et toute gloire.

LA COLOMBIÈRE.

L X X V ° L E T T R E .

A une Religieuse.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

Vous avez fait tant de prières pour le retour de ma santé , que je crois que Dieu vous aura enfin exaucée. Je me trouve mieux que je n'ai encore été depuis mon retour d'Angleterre ; mais vous n'avez encore rien fait , si je ne reviens dans l'état où j'étais auparavant. Il faudra bien prier encore plus , pour m'obtenir la grace de vivre comme vous savez que je le dois faire. J'aurais besoin de secours bien particuliers pour me comporter de telle sorte étant en santé , que je n'aie pas sujet de me repentir d'être guéri. Cependant si je savais qu'à l'avenir il dût y avoir en moi un seul atome qui vécut pour le monde et non purement pour Dieu , j'aimerais mille fois mieux être mort. Voyez sur cela ce que vous devez faire pour moi auprès de Dieu ; car je m'en prendrais à vous en partie s'il arrivait que mon rétablissement me fût préjudiciable. Quoique j'aie été si long-temps à vous répondre , je n'ai pas laissé de prier Notre-Seigneur pour l'heureux succès de votre retraite. J'espère que vous et toutes vos Filles s'y seront renouvelées dans l'amour de Jésus-Christ. Vous êtes bienheureuse en ce que Dieu vous a commise pour enflammer en elles cet amour , et le porter s'il est possible jusqu'à son comble. Pour cela j'ai remarqué qu'outre un grand zèle , il est nécessaire d'avoir une humilité profonde , et une défiance entière de soi-même ; qu'il faut procéder sans empressement , et attendre avec paix et confiance qu'il plaise à Dieu de faire dans ces ames ce que sa grace seule est capable d'y opérer , et dont il doit avoir toute la gloire. L'expérience vous a sans doute déjà ap-

pris tout cela , je prie Notre-Seigneur qu'il vous aide à le bien mettre en pratique. Vous avez appris sans doute la mort de Mademoiselle N... La pauvre fille a beaucoup souffert intérieurement en ce monde , et avec beaucoup de fidélité. Je la vis un moment l'été dernier ; elle me dit en me quittant qu'elle ne me verrait plus , dans la pensée où elle était que je mourrais moi-même bientôt. Priez Dieu qu'il lui fasse miséricorde et à moi aussi. Je vous envoie tous les jours bien des bénédictions : je ne doute point que , comme c'est de la part de Dieu et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de toute son Église , que je vous les envoie , elles ne parviennent jusqu'à vous. Ainsi soit-il. Tout à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LXXVI^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA RÉVÉRENDE MÈRE ,

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST soit toute notre force et toute notre joie. C'est de la campagne que je vous écris , et où j'achève de faire quelques remèdes qu'on m'a prescrits. Vous voyez que je suis chez mes parens , ce qui est pour moi un grand sujet d'abjection , et au lieu de les édifier par mes discours , et par ma manière de vivre , les Médecins m'ordonnent de me taire , ou de ne parler que pour me divertir. N'est-il pas vrai que voilà une vie bien humiliante ? Je comprends qu'une ame bien spirituelle pourrait se faire de cette vie une espèce de Purgatoire , très-propre pour la purifier. Mais Dieu soit éternellement béni de sa patience infinie , laquelle me supporte , nonobstant

mon inutilité, et les imperfections que je découvre en moi tous les jours. La personne dont vous me parlez a la pensée d'être Religieuse depuis longtemps, elle est dans le dessein de l'exécuter quelque jour. Pourquoi différer ? Elle n'attend que l'ordre du Directeur, lequel ne s'y oppose que par des raisons de santé qui seront toujours plus fortes. Ces raisons ne rebutent pas les Supérieurs ; cependant le monde est privé de l'exemple que lui donnera ce sacrifice. La personne est empêchée d'embrasser un état plus parfait qu'elle a le courage d'embrasser, et que Jésus-Christ conseille à tous les Chrétiens. Elle est privée elle-même de mille secours, de mille commodités de servir Dieu. Ce sacrifice ne laisse pas de coûter quelque chose à son cœur ; n'est-ce pas un signe que ce cœur n'est pas tout-à-fait libre, et qu'il lui reste quelque chose à donner à Dieu ? Priez-le, je vous prie, pour le succès de cette affaire, et pour moi, qui suis tout à vous dans le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LXXVII^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Paris.

MA Révérende Mère, je ne vous écris que pour vous donner avis de mon arrivée en cette Ville. Je suis sorti d'Angleterre après en avoir été banni par arrêt, et avoir couru plusieurs hasards de perdre la vie. J'ai été prisonnier durant cinq semaines. Mon mal s'est renouvelé dans la prison ; mais maintenant je suis mieux. Comme j'espère vous voir dans peu de jours, je ne vous en dis pas davantage. J'ai trouvé ici une de vos lettres, où vous me parlez de la prétendante dont je vous avais

écrit ; elle a été obligée de fuir pour se soustraire à la persécution ; elle est ici , mais bien loin de pouvoir donner huit mille francs , il faut nécessairement qu'elle se réduise à seize cent écus ; encore ne les peut-elle pas avoir sitôt : tout étant dans un si grand trouble en Angleterre , qu'on n'y peut faire nulle affaire. En attendant qu'on lui fasse toucher son argent , elle pourrait entrer en qualité de Prétendante , et la fille , de Pensionnaire ; car il lui est aisé de payer la pension ; mais elle ne veut point entrer au Noviciat qu'elle n'ait reçu son argent ; je le lui ai conseillé ainsi. C'est une personne fort accomplie. Si vous le jugez à propos j'en ferai la proposition à la Mère Supérieure de N... je crois qu'elle sera acceptée , je vous enverrai la lettre que je lui écrirai. Que de choses j'aurai à vous dire , si Dieu nous fait la grace de nous entrevoir. J'ai laissé à Londres des personnes d'un grand mérite , et bien chéries de Dieu. Je ne perds pas espérance d'en voir quelques-unes entre vos mains. Priez Dieu pour elles , et pour votre serviteur en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LX XVIII^e LETTRE.

A une Demoiselle.

MADemoiselle ,

J'AI reçu avec joie les bonnes nouvelles que vous m'avez données de vous-même ; c'est pour moi une très-grande consolation de voir renaître en votre cœur les saints désirs que je vous ai vu concevoir , et je demande à Dieu de toute mon ame qu'il les nourrisse , et qu'il les augmente toujours davantage. J'espère que la petite faute que vous avez faite vous aura été fort utile , et que vous

en serez sortie assez forte pour vaincre toutes les difficultés qui s'opposent à vos généreuses résolutions. Mon Dieu , quand je me souviens de la ferveur où je vous ai vue , j'aurais juré que vous étiez toute pleine de courage. Il n'y a rien de perdu , puisque Notre-Seigneur vous fait la grace de reprendre cette belle route. Il faut une fois pour toutes se résoudre à déplaire à tout l'Univers plutôt que de déplaire à Dieu. Les personnes pour qui vous avez de la complaisance ne vous défendront pas devant Dieu , ce sera pour vous une grande confusion de les avoir plus considérées que celui qui doit être votre Juge. J'avoue que pour entrer dans le chemin de la piété on a besoin d'un peu de force ; mais quand on s'est une fois déclaré , tout est fait , et l'on jouit d'une grande paix. Souvenez-vous de moi dans vos prières , et citez-moi dans le cœur de Jésus tout à vous.

LA COLOMBIÈRE.

LXXIX^e LETTRE.

A une Demoiselle.

MADemoiselle , j'apprends avec beaucoup de joie ce que vous m'écrivez de vous-même , j'espère qu'avec la grace de Dieu nous viendrons à bout de tout. Si vous êtes constante à vous vaincre , la paix dont vous jouissez durera infailliblement. Dieu la donne toujours aux âmes humbles et courageuses. Il n'importe guère que vous vous approchiez des Sacremens avec une ferveur sensible , pourvu que vous remplaciez cette disposition par une profonde et sincère humilité , sans quoi il n'est rien de si méprisable que nous , aux yeux de Dieu , et avec quoi nous pouvons l'aborder sans hésiter ; très-sûrs qu'il daignera abaisser sur nous les yeux

de sa miséricorde infinie. Je le prie de tout mon cœur qu’il vous en fasse ressentir les effets, et qu’il vous remplisse de son amour.

LA COLOMBIÈRE.

LXXX^e LETTRE.

A une Demoiselle.

MADemoiselle ,

JE me suis trompé sans doute dans la date de ma dernière lettre. J’en ai reçu deux de vous depuis ce temps-là. Dans la première vous me parlez de Mademoiselle de N... J’apprends avec joie qu’elle est entrée en la maison de Dieu, et cette joie n’est point diminuée par les peines que vous me marquez qu’elle souffre. Son sacrifice en est d’autant plus précieux, et plus agréable à l’Époux, à qui elle se donne. Le plutôt qu’elle pourra entrer dans l’essai sera le meilleur, elle n’a déjà que trop différé d’être toute à Dieu; et tout délai doit être retranché à l’amour qui est impatient naturellement, et surtout du côté de Dieu, qui sait aimer, et qui aime comme il faut. Vous me parlez ensuite d’aller à..... je n’y vois nulle apparence pour ce printemps, ni pour l’été qui vient. Je ne sais si en automne cela se pourra faire : il pourrait arriver quelque chose qui me faciliterait ce voyage; mais je ne puis rien assurer présentement. Il faut qu’elle et vous, vous vous soumettiez à la volonté de Dieu; et que nous nous accoutumions à nous passer de tout hors de lui. C’est beaucoup qu’ayant été si près de mourir, il me laisse encore la liberté d’avoir avec vous quelque commerce de lettres pour nous encourager mutuellement à l’aimer jusqu’à la mort. Je ne souhaite point que vous me veniez voir, ni vous ni qui que ce soit autre. Si

Madame N... a envie de servir Dieu comme il faut , il est tout visible qu'il serait à propos qu'elle se défit de ce qui l'embarrasse ; pour la manière dont elle le doit faire , il faut qu'elle consulte des gens d'affaires sages et désintéressés , et qu'elle suive leur conseil. Je ne sais à quoi il vous servirait de me voir pour calmer vos peines , sur le sujet dont je vous ai prié de ne plus parler. Il me semble que ma prière devrait suffire pour vous tirer d'inquiétude : si Dieu ne le permet pas , il faut se jeter dans le sein de sa Providence , et souffrir avec patience. Sur le dépouillement du temporel , vous vous êtes répondu à vous-même tout ce que je pouvais vous répondre. Que craignez-vous ? La pauvreté vous paraît-elle donc un si grand mal ? Après que Jésus-Christ l'a choisie pour votre amour , croiriez-vous faire trop en faisant pour lui ce qu'il a fait pour vous ? et vous estimeriez-vous malheureuse de lui ressembler ? Soyez en repos sur votre Oraison , la faute que vous avez faite en témoignant votre chagrin , est une grande infidélité ; mais elle n'est pas sans remède , humiliez-vous. C'est profiter de ses fautes que de devenir plus humble. Priez toujours bien Notre-Seigneur pour moi , afin qu'il me pardonne mes péchés , et qu'il ne permette pas que je l'offense davantage.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXI^e LETTRE.

A une Religieuse.

Vous voyez , ma très-chère Sœur en Jésus-Christ , que je me prévau de votre charitable discrétion. C'était pourtant mon dessein de vous voir hier. Je fus arrêté par une affaire qui me survint , et que je n'avais pas prévue. Je suis bien aise que vous

ayez continué dans les desseins de faire les exercices pour les raisons que vous me marquez. Vous avez choisi le livre et le sujet des méditations qu'il vous fallait. Pour tout le reste il me semble que pour tirer quelque fruit de la retraite, elle doit être entière autant qu'il est possible, c'est-à-dire qu'elle ne doit être interrompue par aucune conversation, quelque sainte qu'elle puisse être, si ce n'est du Directeur, ou de la Supérieure, si elle le souhaite, ou qu'il fût nécessaire. Il faut se prescrire une règle pour l'emploi du temps, qui ne vous en laissera pas un moment de libre, et être fort exacte à l'observer. Il faut peu lire ; une heure le matin, et autant le soir suffit. Ne se point attendre aux consolations intérieures ; mais être disposée aux aridités, à l'ennui, et aux autres croix qu'il plaira à Dieu de vous envoyer, être bien résolue à écouter Dieu et à le suivre aussi loin qu'il lui plaira de vous attirer. Ce n'est pas toujours dans le temps de l'Oraison, qu'on reçoit les plus grandes lumières, c'est souvent dans les autres temps, si on est fidèle à les employer en la manière qu'on s'est prescrite au commencement. Il me semble qu'il est important d'entreprendre ces exercices plus sérieusement qu'on ne l'a peut-être fait, pour examiner de bonne foi si l'on a vécu comme on devrait vivre, si la prudence et la Religion ne demandent point de nous quelque chose, soit pour le présent, ou pour l'avenir, que nous avons négligé jusqu'à cette heure, faute d'y faire assez de réflexion. De quoi s'agit-il ? l'affaire est-elle de conséquence ? y peut-on prendre trop de sûreté ? Sur quoi est fondée la confiance où je vis, et les délais que je prends ? Ne hasardé-je point trop en manquant aux moindres précautions ? et qu'est-ce que je hasarde ? Servons-nous un peu de notre raison dans la chose du monde que nous devons avoir le plus à cœur, et pour laquelle seule la raison nous a été donnée. Il faut vivre en Sainte, je ne dis pas d'abord jusqu'à la mort, mais au moins durant

sept ou huit jours. La plus légère infidélité pourrait tout gâter, et mettre un obstacle invincible aux grâces que Dieu vous a préparées. Il ne faut pas pour cela oublier que vous êtes malade; les plus grandes mortifications sont celles du cœur et de l'esprit; ne leur accordez rien durant tout le temps que vous serez retirée, si vous voulez que Dieu vous fasse sentir l'onction de sa grâce. Priez Dieu pour moi, s'il vous plaît, je le ferai aussi pour vous, afin que Notre-Seigneur vous remplisse de son amour, et vous inspire un grand désir de souffrir, et une si grande conformité à sa volonté, que vous ne craigniez à l'avenir, ni la vie, ni la mort. Je suis en lui tout à vous.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXII^e LETTRE.

A une Religieuse.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, ma très-chère Sœur, le crachement de sang m'a repris, et ainsi je ne crois pas que je puisse avoir la consolation de vous voir pendant votre retraite; vous n'y perdrez rien, Notre-Seigneur qui est infiniment bon, suppléera avec avantage à mon défaut. Il veut que nous mettions en lui toute notre confiance; et c'est pour cela qu'il nous soustrait tous les secours que nous pourrions attendre d'ailleurs. Je vois bien que je ne suis bon à rien, et que je ne fais que gâter l'ouvrage qu'il me met entre les mains, puisqu'il m'ôte tout moyen de travailler. Sa sainte et aimable volonté soit uniquement accomplie, et la nôtre, quelque bonne qu'elle soit en apparence, anéantie, et sacrifiée à son bon plaisir. Je prierai Dieu de tout mon cœur qu'il vous inspire un amour sincère et parfait, pour cette adorable et souve-

rairie volonté , afin qu'elle règne en vous absolument , et qu'elle triomphe de tous les désirs et de tous les mouvemens de votre ame. Demandez , s'il vous plaît , la même grace , afin qu'étant tout-à-fait morts à nous-mêmes , celui-là seul vive en nous , dans lequel je suis votre très-humble et obéissant serviteur.

LA COLOMBIÈRE.

LXXIII^e LETTRE.

A une Dame.

MADAME ,

JE n'ai qu'un moment de temps pour répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. La conduite que vous voulez tenir avec la personne dont vous me parlez serait assez raisonnable , et peut-être même assez chrétienne , si le zèle qui vous porte à l'abandonner était bien pur , et qu'il n'y entrât point de passion. Mais ces grandes inquiétudes sont des marques infailibles que vous songez bien moins à venger Dieu , qu'à vous venger vous-même de l'affront que vous recevez. Croyez-moi , Madame , tenez votre cœur dans le plus grand calme que vous pourrez , et usez en cette rencontre de la même constance que vous avez fait paraître en tant d'autres occasions. Que vous êtes bonne , Madame , de vous alarmer , et de perdre le repos pour une faute irréparable. Vous étiez trop insensible à tout le reste , et je vois bien que Dieu a choisi cet endroit par où vous pouviez être piquée , pour avoir une preuve de votre soumission. Jusqu'ici vous n'avez pas trop bien reçu la croix qui vous a été présentée , mais il est encore temps d'en profiter ; il faut se taire , et avoir pour la parente de M. N... l'indul-

gence que nous souhaitons que Dieu ait pour nous. Vous en avez déjà assez fait pour persuader aux gens que cette aventure vous a touchée. Vous pouvez dire désormais que vous avez résolu de n'en plus parler ; que vous n'avez pris la chose que trop à cœur , et que quand vous en mourriez de douleur , vous ne répareriez pas le mal qui a été fait. Si vous ne pouvez sauver cette fille devant les hommes , excusez-la du moins en votre cœur , portez-lui compassion , faites-lui tout le bien que vous pourrez. En un mot tirez de cette affaire tout le fruit que vous pourrez pour votre ame. Il est vrai que je dois quitter ce pays au mois de Septembre ; mais je ne sais encore où je dois aller. Quelque part du monde que l'on m'envoie , j'y porterai une estime particulière de votre vertu , et un très - grand désir de votre sanctification. Je voudrais pouvoir y contribuer en quelque manière , je n'y épargnerais ni mes prières , ni mes peines. Mais Dieu seul peut mettre la main à cet ouvrage ; et il en veut avoir toute la gloire. Ce sera beaucoup pour moi , si vous me permettez d'aspirer à celle d'être toute ma vie , avec un très-profond respect , Madame , votre très-humble , et très-obéissant serviteur.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXIV^e LETTRE.

A un Jésuite.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

J'ATTENDAIS le départ de N... pour vous écrire , mais je ne croyais pas qu'il dût être différé si longtemps ; vous attendez sans doute que je vous témoigne combien je vous trouve à dire ici , et quelle est la douleur que me cause votre éloignement :

mais non , mon cher Père , je me réjouis tous les jours davantage d'être séparé de vous. Il était mal aisé que je fusse détaché de toutes choses , pendant que vous étiez ici , et je sens bien présentement que ce n'était pas Dieu seul qui m'adouçissait ce séjour , lorsque je vous avais pour compagnon de ma solitude ; vous êtes trop éclairé pour n'apercevoir pas en cela le juste sujet de ma joie. C'est un si grand bien de ne posséder plus que Dieu , et d'être privé de tous les plaisirs qu'on peut goûter hors de lui , qu'on doit compter parmi nos avantages toutes les pertes qui nous mettent en cet état. Il ne tient pas , ce me semble , à la Providence divine que je n'y sois parfaitement ; mais vous savez qu'au défaut de toutes choses , on se trouve encore soi-même. Au reste quelque persuadé que je sois qu'il n'est point de bonheur en la vie que de faire ce que Dieu veut , j'ai bien de la peine de m'empêcher de vous porter quelque envie , lorsque je pense au repos dont vous jouissez. Je n'en demande aucun à Dieu ; mais aussi n'en espéré-je point jusqu'à la mort. Profitez de celui qu'il vous donne , mon cher Père , croyez-moi , et servez-vous-en pour vous faire un Saint. Peut-être que si vous manquez cette occasion , vous n'en aurez jamais une pareille , et vous perdrez pour le Ciel bien des années de travail et de fatigue qui suivront sans doute cette année-ci. N'admirez-vous point la bonté de Dieu , qui vous a inspiré un si grand désir d'être à lui , justement dans le temps qu'il vous mettait dans un lieu et dans un emploi qui vous devait rendre si facile l'exécution de ce dessein. Vous voulez bien que je vous parle avec franchise : si vous voulez répondre aux faveurs que vous recevrez , soyez sur vos gardes contre les premières atteintes des passions , et surtout de l'amour du plaisir et de l'honneur ; l'amour du plaisir renferme les amitiés ; si je ne me trompe vous êtes entièrement susceptible de tout cela , et il n'est guères en votre pouvoir de modérer ces passions ,

lorsque vous leur avez une fois donné entrée ; elles vous occupent d'abord , elles emportent toute votre application , elles vous font négliger tout le reste , de sorte que dans la suite quand elles viendraient à se ralentir , vous vous trouvez si perdu , pour ainsi dire , si éloigné de Dieu , si hors de route , que ne sachant par où reprendre votre chemin , vous êtes en danger de vous jeter par désespoir à travers les champs , et d'aller partout où le naturel vous conduit. C'est pourquoi combattez les premiers mouvemens , et prévenez-les , s'il est possible , par une grande retraite. Mon Dieu , mon pauvre ami , Dieu vous a fait un cœur qui me paraît si propre pour l'aimer , serait-il bien possible qu'il fût pour quelque autre que pour celui qui l'a fait ? Je vous demande pardon de ma liberté : priez Notre-Seigneur qu'il me convertisse.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXV^e LETTRE.

A une Demoiselle.

NON, Mademoiselle, vous ne faites point mal de rester avec N... pour les raisons que vous me marquez : mais, au nom de Jésus-Christ, souffrez tout sans vous plaindre et sans murmurer. Les injures, les blasphèmes doivent vous faire verser des larmes, parce que ce sont des suites de vos infidélités passées, mais nullement vous mettre en colère, ni vous faire pousser une seule plainte. Faites à vos neveux tout le bien que vous pourrez, mais détachez-en votre cœur de plus en plus. Ne manquez jamais à la prière du matin, autrement vous vous exposeriez à tout perdre. Quoi, vous lasseriez - vous du bon Dieu ? ou mépriserez-vous l'honneur qu'il vous fait de s'entretenir avec

vous ; il faut que cela passe avant tout le reste, et ne songer non plus aux affaires avant votre méditation, que s'il n'y avait point d'affaires pour vous. En vérité ce serait une belle civilité, et une grande marque d'amour, que lorsque Jésus-Christ vous attend et vous appelle pour vous ouvrir son cœur, et pour savoir ce qui se passe dans le vôtre, vous l'oubliassiez pour aller vous occuper à des niaiseries. Je voudrais pouvoir écrire à tous les coins de votre maison, mais surtout dans votre cœur, ces trois mots : Patience, amour, présence de Dieu.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXVI^e LETTRE.

A une Demoiselle.

JE me réjouis, Mademoiselle, d'apprendre que vous êtes enfin séparée de N... Dieu en soit éternellement loué : profitez bien de votre solitude, au nom de Notre-Seigneur, ne vous tourmentez plus tant des tailles : si j'étais à votre place j'aimerais mieux donner le double que de faire la moindre des fautes que vous faites en murmurant. Si Notre-Seigneur vous demande votre bien par l'entremise de ceux qui ont autorité, le refuserez-vous ? N'est-ce pas à lui que tout appartient ? N'avez-vous pas tout reçu de lui ? Croyez-vous que cela se fasse sans un ordre particulier de sa Providence ? Faites ce que vous pouvez afin qu'on ne vous fasse pas d'injustice, parce que Notre-Seigneur le veut bien ainsi ; mais que ce soit sans inquiétude, et quand vous aurez fait ce qui est en votre pouvoir, donnez votre argent au receveur avec autant de joie, que si Jésus-Christ en personne vous le demandait visiblement. N'omettez jamais la prière du matin, sans une véritable nécessité. Le sujet de la Magde-

lène est bon depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, tant que vous vous en trouverez bien : et en général, tout sujet qui vous plaira et où vous trouverez du goût et du profit, c'est celui auquel vous ferez très-bien de vous tenir. On peut changer tous les jours, et même souvent dans une même méditation, et aussi l'on peut se tenir au même toute la vie. Il faut examiner ce que vous faites dans cette prière, et quelles sont vos pensées et vos sentimens les plus ordinaires, quand vous vous entretenez avec Dieu : si vous êtes fort distraite, si vous vous plaisez à cet exercice, si vous pensez souvent à Dieu durant le jour, à quelle vertu vous vous sentez plus poussée intérieurement. Vous feriez bien de découvrir tout cela à votre Directeur ; comme aussi si vous avez de grands désirs de communier, et quel effet la présence de Jésus-Christ fait en votre cœur. Continuez, s'il vous plaît, de prier pour moi, je ne cesserai jamais de le faire pour vous, ni de vous souhaiter toutes les graces qui vous sont nécessaires pour votre sanctification, que je prie Notre-Seigneur de vouloir avancer et accomplir au plutôt par sa miséricorde infinie.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXVII^e LETTRE.

A une Religieuse.

SI vous avez une confiance entière à votre Supérieure, vous n'êtes pas tout-à-fait si malheureuse que vous le dites, ma très-chère Sœur ; il est difficile de périr quand on est ainsi attaché à ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire dans le Ciel ; l'éloignement où vous vous trouvez de tout goût sensible, est un châtement amoureux que Dieu exerce sur vous. Si j'étais en votre place, je ne m'en

troublerais pas, ni je ne ferais pas de grands efforts d'esprit pour le recouvrer ; je souffrirais humblement et patiemment ces rebuts. Je tâcherais seulement d'empêcher mes passions d'éclater, agissant malgré elles en tout selon la volonté de Dieu, et recevant comme une pénitence du passé toute la peine que je sentirais à faire le bien. Voilà ce me semble, ma chère Sœur, le meilleur conseil que je puisse vous donner, en le suivant exactement vous trouverez dans le trouble même cette paix que vous cherchez, et que je vous souhaite entière et parfaite, tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXVIII^e LETTRE.

A une Demoiselle.

MADEMOISELLE, je ne me lasse point de vous servir, si vous ne vous laissez pas plutôt de servir Dieu et de l'aimer. J'espère que vous le ferez jusqu'à la mort. Mais comment ferons-nous pour l'aimer de notre cœur, tandis que nous aimons tant cet argent. Mon Dieu, que vous seriez heureuse, si vous étiez pauvre ! Si vous n'aviez point de neveu, la chose serait bientôt faite ; mais à la bonne heure, ayez soin de ce malheureux argent. Mais conservez-le, s'il est possible, sans inquiétude ; il vaudrait mieux qu'il pérît mille fois, que s'il vous faisait faire un petit péché véniel. Je trouve fort bonne la réflexion que vous faites de l'avantage que vous avez tiré du changement qui s'est fait en cet homme, et comme vous n'êtes devenue meilleure que quand il a commencé à devenir plus méchant ; Dieu soit éternellement loué qui fait ainsi servir la corruption d'un pécheur à la conversion de l'autre. Quand vous serez retirée, souve-

nez-vous que vous devez l'être de cœur, aussi bien que de corps; que si vous devenez meilleure dans la solitude, ce sera signe qu'en la cherchant vous aurez fait la volonté de Dieu. Il ne faut pas l'aimer, parce que vous y vivrez en paix, et avec plus de douceur; mais parce que vous n'y ferez pas tant de fautes. Enfin, si à la place de cette croix que vous quittez, Dieu vous en envoie une autre, portez-la de bonne grace. Ne parlez à personne de N... dites que si vous en êtes séparée, c'est plutôt un effet de votre impatience, que de sa mauvaise humeur. Entretenez-vous souvent avec Dieu dans votre retraite, mais doucement. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

LXXXIX° LETTRE.

A une Religieuse.

MA très-chère Sœur, je prie notre Seigneur qu'il ait pitié de vous, selon sa très-grande et infinie miséricorde. J'ai été touché d'une très-vive douleur en lisant votre lettre; et ce n'est pas tant pour les fautes que vous avez faites: ce qui m'a le plus affligé, c'est l'état pitoyable où je vois que ces fautes vous ont mise, à cause du peu de confiance que vous avez en la bonté de Dieu, et en la facilité amoureuse avec laquelle vous devriez savoir qu'il reçoit ceux qui l'ont le plus grièvement offensé. Je reconnais en votre disposition présente les artifices et la malice extrême de l'esprit malin, qui tâche de profiter de vos chutes, pour vous porter au désespoir; au lieu que l'Esprit de Dieu vous porterait à l'humilité, et à la componction, et vous inspirerait de chercher les moyens de réparer le mal que vous avez fait. Il est grand, ma très-chère

Sœur, mais il n'est pas sans remède; il peut même être un remède admirable pour vous guérir entièrement de tout orgueil et de toute présomption. Si j'étais en votre place, voici comme je me consolerais. Je dirais à Dieu avec confiance : Seigneur, voici une ame qui est au monde pour exercer votre admirable miséricorde, et pour la faire éclater en présence du Ciel et de la terre. Les autres vous glorifient en faisant voir quelle est la force de votre grace, par leur fidélité et par leur constance; combien vous êtes doux et libéral envers ceux qui vous sont fidèles : pour moi je vous glorifierai en faisant connaître combien vous êtes bon envers les pécheurs, et que votre miséricorde est au-dessus de toute malice, que rien n'est capable de l'épuiser, que nulle rechute, quelque honteuse et criminelle qu'elle soit ne doit, porter un pécheur au désespoir du pardon. Je vous ai grièvement offensé, ô mon aimable Rédempteur; mais ce serait bien encore pis, si je vous faisais cet horrible outrage de penser que vous n'êtes pas assez bon pour me pardonner. C'est en vain que votre ennemi et le mien me tend tous les jours de nouveaux pièges : il me fera tout perdre plutôt que l'espérance que j'ai en votre miséricorde; quand je serais retombé cent fois, et que mes crimes seraient cent fois plus horribles qu'ils ne sont, j'espérerais encore en vous. Après quoi il me semble que rien de tout ce qui pourrait réparer ma faute et le scandale que j'aurais donné ne me ferait de la peine. J'irais me jeter aux pieds de la Supérieure, je la prierais de me pardonner, de faire réflexion que ç'a été une tentation du démon, qui, sachant, que votre salut dépend de la confiance que vous avez en elle, et de la parfaite union que vous conserverez avec elle, a voulu vous en détacher. Je la supplierais d'ordonner ce qu'elle jugerait à propos, pour réparer, et en public, et en particulier, une faute si scandaleuse; après quoi je recommencerais à servir Dieu avec plus de ferveur qu'auparavant, et avec la même

tranquillité que si je ne l'avais jamais offensé. Je le prie de tout mon cœur qu'il daigne bénir ces avis que je vous donne avec une affection très-sincère, et une très-forte confiance que si vous voulez bien les suivre vous retrouverez la paix de votre ame, que je vous conjure au nom de Jésus-Christ de ne perdre jamais, pour quelque malheur qui vous arrive.

LA COLOMBIÈRE.

X C^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA très-chère Sœur en Jésus-Christ, j'ai appris la mort de monsieur votre père, à qui Notre-Seigneur fasse ressentir, s'il lui plaît, les effets de sa miséricorde infinie. J'ai pris beaucoup de part à la douleur que cette nouvelle peut avoir causée; mais je n'ai pas eu de peine à croire ce qu'on m'a mandé, que vous l'aviez reçue en Chrétienne; et je suis sûr que votre bon Maître ne vous a pas abandonnée en cette rencontre. Que son saint Nom soit loué éternellement, et sa volonté accomplie sur la terre comme elle l'est dans le Ciel. J'écris un mot en Anglais à votre bonne mère. Je voudrais bien avoir plus de connaissance de cette langue, pour lui dire mieux et plus au long mes petites pensées. Je prie Notre-Seigneur qu'il leur donne par sa grace la force et l'onction qui leur manque. Prenez la peine de lire et de corriger cette lettre. Au reste, ma chère Sœur, il y aura bientôt un an que vous entrâtes dans la maison du Seigneur, ce fut le vingt-six de ce mois. Je vous prie de célébrer ce jour avec solennité. Pour moi je vous promets de dire la Messe en actions de grâces, parce que ce fut le jour que j'eus l'honneur de vous mettre entre les mains de l'Époux

de votre ame. Je suis dans l'impatience de voir ces saintes et très-pures nôces achevées par votre Profession. Je suis sûr que l'engagement indissoluble que vous prendrez alors avec Jésus-Christ, vous attirera de grandes bénédictions. Préparez-vous, s'il vous plaît, à une action si importante. S'il plaisait à Dieu que j'en fusse témoin, ce serait pour moi une grande consolation : mais il faut sacrifier tout cela à l'aimable volonté de notre Dieu, dans l'accomplissement de laquelle je veux mettre tout mon bonheur. Priez-le que je ne m'en éloigne jamais. Recommandez-moi aussi aux prières du N..... à qui je souhaite mille bénédictions. Il me semble que je me porte un peu mieux. S'il plaît à Notre-Seigneur de me rendre un peu de santé, je me ferai un grand plaisir de l'employer à vous aider de toutes mes forces à croire en l'amour de celui en qui je vous suis tout ce qu'on peut être pour l'amour de lui.

LA COLONBIÈRE.

XCI^e LETTRE.

A une Demoiselle.

MADemoiselle,

JE réponds bien tard à une lettre et à un billet que j'ai reçus de vous en même temps, et encore ne vous dirai-je que deux mots, et c'est sur ce que vous me dites de la nouvelle condition où l'on voudrait vous engager. Je ne sais ce qui peut être arrivé depuis que je vous ai vue, mais il me semble qu'alors nous conclûmes que vous demeureriez en l'état où vous êtes; du moins pour un temps. Vous ne me témoignâtes pas que pour lors vous fussiez portée à en embrasser un autre; au contraire vous aviez des raisons de ne penser pas à la vie

Religieuse. Si les choses sont à présent dans la même situation où elles étaient alors, je ne vois pas pourquoi vous changeriez de résolution. Vous n'avez pas de santé. Vous n'êtes pas attirée intérieurement à quitter le monde. Vous êtes contente dans le genre de vie que vous menez. Vous y trouvez le moyen de pratiquer toutes les vertus chrétiennes. Vous n'avez nulle attache au monde. Les affaires que vous avez ne vous détournent pas de l'union que vous souhaitez avoir avec Dieu. Vous vous sentez disposée à obéir à madame votre mère, vous pouvez faire par vos discours et par votre exemple quelque bien parmi vos amies, et vous vous trouvez portée à faire ce bien. Jusques à ce que vous me disiez quelque autre chose, je ne puis que vous dire qu'il faut que vous demeuriez comme vous êtes. Si dans toutes les choses que je viens de supposer il vous survient quelque doute, écrivez-moi, s'il vous plaît, et je vous dirai ce que je pense. Priez Dieu pour moi, afin que nous travaillions tous de concert à honorer notre Dieu, et à croître en la haine de nous-mêmes, et en son pur amour. Je vous le souhaite sur toutes choses et de tout mon cœur.

LA COLOMBIÈRE.

XCII^e LETTRE.

A une Demoiselle.

QUE votre persévérance me donne de joie, Mademoiselle ! je loue Dieu de bon cœur de ce qu'il continue de vous aimer et de vous combler de ses douces bénédictions. Je me sais tout-à-fait bon gré de vous avoir donné la connaissance de notre bonne Mère de Sainte-Marie, et je prends beaucoup de part à la perte que vous faites à son

départ. Dieu soit loué éternellement des biens qu'il vous a ôtés , aussi bien que de ceux qu'il vous donne. J'ai été un peu surpris de la proposition qu'on vous a faite. Vous attendez mon conseil sur cela , et je vous le donnerai tel que je crois que Notre-Seigneur me l'inspire. Premièrement , je voudrais que vous examinassiez si votre santé vous peut permettre d'entrer en une maison religieuse : car une fille malade et qui ne peut pas se lever à six heures du matin , comment se levera-t-elle à cinq heures ? En second lieu , voyez si vous pourrez vous résoudre aux petites persécutions qu'une Religieuse parfaite , telle qu'il faut que vous la soyez , pourra souffrir de celles qui vivent dans la tiédeur et qui n'aiment pas la régularité. Si ces deux choses ne vous font point de peur , je m'en vais vous dire ce que je pense de ce dessein. Je crois que ce serait faire un sacrifice fort agréable à Notre-Seigneur , que de se mettre dans une maison où les choses ne sont pas tout-à-fait dans l'ordre , dans la vue de contribuer à la rétablir dans la ferveur. Ce serait un zèle qui s'étendrait extrêmement loin , puisque toutes les Religieuses qui entreraient dans ce Monastère et qui se sanctifieraient peut-être jusques à la fin du monde , seraient des fruits d'un zèle de cette nature. Au reste rien ne se peut faire que par des filles comme vous , parce que les autres sont trop jeunes pour changer les anciennes par leur exemple : et de plus elles entrent ordinairement sans avoir les lumières et les graces que Notre-Seigneur vous a faites. De sorte qu'elles sont bien plus en danger d'être entraînées par la lâcheté des autres , que de les réformer par leur ferveur. Je prévois que votre exemple ferait une grande impression sur les esprits , et que du moins il donnerait le désir de persévérer. Ce qui est vrai , Mademoiselle , et de quoi je puis vous répondre , c'est qu'à votre égard il ne peut y avoir de péril ; et que moins il y a de vertu en général dans cette maison , (où il y

en a pourtant plus qu'on ne pense,) plus il y aura de moyens pour vous de vous sanctifier. J'ajoute à cela que la seule cause pourquoi on ne peut remettre entièrement le Monastère, c'est qu'il leur manque un corps de logis où elles puissent avoir chacune leur chambre, et vous pourriez contribuer à leur en faire bâtir, soit de votre bien, soit en sollicitant M. N... de les assister : et quand vous ne pourriez pas soutenir la Règle, peut-être ne pourriez-vous rien faire de plus agréable à Dieu que de vous mettre en pension dans cette maison, et par vos petites épargnes tâcher de faire commencer le bâtiment vous-même, pour réveiller la charité des autres, qui pourraient vous aider en cette œuvre de charité. Enfin, ma fille, il ne s'agit pas ici de peu de chose pour la gloire de Dieu. Si Jésus-Christ vous faisait l'honneur de vous choisir pour rétablir sa Maison, et lui ramener ses épouses, et préparer à tant d'ames qui seront reçues dans cette Maison une retraite assurée contre le libertinage et les périls qu'elles courraient dans un monastère déréglé ; si, dis-je, Jésus-Christ vous faisait cet honneur, je vous estimerais fort heureuse. Songez à tous ces points ; mandez-moi les pensées que Dieu vous donnera sur cela, vos peines, vos raisons, toutes vos vucs ; et après cela je vous donnerai un conseil décisif : il sera désintéressé, je vous en assure, et j'espère en la miséricorde de Dieu qu'il sera selon sa sainte volonté. Vous avez très-bien fait de vous lever à l'heure que vous avez prise, comme aussi d'ouvrir votre cœur à la bonne Mère de Sainte-Marie, et de suivre en tout son conseil. Je souhaiterais que vous lui proposassiez l'affaire dont je vous écris ; vous pouvez même lui faire voir ma lettre, je suis sûr qu'elle vous conseillera selon Dieu. Je me réjouis des bons sentimens que vous inspirez à M^{me} N... ; mais souvenez-vous, ma fille, que Dieu vous a fait des graces qu'il ne fait pas à tout le monde. Je prends beaucoup de part à la maladie de la

pauvre dame N... : faites-lui bien mes honneurs, si vous le jugez à propos ; je vous promets que je prierai Dieu pour elle. Exhortez-la bien à la patience : je suis persuadé que sa maladie lui sera extrêmement avantageuse ; c'est vraiment une belle ame , et ce serait grand dommage qu'elle n'aimât pas Dieu de tout son cœur. Vous m'écrivez comme il faut : le plus simplement , c'est le meilleur. Marquez-moi quelquefois comment vous faites vos oraisons et vos communions , les graces que vous y recevez , et les fautes que vous y faites. Vous dites que vous êtes faible ; mais souvenez-vous que Jésus-Christ est la force des faibles qui ont confiance en lui. Heureuse est la faiblesse qui nourrit l'humilité , et qui nous oblige de mettre en Dieu toute notre espérance.

LA COLOMBIÈRE.

X C I I I ° L E T T R E .

A une Dame.

MADAME ,

NOTRE-SEIGNEUR soit tout votre amour et votre unique consolation. Puisqu'il n'a pas plu à Dieu qu'on vous ait rendu la lettre que je m'étais donné l'honneur de vous écrire sur le sujet de Mademoiselle votre fille , je prends la liberté de vous écrire ce billet , pour vous prier au nom de Jésus-Christ de me pardonner tous les chagrins que je vous ai donnés sans y penser. Je n'ai pu dissimuler mes sentimens à une personne qui a quelque confiance en moi , sans trahir ma conscience , et sans me rendre coupable auprès de Dieu d'un crime que je ne veux pas ajouter à mes autres infidélités. Mais comme je n'ai eu ni d'autre intérêt ni d'autre dessein que de procurer de la gloire

à Notre-Seigneur ; si l'on ne suit pas mes conseils je vous assure que je n'en serai nullement fâché , et que je n'aurai pas de peine à croire que je suis dans l'erreur , et que je me suis trompé dans la pensée que j'ai eue que vous feriez un sacrifice agréable à Dieu , en lui donnant sans réserve une aussi bonne fille que celle qu'il vous a seulement confiée : faites réflexion , s'il vous plaît , que toutes les raisons qui vous détournent de consentir à la quitter , ne vous auraient pas peut-être paru si fortes s'il s'était agi de la bien marier à cent lieues de vous , quand même vous n'auriez pu aller vivre avec elle , ni la voir plus d'une fois l'an. Qu'après votre mort mademoiselle votre fille aura encore moins de santé qu'elle n'en a à cette heure , et qu'elle aura encore plus de peine à s'accoutumer à la vie Religieuse lorsque vos affaires vous permettront de vous retirer avec elle : outre qu'alors vous ne ferez plus de sacrifice , en la consacrant à Notre-Seigneur , et qu'elle perdra la principale partie de son mérite , qui consiste à se séparer de vous. Vous trouvez étrange qu'elle embrasse un état pour lequel elle n'a pas trop d'inclination ; mais il me semble que l'on n'a jamais trop d'inclination pour la croix. Je sais que j'avais une horrible aversion de la vie à laquelle je me suis engagé , lorsque je me fis Religieux : et je n'ai guères vu de personne qui ne fit ce pas avec d'étranges répugnances , à la réserve de ces jeunes enfans que Dieu enlève au monde sans savoir bien ce qu'ils font ; parce qu'ils n'ont pas assez de forces pour surmonter les difficultés , s'ils les voyaient. A l'égard de ce que vous m'opposez , que j'avais une autre pensée lorsque j'eus l'honneur de vous voir , je n'ai autre chose à vous répondre , si ce n'est que cela vous fait voir qu'il ne faut pas faire grand fond sur mes pensées : et que si je me trompais alors , comme je le crois , je puis bien me tromper encore aujourd'hui. Notre-Seigneur nous donne , s'il lui plaît , les lumières qui nous sont nécessai-

res pour connaître sa volonté , et le courage pour l'accomplir. S'il vous inspire le dessein de consentir à la retraite de votre fille bien-aimée , vous ferez une action qui vous vaudra peut-être plus que tout ce que vous avez jamais fait de bien. Il n'en faudrait peut-être pas davantage pour effacer tous les péchés de votre vie. Souvenez-vous que vous n'aurez jamais d'occasion si avantageuse pour gagner le cœur de Dieu , et que vous laissez échapper un trésor que vous ne serez jamais en état de recouvrer. Il me semble que Dieu vous fait bien de l'honneur de vous demander votre fille ; vous l'auriez accordée à un gentilhomme , et vous aurez le courage de la refuser à celui qui vous a créée , et qui vous doit juger , peut-être plutôt que vous ne pensez. Adieu , Madame , je prie Dieu qu'il vous fasse prendre en cette affaire le parti qui lui plaira le plus , quel qu'il soit. Je le souhaite pour l'amour de votre ame , qui m'est infiniment chère , et que je voudrais pouvoir rendre aussi agréable à Notre-Seigneur que celle des plus grands Saints. Ne laissez pas , s'il vous plaît , de vous ressouvenir de moi en vos prières , et de me croire tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

XCIV° LETTRE.

A M. le Curé de Paray.

QUE direz-vous de ma paresse , Monsieur ? n'est-il pas bien étrange que j'ai tant attendu de vous répondre ? à vous , dis-je , que j'estime tant , et à qui j'ai tant d'obligations : il me semble que je n'ai pu faire autrement ; mais , quoi qu'il en soit j'espère que vous me pardonnerez. Vous verrez que Messieurs de la Congrégation reviendront de leurs préjugés , et que ce petit écart ne servira

qu'à les rendre plus fervens. Quoi qu'il arrive, ce n'est pas pour les hommes que nous servons notre Dieu et sa bonne Mère ; et ainsi j'espère que nulle considération ne vous fera quitter leur service. Tâchez, mon cher Monsieur, de porter vos amis à être constans, et à faire honneur à Notre-Dame. Quand vous seriez le seul qui persévéreriez à être assidu et à observer les Statuts exactement, il ne faudrait pas se relâcher. Notre-Seigneur reconnaît très-bien ses véritables amis, et il les distingue aussi des autres par des grâces très-particulières. Je prie Dieu souvent pour vous et pour tous les Congréganistes : je souhaite de tout mon cœur qu'ils soient comblés des bénédictions célestes. Que ne ferais-je point pour les rendre tous tels qu'ils doivent être ? Je vous recommande toujours le soin de votre grande famille : vous devez vous-même la recommander tous les jours à Dieu, qui en est le premier père, et qui vous a confié ces chers enfans. Faites-leur bien comprendre qu'ils doivent encore plus se distinguer par une solide piété, qu'ils ne sont distingués par la naissance ; et que toute la grandeur de l'homme consiste à servir Dieu. Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, je ne vous écris qu'un mot : si vous saviez de quel cœur il part, vous en seriez plus de cas que d'une lettre de dix pages. Je ne puis vous aller voir sitôt, quelque désir que j'en aie. Souvenez-vous de moi dans vos bonnes prières. J'offre chaque jour à Notre-Seigneur, et le père et les enfans. Vous ne sauriez douter que je ne sois avec le plus parfait attachement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

LA COLOMBIÈRE.

X C V° L E T T R E.

*A la Sœur DE LA COLOMBIÈRE, Religieuse
de la Visitation.*

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR ,

JE prie le Saint-Esprit qu'il remplisse votre ame de ses plus précieux dons. Je vous remercie de la bonté que vous avez de vous ressouvenir de moi , j'espère que Notre-Seigneur vous en récompensera : car que pourriez-vous attendre de ma reconnaissance ? Pour ce que vous désirez savoir , ce n'est pas la peine de vous en instruire ; ma santé étant de si peu de conséquence pour les autres , et m'étant peut-être fort nuisible à moi-même. Priez Dieu , s'il vous plaît , que sain ou malade je réponde fidèlement aux desseins de sa miséricorde. Pour vous , ma chère Sœur , faites-vous une grande sainte , et faites un meilleur usage de vos forces que je ne faisais de celles que Dieu m'avait données : aimez-le , servez-le pour vous et pour moi. Offrez-lui souvent mon cœur avec le vôtre , et priez-le qu'il accepte les inutiles désirs que je forme pour ma perfection , et pour la sanctification de tout l'univers.

Je vous conseille de communier le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement , pour réparer les irrévérences qui auront été commises envers Jésus-Christ , durant tout le temps de l'Octave qu'il aura été exposé sur les Autels dans tout le monde chrétien. Cette pratique m'a été conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire , laquelle m'a assuré que tous ceux qui donneraient à Notre-Seigneur cette marque de leur amour , en retireraient de grands fruits. Tâchez de porter doucement vos amies à la même chose. J'espère que plusieurs Communautés commenceront cette année à faire

cette dévotion, pour continuer toujours ensuite.

Je remercie Dieu de tout mon cœur du désir qu'il vous donne, et du courage que vous vous sentez, pour entreprendre quelque chose pour son amour. Croyez-moi, ma chère Sœur, mon éloignement ne vous saurait nuire; vous trouverez Notre-Seigneur toujours près de vous; lorsque vous le chercherez sincèrement, et quand vous l'aurez, tout le reste vous est inutile: je vous ai dit souvent, et je vous le répéterai toutes les fois que j'en aurai occasion, que vos Règles vous doivent tenir lieu de toutes choses, jusqu'à ce que vous les observiez dans tous leurs points; en sorte qu'il n'y ait rien en quoi vous ne fassiez exactement tout ce qu'elles vous ordonneront. Vous n'avez besoin ni de Directeur, ni de direction; consultez vos Règles dans vos plus grandes ferveurs, et ne doutez pas que ce que Dieu demande de vous par les bons mouvemens qu'il vous donne, ne soit une fidélité inviolable à exécuter sa volonté, laquelle vous est marquée si exactement dans ces Règles. Si on savait la sûreté qu'il y a, et les bénédictions qui sont attachées à ce soin de garder jusqu'aux plus menues observances, on bornerait là tous les soins et toutes les pratiques de dévotion. Je ne vois pas trop d'apparence que je puisse vous aller voir dans le temps que vous espérez; mais quelque bien que vous puissiez tirer de ma visite, vous savez aussi bien que moi qu'il faut tout sacrifier à la volonté divine, et que ce sacrifice vaut mille fois plus que tous les avantages qui pourraient nous arriver par une autre voie. Priez Dieu pour moi, s'il vous plaît, et présentez mes respects à votre Révérende Mère, et à toutes les autres. J'ai été extrêmement édifié de leur piété; mais leur bonté et leur honnêteté m'a couvert de confusion: je prie Notre-Seigneur qu'en récompense il les comble de son amour, qu'il les remplisse de son Esprit-Saint, et de celui de votre saint Fondateur. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

XCVI^e LETTRE.*A la même.*

MA CHÈRE SOEUR,

JE prie Notre-Seigneur qu'il accomplisse en vous ses divines volontés. J'ai été bien mortifié de n'avoir point vu votre Prétendante ; je ne m'y trouvai pas lorsqu'elle apporta votre lettre à la maison. Je ne saurais à présent vous tracer la méthode de rendre compte de votre intérieur, je le ferai à la première occasion ; ce n'est pas une si grande affaire. Vous n'avez qu'à lire votre Règle sur cela, et puis dire avec simplicité tout ce qui est en vous, comme vous me le diriez, à la réserve de vos péchés : il suffit de dire les mauvaises inclinations, les tentations et les peines intérieures, les bons désirs, le soin qu'on a de se mortifier, de se perfectionner, où la négligence qu'on y apporte. On pourrait même dire les principales fautes qu'on a faites, quoiqu'il n'y ait nulle obligation ; mais il faut s'accoutumer à ne se borner pas à ce qu'on est obligé de faire. L'amour de Dieu est bien éloigné de se contenter de si peu de chose, lui que rien ne peut contenter. Ma nièce qui vous écrit est toujours meilleure, j'en suis tout à fait content : j'espère que Notre-Seigneur l'a choisie pour être une de ses fidèles servantes. Elle a de très-bonnes dispositions pour cela. Adieu, ma Sœur, toute la famille vous salue, et vous aime tendrement. Priez Dieu que nous aimions tous Jésus-Christ sur toutes choses, et que nous n'aimions que lui en toutes choses.

LA COLOMBIÈRE.

XCVII^e LETTRE.*A la même.*

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR ,

QUOIQ'IL ait plu à Dieu de me rendre un peu de santé , et de me tirer au moins pour un temps du péril où j'étais ; néanmoins je ne puis pas encore écrire beaucoup , sans en être incommodé ; c'est pourquoi je réponds brièvement à votre lettre. Vous me marquez que si j'avais le temps de vous voir souvent , vous seriez meilleure que vous n'êtes : peut-être n'avez-vous pas bien fait réflexion que vous avez dans votre solitude celui duquel vient toute grace spirituelle , sans le secours duquel nul homme ne peut vous être utile , et qui n'a que faire de moi ni de nul autre pour vous sanctifier. Examinez bien ce point , et ne répliquez rien à cette pensée , parce que vous n'y pouvez rien répondre de solide , il n'y a que notre peu de confiance qui nous empêche de profiter de la présence de Jésus-Christ , qui n'est pas parmi nous pour n'y rien faire ; mais on a si rarement recours à lui , et on y va avec si peu de foi , que ce n'est pas merveille si on a si peu de part aux trésors de lumières et de bénédictions qu'il communique à ceux qui s'adressent à lui , comme au maître et à la source de toute perfection. En second lieu , je crains que vous ne preniez pour défaut de ferveur la soustraction des goûts sensibles et des consolations intérieures ; ce qui fait que vous trouvant quelque temps après dans la sécheresse , vous perdez courage et tombez ensuite dans des fautes que vous n'avez pas soin de réparer promptement ; d'où suit la véritable tiédeur. De plus vous vous imaginez que pour recommencer à agir saintement ,

comme l'on fait quand on est rempli d'ardeur et de dévotion, il faut tâcher de se remettre dans cette ardeur que l'on a perdue ; mais tout au contraire, il faut pour rappeler cette ardeur commencer par s'humilier, et pratiquer la mortification, comme si l'on y était porté par une grace sensible. Ce n'est pas la ferveur qui rend les personnes humbles, charitables, régulières, mortifiées ; mais c'est l'exercice de l'humilité, de la régularité et de la mortification qui les rend ferventes, en la manière que vous l'entendez.

Voilà une leçon, ma très-chère Sœur, qui en vaut mille : méditez-la, mettez-la en pratique, et vous verrez que vous n'y serez pas trompée. Quelle erreur de se tourmenter et de s'affliger quand on est à l'oraison sans lumière et sans sentiment, de se rompre la tête pour avoir une dévotion sensible quand on communie, et de négliger les petites fautes, les menues observances, les occasions qu'on a de mortifier ses désirs et sa propre volonté, de vaincre le respect humain, de se procurer de l'humiliation devant les hommes ! au lieu que si on était raisonnable on ne songerait qu'à ces derniers points, sans faire le moindre effort pour réussir selon notre jugement ; parce que dans la vérité on n'y réussit jamais mieux que lorsqu'on y souffre humblement l'aridité et la privation de cette prétendue ferveur que la nature aime tant, et que le véritable amour de Dieu méprise, et rejette même autant qu'il est en son pouvoir. Je me réjouis du zèle que votre Prétendante témoigne pour être voilée : c'est un effet du désir ardent qu'a Jésus-Christ de la posséder entièrement. Cependant je ne voudrais pas que son empressement allât jusqu'à l'inquiétude : ce délai qui l'afflige ne saurait retarder d'un moment l'ouvrage de sa sanctification. Il faut qu'en attendant elle se résolve bien à faire son devoir, quand Dieu lui aura accordé ce qu'elle demande : car c'est une chose bien pitoyable de voir des filles qui ont témoigné tant d'impatience

et tant de courage de sortir du monde, ne présenter après dans la Religion que des servantes lâches et des épouses infidèles à Jésus-Christ. Vous me direz que ceci est pour vous et je ne serai pas fâché que vous en fassiez votre profit : car il est vrai que de la manière que vous avez souhaité l'état où vous êtes, il n'y a personne qui n'eût cru que vous alliez être une sainte du premier ordre. Adieu ma très-chère Sœur.

LA COLOMBIÈRE.

XCVIII^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

LA paix de Jésus-Christ ! Je n'ai reçu d'autre lettre de vous que celle qui est datée du 23 mai. Je ne vous ai nullement oubliée, et je ne crois pas même que je le puisse faire quand je le voudrais. Je me réjouis d'apprendre que vous êtes toujours dans les mêmes pensées où je vous ai laissée. J'espère que vous avez même beaucoup avancé dans la vertu, et que l'étude de la mortification intérieure aura fait encore en votre ame de plus grands changemens que ceux dont j'ai été témoin. Il le faut bien, ma très-chère Sœur, Notre-Seigneur a eu des bontés pour vous qui vous engagent à une parfaite reconnaissance ; si après les démarches que vous avez faites, vous vous étiez arrêtée dans le chemin de la vertu par les faibles obstacles qui vous restent à surmonter, ce serait pour vous un sujet d'une grande confusion. C'est pourquoi je vous conjure de vous examiner souvent vous-même, et de rappeler dans votre esprit les sentimens que Dieu vous donna à votre

conversion et les résolutions que vous y formâtes. Voyez si vous ne vous relâchez en rien , et s'il n'y a rien ni dans vos désirs , ni dans vos pensées , ni dans vos actions qui se démente de cette première ferveur , et qui puisse faire honte à de si fervens commencemens. Je ne vous ai point laissé de Règles , parce que vous en avez une qui ne laisse rien à dire , et qui renferme toute la perfection religieuse. Ce n'est pas un homme qui vous l'a donnée cette Règle , vous la tenez de Dieu même , et si vous vous attachez à l'observer exactement , il est impossible que vous ne parveniez bientôt à une très-grande perfection. Les peines que vous souffrez sont pour moi une très-bonne marque ; si elles vous causent de la mélancolie , il faut supporter cette humeur fâcheuse avec patience comme une croix qu'il plaît à Dieu d'ajouter à vos autres croix. Je suis fâché que mon silence vous ait mortifiée : Dieu a permis que vos lettres se soient perdues pour vous aider à vous détacher de toutes choses , et à n'attendre du secours que de sa part. Accoutumez-vous , je vous en prie , à profiter de ces petites mortifications , dont toute la vie est semée , et dont le bon usage conduit bientôt l'ame à une grande familiarité avec Dieu. Vous me dites que si vous saviez que vos lettres me dussent être rendues , vous me marqueriez bien de petites histoires : je vous suis bien obligé de votre bonne volonté ; mais à vous dire vrai , je n'ai pas trop d'envie d'apprendre des nouvelles qui ne m'édifient pas. Je ne vois ici que trop de scandales , et j'ai besoin qu'on m'apprenne des choses qui me servent de préservatifs contre le mauvais air qu'on respire dans le pays hérétique. Je vous conseille d'ignorer vous-même , s'il est possible , ou d'oublier du moins au plutôt tout ce qui ne vous porte pas à aimer Dieu , et à estimer et chérir votre prochain. Ne me parlez plus , s'il vous plaît , de la peine que vous sentez à être dans la maison où vous êtes ; c'est Dieu qui vous y a placée , et c'est là qu'il

prétend que vous travailliez à votre perfection. C'est une grande illusion de vouloir faire tout ce qu'on entend et tout ce qu'on voit dans les livres, aussi bien que de vous charger de tant de pratiques de dévotion. Il faut lire peu de livres, et étudier beaucoup Jésus-Christ crucifié. Vos Règles vous disent presque tout ce que vous avez à faire : voilà à quoi vous devez vous attacher. Réduisez-vous à la méditation, au soin de vous tenir en la présence de Dieu, et de vous vaincre en toutes choses, et surtout en vos sentimens intérieurs, et en tout ce qui regarde la charité, l'obéissance et la conformité parfaite à la volonté de Dieu, sans réserve aucune ; et laissez toutes les autres pratiques du moment que vous aurez reçu ma lettre. Faites ce sacrifice de votre jugement et de votre volonté. Je ne vous défends pas les pénitences que vous faites avec le consentement de votre Supérieure. Pour bien faire vos actions, l'unique secret est de n'avoir en vue que de plaire à Dieu, et de vous guérir de l'inquiétude et du chagrin que vous causent vos défauts : cela vient de ce que vous vous aimez trop, et de ce que vous songez plus à vous qu'à Dieu, auquel néanmoins il faut songer uniquement. Dites-moi des nouvelles de la Sœur N... ; je l'avais laissée, ce me semble, en une très-bonne disposition : je vous prie de l'en faire ressouvenir, et de la conjurer de ma part de s'attacher exactement à sa Règle, laquelle l'unira à Jésus-Christ. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

X C I X^e L E T T R E.*A une Religieuse.*

A Londres.

M A C H È R E S Œ U R ,

JE reçus il y a quelques jours deux de vos lettres en même temps : j'ai bien différé d'y répondre , je vous en demande pardon ; mais croyez que ce n'est pas la seule chose que j'aie à faire.

Je ne trouve pas mauvais que vous m'écriviez : au contraire vos lettres me consolent ; mais tâchez de mettre tout ensemble les choses sur quoi vous désirez réponse , afin que je n'omette rien , et que je ne sois pas obligé de relire plusieurs fois vos lettres. Je souhaite que toutes vos amies en usent ainsi : écrivez-moi à peu près comme je vous répons.

1. Je loue Dieu qu'il vous ouvre les yeux , pour apercevoir vos erreurs et les illusions de votre amour propre. Au nom de Dieu , soyez vigilante et toujours en garde contre vous-même ; l'humilité et l'obéissance vous tireront de tous les dangers.

2. Vous me marquez que vous trouvez de la peine aux choses que vous avez promises à Dieu. Pardonnez-moi , ma chère Sœur , si je m'en réjouis : c'est bon signe ; sans cela quel mérite auriez-vous à être fidèle. Faites voir que vous aimez Dieu , et que rien n'est capable de vous séparer de son amour.

3. Est-il vrai que vous manquez du nécessaire ? Mon Dieu , ma Sœur , que je vous envie ce bonheur , et que je changerais volontiers ma condition avec la vôtre : j'avoue pourtant que je ne dirais pas ceci à tout le monde ; mais je sais à qui je parle.

4. Je trouve vos scrupules fort peu raisonnables, sur la peine que vous avez à vous accuser de quelques circonstances de vos péchés passés; je ne saurais souffrir en vous cette lâcheté. Quand vous auriez déjà tout dit, il ne faut pas souffrir que la vanité ait l'avantage. Craignez-vous si fort une confusion qui vous doit rendre plus glorieuse aux yeux de Dieu? Comment pouvez-vous supporter un jour tout entier les reproches que votre conscience vous fait là-dessus? N'est-ce pas assez que vous y sentiez une grande répugnance, pour vous obliger à profiter de cette occasion de faire à Dieu un sacrifice? Cela vous est permis, et vous aimez mieux faire des choses qui ne le sont pas, et qui ne valent pas la centième partie de celle-ci.

5. Je vous ai répondu sur vos prières vocales, et sur vos mortifications. Vous avez raison d'être inquiète sur ce que vous faites de votre propre volonté, parce que Dieu a en horreur ces sortes de sacrifices.

6. Je ne suis pas fâché que vous soyez au Noviciat : si vous vous acquittez bien de votre devoir, vous pouvez donner bien de la gloire à Dieu. Faites en sorte que ces jeunes filles jettent de bons fondemens dans la piété. Vous pouvez réparer par elles toutes les fautes de votre première jeunesse. C'est de tous les emplois celui qui peut favoriser davantage la récollection. Inspirez-leur le respect pour leurs vœux, l'amour de leur Règle, la haine des parloirs, et surtout apprenez-leur à se vaincre elles-mêmes en toutes choses. Je plains la pauvre Sœur N... , saluez-la de ma part : faites-la ressouvenir de ce qu'elle m'avait promis d'être toute sa vie ; qu'elle ne perde point cœur, je prierai Dieu pour elle, jusqu'à ce que j'aie appris qu'elle n'a pas oublié les grandes graces que Dieu lui a faites.

7. Ne parlons plus des faiblesses où nous sommes tombés, et de la colère que Notre-Seigneur vous en a témoignée en s'éloignant de vous. Je m'étais bien douté de tout cela ; mais Dieu soit

loué ; on apprend sa fragilité par ses chutes , et on se tient en garde pour l'avenir.

8. Pour les mortifications , priez votre Mère qu'elle vous permette de coucher sur la dure une fois le mois : j'espère qu'elle vous le permettra. Mais accoutumez-vous à demander ces sortes de choses avec grand respect , comme si c'était à Jésus-Christ.

9. Je crains beaucoup les actions qui marquent de la vanité : j'appelle actions , les mépris qu'on fait des autres , la crainte de faire connaître ses faibles , la répugnance à se soumettre , à s'humilier , à consulter , à être éclaircie et instruite par les autres , les discours qui tendent à vous faire estimer , etc. Évitez courageusement ces faibles , et cherchez au nom de Jésus-Christ à vous surmonter en tout.

10. Il me semble que je vous ai marqué le temps de l'oraison mentale : une heure le matin , une heure le soir , c'est assez ; encore si vous sentez que vous ayez quelque attache , ou quelque sentiment de vanité , en demeurant au Chœur plus que les autres , tenez-vous au commun pour quelque temps , et faites le reste en particulier. Ne cherchons qu'à plaire à notre Dieu , ma chère Sœur , il nous voit , il nous entend , il nous aime , que cela vous suffise. Je suis tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

C^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

J'AI reçu vos lettres , ma très-chère Sœur , et la raison pourquoi je n'ai pas répondu plutôt , c'est

que je n'ai pas eu , ce me semble , assez de loisir pour le faire. Je n'ai rien vu dans tout ce que vous m'avez dit de vous-même qui m'ait pu rebuter de vous servir : et si vous saviez combien souvent et de quelle manière je prie pour vous , je suis sûr que vous seriez contente de moi. Je loue Notre-Seigneur , ma très-chère Sœur , de toutes les bontés qu'il a pour vous , et de la grande ardeur qu'il vous donne pour le bien ; mais vous ne m'avez rien écrit jusqu'ici qui m'ait tant plu que cet amour que vous me marquez que Dieu vous inspire pour votre Communauté. Je vous seconderai de tout mon pouvoir , n'en doutez pas , et s'il y fallait employer ma vie , je la donnerais avec plaisir. J'écris à la personne dont vous me parlez : dès que j'aurai reçu une réponse de sa part , je lui dirai nettement ma pensée , laquelle sera conforme à la vôtre , si Notre-Seigneur ne me donne d'autres lumières. Soyez certaine que si Dieu veut que cette affaire réussisse , j'en aurai autant de joie que celles qui auront le bonheur de vivre avec cette Prétendante. Je suis très-persuadé qu'elle vous donnera très-bon exemple : car dès l'heure qu'il est , il n'est point de Novice en France qui ait plus d'humilité , plus de sainte et sage simplicité , plus de docilité et de soumission qu'elle n'en a. C'est par-là , ma chère Sœur , que je désire que se distinguent tous ceux qui veulent être à Dieu sincèrement : et j'avoue que de toutes les marques qu'on peut avoir de l'esprit de Dieu , je n'en connais point de meilleure que celle-ci. Vous croyez peut-être que je dis ceci en passant , pour vous faire ressouvenir de ce que je vous ai si souvent répété , qu'il faut que votre ferveur , votre amour pour la retraite , pour la prière , pour les austérités , soit toujours réglé par l'obéissance. Assurez-vous , ma chère Sœur , avant que de rien faire , que vous ferez ce que Dieu veut : rendez-vous dépendante depuis le matin jusqu'au soir ; et croyez que les choses les plus spécieuses et les plus saintes en apparence , deviennent

affreuses aux yeux de Dieu lorsque notre propre volonté s'y trouve. Une ame qui n'est pas soumise en tout comme un enfant, est exposée à tous les artifices du démon, lequel n'a jamais trompé et ne trompera jamais une ame vraiment obéissante. Pour moi, ma très-chère Sœur, je fais si grand cas de cette vertu, que les autres ne me paraissent rien si celle-ci ne les conduit; je reconnais que l'attache que j'ai eue à la pratiquer a fait tout le bonheur de ma vie, que je lui dois toutes les graces que j'ai jamais reçues de Dieu, et que j'aimerais mieux renoncer à toute sorte de mortifications, de prières, de bonnes œuvres, que de m'écarter en un seul point, je ne dis pas des commandemens, mais même de la volonté de ceux qui me gouvernent, pour peu que je puisse entrevoir cette volonté. O mon Dieu! comment peut-on avoir un seul moment de repos quand on fait sa volonté propre? Comment peut-on vivre, quand même en toute chose on vivrait très-saintement, lorsqu'on doute si l'on fait ce qui vous est agréable? Et comment peut-on n'en pas douter, quand ce que l'on fait n'est pas ou ordonné, ou approuvé par les Supérieurs? Je dis approuvé, agréé, trouvé bon: car on peut extorquer des permissions, et on croit faire merveille quand on force une Supérieure à s'accommoder à notre ferveur. Je prie Notre-Seigneur avec toute l'ardeur et toute la tendresse de mon ame qu'il ne permette pas que vous tombiez jamais dans une erreur si dangereuse: cela rendrait inutiles tous nos petits soins, et vous ne feriez jamais de grands progrès dans la piété, quelque application que vous y pussiez apporter. Je souhaite que vous lisiez bien cette lettre, que vous la méditez souvent, et que l'obéissance soit à l'avenir votre vertu favorite, comme elle a été celle de Jésus-Christ. S'il y avait quelque chose de meilleur, vous pouvez bien penser que je vous le dirais: car pourquoi ne le ferais-je pas? Je vous rends mille graces du souvenir que vous avez de

moi en vos dévotions. Je vous recommande les Pensionnaires, vous y pouvez faire beaucoup de bien, et préparer des âmes à Notre-Seigneur qui les a mises entre vos mains dans cette vue; prenez garde qu'il ne tienne à vous qu'elles ne soient quelque jour des Saintes.

LA COLOMBIÈRE.

CI^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

NOTRE-SEIGNEUR vous donne son Esprit, sa paix et son saint amour. C'est répondre un peu tard à votre dernière lettre, qui est du 29 mai; mais comme je n'ai rien trouvé de fort pressant dans tout ce que vous me mandez, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je prisse un peu de loisir. Je ne sais que vous dire sur le sujet de votre Supérieure, soit présente, soit à venir. Je prie Notre-Seigneur qu'il leur donne les lumières et la force pour se bien acquitter de leur devoir. Si je pouvais contribuer d'une autre manière au bon ordre de votre Maison, vous savez bien que je le ferais. A votre égard je vous conseille de ne vous guère embarrasser des affaires de cette nature; faites de bonne foi ce que Notre-Seigneur vous inspirera, et puis tâchez de porter généreusement le joug de l'obéissance jusqu'à la mort, ainsi que Jésus-Christ l'a porté pour l'amour de vous. J'aurais sujet, dans l'emploi où je suis, de me plaindre aussi bien que vous de l'accablement où je me trouve: la solitude me serait sans doute plus agréable; mais j'aimerais mieux être mort, que d'avoir dit une seule parole pour me soulager. Et

quoique j'aie à peine une heure de temps chaque jour pour penser à Dieu , je croirais que ce serait une grande illusion de prendre ce prétexte pour me soustraire à la conduite de la Providence , à laquelle je me suis abandonné de telle sorte , que je mets en cela tout mon bonheur. Croyez-moi , ma très-chère Sœur , ce n'est ni la retraite , ni les longs entretiens avec Dieu qui font les Saints : c'est le sacrifice de notre propre volonté dans les choses mêmes les plus saintes , et une attache inséparable à la volonté de Dieu , laquelle nous est déclarée par nos Supérieurs. Vous dites que si vous croyiez que votre Mère en usât envers vous comme elle fait , par mon conseil , vous vous soumettriez sans répugnance. Hélas ! ma chère Sœur , feriez-vous plus pour moi que pour Jésus-Christ , qui vous gouverne par elle ? Je n'ai pas conseillé à votre Supérieure de vous commander ce qu'elle vous commande ; mais je vous ai conseillé et je vous conseille encore de lui obéir. Je ne vous réponds pas qu'elle fasse bien , en vous appliquant à ce qui vous choque ; mais je me charge volontiers de tout le mal que vous ferez en suivant ses ordres , qui sont assurément les ordres de Dieu , quelque motif qui l'oblige à vous les donner. L'attache que vous avez à votre jugement propre est en effet un grand mal ; mais s'il est vrai que vous ayez quelque confiance en moi , j'espère que ce mal n'ira pas loin , et je vous supplie , au nom de Dieu , de me croire aujourd'hui plus que vous n'avez jamais fait. Non , ma Sœur , il n'y a point de véritable vertu sans la simplicité et l'humilité : la simplicité nous fait oublier nos propres lumières , et l'humilité nous persuade que tout le monde en a plus que nous. Une personne vraiment humble ne voit en soi que ses défauts , et n'aperçoit point ceux d'autrui. Quelle triste occupation , ô mon Dieu , de s'amuser à examiner la vie des autres ! plutôt être aveugle et sans jugement , que de s'en servir pour considérer et pour juger les

actions du prochain. Un cœur rempli de l'amour de Dieu a bien d'autres occupations : il ne songe qu'à souffrir pour ce qu'il aime , et il aime tous ceux qui lui donnent occasion de souffrir pour son bien-aimé. Il faut vous dire ce que je pense , avec toute la sincérité que je vous dois : je crois que le soin que vous prenez de procurer des avantages à votre Monastère , est un amusement. Je vois que Dieu ne répond pas à ce dessein , et qu'il n'a pas secondé les démarches que vous avez faites. Si vous me croyez , vous abandonnez la chose à sa Providence , et vous continuerez de vous avancer au chemin de la véritable perfection , sans vouloir plus contribuer à la réformation des autres que par votre exemple et par vos prières. Voilà quelles sont mes pensées : je voudrais que vous pussiez voir dans mon cœur quelles sont les raisons qui m'obligent à vous les dire , et combien le zèle que j'ai pour votre salut est sincère , désintéressé et ardent. Gardez-vous , je vous en conjure , des murmures des autres , ils ont quelque chose de contagieux. Ne soyez attentive qu'à vous-même , et vous verrez que vous vivrez beaucoup plus contente ; et que Dieu habitera avec vous , et trouvera ses délices en vous. Je vous remercie de vos prières , je vous supplie de me les vouloir bien continuer , et de croire que je ne vous oublie pas où il faut se ressouvenir des âmes qui nous sont les plus chères.

LA COLOMBIÈRE.

CII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

MA TRÈS - CHÈRE SŒUR ,

JE réponds à une des vôtres du 17 Janvier , par laquelle vous me rendez compte de votre vie , avec une sincérité et une humilité qui m'édifient extrêmement. Vous m'offrez encore un plus grand détail , lequel je ne juge pas nécessaire. Il suffit que Dieu vous donne un grand désir de lui plaire , et de réparer le passé : je l'en remercie de tout mon cœur. C'est par une grande miséricorde qu'il vous a conduite dans la Religion , quoique par des voies difficiles et fâcheuses ; mais qu'importe , ma très-chère Sœur , pourvu qu'il vous attire enfin à lui , et qu'il vous donne son amour. Ayez toujours une confiance entière à votre Supérieure , elle vous tient la place de Jésus-Christ. Il n'y a ni frère , ni sœur , ni qui que ce soit au monde qui puisse vous en empêcher. Gardez-vous bien de trouver mauvais quand on vous refusera quelque chose que vous semblerez désirer par dévotion ; ce serait une méchante marque. Que vous importe que vous fassiez peu ou beaucoup , pourvu que vous fassiez la volonté de votre bon Maître ? Je n'ai point perdu la bonne opinion que j'avais de vous , pour tout ce que vous m'avez marqué ; l'humilité répare tout , et même avec avantage ; tout cela se tournera en bien pour vous. Je loue Notre-Seigneur de ce que vous n'avez pas vieilli dans la tiédeur ; vous êtes encore assez jeune pour vous faire une grande Sainte. Un des meilleurs moyens pour le devenir , c'est de supporter les humeurs de votre N... : soyez sûre que par-là vous gagnerez

le cœur de Dieu , plus que par toutes les autres pratiques de piété. Adieu, ma chère Sœur, continuez de prier Dieu pour celui qui est tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

CIII^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

QUE direz-vous, ma très-chère Sœur en Jésus-Christ, de ma paresse et de mon incivilité ? Vous avez bien raison de vous plaindre ; et il est étrange que je vous aie traitée de la sorte, ayant tant de sujet de me louer de vous et de votre persévérance. Car je ne crois pas ce que vous me dites dans votre lettre, que vous vous êtes beaucoup relâchée : d'autres personnes qui vous connaissent, et en qui j'ai beaucoup de confiance, me rendent un autre témoignage de vous. Dieu soit loué de toutes les graces qu'il vous fait, je le supplie de tout mon cœur qu'il veuille bien les augmenter tous les jours. Non, j'espère que vous ne vous repentirez jamais de vous être donnée à Dieu, ni d'avoir entrepris de vous vaincre en toutes choses pour l'amour de lui. Je vous recommande cette pratique, ne l'abandonnez jamais je vous en conjure. Cherchez sans cesse les occasions d'offrir à votre aimable Époux quelque nouveau sacrifice, par la pratique de cette sainte mortification, qui est la source de toutes les graces que les plus grands serviteurs de Dieu ont jamais reçues. Je recommande la même chose à votre bonne Sœur ; sans cela toute la vertu n'est qu'illusion. Je prie Dieu pour toutes deux, et je lui demande qu'il vous fasse la grace d'observer vos vœux et vos Règles, comme vous souhaiterez de

l'avoir fait à l'heure de votre mort. Je me recommande à vos prières , j'en ai grand besoin. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

CIV^e LETTRE.

A une Religieuse.

De Londres.

JE ne sais ce que vous direz de moi , ma très-chère Sœur ; mais je suis tout honteux de ma paresse. Ce n'est pourtant pas un effet du peu de souvenir que j'ai de vous ; assurément j'y pense , et je rends grâces à Notre - Seigneur des bontés qu'il a eues pour vous. J'apprends que votre santé est un peu altérée , je loue encore Dieu de cette nouvelle marque de son amour. Je ne doute nullement que vous n'en fassiez votre profit , et que vous ne goûtiez avec beaucoup de douceur les fruits de la sainte croix. Trouvez bon que je vous encourage à la parfaite observance de vos règles ; en vérité c'est une source de bénédictions. Pour moi j'avoue que les miennes sont tout mon trésor ; et que j'y trouve tant de biens renfermés , qu'il me semble que quand je serais tout seul dans une île au bout du monde , je me passerais de toute autre chose et que je ne désirerais autre secours , pourvu que Dieu me fit la grace de les bien observer. O saintes Règles ! bienheureuse est l'ame qui a su vous mettre dans son cœur et connaître combien vous êtes avantageuses. Adieu , ma chère Sœur en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

C V^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

QUAND il serait vrai que vous m'auriez quelque obligation , ce que je ne puis me persuader moi-même , je me trouve si bien récompensé par les bons sentimens où je vous vois , que je ne sais ce que je ne ferais point pour me procurer une joie pareille à celle que vous me causez. Assurément, ma Sœur , vous avez trouvé la source de la vraie paix ; et puisque Notre - Seigneur vous a fait la grace d'en goûter la douceur incomparable , je ne crains plus que vous alliez chercher des ruisseaux , qui bien loin d'éteindre votre soif n'ont jamais fait que vous altérer davantage.

Que nous sommes obligés à Dieu de nous avoir donné une Règle pour toute notre conduite ! que nous sommes aveugles , quand nous croyons que nous éloignant de cette Règle nous trouverons quelque chose de meilleur ! Croyez-moi , ma Sœur , tout notre bonheur est attaché au respect que nous aurons pour les plus menues observances. Les esprits libertins regardent cela comme une gêne , comme une torture. Mais il y a un trésor attaché dans cette exacte fidélité , une certaine abondance de douceur , et (quand on le fait avec amour) une espèce de liberté , mille fois plus agréable que les faux plaisirs des personnes les plus déréglées. Je n'ai que faire de vous le dire , ma très-chère Sœur , vous l'avez éprouvé par la miséricorde de Dieu , et j'espère qu'une plus longue expérience vous en convaincra encore davantage. Quelque perte que vous croyiez avoir faite

par mon éloignement , je ne saurais me résoudre à vous porter compassion. Quand on trouve Dieu, il est aisé de se consoler de tout le reste.

Je me réjouis des beaux fruits que votre désert a portés cette automne ; j'espère que désormais il n'y aura point de saison stérile pour vous , et que vous aurez toujours de quoi faire des présens à Jésus-Christ. Attendez-vous aussi à recevoir de sa part de grandes marques de sa bonté. Si les effets de sa miséricorde vous comblent de tant de consolation , que sera-ce lorsque nous l'obligerons à nous témoigner de l'amour ?

Je n'ai nulle peine à croire que vous êtes bien reçue, toutes les fois que vous avez recours à l'asile que Dieu a placé au milieu de votre maison : quand on n'y aurait pas toutes les bontés qu'on y a pour vous , ce serait toujours un asile , où vous seriez hors d'atteinte à tous les traits de vos ennemis. Je prends beaucoup de part à la charité que votre mère a pour vous , je l'en remercie de tout mon cœur , et je prie Notre-Seigneur qu'il l'en récompense ; vous ne devriez pas faire grand cas de mes prières , mais cependant je me ressouviens de vous particulièrement. Guérissez au plutôt votre bonne Sœur ; je suis sûr que sa maladie lui fait si peu de chagrin , que j'ai peine à m'en chagriner moi-même. Je souhaite seulement qu'elle souffre en Fille de Jésus-Christ, et que la volonté de Dieu soit faite en elle. Adieu , ma très-chère Sœur , priez Dieu pour ce pauvre exilé qui est tout à vous en Notre-Seigneur.

LA COLOMBIÈRE.

C V I ° / L E T T R E .

A une Demoiselle.

A Londres.

MADemoiselle, Jésus soit votre lumière, et votre force. Vous aurez reçu sans doute une lettre que je vous ai envoyée par la poste, sur tout ce que vous m'écrivîtes et que l'on m'écrivit sur votre dessein ; je n'ai rien à vous dire de nouveau. Si vous avez envie de vous donner à Notre-Seigneur, faites-le comme de vous-même, et par le seul désir de lui sacrifier tout ce que vous aimez le plus. Il me semble aussi qu'il ne sert de rien de faire savoir les répugnances que vous y sentez ; parce que le monde n'est guère capable de concevoir qu'on doit passer par-dessus tous les sentimens de la nature pour être à Dieu sans réserve. Ces desseins, qu'on forme pour plaire au Seigneur, ne s'exécutent jamais sans peine. Plus le démon s'efforce de les traverser, plus on en doit attendre de gloire pour Dieu. J'écris à Madame votre mère ; je ne sais comment elle recevra ma lettre : je prie Notre-Seigneur qu'elle se résigne entièrement à sa volonté. Pour vous, vous devez vous ressouvenir que celui qui aime son père ou sa mère plus que Jésus-Christ, n'est pas digne de lui. Priez Dieu pour moi, s'il vous plaît ; je le fais pour vous très-souvent.

LA COLOMBIÈRE.

C V I I^e LETTRE.*A une Demoiselle.*

A Londres.

MADEMOISELLE ,

ON me presse furieusement pour faire réponse à votre lettre ; elle m'a causé beaucoup de joie. Je conçois une grande espérance de ces bons commencemens , et je suis assuré que si vous êtes fidèle à Dieu , il vous fera ressentir les effets de sa miséricorde infinie. Je ne vous oubliai pas le jour de saint Jean , et je suis bien aise que vous n'ayez pas oublié vous-même ce que vous avez résolu de faire pour Dieu. Après cette démarche vous ne devez plus songer au monde. Vous vous êtes consacrée au plus aimable de tous les Époux ; mais souvenez-vous qu'il est aussi le plus jaloux , et qu'il ne pourrait pas souffrir dans votre cœur la moindre attache à quoi que ce soit. Tâchez donc , Mademoiselle , de le bien étudier ce cœur , et de découvrir , par ses divers mouvemens , s'il n'y aurait point encore quelque créature à laquelle il lût attaché , quelque chose pour laquelle il eût de l'empressement , afin de le purger au plutôt de toute passion déréglée. S'il est net présentement , soyez toujours sur vos gardes , pour vous empêcher d'y donner entrée à aucun amour ni à aucun désir des choses créées quelles qu'elles puissent être. J'ai parlé à Madame de N... de vos habits , elle m'a promis de vous laisser vivre entièrement à votre fantaisie. Elle ne vous gênera désormais ni sur cela ni sur autre chose. Soyez seulement constante , et vous verrez que Dieu vous aplanira toutes les difficultés du dehors. Je vous recommande la solitude , et l'union avec Notre-Seigneur ; ne l'abandonnez que le moins que vous pourrez ; admirez le choix qu'il a fait de vous ,

lorsque vous pensiez si peu à lui, et que cette pensée vous tienne dans une grande humilité, et dans une grande appréhension de vous rendre indigne des bontés qu'il a pour vous. Vous ne devez ni à mes soins ni à mes peines le courage que Dieu vous a donné de vous déclarer pour lui ; c'est un effet de l'amour qu'il a pour vous ; mais souvenez-vous que toutes ces facilités que vous trouvez aujourd'hui à faire votre devoir, se changeront peut-être bientôt en de grandes croix intérieures : soyez disposée à tout ; ayez une ferme confiance qu'en quelque état qu'il plaise à Dieu de vous mettre, il ne manquera jamais de vous y donner de grands secours. Vous êtes à lui ; il vous regarde désormais comme son bien, qu'il a intérêt de conserver, et ainsi, pourvu que vous ne vous donniez point à un autre, il ne permettra pas qu'il vous arrive rien qui puisse vous nuire, et que vous ne puissiez au contraire tourner à votre avantage, si vous le voulez. Ayez tout le zèle que vous pourrez pour convertir et pour sanctifier les âmes, sans pourtant que cela paraisse trop. Vous n'y pouvez rien, non plus que moi : mais il se pourrait que Dieu se voudrait servir de vous en quelque rencontre. Priez Dieu surtout pour ceux qui ne connaissent pas Dieu, et qui ne l'aiment pas, ayez pitié de leur malheur, et du mauvais usage qu'ils font de leur temps, de leur esprit et de leur cœur. Vous êtes bien heureuse de ce qu'il ne vous a pas laissée plus long-temps dans les ténèbres. Adieu, Mademoiselle, je vous souhaite mille bénédictions ; je me recommande à vos prières ; je vous offre à Notre-Seigneur tous les jours à la Messe. Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LA COLOMBIÈRE.

CVIII^e LETTRE.*A une Demoiselle.*

A Londres.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST soit désormais votre tout, Mademoiselle ; je me réjouis extrêmement avec vous de ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de vous ouvrir sa maison sainte. Je ne doute point qu'en même temps il ne vous ait aussi ouvert son sacré Cœur , pour vous y donner place parmi toutes les âmes saintes qui y font leur continuel séjour ; bénissez-le de tout votre pouvoir de ce qu'il vous a toute attirée à lui , et louez - le d'autant plus volontiers que la chose s'est faite avec plus de peine ; ayez confiance au Seigneur et pour vous , et pour votre mère. Vous verrez que pourvu que vous ne manquiez pas de courage , tout tournera au bien de toutes deux , et que bientôt le grand calme fera oublier les agitations de la tempête. Commencez votre essai au plutôt , si vous ne l'avez pas encore commencé ; il ne faut pas différer , s'il est possible , d'un seul moment le plaisir qu'aura Jésus-Christ de vous posséder tout entière , et l'honneur que vous avez d'être toute à lui. Ne craignez rien pour la suite , songez que vous vous donnez à un Époux tout-puissant , il sera votre force comme il a été jusqu'ici votre paix et votre douceur ; faites-lui voir que vous savez l'aimer dans les croix comme dans les consolations , et que la voie pénible des Saints ne vous épouvante pas. Je n'ai jamais été si content de vous que depuis que vous souffrez. Ce repos continuel dont vous jouissiez auparavant me faisait un peu de peine. Mais je vois à présent que Dieu vous préparait par-là aux épreuves , où il lui plaît de vous mettre à cette

heure. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous y soutienne par sa grace. Je ne puis vous aller voir, quelque désir que j'en aie. Il faut que nous nous conformions en cela à la volonté de notre bon maître, et que nous nous contentions de lui seul; ne doutez pas que je ne profite de toutes les occasions que la Providence m'offrira de vous aller rendre visite. Je n'oublierai ni vous ni Madame votre mère.

LA COLOMBIÈRE.

CIX^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

S'IL n'est rien arrivé d'extraordinaire, vous êtes à présent revêtue des livrées de votre Époux; et je ne doute point que ce changement extérieur n'en ait causé un très-avantageux en votre ame. Je porte toutes vos croix avec vous, et je demanderais volontiers d'en être chargé tout seul, si je ne craignais de vous faire tort, et si je n'étais assuré que ce sont les plus précieux joyaux que vous ayez reçus de Jésus-Christ dans la sainte alliance que vous avez contractée avec lui. O que vous êtes agréable, ma chère Sœur, aux yeux de Dieu et des Anges, avec cet habit de grace et d'innocence, dont il a plu à votre bien-aimé de vous parer! Puissiez-vous le porter jusqu'à la mort avec toute la sainteté qu'il demande de toutes celles qui en sont revêtues! Pour ce qui regarde Madame votre mère, ayez un peu de patience, Dieu tournera tout à son avantage. La douleur qu'elle sent ne l'accablera pas, elle en sortira plus pure et plus sainte: mais songez que vous n'avez plus ni mère

ni parens au monde. Jésus-Christ vous est tout cela, et quelque chose de plus ; c'est en lui que je suis

LA COLOMBIÈRE.

C X^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR ,

J'AI eu l'honneur de voir aujourd'hui Madame votre sœur. Ce que je puis vous dire, c'est que toutes les belles raisons, qu'elle m'a apportées pour me persuader que vous avez mal fait en vous donnant toute à Notre-Seigneur, m'ont si peu ébranlé, qu'au contraire je n'ai jamais été si confirmé dans la pensée que vous avez accompli la volonté de Dieu, et que votre sacrifice lui a été fort agréable. Je ne voudrais pas pour tous les biens de l'Univers que la chose fût à faire ; et je m'exposerais avec joie pour une si bonne cause à toutes les persécutions que le monde me pourrait faire. Réjouissez-vous, ma chère Sœur ; c'est à cette heure que vous pouvez dire à votre Époux que vous lui avez donné tout votre cœur, et que vous pourrez lui demander le sien en récompense. Vous voulez bien que je vous avertisse en passant que vous devez prier pour Madame votre mère et pour vos autres parens, mais que moins vous songerez à eux, moins vous vous mettrez en peine de l'état où ils sont à votre occasion, et plutôt Notre-Seigneur les consolera. Comme Jésus-Christ a tout votre cœur, il veut avoir tous vos soins et toutes vos pensées : songez à lui, et remettez-vous à sa bonté de tout le reste. Vous verrez qu'il mettra ordre à toutes vos affaires, lorsque vous ne vous occuperez plus que des siennes. Faites, s'il vous

plaît, une réflexion très-particulière sur ce conseil ; il renferme un grand trésor : l'expérience vous fera voir que je ne vous trompe pas. Souvenez-vous des deux disciples qui demandoient à Jésus-Christ quelque temps afin d'aller assister leur père qui n'avait plus que quelques jours de vie, et pour lui rendre les derniers devoirs ; Notre-Seigneur leur fit cette réponse : Laissez les morts ensevelir leurs morts. Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde encore derrière lui, n'est pas propre pour le Royaume de Dieu. Apprenez bien vos Règles, et faites en sorte qu'à l'heure de la mort vous ayez la consolation de n'en avoir pas rompu une seule de propos délibéré. Adieu, ma chère Sœur, aimez bien votre nouvel Époux crucifié ; votre cœur est bien petit pour l'aimer autant qu'il le mérite. Employez-le du moins tout entier ; et ne lui souffrez aucun mouvement volontaire qui ne soit d'amour pour Jésus en croix.

LA COLOMBIÈRE.

C X I^e L E T T R E.

A une Religieuse.

De Londres.

JÉSUS-CHRIST possède tout votre cœur, ma très-chère Sœur ; je ne vous ferai aujourd'hui qu'un billet, faute de santé : car je retombai le jour de Pâques dans un crachement de sang qui me dura trois jours. Cela n'empêche pas que je ne prenne beaucoup de part à votre bonheur, et que je ne pense avec une très-grande joie que vous allez mettre le sceau à cette sainte alliance que vous avez contractée avec Notre-Seigneur. Après cette profession, il n'y a plus de retour. Vos vœux sont des liens qui vous doivent attacher à Jésus-Christ, et

à sa croix pour toute la vie. O les doux liens , ma très-chère Sœur , et qu'ils vous doivent être chers ! O si nous pouvions , au lieu de trois , nous lier à cet aimable Époux par un million de chaînes ! Serrez bien ces nœuds , ma chère Sœur , et rompez en même temps tout ce qui peut vous rester d'attache aux créatures , quelles qu'elles soient. Je me réjouis de tout mon cœur des bonnes dispositions où je trouve Madame votre mère ; je me ressouviendrai de vous auprès de Notre-Seigneur tout le reste de ma vie , que je vous prie de recommander à Dieu , afin qu'elle se passe selon sa très-sainte et très-aimable volonté.

LA COLOMBIÈRE.

CXII^e LETTRE.

A un Jésuite.

MON TRÈS-CHER PÈRE ,

JE ne saurais vous dire avec quel empressement j'ai demandé de vos nouvelles , et avec quelle joie j'en ai reçu de vous-même. J'ai été charmé des sentimens que j'ai trouvés exprimés dans votre lettre d'une manière aussi honnête , et aussi obligeante que polie. Je ne sais de quelles obligations vous voulez parler , quand vous me témoignez une si grande reconnaissance. Mais vous m'embarrassez bien davantage , lorsque vous me demandez des conseils pour votre conduite. Tout sérieusement j'en voudrais prendre de vous. Si j'avais à recommencer ma Théologie , je ne connais pas d'homme plus capable d'en donner. De plus vous n'avez guères besoin d'instruction pour régler la vie que vous allez commencer. Vous vous plaisez à la solitude , vous aimez l'étude , et vous vous attachez comme naturellement à ce qu'il y a de plus

important et de plus solide. La pente que vous avez au bien, et le goût surnaturel qui vous y porte, ne vous permet pas de laisser échapper les occasions que vous avez de vous y affermir toujours davantage. Une personne qui a ces dispositions peut aisément se passer de tous les avis d'un homme même qui aurait autant de lumières que j'en ai peu. Pour la Théologie je vous dirai que si c'était à refaire, je voudrais toujours méditer deux fois plus que je ne lirais. Ce n'est que par la méditation qu'on approfondit les choses, et que l'on connaît le fort et le faible des opinions. Je prévois que dans ces quatre années vous allez devenir un grand Docteur, et un grand Saint, car je sais que vous en avez grande envie, et je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher de vous satisfaire en ces deux points. Vous êtes en un certain état où le grand feu se trouve fort ralenti; où l'on a moins d'empressement pour toutes choses; où l'on ne s'entête pas si facilement ni des gens, ni des opinions, ni des occupations; où l'on commence à tout examiner, et à se considérer soi-même avec plus de sang-froid. L'unique chose qui a pu vous nuire autrefois, c'a été cette ardeur extrême avec laquelle et votre imagination et votre esprit et votre cœur même s'attachaient aux objets qui vous touchaient; le temps, l'expérience, et surtout vos réflexions et votre vertu ont réduit cette ardeur dans les bornes que la raison vous marquait. De sorte que je ne vois pas ce qui pourrait traverser les grands desseins que vous formez aujourd'hui. Je prévois donc avec un plaisir extrême l'heureux succès qu'auront ces desseins, je m'en réjouis dès ici avec vous, et je vous prie de croire qu'il est peu de personnes au monde qui prennent plus de part que moi à ces avantages. Je suis très-édifié d'apprendre que vous restez à Avignon; je vous porterais envie pour bien des raisons, si je n'étais assuré que c'est Dieu qui m'arrête ici, et que, quoique j'y sois privé de vos bons exemples, je ne laisserai pas de

m'y convertir, si je le veux, avec la grace de Notre-Seigneur. N'oubliez pas dans vos saintes prières votre très-humble, etc.

LA COLOMBIÈRE.

CXIII^e LETTRE.

A une Religieuse.

MA très-chère Sœur en Jésus-Christ, je suis bien honteux d'avoir été si long-temps sans vous faire réponse, à quoi j'étais d'autant plus obligé, que votre dernière lettre me causa une très-sensible consolation, en m'apprenant le changement avantageux qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire en votre ame, et dans celles de Mesdames votre mère, et de N... Lorsque j'ai reçu cette nouvelle, je n'étais pas en état de vous témoigner ma joie; mais je la sentis aussi vivement que si j'eusse été en parfaite santé, et j'en rendis grâces à Dieu de tout mon cœur. Je l'en remercie encore très-humblement et très-affectueusement. Il est bon, notre Dieu, ma très-chère Sœur, il est touché de nos maux, et il ne permet pas qu'ils soient éternels; il prend bien plaisir à éprouver notre amour pour un temps, parce qu'il voit que ces épreuves nous purifient et nous rendent dignes de recevoir ses plus grandes grâces; mais il ménage extrêmement notre faiblesse, et l'on dirait qu'il souffre avec nous, tant il témoigne d'empressement à nous soulager. Qu'il soit éternellement béni, et loué de toutes les créatures! Pour nous, ma Sœur, continuons à l'aimer sans réserve, et croissons de jour en jour en ce saint amour; nous recevrons bien d'autres preuves de sa bonté; tout ce que nous avons expérimenté n'est rien en comparaison de ce qu'il fera pour nous, si nous lui sommes fidèles, et que nous ne mettions point d'obstacle

à ses amoureux desseins. Je ne puis rien vous dire à présent de meilleur, que de vous exhorter à vivre dans la maison de Dieu avec une grande simplicité ; à vous laisser gouverner comme un enfant de six ans, avec la même candeur et la même humilité que si vous ne saviez que votre *Pater noster*, regardant vos Supérieures comme Jésus-Christ, et ne doutant point que ce ne soient elles qui vous doivent conduire à lui et vous ouvrir l'entrée de son Cœur, où je vous souhaite une bonne place parmi tous les amans et amantes de ce Sauveur. J'écris à Madame votre mère, comme vous l'avez souhaité ; c'est bien tard, mais j'espère que Notre-Seigneur rendra ma lettre bonne à quelque chose. Priez bien Dieu pour moi ; c'est un malheur que vous ne sachiez pas combien j'en ai besoin. Je suis tout à vous dans Jésus-Christ, etc.

LA COLOMBIÈRE.

CXIV^e LETTRE.

A une Demoiselle.

Vous serez surprise sans doute, Mademoiselle, de recevoir cette lettre, vu que depuis long-temps je n'en ai reçu aucune de vous. On vous a sans doute rendu la réponse que je vous fis un peu tard, à la seule lettre, que vous m'avez écrite depuis que je n'ai eu le bien de vous voir. Par cette réponse je vous disais, que je ne voyais pas de raison pourquoi vous changeriez d'état de vie présentement, vu que rien n'avait changé depuis notre dernier entretien, que nous avions conclu que cela n'était pas encore nécessaire. Aujourd'hui je me crois obligé de vous dire, pour des raisons qui me paraissent très-bonnes, que j'ai changé de sentiment. Je suis d'avis que vous vous disposiez tout

ai plutôt à faire à Dieu un sacrifice , que vous n'avez que commencé , et dont Notre-Seigneur demande la consommation. Il est aisé de prévoir que le démon se joindra au monde pour opposer des obstacles à une si grande entreprise , qui doit donner tant de gloire à Dieu , et vous attirer tant de graces. Mais le Seigneur à qui vous vous sacrifiez entièrement , ne manquera pas de vous secourir , et j'espère qu'avec sa grace vous viendrez à bout de tout. Combattez généreusement , Mademoiselle , une grande couronne vous attend , laquelle mérite bien tout ce que vous souffrirez à la mériter. Il s'agit de donner à votre Époux la dernière marque , ou plutôt la première marque de votre amour ; car à vrai dire on n'a point encore témoigné qu'on aime Jésus-Christ tout de bon , qu'on ne lui ait donné tout ce qu'on peut lui donner. Je me réjouis avec vous de la miséricorde qu'il vous fait de vous appeler à son service , et du désir qu'il a de vous posséder tout entière ; c'est-à-dire , qu'à son tour il se donnera tout à vous sans réserve , qui est un trésor que nulle créature ne peut mériter , et qui égale notre bonheur de cette vie à celui des Anges. Attendez de ma part en cette occasion importante tout le secours que vous pouvez espérer de mes faibles prières , et du zèle très-sincère et très-ardent que Notre-Seigneur m'a donné pour votre perfection. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

C X V° L E T T R E.

A une Demoiselle.

JE m'étonne , Mademoiselle , que vous ayez été si surprise de ma lettre. Il me semble qu'ayant demandé trente jours durant à Dieu la grace de

connaître sa volonté sans que j'en susse rien , et ma lettre vous étant rendue justement le lendemain , il y avait quelque apparence que vous étiez exaucée , et que par-là Notre-Seigneur vous faisait connaître ce que vous désiriez savoir de lui. Je ne trouve point mauvais que vous ayez fait voir ma lettre à Madame votre mère et à Madame de N. : je suis sûr que ni l'une ni l'autre ne traverseront les desseins de Dieu ; mais ayez soin de cacher aux autres ce que je vous écris. Pour les difficultés qui se rencontrent à l'exécution , je ne m'en étonne point , le démon ne peut pas voir sans dépit les démarches que nous faisons pour nous sanctifier et pour plaire à Dieu ; mais si vous avez du courage et de la résolution , celui qui vous appelle à lui vous aplanira toutes les voies et vous donnera des forces pour vaincre. Je vous pardonne vos larmes et votre tendresse pour votre mère ; mais cela n'empêche pas qu'en cela même je ne découvre une grande raison de vous séparer : car si vous étiez à Notre-Seigneur aussi parfaitement que vous désirez l'être , votre cœur ne souffrirait pas tant à la seule pensée de la quitter. Ce reste d'attache , quoiqu'innocente , est ce qui donne de la jalousie à Dieu , et ce qui doit lui être sacrifié. Je ne saurais vous aller voir , les médecins m'ont ordonné de prendre le lait d'ânesse encore une fois. Dans deux ou trois jours il faudra que j'aille à la campagne pour un mois ; après cela je serai à Lyon du moins pour un an , s'il plaît à Notre-Seigneur que je vive autant que cela. Prenez vos mesures là-dessus , et quoi qu'il arrive ne faites rien d'indigne de la miséricorde que vous avez reçue de Dieu. C'est en lui que je suis à vous.

LA COLOMBIÈRE.

C X V I ° L E T T R E.

A une Demoiselle.

JE ne puis vous donner aucun conseil sur l'affaire que vous me proposez , que je ne sache de quoi il s'agit : comment on vit dans cet hôpital , si les filles y servent les hommes ; qui les doit gouverner ; si elles servent sans interruption , ou seulement par tour ; mais quoi qu'il en soit , je prévois de grandes difficultés à tout cela , et avant que de m'y résoudre , il me semble qu'il faudra bien du temps et d'autres marques de la vocation de Dieu. Cependant vivez en repos et souffrez constamment les croix qui se trouvent dans votre état présent , et qui en sont le véritable bonheur. Vous m'avez fait plaisir de ne pas changer de confesseur , je n'y avais consenti que parce que j'avais compris que c'était une nécessité. Quand il y aura quelque point dans vos lettres à quoi je ne répondrai pas , comme en ce qui touche l'oraison , ce sera signe que tout ira bien. Je me porte toujours mieux , ce me semble. Dieu en soit loué , je le prie qu'il nous remplisse tous de son pur amour , et qu'il nous fasse la grace de vivre et de mourir dans le cœur de Jésus-Christ notre trésor et notre amour. Ce 27 mars.

LA COLOMBIÈRE.

C X V I I ° L E T T R E.

L me semble , Mademoiselle , qu'il sera aisé de vous satisfaire sur le sujet de votre confesseur. Allez au nouveau , dans les occasions où vous jugerez que cela sera nécessaire pour calmer votre conscience ,

et quand l'ancien sera absent. Je trouve fort bon que vous lui fassiez connaître tout ce qu'il faut qu'il sache pour comprendre la grièveté de vos péchés, sans toutefois lui parler de moi : car cela ne peut servir à rien. Je ne juge guère à propos que vous fassiez le Carême exactement ; il me semble que les viandes ordinaires vous sont très-contraires. Parlez-en au médecin, et soyez-lui obéissante. Il me semble que vous devez manger des œufs ; le lait vous est très-bon, et je vous conseille d'en manger souvent. Il n'est pas encore temps que vous repreniez l'usage des mortifications corporelles, ce sera quand il plaira à Notre-Seigneur. Je ne sais que dire à Madame N... jusqu'à ce que je la voie ; parce que je ne sais en quel état sont les choses, ni ce qu'elle fait elle-même. J'aurais grande envie qu'elle fût sainte, et je crains fort que son bien n'y soit un obstacle. Si cela est, il vaudrait mieux qu'il fût tout dans la rivière. Au reste si elle se ménage avec Dieu et qu'elle donne la moindre partie de son cœur aux créatures, elle est la plus ingrate femme que je connaisse : car après les bontés que Notre-Seigneur a eues pour elle, quand elle aurait cent millions de bien, elle devrait sacrifier tout cela pour le servir. C'est merveille que si peu de chose soit capable de l'arrêter en si beau chemin, et qu'elle renonce aux faveurs infinies que son bon maître lui préparait, pour quelque considération que ce puisse être. De la manière que Dieu a commencé avec elle, elle devrait déjà être aussi sainte que les plus grands Saints. Priez-la de ma part au nom de Jésus-Christ, qu'elle se ressouvienne des premiers jours de sa conversion, et des marques de tendresse que notre Père qui est au Ciel lui donna d'abord ; qu'elle n'oublie pas qu'il la traita comme il aurait fait la meilleure fille du monde ; j'en suis témoin et je ne m'en ressouviens jamais que je n'en sois touché jusqu'au fond du cœur. Je serais au désespoir si cette brebis s'égarait encore une

fois , ou si elle ne demeurait attachée et dévouée sans réserve à son Pasteur qui est Jésus - Christ, Ce 7 février.

LA COLOMBIÈRE.

CXVIII° LETTRE.

A Londres,

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'eusse pas vu la lettre que MM. de la Congrégation m'avaient fait l'honneur de m'écrire, je ne laissai pas de m'acquitter envers eux, il y a quelque temps, d'un devoir où j'aurais bien souhaité de n'avoir pas été prévenu. Je vous remercie de la copie qu'il vous a plu de m'envoyer : je me doutais bien qu'elle était pleine d'honnêteté et d'affection; et si j'avais su qui avait été le secrétaire, je me serais bien imaginé qu'elle était fort spirituelle et fort bien écrite. Je ne suis point surpris des marques particulières que vous me donnez de votre souvenir, cela répond à l'idée que j'ai formée de vous durant le temps que j'ai été à Paray. On peut attendre toutes choses de votre vertu et de votre civilité. Je suis fort obligé à Monsieur votre père, et à votre bon ami Monsieur de N... de ce qu'ils ne m'ont pas oublié. Je vous assure que vous êtes aussi tous trois fort présents à mon esprit. Je fais un si grand fond sur leur piété et sur la vôtre, que, pendant que Notre-Seigneur vous conservera, je croirai qu'il aime notre Congrégation et qu'elle ne saurait périr, je dis notre Congrégation, parce que, pour en être éloigné, je ne prétens pas en avoir été retranché. Je suis tous les jours en esprit, et je me trouye au milieu de vos assemblées, pour prendre part aux graces que la sainte Vierge y répand. Comme vous ne me dites rien de votre famille, je crois que Madame

voire mère et Mesdemoiselles vos sœurs sont toutes en parfaite santé. Je vous souhaite à tous mille bénédictions, et vous supplie humblement de prier Dieu qu'il m'assiste dans ce pays, où je ne laisse pas d'être comme j'étais en France,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LA COLOMBIÈRE.

CXIX^e LETTRE.

A une Demoiselle.

Oui, je vous permets de changer de confesseur. Je vous conseille d'aller au Père N... jusqu'à ce que je trouve à propos de vous faire encore changer. Assurément on a parlé à la personne dont vous m'écrivez, et j'ai toujours pensé que cela arriverait, Dieu en soit béni; j'espère que cela ne produira point de méchant effet. Suivez toujours dans l'oraison l'attrait de votre cœur, soit que Dieu vous attire à considérer les douleurs de Jésus-Christ, ou que vous vous sentiez portée à songer au Paradis; vous ne sauriez vous tromper en cela. Quand il vous vient en pensée que vous ne faites pas grand mal, remerciez-en Dieu; songez à ce que vous feriez s'il vous abandonnait; admirez sa miséricorde qui a pu vous tirer de l'état où vous étiez. Enfin ressouvenez-vous qu'après la grace que nous avons reçue, c'est un grand mal de faire aussi peu de bien que nous en faisons. Je vous permets de reprendre vos communions, comme le Père N... vous l'avait ordonné. Prenez garde qu'en refusant le papier qu'on vous présente, vous ne donniez lieu de croire que c'est par dépit que vous le refusez; ce serait un grand mal. Je souhaite que vous ayez

une grande déférence pour votre mère. Je suis sûr que vous l'obligerez par la douceur à trouver bon tout ce que vous ferez pour Dieu. Gardez-vous bien de dire vos sentimens sur la conduite de N... J'ai une grande douleur de vous avoir obligée à le quitter, c'est un homme d'un grand mérite, et de beaucoup de vertu. Je suis, etc.

LA COLOMBIÈRE.

CXX^e LETTRE.

MADemoiselle, une lettre que je viens de recevoir du N... m'épargne tout ce que je vous aurais dit sur le sujet de votre bien : Dieu soit loué, vous voilà maîtresse, je m'en réjouis. J'espère que Dieu récompensera votre charité envers votre sœur. Non, si elle faisait aujourd'hui profession et que vous mourussiez demain, votre testament ne lui servirait de rien ; tout retournerait à vos frères. Je vous remercie de vos prières, je vous en demande la continuation, et je vous promets que j'en serai autant reconnaissant que je pourrai. Prenez garde aux illusions de la mortification ; soyez plus obéissante sur ce point que sur tous les autres. Sacrifiez à Dieu les désirs que vous vous sentez de faire des austérités, et réduisez-vous aux pénitences qui n'intéressent point la santé, telles que sont toutes les intérieures. Gardez-vous bien de quitter l'oraison, quoi qu'il arrive, à moins d'une maladie : si vous êtes incommodée d'être à genoux, asseyez-vous, c'est tout un. Le Père N... vous a très-bien conseillé, quand il vous a dit de vous tenir en la présence de Dieu autant qu'il vous sera possible, et de goûter avec humilité les douceurs que vous y trouverez ; ne craignez point d'y être trompée. Moquez-vous des pensées qui vous y troublent, ou souffrez - en l'importunité avec résignation. La

crainte qu'une ame qui craint Dieu a de faire des fautes ne la trouble point ; elle va avec son bon maître avec une grande liberté et une confiance d'enfant. Quand on ne désire que de lui plaire, il ne faut pas craindre qu'il s'offense de ce que nous croyons être bien fait. Je suis ravi que vous soyez bonne amie avec Madame N... ; dites-le lui de ma part. Il faut que les servantes de Dieu s'unissent pour s'entre-fortifier. Mais prenez garde de ne pas faire confiance de toutes choses à toutes sortes de personnes, et surtout ne communiquez jamais vos tentations qu'à vos Directeurs. Je suis bien aise que vous ayez fait votre confession générale une seconde fois , parce que je crois que vous y aurez remporté une grande victoire sur vous - même. Pour ces désirs de voir Dieu , et ces inquiétudes où vous vous êtes trouvée après la communion , ma pensée est que cela n'est ni bon ni mauvais, que c'est pourtant une chose dont on peut faire un bon usage , si vous vous détachez par-là de cette vie , et de tout ce qui pourrait vous empêcher de jouir de Dieu dans l'autre. Réjouissez-vous de ce que ce n'est rien d'extraordinaire ni en bien ni en mal. La douleur du corps est un effet de la contention de l'esprit. Offrez cette douleur à Jésus-Christ. Gardez-vous de la vanité ; le souvenir du passé est un fort bon contre-poison. Rien n'est si fort à craindre dans la vie spirituelle , que les choses extraordinaires ; tout ce qui vous porte à l'humilité et à la haine de vous-même est bon. Ce que Dieu demande de vous par les maladies qu'il vous a envoyées, c'est un grand mépris de toutes choses ; une grande indifférence pour la vie , ou pour la mort ; un abandon parfait à la volonté divine ; un amour souverain , et un respect infini pour cette adorable volonté , laquelle doit être préférée à tout, et dans l'accomplissement de laquelle vous devez mettre vos plus douces complaisances ; enfin un grand amour des croix et surtout de celles qui humilient le corps et l'esprit. Vous êtes assuré-

ment dans l'état où Dieu vous veut : qu'il en soit béni éternellement. Je vous plains extrêmement de la perte du N... mais il faut mourir à toutes choses pour ne vivre plus qu'à Jésus-Christ. Je réponds brièvement aux doutes que vous avez sur votre Règle : vous pouvez changer le temps et le lieu de l'oraison, quand la nécessité le demande. Vous pouvez demeurer le Dimanche un peu plus long-temps à la Messe. L'obéissance se doit rendre à votre mère en tout ce que vous croirez qui lui pourra plaire et par un grand respect que vous devez observer en lui parlant. Vous pouvez changer les heures quand les affaires l'exigent. Vous n'êtes pas obligée de demander permission de faire quelque chose chaque mois, à moins qu'on ne vous eût défendu toute pénitence. Quand en vos prières vocales vous vous sentez attirée à prier de cœur, laissez-là les prières vocales, vous les direz un autre jour. Les trois communions comprennent celle du Dimanche, à moins que votre confesseur n'en juge autrement. Je vous défends de vous inquiéter sur vos confessions; vous les faites bien, je vous en assure. Il est vrai que pour les habits on n'y saurait trop apporter de simplicité. C'est à vous de voir si vous n'avez point d'attache à ces dentelles, ou à cette soie; car si vous y en avez le moins du monde, je souhaiterais que vous changeassiez. Le noir est bon, on peut aussi mettre du gris; mais je ne voudrais pas que ce fût de la soie. Usez ce que vous avez, et puis on verra. On peut faire sa propre volonté en tout, même dans les choses saintes. Toutes les passions sont domptées quand rien ne nous inquiète. Vous pouvez changer les heures, différer, sortir à l'heure du silence, pourvu qu'il y ait une nécessité effective, et non point une lâcheté ni un caprice, ni un dégoût des choses saintes. Tout ce qui vous trouble doit être absolument méprisé : souffrez l'incertitude où vous êtes de plaire à Dieu, et de résister aux pensées fâcheuses; souffrez, dis-je, cela avec patience et

résignation , et jetez-vous entre les bras de celui qui sait tout , et qui vous aime. Dites : Mon Dieu , quoi qu'il en soit je vous aime de tout mon cœur , je voudrais ne vous avoir jamais offensé. Le bon livre de méditation sur la Passion , c'est la Passion même , qu'il faut lire , et puis méditer avec des réflexions sur la patience et sur l'amour de Jésus-Christ. Non , ne vous confessez point à toute sorte de personnes indifféremment. Communiez sans scrupule , lorsque je vous ai marqué de le faire , pourvu que votre confesseur ne vous le défende pas positivement ; mais si cela vous fait tant soit peu de peine , tenez-vous à deux fois la semaine. Le moins que vous pouvez résister c'est le meilleur. J'approuve les visites que vous faites , mais qu'elles ne soient ni trop fréquentes ni trop longues , ne vous y répandez pas trop , écoutez plus que vous ne parlez ; mais en général , moins vous en ferez , c'est le meilleur. J'approuve fort la déférence que N... rend à sa mère , imitez-la. Oui quittez ou remettez vos prières pour obéir , cela est clair. Si vous avez votre partage , disposez-en selon le conseil de vos amis ; le meilleur serait de faire comme votre sœur , pour ne pas avoir une conduite différente entre vous qui devez être unies en tout , s'il est possible. Adieu , Mademoiselle , j'ai une très-grande consolation de voir le soin que vous prenez de vous acquitter de vos devoirs envers Dieu. Si je ne vous ai pas bien satisfaite sur tout , c'est que je suis si pressé aujourd'hui que je crains de ne pouvoir pas venir à bout de tout. Une autre fois je vous écrirai plus au long , lorsqu'il n'y aura pas tant de points à éclaircir et que j'aurai moins de réponses à faire.

LA COLOMBIÈRE.

CXXI^e LETTRE.*A une Demoiselle.*

De Londres.

JE crois, Mademoiselle, que je vous ai déjà dit qu'il y a long-temps que Dieu m'a inspiré du zèle pour votre salut; je le remercie de tout mon cœur de ce qu'il a bien voulu écouter mes désirs sur votre sujet, en vous inspirant une si grande volonté d'être à lui: qu'il en soit béni éternellement. Comme je vois toutes les marques d'une véritable vocation dans le dessein que vous avez formé d'entrer dans la compagnie des Épouses de Jésus-Christ, je vois bien aussi les obstacles qui s'y opposent. Je vous avoue qu'ils me paraissent très-grands; mais il est fort aisé à Notre-Seigneur de vous donner les moyens d'accomplir sa volonté quand il le voudra. Cependant je voudrais que vous fissiez ce qui est présentement à votre pouvoir, qui est de vivre dans le monde comme si vous en étiez déjà dehors, vous privant de tous les plaisirs qui ne conviennent pas à l'état Religieux, vous faisant comme un espèce de cloître dans votre maison, et n'ayant plus de commerce qu'avec celui que vous avez déjà choisi pour votre Époux, à la réserve des visites de civilité que vous ne pouvez pas refuser à vos proches: car pour tout le reste il faut absolument vous en séparer. De plus je serais d'avis que vous réglassiez tellement et votre temps et vos occupations, que non-seulement vous ne fussiez jamais oisive, mais encore que vous ne fissiez jamais votre volonté, vous rendant en tout dépendante de la règle que vous vous serez prescrite par l'avis de N... Et ne me dites point que vous ne vous sentez pas assez de

force pour entreprendre la pratique d'une vie sainte; Notre-Seigneur qui vous y appelle vous en donnera, il sera lui-même votre force; commencez seulement avec courage, faites une fois pour toutes connaître au monde que vous le méprisez et que vous le renoncez, et vous verrez bientôt qu'avec la grace de Notre-Seigneur rien n'est impossible à une ame qui a un peu d'amour pour Dieu. N'oubliez pas d'essayer de pratiquer les petites mortifications corporelles qu'on pratique dans la Religion. Accoutumez-vous-y peu à peu, vous y trouverez de grands secours pour la vie que je vous conseille. Pour les affaires domestiques prenez-les comme si Notre-Seigneur vous les avait confiées, par esprit d'obéissance et de charité. Faites-les avec soin et sans empressement, il faut surmonter pour l'amour de Dieu la peine que vous sentez à parler à M. N... lorsque vous croyez que c'est pour la gloire de Notre-Seigneur, quoiqu'il ne faille jamais oublier le profond respect que vous devez à celui qui vous tient la place de Dieu même. Vous n'êtes nullement obligée aux... le peu d'attrait que vous y sentez est une marque que vous ne devez point vous y assujettir. Rendez-vous obéissante en tout à votre bonne Maîtresse la N... et ne vous mettez en peine d'autre chose. Courage, Mademoiselle, Notre-Seigneur vous aime bien de vous aller ainsi chercher au milieu du monde où vous êtes, pour vous donner son cœur, et vous mettre au nombre de ses favorites. Je vous conjure en son nom de ne le pas rebuter, et d'accepter avec humilité et confiance la grace qu'il vous offre: si vous saviez ce que c'est que d'être toute à lui, avec quelle ardeur n'embrasseriez-vous pas l'exercice de la parfaite dévotion! Soyez l'exemple de votre petite ville, peut-être que Dieu a attaché à votre parfaite conversion la sanctification de plusieurs ames qui vous suivront dès que vous aurez une fois bien commencé. Quel honneur pour vous d'être la première! quel gré ne vous

en saura pas votre cher Époux ! Je le prie de tout mon cœur qu'il achève en vous ce qu'il a commencé , et qu'il vous remplisse de la force et de la douceur de son saint amour. Je vous offre tous les services que vous me croirez capable de vous rendre , je serai trop heureux si je puis contribuer quelque chose à vous faire aimer celui que je vois bien que vous aimez , et qui vous veut aimer encore davantage. Je suis en lui tout à vous , etc.

LA COLOMBIÈRE.

C X X I I • L E T T R E .

A une Religieuse.

A Londres.

MA chère Sœur dans le cœur de Jésus - Christ , votre Mère Supérieure vous dira la raison pourquoi j'ai été si long-temps sans faire réponse à la vôtre , et je ne puis présentement écrire que peu à la fois. Par celle que vous m'avez écrite , je comprends fort bien tout l'état de votre intérieur ; je n'ai jamais douté que par la miséricorde de Dieu vos tentations ne vous aient été utiles et avantageuses , il ne permet rien qui ne soit très-à-propos. Si vous saviez quelle est la joie que mon cœur ressent , lorsque vous faites connaître que vous êtes contente au service de Dieu , je crois que vous me donneriez souvent cette consolation. Ne perdez point courage , ma chère Sœur , vous verrez que Notre-Seigneur vous fera miséricorde ; il est bon au-delà de tout ce qu'on peut dire ou penser ; souvenez-vous seulement de ce que je vous ai dit souvent de sacrifier à votre bon Dieu votre propre volonté et jugement en toute simplicité , étouffant pour l'amour de lui toutes vos propres pensées et

lumières , vivant comme un petit enfant qui ne sait pas discerner ce qui lui est propre. Croyez-moi , c'est là la victime que Notre-Seigneur veut que vous lui immoliez. Ces paroles qui sont dans l'Évangile , sont pour vous : Si vous n'êtes fait comme un petit enfant , vous n'entrerez point au Royaume des Cieux. Laissez - vous conduire par vos Supérieures comme elles voudront , selon leur volonté , et comme il leur plaira ; qu'elles jugent de ce qui vous est propre , et ne vous souciez de rien , sinon d'obéir à l'aveugle , et soumettre votre jugement. Je serai votre garant de tout ce que l'obéissance vous commandera , et prendrai tout sur ma conscience. Je sais combien cela est difficile et contraire à votre naturel , mais rien n'est impossible à ceux qui aiment , et sont aimés de Dieu. Pour ce qui est de votre argent , laissez tout à la Providence de votre bon Père ; qu'il accomplisse sa sainte volonté ; quoi qu'il arrive , rien ne peut vous empêcher d'être Sainte. Je ne désespère pas de vous revoir encore , si c'est la volonté de Dieu. Je me porte beaucoup mieux et presque aussi bien que jamais. Je ne désire rien davantage que de vous parler du bien-aimé de nos cœurs , j'espère qu'il nous donnera quelque occasion pour cela , et peut-être plutôt que nous ne pensons : sa douce , bonne et aimable volonté soit faite maintenant et à jamais , en toutes choses , quelque contraire qu'elle soit à la nôtre. Rien ne m'a été dit de ces personnes dont vous me faites mention dans votre lettre ; je n'ai pas encore vu la personne que vous ne voulez pas nommer , elle n'est pas ici ; oubliez , je vous prie entièrement ces choses , et tout ce qui ne vous regarde pas , ou votre Divin Époux , pour l'amour duquel je vous aime dans son Cœur , autant que vous pouvez être aimée.

CXXIII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

J'ESPÈRE, ma très-chère Sœur, que vous me pardonnerez le retardement que j'ai apporté à répondre à votre lettre du 14 avril, et la brieveté de la réponse que je vous fais aujourd'hui, ma santé ne m'ayant pas permis d'écrire plutôt, et les remèdes où je suis encore m'empêchant de le faire comme je le souhaiterais. Tout ce que vous me marquez de vous-même me console extrêmement, surtout la démarche que vous avez faite à l'égard de votre Supérieure; il me semble que ce pas me répond de votre constance en tout le reste. Au sujet des émotions et des ressentimens dont vous vous plaignez, je n'ai à vous dire autre chose, si ce n'est que tout ce qui n'est pas libre en vous ne vous est point imputé, et qu'une grande charité peut subsister avec de très-grands mouvemens indélébiles de haine et de vengeance. Il suffit que malgré tout cela vous ne vous lassiez pas de prier pour les personnes pour qui vous vous sentez de l'aversion; que dans les rencontres vous parliez et agissiez au-dehors, comme si vous les aimiez, et que vous souhaitiez d'avoir au fond de l'ame tout ce que Dieu désire que ceux qui l'aiment y aient effectivement. Je prie le Saint-Esprit qu'il remplisse votre cœur de ses plus précieux dons. Si votre Révérende Mère trouve bon que vous receviez Notre-Seigneur le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement, pour réparer les irrévérences qui auront été commises envers le Corps adorable de Jésus-Christ durant tout le temps de l'Octave qu'il aura été exposé sur les Autels, je serais bien aise que

vous pratiquassiez cette dévotion , et que vous le fissiez ensuite toute votre vie , quand on vous le permettra ; j'espère que vous retirerez de grands fruits de cette Communion. Priez Dieu pour moi , s'il vous plaît. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

CXXIV^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

Lest vrai , ma chère Sœur en Notre-Seigneur , que j'avais recouvré en apparence beaucoup de santé ; mais je commençais à en faire un si mauvais usage , que j'ai obligé Dieu à permettre que je sois retombé depuis Pâques dans les mêmes accidens qui m'ont conduit déjà plus d'une fois si près de la mort ; je ne sais encore quelles en seront les suites , la volonté de Dieu sera accomplie , comme je l'espère et le désire uniquement. Si vous avez une confiance entière à votre Supérieure , vous n'êtes pas si malheureuse que vous le dites ; il est difficile de périr quand on est ainsi attaché à ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire dans le Ciel. L'éloignement où vous vous trouvez de Dieu est un châtiment amoureux qu'il exerce sur vous : si j'étais à votre place , je ne m'en troublerais point , et je ne ferais point de grands efforts d'esprit pour me rapprocher ; je souffrirais humblement et patiemment ces rebuts , aussi bien que toutes les révoltes des passions , que je tâcherais seulement d'empêcher d'éclater au-dehors : agissant malgré elles en tout selon la volonté de Dieu , et recevant comme une pénitence du passé toute la peine que je sentirais à faire le bien. Voilà , ce me semble , le meil-

leur conseil que je puisse vous donner; en le suivant fidèlement, vous trouverez dans le trouble même cette paix que vous cherchez. Je vous la souhaite entière et parfaite. Tout à vous en Jésus-Christ.

LA COLONBIÈRE.

C X X V^o LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR ,

DIEU soit votre force et votre consolation, en toutes vos peines. Je me sens si éloigné de vous abandonner, que mon zèle pour votre chère ame devient, ce me semble, tous les jours plus grand. Vos tentations m'affligeraient, si je ne savais qu'elles sont en vous malgré vous-même, et que le démon seul en est l'auteur. Il me suffit, ma très-chère fille, que vous conserviez toujours beaucoup de confiance en Dieu, et un sincère désir de faire sa volonté; je suis sûr que votre obéissance vous sauvera; attachez-vous-y fortement et constamment, et moquez-vous des vaines craintes que votre ennemi veut vous donner de l'avenir; il craint étrangement le sacrifice que vous allez faire, et comme jusqu'alors il ne désespérera pas de pouvoir vous retirer du port où votre bon Maître vous a conduit, il ne cessera point de vous tourmenter que vous ne soyez liée à Jésus-Christ et à sa Croix d'un lien indissoluble. Écoutez donc, ma très-aimée fille dans le cœur de Jésus-Christ, écoutez la voix de votre bon Père et le commandement que je vous fais aujourd'hui de sa part. Dès que vous aurez lu ma lettre, allez-vous-en devant

l'Autel où repose cet Époux infiniment aimable et parfait, qui vous aime telle que vous êtes, et vous veut avoir pour son Épouse, et là, sans attendre davantage, faites-lui un vœu secret de faire votre Profession au jour qu'on aura destiné pour cela, afin d'ôter par-là toute espérance au démon de rien obtenir par ses tentations importunes. J'ai confiance en notre bon Maître qu'après cette démarche vous serez en repos, et en état de vous disposer aux saintes noces que vous désirez célébrer avec l'Agneau. Vivez contente, ma chère Fille, je suis incapable de prendre de l'aversion pour une ame que Dieu aime, et qu'il a eu la bonté de me confier; vous serez ma fille jusqu'à la mort, et je vous rendrai pour l'amour de Jésus-Christ tous les offices d'un bon père. Celui qui vous a mise au monde n'a jamais eu pour vous tant de tendresse que Dieu m'en inspire pour votre salut et perfection. Je n'irai point à N... quelque désir que j'en eusse : quoique ma santé semble se rétablir, je n'en ai point assez pour entreprendre ce voyage, ni les fatigues dont il serait nécessairement suivi. Adieu, ma chère Fille, je vous félicite par avance de la glorieuse alliance que vous allez faire avec Jésus crucifié; souvenez-vous des grands désirs qu'il vous donna l'année passée d'épouser sa Croix, le temps est venu de les accomplir. C'est à votre Profession que le contrat s'en doit passer, et que s'en fera la cérémonie. Je prie Notre-Seigneur qu'il verse mille bénédictions sur ce mariage spirituel. Tout à vous dans la Croix et dans le Cœur de Jésus.

LA COLOMBIÈRE.

C X X V I^e L E T T R E.*A une Religieuse.*

A Londres.

MA très-chère Fille, je voudrais bien pouvoir vous écrire une longue lettre, mais je suis obligé de vous dire brièvement, que le vœu ou la promesse que vous avez faite est bonne, et que je la ratifie de bon cœur. Vous auriez bien fait de consulter auparavant votre Maîtresse ou votre Supérieure, ou du moins de ne vous engager qu'à condition qu'on approuvât votre engagement. Ce n'est point un vœu à proprement parler, mais vous devez le regarder tout comme si c'en était un. La faim que vous sentez marque une grande chaleur; dites-le à votre Mère, et souffrez ce tourment pour l'expiation des délices passées; mangez néanmoins autant qu'on vous le permettra. J'approuve fort la lettre que vous avez écrite à N... La lumière par laquelle il a plu à Dieu de vous découvrir la source de toutes vos peines et de toutes vos tentations, vous doit avoir calmé entièrement; cela veut dire en un mot que le trouble où vous jettent vos distractions, vos dissipations, l'éloignement que vous sentez de Dieu, et toutes vos oppositions au bien, que ce trouble, dis-je, cesserait, si vous receviez avec humilité cet état pénible, qui dans le fond ne sont point des péchés ni des maux spirituels, mais seulement des châtimens amoureux de votre bon Père, qui a trouvé ce secret pour vous purifier de toutes les taches que votre ame avait contractées en votre première vie. Tout ce qui vous désole et vous fait croire que vous êtes perdue, tout cela, dis-je, souffert avec patience, humilité, conformité à la volonté de Dieu, se changerait en un

trésor qui vous enrichirait plus en un jour que ne saurait faire une année de consolations et d'extases ; mais votre amour propre fuit étrangement la croix , et court après les lumières et les délices spirituelles. Je prie Dieu qu'il vous fasse connaître combien la conduite qu'il garde en cela à votre égard est miséricordieuse ; il vous perdrait s'il en usait autrement avec vous. Je vous envoie un billet pour N... , vous le lui ferez tenir, s'il vous plaît. Je ne sais en quoi je vous suis si rigoureux, j'aurais grand tort de vous traiter sévèrement, ayant pour moi-même tant d'indulgence. Je vous ai donné la bénédiction que vous m'avez demandée, avec tout le zèle et toute la dévotion dont j'étais capable. Je prie pour vous ardemment et constamment ; mais il s'en faut bien que j'aie auprès de Dieu le crédit que vous pensez. Mettez en lui votre confiance , ma très-chère Fille ; je vous aime en lui et pour lui uniquement.

LA COLOMBIÈRE.

C X X V I I ^e L E T T R E .

A une Demoiselle.

A Londres.

MA très-chère Fille dans l'amour et le Cœur de Jésus-Christ ! Notre-Seigneur soit votre patience et votre force. Je me porte assez bien présentement , et même mieux que je ne faisais avant ce dernier accident qu'on a cru mortel. Je ne saurais pourtant encore écrire beaucoup sans en être incommodé. Vos lettres me donnent toujours beaucoup de joie , parce qu'elles m'apprennent que Notre-Seigneur continue à vous faire part de sa croix , c'est-à-dire , de ses amours et de ses délices. Vous avez enfin trouvé le véritable secret

daus ce que vous me marquez sur la fin de votre lettre, qui est de ne plus examiner votre état présent, et d'abandonner sans réserve et le passé et l'avenir à la miséricorde de Dieu : avoir de grands sentimens de sa bonté qui est infiniment plus grande que vous ne le pouvez écrire, et croire, malgré toutes les vues qui vous persuadent le contraire, que vous êtes aimée de lui nonobstant toutes vos misères. Conservez chèrement ces pensées, elles sont assurément de Dieu, je vous en répons. Je vous envoie une lettre de votre N... , écrivez-lui avec la permission de votre Supérieure, et mandez-lui que vous avez fait Profession. N... est toujours à N... , elle en partira bientôt pour aller faire un nouvel établissement auprès de N. , priez Dieu pour elle, et pour moi, qui vous souhaite mille bénédictions, et qui vous suis tout ce que je vous puis être en Jésus-Christ.

LA COLOMBIÈRE.

CXXVIII^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA très-chère Fille en Jésus-Christ ! Notre-Seigneur vous remplisse de mille bénédictions et de lui-même. Je n'ai point reçu le paquet dont vous me parlez, et le tiens pour perdu ; mais il n'importe, c'est Dieu qui l'a ainsi permis. C'est assez que je sache que vous êtes contente de tout, hors de vous-même. Je crains seulement que vous n'avez un peu trop la vue attachée sur vous. Il me semble qu'il serait bon de s'oublier quelquefois, et de ne songer à ses misères qu'autant qu'elles nous font connaître l'immense miséricorde

de Dieu envers nous : de plus il me semble qu'il ne faudrait pas tant s'étonner de se trouver extrêmement misérable. Que pouvons-nous attendre de nous que cela : mais il faut admirer avec complaisance , et aimer la bonté de Dieu qui vous souffre , qui vous aime telle que vous êtes , et qui veut faire de vous comme un trophée à la gloire de sa miséricorde infinie. Espérez seulement en lui , et en quelque état que vous soyez , ne perdez jamais votre confiance , laquelle vous sauvera et vous sanctifiera même infailiblement , si vous le voulez. Adieu , ma très-chère Sœur dans le Cœur de Jésus-Christ. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous donne sa paix et son amour , et qu'il vous détache tellement de vous-même , que vous ne vous occupiez plus que de lui seul , sans songer si vous êtes encore au monde.

LA COLOMBIÈRE.

CXXIX^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR ,

Nous avons reçu toutes vos lettres de N... , et de N... ; mais on a été bien mortifié d'apprendre que les nôtres ne vous ont point été rendues. Le N... m'écrit qu'il les a brûlées : Dieu soit béni , que vous soyez privée de toutes consolations temporelles , et qui contribue ainsi de sa part au parfait détachement auquel il vous appelle par sa grace. J'ai pris part à toutes les peines que vous avez souffertes , je les ai présentées à Notre-Seigneur , je l'ai prié de les accepter , je l'ai prié souvent et conjuré par les mérites de Jésus-Christ

de vous donner du secours. J'ai souvent offert le saint sacrifice de la Messe à cette intention. Jusqu'ici il me semble que tout est allé comme il faut, Dieu vous a protégée et conduite, j'espère qu'il continuera jusques au bout. J'attends avec résignation de nouvelles de votre arrivée, de la manière qu'on vous aura reçue, et comment vous aurez commencé à vous trouver de ce nouveau genre de vie. J'espère que Notre-Seigneur gouvernera tout pour sa gloire, et que nous aurons mille sujets d'actions de grâces à lui rendre. J'ai fait tout ce dont vous m'avez chargé par vos lettres. Vos adieux ont été très-bien reçus et avec beaucoup de larmes; mais ce qui vous doit extrêmement consoler, c'est que depuis votre départ il s'est fait un extrême changement dans votre famille. M... qui est témoin de tout et qui n'est point femme à flatter, me dit, il y a deux jours, qu'elle ne reconnaissait plus votre N...; qu'elle souffre tout avec une patience admirable, qu'elle a une tendresse extrême pour N...; tout le monde fait son devoir, et ainsi je me confirme toujours davantage que c'était la volonté de Dieu que vous fissiez ce que vous avez fait. J'écris à la N..., je l'aurais fait plutôt, si je n'avais toujours douté que l'on vous arrêterait à N...; mais enfin j'espère de la miséricorde de Dieu que tout aura réussi; en tout cas il y aura toujours assez de ressources dans la Providence. Je vous avais choisi pour nom... mais je ne sais point si vous ne vous en êtes point donné un autre. Je prierai N... de vous remettre cette lettre. J'attends de vos nouvelles pour vous dire beaucoup de choses sur l'état présent où vous êtes; cependant, ma très-chère Fille, ayez bon courage, vous voilà, par la miséricorde de Notre-Seigneur, dans la voie des Saints, vous voilà en état de pratiquer le pur amour et de témoigner à Jésus-Christ quelque gratitude pour les faveurs immenses qu'il vous a faites. Mon Dieu! que vous me paraissiez digne d'envie, et que toutes les âmes qui connaissent un

peu Notre-Seigneur estimerait votre bonheur si elles le connaissaient ! O qu'il vous sera aisé, avec l'assistance de Dieu, de vous conserver dans une union parfaite et continuelle avec Dieu ! O que c'est une chose charmante que ce secret qui sera entre vous et votre bon Maître ! mais prenez bien garde de ne pas le révéler, et de ne donner nul sujet aux gens d'en deviner quelque chose. Voilà votre grande étude : ma chère Fille, c'est un trésor que vous avez entre les mains, mais que vous perdrez s'il est découvert. Veillez donc continuellement à la conservation de cette humiliation précieuse dont Dieu vous a favorisée. Adieu, ma chère Fille, je suis plus à vous que jamais, puisque vous êtes à Jésus-Christ à qui je veux être sans réserve.

LA COLOMBIÈRE.

CXXX° LETTRE,

A une Religieuse.

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR,

SI je pouvais vous faire une lettre aussi longue que je le souhaiterais, je répondrais amplement à tous les points de vos lettres que j'ai toutes reçues. C'est assez pour cette heure, que je ne puis vous dire combien vous me causez de joie ; avec quel plaisir je songe à tout ce que vous me mandez, et combien je prie Dieu qu'il vous donne la persévérance. Courage, ma pauvre Fille, vous voilà au beau chemin ; si vous continuez de marcher généreusement, vous allez devenir la bien-aimée de Jésus-Christ..... Sur ce que vous me marquez, j'observe trop d'empressement pour ceux que vous avez ici quittés ; trop de curiosité pour savoir des

choses que je souhaiterais être tout-à-fait hors de votre cœur, comme le succès qu'ont vos lettres, et l'effet qu'elles produisent. Je n'ai point rendu la dernière que vous avez écrite, dans laquelle votre N... avait mis une page pour votre N... non plus que celle que vous lui avez procurée de N... laissez-moi tout ce soin, et ne songez plus qu'à vous et à votre Époux. Celui qui a mis la main à la charrue et regarde encore derrière soi n'est pas digne du Royaume du Ciel. Je suis un peu mortifié des plaintes que vous avez faites aux N... touchant la conduite qu'on a tenue à votre égard. Vous dites des choses qui me semblent opposées à l'humilité et à la parfaite soumission que vous m'avez promise. On dirait, à vous entendre parler, que vous attendez votre récompense ici-bas, et que vous n'êtes pas bien payée de toutes vos peines par l'honneur que vous avez de servir Notre-Seigneur dans sa maison et en la personne de ses Filles. Je vous avoue que je ne puis accorder ces sentimens avec la résolution que vous avez prise. De plus n'y a-t-il pas un peu de volonté propre et d'orgueil à dire qu'on ne veut point recevoir l'argent des pauvres, et qu'on prendra plutôt tout autre parti que d'y consentir. J'espère que vous ferez tout ce que je voudrai, et que vous oublierez pour toujours que vous ayez une volonté. Je consens à l'abstinence du fruit. Souvenez-vous qu'il faut mortifier et humilier l'esprit sur toutes choses. Vous ne serez pas fâchée que je vous dise ainsi mes pensées; j'en suis sûr. Cela vient d'un certain fonds d'estime qui s'est accrue de beaucoup depuis votre sacrifice, et que Dieu veut bien que je conserve pour vous jusques à la mort. Adieu. Jésus-Christ vous comble de ses bénédictions. Mais point de confiance, point de volonté, point de murmure, point de réserve pour Dieu qui a tant de bonté pour vous.

LA COLOMBIÈRE.

CXXXI^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

QUE vous êtes heureuse, ma très-chère Sœur, si vous supportez avec soumission les horribles coups que vous recevez, soit qu'ils vous viennent de la main de Dieu, soit que ce soit les démons qui vous tourmentent par les ordres de celui que vous avez offensé. Ne vous tourmentez pas trop pour vous défaire des pensées effroyables dont votre esprit est assiégé; toute la résistance qu'il faut faire, c'est celle que vous faites en vous humiliant sous le bras tout-puissant de la justice de Dieu qui vous frappe, et acceptant de tout votre cœur tout ce qu'il lui plaira d'ordonner à votre égard. Vous ne consentez point à ces imaginations importunes; mais quand par la force de la tentation vous seriez tombée, il faudrait vous relever courageusement, demander pardon à Dieu, espérer en lui malgré votre chute, en recevoir l'humiliation avec courage, et en détester la malice de toute votre ame. L'incertitude où vous êtes si vous péchez ou si vous ne péchez pas, est une autre croix qu'il faut aussi porter avec une résignation parfaite. Je ne vous conseille pas de vous confesser de ces choses, tant qu'elles resteront précisément en l'état que vous me marquez. Vous pourriez dire si vous voulez en général qu'il vous a passé diverses sortes de pensées par l'esprit très-mauvaises en elles-mêmes; mais que vous les croyez tout-à-fait involontaires. Courage, ma chère Fille, souffrez avec soumission et avec amour les vengeances du Seigneur, mettez-vous vous-même de son parti contre vous-même, et faites-vous un plaisir de le

voir se venger de vous d'une manière proportionnée à vos désordres, et tâchez de lui plaire par un parfait dévouement à toutes les dispositions les plus rigoureuses de sa divine justice, par l'acceptation volontaire de tout ce qui vous arrive de plus douloureux, de plus humiliant au corps et en l'ame, et particulièrement de la confusion et du repentir qui vous reste d'avoir si mal employé une vie dont vous pouviez faire un usage si avantageux. Il faut qu'il se mêle à votre componction une certaine complaisance à vous trouver pauvre, misérable, anéantie, dépourvue de tout mérite et de toutes vertus. Tenez-vous tant qu'il vous sera possible dans l'oraison, et hors de l'oraison, aux pieds de Jésus-Christ, comme la plus imparfaite et la plus malheureuse de toutes les créatures, et comme celle qui mérite le mieux l'Enfer. Ne laissez pas toutefois de mettre en lui toute votre confiance, et ne craignez pas qu'il vous rebute à cause de vos infidélités. Vous savez bien qu'il recherche ceux qui l'offensent, et que c'est pour le pécheur qu'il s'est fait homme; ne quittez point ses pieds adorables, et les serrez si étroitement, que quand il voudrait vous précipiter dans les Enfers il sût comme contraint de s'y laisser entraîner avec vous. Pour vos exercices spirituels, lorsque vous n'y pouvez rien faire, exercez-vous en des actes d'humilité, comparant votre néant avec la grandeur de Dieu, vos ingrattitudes avec ses bienfaits, votre vie passée avec la sainteté de vos Règles, votre peu de vertu avec la pureté et la perfection des Saints, et vos défauts avec les vertus de vos Sœurs. C'est assez pour cette fois; si Dieu nous fait la grace de nous conserver la vie, il y a apparence que je ne serai pas long-temps sans vous voir. Cependant priez Dieu pour moi, je le fais tous les jours pour vous à la sainte Messe. Je suis,

LA COLOMBIÈRE.

CXXXII^e LETTRE.*A un Jésuite.*

A Londres.

MON CHER FILS ,

QUOIQUE j'aie différé si long-temps de vous répondre à cause de ma santé et faute d'occasion , ce n'est pas à dire que je n'aie reçu avec bien de la joie et de la reconnaissance les marques de votre souvenir ; j'en ai été d'autant plus touché, que j'ai appris d'ailleurs mille choses de vous qui m'ont fait plaisir, et qui m'ont donné lieu de louer Notre-Seigneur et de lui rendre pour vous de très-sincères actions de grâces. Votre lettre m'a été une bonne preuve de l'application qu'on m'a dit que vous avez à l'étude ; je m'en réjouis , parce que cette application est par elle-même fort agréable à Dieu qui la demande de nous , et parce qu'elle est un bon moyen pour conserver la ferveur de votre dévotion , et vous rendre capable de vous acquitter des obligations de votre état. Continuez, mon cher enfant, de vous faire un saint Religieux ; je prie tous les jours Notre-Seigneur qu'il vous fasse cette grâce. Si je connaissais qu'il y eût quelque chose au monde de meilleur que cela , je vous le souhaiterais , et je voudrais vous le procurer au prix de ma vie. Mais plus j'acquiers de connaissance , plus je me persuade que c'est un grand malheur de nous amuser à tout ce qui peut nous plaire ici-bas , pouvant employer notre temps et notre esprit à nous sanctifier par la pratique de l'humilité et du détachement entier de nous-mêmes. Priez Dieu , s'il vous plaît , que je fasse bien le premier ce que je vois et ce que je dis aux autres. Dieu vous comble de ses bénédictions et de son pur amour.

LA COLOMBIÈRE,

15.

CXXXIII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

JE ne puis vous écrire qu'un mot. Je dirai à N... et à vos deux Filles, tout ce que vous souhaitez de moi. Votre N... portera mes lettres que je ferai avec plus de loisir que celle-ci. Ne craignez nul mauvais succès des tentations de ces deux bonnes Sœurs, tant qu'elles vous les découvrent : le temps viendra que tout sera calme ; mais ce calme mérite bien d'être acheté par la peine qu'elles souffrent à combattre. Je bénis Dieu de ce qu'il a mis N... entre vos mains. Jusques ici il l'a très-bien conduite, et tant à son égard que pour les autres, vous ne ferez jamais de faute pendant que vous espérerez beaucoup en lui qui sait tout, et qui de nos fautes mêmes sait très-bien tirer l'avantage des ames qu'il nous a confiées, comme je l'ai souvent expérimenté. S'il ne nous conduit pas en la direction des autres pour l'amour de nous, il le fera pour l'amour de ses prédestinés dont il nous a donné le soin. Une personne qui va avec humilité ne fait guères de mauvais pas dont les suites soient fâcheuses. Je n'ai point oublié Messieurs N... ; j'avais prié Dieu pour eux ce matin avant que d'avoir lu votre lettre. Continuez à bien préparer à Jésus-Christ les ames qu'il a choisies pour ses épouses. Je suis en lui tout à vous. Souvenez-vous de la dévotion que je recommandai l'an passé à N... pour le Vendredj après l'Octave du Saint-Sacrement.

LA COLOMBIÈRE.

CXXXIV^e LETTRE.*A une Religieuse.*

A Londres.

JE vous suis fort obligé, ma Révérende Mère, de la bonté que vous avez eue de me procurer des nouvelles de nos chères N... et de me donner des vôtres. Je vous remercie encore des avis que vous me donnez sur l'état de N... ; ce que vous me dites ne m'afflige point. Mes propres misères m'ont tellement accoutumé à celles des autres, que je ne m'en étonne point. On ne parvient pas en un moment à la perfection, nous avons toute la vie pour cela, et pourvu qu'on ne perde pas le désir de s'avancer je ne désespère de rien. Je lui écris mes sentimens sur ses défauts, et je le fais avec douceur pour cette fois, afin qu'elle ne se défie de rien, et qu'elle ne croie pas que c'est pour satisfaire ses Supérieures. Je lui parle à peu près comme vous lui parlez vous-même ; cependant si la N... ne trouvait pas bon que je me servisse de cette langue étrangère, vous seriez obligée de me le dire, je ne le trouverais point mauvais, et je me corrigerais. Je vous souhaite plus de santé que vous n'en avez, si c'est la volonté de Dieu, afin que vous puissiez continuer à le servir et le faire aimer de toutes les âmes qui ont confiance en vous. Je souhaiterais bien de vous aller voir, si Dieu le voulait, j'ai présentement assez de santé pour cela ; s'il s'en présente quelque occasion, je m'en servirai avec plaisir. Priez Dieu pour cela et pour ma guérison. Ayez la bonté d'offrir mes respects à N..., je lui souhaite mille bénédictions aussi bien qu'à vous et à toute la Communauté.

LA COLOMBIÈRE.

15 *

CXXXV° LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA TRÈS-CHÈRE SOEUR ,

SI vous ne vous plaignez point de ma paresse et de mon incivilité , vous êtes la plus patiente personne du monde ; mais quoique je n'aie point répondu à la première lettre que j'ai reçue de vous , et que j'aie différé si long-temps de répondre à la seconde , je n'ai pas laissé d'être touché fort sensiblement des bontés que vous avez pour nos deux pauvres N... , et de prier Notre-Seigneur qu'il voulût bien vous récompenser. Il n'est rien de plus sage que la conduite que vous avez observée envers l'une et l'autre , et je ne doute point que Dieu , qui est leur Père , ne vous ait inspiré tout ce que vous avez fait à leur égard. Je ne m'étonne point des tentations de N... , ce n'est pas un méchant signe , au contraire j'en tire un bon augure pour sa sanctification , et pour le bon exemple qu'elle donnera quelque jour à tout le Monastère. J'approuve fort la rigueur apparente dont vous usez envers elle. Ce n'est pas que selon mes vues il faudrait peut-être changer quelquefois , et imiter en cela Dieu même , qui mêle ordinairement la douceur et la sévérité , et qui pour l'ordinaire fait succéder la consolation à la désolation , pour nous remettre ensuite à de nouvelles épreuves. Ce procédé est plus conforme à notre faiblesse , et nous rend même les épreuves plus sensibles et plus utiles ; mais je me trompe si souvent dans mes sentimens , que je ne sais si celui que je vous propose est en effet raisonnable. J'espère que Notre-Seigneur qui a remis ces ames entre vos

mains , vous donnera des lumières pour les conduire pendant que vous lui demanderez , comme vous faites avec humilité et avec confiance. Vous voyez que par sa miséricorde il a béni jusques ici vos soins , et je ne puis croire qu'étant aussi bon qu'il est , il permette que vous vous égariez dans la direction de ses Épouses : vu que vous n'avez d'autre but que de les lui conserver toutes pures , et les lui rendre tous les jours plus agréables. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous comble vous et elles de mille bénédictions. Je suis en lui tout à vous.

LA COLOMBIÈRE.

CXXXVI^e LETTRE.

A une Religieuse.

A Londres.

MA très-chère Sœur en Notre-Seigneur, la paix de Jésus-Christ règne toujours dans votre cœur. Je n'ai pas encore reçu votre première lettre , la seconde m'a été rendue par N... , je l'ai entretenue quelque temps , et j'espère de la voir encore. J'espère qu'avec la grace de Dieu vous serez contente d'elle à l'avenir. Elle me paraît toute disposée à cela , vous lui pourrez dire que je vous ai prié de m'en rendre compte , afin que si elle résiste à l'amour que Dieu lui témoigne , je l'accable de reproches de sa part. Je rendrai à N... tous les services qu'il souhaitera de moi , je suis bien aise que sa petite N... soit partie , je prie Notre-Seigneur qu'il la veuille conduire heureusement. Tous les bruits qu'on peut fait courir à N... de notre N... ne nous font ni bien ni mal , et ainsi il n'en faut pas faire grand état. Je lui ai envoyé les lettres que vous demandez de sa part. Je la recommande toujours à vos soins et à votre charité , et moi à vos bonnes prières.

LA COLOMBIÈRE.

CXXXVII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA CHÈRE SŒUR,

JE me suis assez bien porté, Dieu merci, depuis Roanne; je partirai après demain pour Calais, et j'espère qu'avec le secours de Notre-Seigneur, je me rendrai à Londres le 14 de ce mois. Je ne m'étonne point que votre première confession vous ait fait un peu de peine, c'est un nouveau sujet de mérite. Il est bon de faire connaître ce que vous souffrez, cela vous soulagera sans doute; mais il faut tâcher de chercher moins ce soulagement, que l'humiliation que vous doit causer la déclaration que vous faites de vos misères. Soyez contente, ma chère Sœur, et ne vous épouvantez de rien, Jésus-Christ sera votre force et votre consolateur. Le démon se moque de vous quand il vous suggère la pensée de tout quitter. Cette tentation est ridicule après les engagements que vous avez pris: cela aurait été moins extravagant, les premiers jours de votre conversion. Mais c'en est fait, votre parti est pris, vous êtes à Dieu et vous ne pouvez plus vous donner à nul autre. Il est temps de vous consoler de mon absence, vous me devriez avoir déjà oublié. Vous m'écrirez quand il vous plaira, mais souvenez-vous de ne me point traiter de Père dans vos lettres, mais de ne me point donner de qualité, ou de m'appeler Monsieur. Gardez-vous bien de témoigner à personne que vous recevez de mes lettres; vous aurez de la peine à le taire, mais cependant il faut faire ce sacrifice à Dieu. Je vous recommande à Notre-Seigneur, et je le prie de tout mon cœur qu'il vous soutienne par sa grace, et qu'il vous fasse toujours ressentir l'effet de sa miséricorde infinie.

LA COLOMBIÈRE.

CXXXVIII^e LETTRE.*A une Religieuse.*

MA CHÈRE SŒUR,

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 6 ; je l'ai toute très-bien comprise , et surtout l'endroit que vous savez bien qui me doit donner le plus de joie. J'en remercie Dieu de tout mon cœur. Je vous confesse de bonne foi que ce point m'a toujours extrêmement touché , et a fait un des plus grands chagrins ou des plus grands plaisirs de ma vie , selon les changemens bons ou mauvais que j'y ai observés. Il faut vous avouer que ces retours si subtils et si fréquens m'ont donné quelquefois d'étranges pensées même de désespoir de voir jamais les choses sur le bon pied. Mais enfin rien n'est impossible à Dieu , et sa miséricorde n'a point de bornes. Je vous prie d'assurer la personne dont vous me donnez des nouvelles si agréables , qu'après vous j'y prends plus de part que tous ses autres amis , et que je prierai Dieu qu'il achève et rende parfait ce qu'il a si souvent commencé dans cette belle ame. Pour ce qui me regarde , je suis toujours fort incommodé d'une grande toux et d'une oppression continuelle , cela a de temps en temps de petites diminutions et de petits accroissemens , je ne sors point , je ne parle qu'avec peine , quoique d'ailleurs j'aie bon appetit et presque toutes les autres marques de santé. Je n'ai pu encore expérimenter si cet air m'est bon , car je ne puis respirer que celui du feu et de ma chambre. Il est vrai qu'il y a environ deux mois que mes forces et le beau temps m'ayant permis de faire quelques promenades , j'en reçus du soulagement ;

mais l'humidité des pluies me replongèrent bientôt dans l'état où j'étais auparavant. Il y aura bientôt cinq mois qu'il faut que l'on m'habille et me déshabille, car je ne puis me rendre aucun service à moi-même. Pour le reste je ne puis être mieux, et les domestiques et les séculiers ont un zèle pour me fournir tout ce qui peut me ragoûter, qui va jusqu'à l'excès. Il faudra voir ce que Dieu nous enverra avec le printemps. La personne dont je vous ai communiqué les lettres, a dit toujours jusques à présent qu'elle était sur le point de ne prier plus Dieu pour moi, voyant que plus elle priait, plus mal je me portais. Il y a un mois et demi que l'étant allé voir elle me dit que Notre-Seigneur lui avait dit que si je me portais bien je le glorifierais par mon zèle, mais qu'étant malade il se glorifiait en moi. Néanmoins elle me recommande extrêmement le soin de ma santé, et me conseille de ne plus dire la Messe, que j'avais dite durant l'octave de saint Xavier, mais de me contenter de communier tous les jours; et ce matin une personne de ses amis et qui prend beaucoup d'intérêt à ce qui me touche, m'a dit qu'elle espérait si fort d'obtenir de Dieu ma guérison, qu'elle lui en avait parlé comme d'une chose dont elle ne doutait plus. Dieu pourrait bien me renvoyer la santé pour me punir du mauvais usage que je fais de la maladie; sa sainte volonté soit faite. Tout ceci s'il vous plaît sous le dernier secret. Priez pour moi.

LA COLONBIÈRE.

CXXXIX° LETTRE.

A une Demoiselle.

MADemoisELLE ,

JE viens de recevoir vos deux..... avec deux de vos lettres. Il ne fallait pas m'envoyer tant de choses avant que de savoir si je partirais pour Lyon , à quoi je ne trouve plus de difficulté , le médecin s'étant expliqué à nous depuis deux ou trois jours seulement , comme il l'a fait à son frère par lettre. Le Père N. qui me témoigne une bonté extraordinaire y aura un peu de peine , d'ailleurs nous en aurons peut-être à trouver une voiture commode et un temps favorable. Néanmoins je n'ai pas encore eu le temps de songer à la voiture , et peut-être que M. N... persuadera le Père Supérieur. Quoi qu'il en soit , je suis très-convaincu que je ne me porterai pas mieux ici , et vous savez qu'avant que le médecin qui a bien étudié mon mal se fût déclaré , je vous ai toujours dit que rien ne me soulagerait qu'un air extrêmement vif et subtil : savoir si celui de Lyon est tel qu'il le faut , j'en doute un peu , celui de Vienne me paraîtrait bien plus propre ; car M. N... dit que ce n'est pas assez d'être deux ou trois mois dans un lieu élevé , qu'il y faut passer des années entières pour donner le loisir à la nature de se remettre. Je remets le tout entre les mains des Supérieurs , et ne propose ceci que pour garder ma Règle. J'aurais écrit pour cela au R. P. Provincial , si j'avais cru qu'il eût été nécessaire ; mais j'ai voulu vous le communiquer auparavant. Faites-moi la grace de me dire sur cela votre pensée et de me conseiller selon Dieu , afin de décharger ma conscience , et que je ne meure pas avec le scrupule d'avoir manqué à ma

Règle. Priez Dieu pour celui qui est tout à vous en Jésus-Christ. Je suis bien obligé au P. N... de sa charité, je voudrais bien l'en pouvoir remercier ; mais je n'ai ni le temps ni les forces pour le faire par une lettre particulière ; suppléez s'il vous plaît à mon défaut.

LA COLOMBIÈRE.

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.





